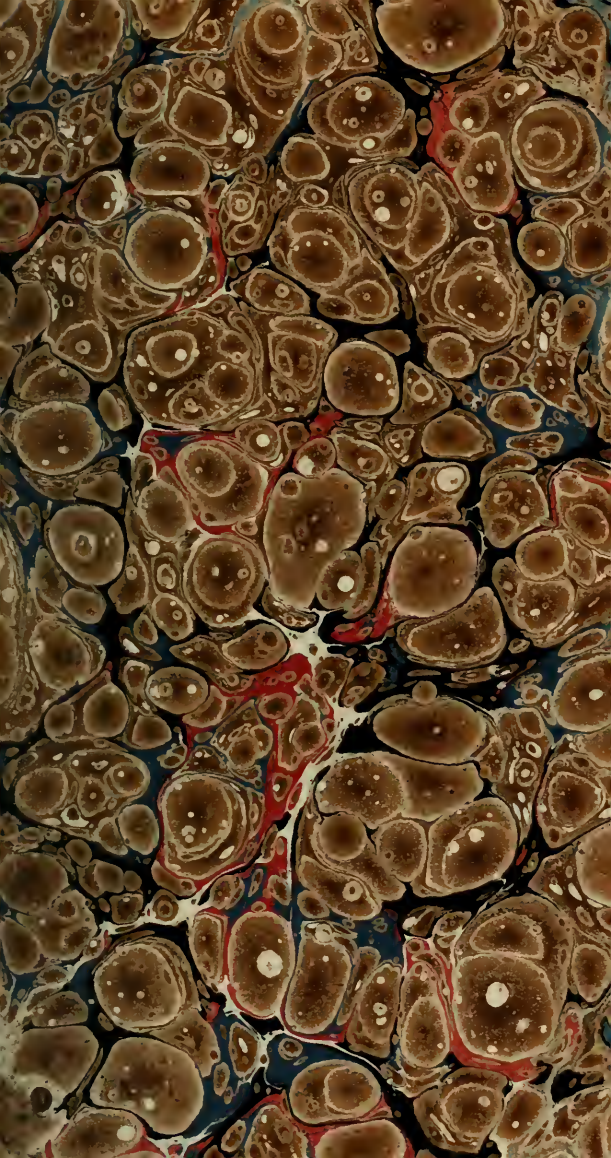
U d'/of OTTAWA
39003002137320



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/oeuvrescomplte37piga

IMPRIMERIE DE A. BARTIER,
RUE DES MARAIS, G. N. 17

LA SAINTE LIGUE,

OU

LA MOUCHE,

POUR SERVIR DE SUITE AUX ANNALES DU FANATISME, DE LA SUPERSTITION ET DE L'HYPOCRISIE.

PAR PIGAULT-LEBRUN,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ PHILOTECHNIQUE.

TOME CINQUIÈME.

Université d'Ottawa BIBLIOTHÈQUES LIBRARIES University of Ottawa

PARIS.

J.-N. BARBA, ÉDITEUR,

GALERIE DE CHARTRES, DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS.

G.-E. BARBA FILS, ÉDITEUR,

RUE DE SEINE, N. 55.

1829.

Universitas Ottaviensis BIBLIOTHECA

PQ
2382
P2
1836
J37

LA SAINTE LIGUE,

OU

LA MOUCHE.

CHAPITRE PREMIER.

Départ pour la Suisse.

L'HABITUDE affaiblit les impressions produites par les charmes et les qualités de l'objet aimé ; sa perte les rétablit dans toute leur étendue. Devant elles s'éteint le souvenir de quelques légers

défauts, de quelques contrariétés, qui en sont la suite inévitable. On voit le beau idéal des perfections, qui n'appartiennent pas à la nature humaine. Cette idée reste, parce qu'on se complaît à la nourrir. D'abord poignante et amère, elle cède insensiblement au temps qui use tout; une douce mélancolie lui succède, et amène le repos absolu.

Je causais librement avec André; j'exerçais avec lui mes forces renaissantes. Je commençais à m'occuper de l'avenir.

« Si nous sommes attaqués, lui dis-
» je un jour, comment nous défen-
» drons-nous? Tu as renvoyé nos trois
» ligueurs.... — Je les rappellerai. —
» Ce pont donnera un libre accès aux
» assaillans. — Je le ferai sauter. Soyez

» tranquille, Monsieur, nous n'avons
» rien à craindre. »

En effet, Henri IV avait signé un acte, qui lui fut présenté par le maréchal de Biron, le duc de Luxembourg, et les autres généraux catholiques. Il s'engageait à maintenir directement la religion romaine; à rendre au clergé les biens, dont les réformés s'étaient emparés; à exclure ceux-ci des grandes charges, civiles et militaires, et à poursuivre les complices de l'assassin de Henri III. On sent bien qu'ici c'est André qui parle.

Les zélés catholiques n'avaient plus à opposer aux prétentions légitimes de Henri IV que la religion qu'il professait. Mais l'esprit de parti se fait des armes de tout. Le duc d'Épernon saisit ce prétexte pour s'éloigner, avec six mille fantassins, et douze cents che-

vaux. Ce qui restait de troupes françaises à Henri IV, suivit ce dangereux exemple. Ses soldats désertèrent par pelotons. Bientôt il n'eut plus que des Allemands et des Suisses, qu'il ne pouvait payer. Il se retira, avec eux, en Normandie.

L'armée de la ligue, au contraire, se fortifiait tous les jours. Mayenne était maître du cours de la Seine, et les vivres abondaient dans Paris. Il voulait se faire aimer, et il établit une discipline sévère, dans la capitale, et dans les villages environnans. Il est toujours facile de se faire obéir par des soldats qui ne manquent de rien, et la sécurité commençait à renaître. André avait apprécié les circonstances, et nous n'avions, en effet, rien à craindre, au moins pour le moment.

Je réfléchis profondément sur ce

qu'André venait de me dire. J'examinai la position des grands personnages qui s'arrachaient les lambeaux de la France, et je les jugeai d'après leurs intérêts respectifs. Voulez-vous savoir ce que fera, ce que doit nécessairement faire un homme, dans telle ou telle circonstance? mettez-vous à sa place, identifiez-vous avec lui, et vous le devinerez.

Le Béarnais, me dis-je, est né pour affliger la France de tous les maux qui peuvent peser sur elle. Ambitieux, fort du droit de sa naissance, il veut régner, et versera le sang à flots, pour arriver au trône. Il feindra, peut-être, d'abjurer les erreurs de sa secte : ce ne sera qu'un piége qu'il tendra à la crédulité publique. Il séduira les Français par de fausses vertus, et, maître du royaume, il fera peser sur ses sujets

un sceptre infernal. Cet homme-là ne sera jamais mon roi.

Le cardinal de Bourbon, le seul être vertueux de cette famille, n'a que les qualités, très-respectables sans doute, de son état. Courbé sous le poids des années, incapable, par conséquent, de supporter le fardeau des affaires publiques, et même de juger sa position, il ne sent pas que Guise l'a porté en avant, comme on place un épouvantail dans un champ, dont on veut éloigner l'oiseau de proie, et qu'on renverse quand on n'en a plus besoin. Il ne règnera jamais sur les Français.

Mayenne a hérité des projets et de la valeur de son frère; mais il manque d'esprit de conduite. Indifférent en matière de Religion, il croit prouver son catholicisme par des mots, et des pratiques affectées. Il ne sait pas que

le zèle ne persuade que lorsqu'il s'exprime du fond du cœur, et que la ruse se dévoile tôt ou tard. Il n'a, d'ailleurs, aucun des talens militaires, qui distinguent particulièrement le Béarnais. Il n'a rien de l'activité, de la prévoyance, des moyens de séduction de son adversaire. Il tombera devant lui.

Philippe II n'est qu'un intrigant, sombre, soucieux, défiant, opiniâtre. Il veut subjuguer la France, et il n'a pu conserver la Hollande. Les trésors du Nouveau-Monde viennent se fondre dans Paris, et l'ambassadeur d'Espagne ne voit pas que cet or alimente les différens partis qui se disputent la France. Il faut cependant en excepter celui des *Seize*, qui paraît agir de bonne foi en faveur de Philippe. Mais les Seize ne composent qu'une fraction des habitans de Paris, et ils n'ont au-

cune influence sur le reste du royaume. Donc Philippe n'ajoutera jamais la couronne de France à celles qui surchargent son front débile. Je ne veux pas, d'ailleurs, être sujet d'un étranger, qui ne pourrait nous faire d'autre bien que de rétablir la sainte-inquisition dans le royaume.

Il résulte de tous ces élémens opposés, une fermentation générale qui annonce une guerre longue, sanglante, et dont l'issue est incertaine. Pourquoi y prendrais-je part? Mes idées de grandeur se sont éteintes sur le tombeau de Colombe; d'ailleurs, je n'ai pas d'héritier du nom que je pourrais rendre célèbre.

Je me livrais un jour à des méditations profondes sur mon bonheur passé, sur ma situation actuelle, sur l'avenir qui me menaçait. J'ai toujours été, me

disais-je, en proie à des chimères. André seul les a combattues par des raisonnemens sages, que mon délire ne me permettait pas d'écouter. Ah! si j'avais suivi ses conseils, Colombe vivrait; elle serait heureuse en Suisse, au milieu de bons paysans, simples, aimans comme elle. Mon aveuglement, mon opiniâtreté lui ont donné la mort. C'est moi qui l'ai tuée! Ces pensées étaient désespérantes. Elles me plongeaient dans une noire mélancolie; souvent elles faisaient couler mes larmes. Alors, j'évitais André. Il eût voulu connaître la cause de ma douleur. Il n'eût pas été en ma puissance de la lui cacher, et il m'eût répondu : C'est vous qui l'avez voulu.

Je ne le connaissais pas encore. Combien faut-il donc d'années pour apprécier son ami?

Des nouvelles intéressantes me rendirent, pour un moment, à moi-même. Nous apprîmes que le canon du château Saint-Ange avait annoncé aux Romains la sublime action de saint Jacques Clément; que son éloge fut prononcé dans toutes les églises de la capitale du monde chrétien; que cet exemple avait été suivi dans tous les États catholiques. Venise seule s'y était refusée; mais l'or est l'unique divinité de cette république.

Ma maison n'avait pas souffert du combat que j'avais soutenu. La dévastation des jardins pouvait disparaître promptement, sous des mains industrieuses. Les arbres abattus ne devaient pas renaître; mais j'apprenais à me passer de ce que je n'avais pas.

André et moi remplissions le vide de nos journées, en rétablissant le cours

du ruisseau, en le ramenant dans la pièce d'eau, en le faisant serpenter dans ce qui restait du petit bois. Bertrand et la fille de basse-cour, le fermier même se joignaient à nous, quand leur travail habituel le leur permettait. Claire apportait les deux enfans près de nous. Elle rendait à leurs petits membres une liberté, dont on ne devrait jamais les priver. Ils s'essayaient à des mouvemens, que leur faiblesse ne leur permettait pas encore d'exécuter. Nous revenions, André et moi, puiser de nouvelles forces auprès d'eux. Marianne arrivait avec les provisions de bouche.

Le travail donne de l'appétit; l'appétit produit la gaîté; la gaîté amène un sommeil paisible. Nous étions tout à nous; nous ne vivions que pour nous; nous étions étrangers à tout ce qui

nous environnait. Je jouissais d'une existence tout à fait nouvelle pour moi. Je la comparais au tumulte de ma vie passée. Je commençais à ne plus concevoir comment l'homme, tourmenté de désirs inquiets, et toujours renaissans, va chercher au loin, ce que la nature a placé près de lui. En effet, qu'avais-je trouvé dans mes voyages? des passions violentes, qui se heurtent, qui se froissent; les excès, les fureurs, qui en sont les suites nécessaires; l'égoïsme, qui dessèche des cœurs déjà corrompus. C'est la tempête qui agite la mer jusqu'en ses fondemens, et que voit avec indifférence le sage, qui ne s'est pas confié à cet élément perfide. Je contemplais, du rivage, les flots en fureur. Mais ne pouvaient-ils pas se rouler jusqu'à moi, et

m'entraîner avec eux? Quelle sécurité m'offrait la France?

« André, tu ne me parles plus du » canton d'Appenzell. — Vous en par- » ler, Monsieur, serait vous adresser un » reproche cruel, et je ne sais rien re- » procher à ceux que j'aime. » Quel homme! « André, j'ai commis une faute » irréparable. Rappelons-nous-la, pour » en prévenir d'autres. Ces enfans nous » demandent la conservation de leur » existence, et des jours heureux. Al- » lons à Appenzell. » Oh! cette fois, ce fut André qui m'embrassa, et qui me pressa long-temps sur son cœur.

Ce projet, arrêté en masse, nous conduisit aux détails. La première mesure à prendre était de vendre la tour. André avait jugé la chose difficile, quelques mois auparavant; mais les circonstances étaient changées. Paris et ses

environs jouissaient d'un moment de repos. « Un homme prévoyant, me » dit-il, n'achètera pas à présent. Mais » la France pullule de fous, qui ne ré- » fléchissent qu'après l'événement. Ils » voient le calme actuel, et ils ne pen- » sent pas aux orages qui doivent suc- » céder à ceux auxquels ils ont échappé. » Mettons à profit la sottise humaine. » Je vais à Paris. »

Trois jours après, il m'amena ce capitaine Saint-Paul, dont j'ai déjà parlé. Cet homme, sincèrement attaché à la maison de Guise, voyait déjà le duc de Mayenne sur le trône, et la paix établie sur des bases inébranlables. Sa pénétration ne dépassait pas la pointe de son épée.

Je le promenai partout. « C'est joli, » c'est joli, disait-il à chaque pas. Mais » tout est petit ici, et ce qui convient

» à un capitaine, n'est pas digne d'un
» maréchal de France. Or, vous sen-
» tez, mon cher Monsieur, que je le
» serai quelque jour. » Il ne le fut ja-
mais.

« Monsieur le maréchal, lui dit An-
» dré, en souriant, vous pouvez vous
» étendre. L'habitation de notre voisin
» Richoux a été brûlée, et il est dans
» l'impossibilité de la faire rebâtir. Il
» faut qu'il vende sa terre. — Sans
» doute, sans doute. Combien ce Ri-
» choux a-t-il d'arpens? — Deux cent
» cinquante. — Et deux cents que je
» vois ici... Oui, cela me fera un joli
» parc. Je le fermerai de murs... Il y
» a sûrement de la pierre dans le voi-
» sinage. Mes vassaux m'arrangeront
» cela, à leur aise; je ne veux pas les
» fouler. J'ajouterai une aile à chaque
» côté de la maison, et cela pourra pas-

» ser. Je logerai le roi Mayenne dans
» le corps de logis, quand il me fera
» l'honneur de me venir voir, et je chas-
» serai avec lui dans mon parc. Voilà
» mes idées fixées. Voyons, Monsieur de
» la Tour, combien voulez-vous de cela?
» Monsieur le maréchal, répondit An-
» dré, un particulier paierait ce bien
» cinquante mille francs. Mais nous n'y
» regarderons pas de si près avec un des
» meilleurs officiers de la Ligue, un of-
» ficier ennemi juré des huguenots, qui
» les a bien pillés un peu, et qui est
» intéressé à mettre à l'abri des événe-
» mens l'or qu'il a péniblement acquis.
» De l'argent se vole; mais la terre reste.
» Il a parbleu raison, s'écria le capi-
» taine, en riant aux éclats. Le duc de
» Mayenne sait que j'ai de l'argent.
» Il pourrait me l'emprunter, pour me
» le rendre, quand? Il ne m'emprun-

» tera pas ma terre. Allons, à combien » le fief de la Tour? Je n'aime pas les » affaires qui traînent en longueur. — » Monsieur le maréchal, nous vous le » laissons pour quarante mille livres, » et c'est donner. » Il m'en coûtait trente.

« Voilà qui est fini. Demain, à la » même heure, chez le notaire d'Ar- » pajon. Ah ça, n'allez pas m'appeler- » là, Monsieur le maréchal. Je ne le » suis pas encore, et cette qualification » prématurée pourrait paraître ridi- » cule.... Ah, *vox populus, vox deum.* » Cela peut forcer la main au duc de » Mayenne. Ma foi, appelez-moi, » comme vous le voudrez. » Il remonta à cheval, et s'en retourna comme il était venu, au grand galop.

« André, ta conduite, envers cet » homme-là, ne me paraît pas loyale. » —Hé, ne voyez-vous pas, Monsieur,

» que cet argent-là doit s'en aller comme
» il est venu. Il vaut autant que nous
» en profitions qu'un autre. Et puis, je
» ne me pique de délicatesse qu'avec
» ceux qui en ont.

» — Ah ça, nous allons donc nous
» trouver propriétaires de quarante-
» huit mille livres.—Vous allez, Mon-
» sieur..—Nous allons. J'ordonne pour
» la dernière fois, et je veux, j'entends
» que tout soit désormais commun en-
» tre nous. — Monsieur, les dons de
» l'amitié....—Et de la reconnaissance..
» —Les dons de l'amitié et de la recon-
» naissance n'humilient pas, et j'ac-
» cepte.

» —Je suis content de toi. Mais, dis-
» moi, André, ce que nous ferons en
» Suisse de quarante-huit mille livres.
» —Nous en ferons... Nous en ferons...
» On n'est jamais embarrassé de cela.

» — Tes dernières paroles sur Appen-
» zell sont restées gravées dans ma mé-
» moire. Vous corrompriez avec de
» l'or de petits propriétaires; ils vous
» vendraient chèrement le modique
» héritage de leurs pères; ils abandon-
» neraient les tombeaux de leurs an-
» cêtres; ils seraient méprisés de leurs
» compatriotes; vous en seriez haï, vous
» la cause unique de ces désordres, et
» peut-on être bien, où on n'est pas
» aimé?

» —J'ai dit cela! j'ai dit cela! Diable,
» diable !.... Hé bien oui, je l'ai dit.
» Je voulais vous ôter l'envie de jouer
» un rôle brillant en Suisse; vous ame-
» ner au point où vous a conduit votre
» seule raison; vous faire désirer de
» mener à Appenzell une vie pasto-
» rale, que les passions ne troublent
» jamais. Je n'ai pas été en Suisse; je

» ne sais pas comment nous nous y
» arrangerons; mais nous y porterons
» notre argent. Oui, j'ai dit, et je me
» dédis. J'ai cela de commun avec des
» personnages marquans, qui disent
» noir aujourd'hui, et qui diront blanc
» demain.

» Monsieur, occupons-nous des dis-
» positions de notre voyage. Il sera
» long. Le canton d'Appenzell est à
» l'extrémité septentrionale et orientale
» de la Suisse, bornée par la Souabe,
» cercle divisé en plusieurs principau-
» tés. L'Allemagne est en paix, et les
» Français ne viendront pas nous cher-
» cher là. Mais nous ne trouverons pas
» une auberge dans les treize cantons,
» et nous aimons la bonne chère.—Nous
» ferons des provisions. —Cela est clair.
» Mais il nous faut des moyens de trans-
» port. Voyons, de qui se composeront

» nos deux maisons, qui n'en feront
» qu'une?

» — De toi, de ta femme et de ses
» deux nourrissons. — Ne vous oubliez
» pas, Monsieur.—Sois tranquille. Nous
» amènerons Bertrand.—C'est une bête;
» mais il s'est bien battu, à ce que vous
» dites, et nous ne devons pas l'aban-
» donner. —Nous prendrons Marianne
» avec nous. — Oui, elle commence à
» très-bien faire la cuisine. —Pour la
» fille de basse-cour.... —Ma foi, nous
» la laisserons à M. le maréchal. Il en
» fera ce qu'il pourra.

» Récapitulons maintenant. M. de la
» Tour.... —Je reprends mon nom de
» Mouchy.—Et vous faites bien. M. de
» Mouchy.... —Je supprime le *De*. —
» M. Mouchy, M. André, Claire, les
» deux enfans, Marianne et Bertrand,
» total, sept personnes, grandes ou pe-

» tites, grosses ou minces qui n'entreront
» pas dans votre jolie voiture, aux armes
» de la maison de Biron. — Il faut s'en
» défaire. Je ne peux y porter les yeux,
» sans éprouver une sensation pénible.
» — Et la remplacer par une autre, vaste
» et commode. J'y joindrai un fourgon,
» au fond duquel sera notre magasin. Il
» faudra quatre mulets de plus. — Sans
» doute. Ils nous serviront, d'ailleurs,
» à franchir, en selle, les pas difficiles. —
» Et la voiture, et le fourgon ? — Oh,
» la voiture.... la voiture.... Nous ver-
» rons cela, quand nous y serons. Tou-
» chons d'abord les doublons du capi-
» taine Saint-Paul, c'est l'essentiel. Le
» reste ira de suite. »

Il fut exact au rendez-vous : il grillait d'être propriétaire. D'ailleurs, un vieux soldat ne se fait jamais attendre. Le notaire d'Arpajon ouvrait de grands

yeux, en écoutant les conditions arrêtées entre nous. Il ne put s'empêcher de dire que le prix lui paraissait trop élevé. L'honnête homme fut sur le point de nous faire perdre dix mille livres; mais nous avions affaire à un sot, qu'André avait démêlé, avec peine, dans la foule de ceux qui pullulent à Paris. « M. le garde-note, dit le capi-
» taine, mon métier est de prendre ou
» d'acheter; le vôtre est de rédiger des
» actes, écrivez. Je sais ce que j'ai à
» faire, et je n'aime pas les observa-
» tions. »

Quand il eut signé et payé, il nous demanda quand il entrerait en jouissance. « A l'instant même si vous le voulez,
» lui répondit André.—Comment si je
» le veux! Sans doute.—Mais nous vous
» demandons trois jours pour faire nos
» préparatifs de départ.—Trois jours!

» C'est beaucoup.—Et puis que ferez-
» vous seul dans cette vaste habitation?
» — Vous avez raison. Je retourne à
» Paris, et j'y trouverai les moyens de
» peupler mon château. Mon lieutenant
» et une compagnie de ligueurs ren-
» dront ce séjour-là fort agréable... A
» propos, où donc est ce Richoux.
» dont vous m'avez parlé?—Depuis que
» sa maison est brûlée, il est errant
» dans ce canton.—Ma foi, qu'il se
» retrouve ou ne se retrouve pas, peu
» m'importe. Je prendrai possession de
» sa terre avec ma compagnie, et je
» l'achèterai ensuite, si cela me con-
» vient.

» Mais, Monsieur le capitaine, re-
» prit le notaire, cette manière d'opé-
» rer n'est pas légale. — Je vous ai déjà
» dit que je n'aime pas les observations.
» Ma loi est dans le fourreau de mon

» épée ; je n'en connais pas d'autre. —
» Mais, monseigneur le duc de Mayenne
» a rétabli la discipline militaire.... —
» Oui, pour la canaille. Mais il a be-
» soin du capitaine Saint-Paul, et ce
» qu'il pense, ce qu'il dit, ce qu'il fait,
» est bien pensé, bien dit et bien fait.
» —Mais, Monsieur....—Je crois que
» les épaules te démangent. As-tu be-
» soin de vingt-cinq coups de plat d'épée?
» —Non, Monsieur.—Hé bien, tais-toi.

» Ah ça, la Tour, c'est aujourd'hui
» lundi. Il est convenu que mercredi
» soir j'entre dans mon château, tam-
» bour battant, et drapeau déployé.
» Si vous y êtes encore, nous nous
» griserons tous ensemble, en chan-
» tant la chanson de Roland ; mais vous
» déguerpirez le lendemain à la pointe
» du jour. Vous voyez que je suis bon
» diable. »

« Ne perdons pas de temps, dis-je à » André, quand le capitaine fut parti. » Je ne veux rien avoir de commun » avec cet enragé-là. Nous ne serions » pas deux heures ensemble sans nous » battre, et je me suis assez battu. Al- » lons chercher, en Suisse, la liberté et » le repos. »

André partit aussitôt pour Paris, avec Bertrand, ma voiture, mes deux mulets, et de l'argent. C'est une ville de ressource que Paris. On s'y procure ce qu'on veut à l'instant, surtout quand on ne marchande pas. Le mercredi matin, André arriva avec ses équipages et des provisions de bouche choisies. Elles étaient déposées dans le fond d'un grand fourgon, dont le devant devait être garni de matelas, précaution indispensable dans un pays où on ne trouve pas d'auberges. Des cachettes

étaient ménagées en différens endroits. Elles étaient destinées à recevoir notre capital, divisé en petites parties. Quand on fait un long voyage en France, il ne faut pas négliger de faire la part des voleurs, c'est-à-dire des ligueurs et des huguenots. On jette un sac aux uns, un sac aux autres, et on se tire d'affaire.

Une belle et vaste coche, bien rembourrée, et garnie en coutil de Flandres, ma foi, devait recevoir messieurs les associés et leur famille. Nous allions habiter le pays de l'égalité, et nous dédaignâmes tout ce qui avait le moindre rapport avec la féodalité. Il fut arrêté que Marianne serait admise dans la coche. Bertrand était transformé en cocher; mais comme il ne pouvait conduire deux voitures à la fois, André décida que le fourgon serait at-

taché derrière la coche, ou la coche derrière le fourgon,

Car il m'importe guère,
Que fourgon soit devant, ou fourgon soit derrière.

Dans les pas difficiles, André ou moi devions descendre pour conduire une des deux voitures. Enfin elles étaient traînées chacune par trois vigoureuses mules. Ce n'était pas trop pour des chemins défoncés par l'artillerie des deux partis, et où on ne marchait, souvent, que la sonde à la main.

Le capitaine devait arriver le soir, et nous ne jugeâmes pas à propos de l'attendre. Nous nous hâtâmes de charger nos voitures; nous laissâmes un lit bien garni pour Saint-Paul, un autre pour son lieutenant, avec liberté entière de coucher ses soldats, comme il l'entendrait.

Il était temps de quitter la France. André nous raconta que la division commençait à s'établir entre les ligueurs et les seize, et même parmi les ligueurs. Mayenne, fatigué d'un rôle qui était au-dessus de ses forces, faiblissait devant l'ambassadeur d'Espagne. Les catholiques s'observaient, et se défiaient les uns des autres. Déjà ils n'avaient plus le même esprit; les opérations allaient manquer d'ensemble, et des déchiremens cruels devaient être la suite de cette mésintelligence.

Ce mercredi, 15 octobre 1589, à deux heures après midi, nous remîmes les clefs au fermier, désolé de nous perdre, et nous montâmes en voiture.

J'éprouvai un violent serrement de cœur, en m'éloignant de ces lieux,

que Colombe avait embellis. André me devina, et me présenta le vase précieux. C'est tout ce qui me restait de la bien-aimée. Je le portai à mes lèvres, et je lui donnai encore des larmes. Je regardai Colombe-Antoinette, et je pleurai aussi sur elle. « Je suis sa seconde mère, me dit » Claire, et j'espère qu'elle ne re- » grettera pas la première. » La bonne Claire m'embrassa. Cet acte d'abandon et de franchise me fit grand bien. « Je » vous la donne, lui dis-je. N'oubliez » jamais ce que vous venez de me pro- » mettre. »

André n'aime pas les conversations sentimentales. Il prétend qu'elles affaiblissent les qualités morales de l'homme, qui n'en a jamais trop. Il mit fin à celle-ci, en nous faisant des contes, plus ou moins plaisans. Je sen-

tais le besoin de me distraire, et je me laissai aller à ses folies. Madame André riait aux éclats ; Marianne, bornée aux fonctions de cuisinière, se pinçait les lèvres, pour ne pas éclater. Bertrand riait sur son siége, parce qu'il voyait rire tout le monde. Moi, je souriais : c'était beaucoup.

Nous étions partis tard, et la nuit nous surprit à Essonne. Nous l'y passâmes, et nous y fûmes très-bien, ma foi, pour des voyageurs philosophes, qui ne veulent plus connaître que les besoins de la nature. Nous couchâmes le lendemain à Melun, ville célèbre par ses anguilles. On nous en offrit ; nous en achetâmes, et Marianne nous assura qu'elles se laissent écorcher aussi paisiblement que celles de Paris. Parlez-moi des anguilles qui se laissent écorcher, des poules qui se laissent

plumer sans crier, n'est-ce pas, Messieurs les gouvernans?

On ne passe pas à Montereau sans visiter ce fameux pont, où fut assassiné un duc de Bourgogne, fameux par ses crimes. Je commençais une dissertation sur ce grand événement. « Par» bleu, me dit André, la rage se com» munique, et s'occuper sérieusement » de ceux qui en ont été atteints, c'est » s'exposer à en être attaqué soi» même. Laissons dans l'oubli les » crimes dont le récit trouble l'imagi» nation, et faisons du bien quand l'oc» casion s'en présentera. Cela fait dor» mir d'un bon somme.»

Je voulais faire de l'érudition, partout où nous nous arrêtions. « Hé, » Monsieur, qu'est-ce que l'histoire? » une longue série de forfaits, qu'il fau» drait jeter au feu. Il n'est pas un point

» sur le globe, qui n'ait été souillé par
» quelque crime. Il s'en est commis
» dans des villes qui n'existent plus,
» dont les noms sont perdus, et sur
» les ruines desquelles roulent, peut-
» être, en ce moment, nos lourdes
» voitures. Parlons de Titus, de
» Louis XII. Ils ont commis des fautes;
» mais que de bien ils ont fait à l'espèce
» humaine! Nous allons arriver à Au-
» xerre, et nous y boirons une bou-
» teille de Bourgogne de plus, à la mé-
» moire de ces braves gens-là. —Tope,
» André. — Nous chanterons la chan-
» sonnette en leur honneur. — En
» sais-tu sur ces bons princes? —Nous
» en ferons une. — Elle sera mauvaise.
» — Madame André en fera des pa-
» pillottes, quand nous l'aurons chan-
» tée; nous ne sommes pas de ces au-
» teurs vaniteux, qui ont la manie de

» casser la tête à tout le monde avec » leurs rapsodies. »

Nous étions assis autour d'une table ronde. Ce sont les bonnes : on s'y voit au moins, quand on ne se touche pas. « Ma foi, dis-je à André, le vin de Bour- » gogne vaut l'hippocrêne. Je me sens » inspiré. — Et moi aussi. — Écrivons. » — Un moment. Trouvons d'abord un » air nouveau. — Tu as raison. Que » de chansons ne doivent leur succès » qu'à l'air sur lequel on les a mises ! — » Un air nouveau..... Hé, parbleu, *ré-* » *veillez-vous, belle endormie*. On ne » chante que cela à la cour. — Écri- » vons. — Écrivons. Ta, la, la la... J'ai » trouvé le premier vers. — Voyons cela, » André.

» Titus fit le bonheur du monde...

» — C'est très-bien, mon ami ; vers

» harmonieux, riche de pensée. — » Faites le second, Monsieur. — Oh, » moi, j'aime mieux faire vingt pre- » miers vers qu'un second. — Mais, » Monsieur, nous sommes deux pour » quelque chose... Ah, le voilà.

» Titus fit le bonheur du monde,
» Jusqu'au moment de son trépas.

» Attends, attends, je vais trouver » le troisième....

» Louis, d'une ardeur sans seconde...

» — Sublime, Monsieur, sublime. » Sans seconde, qui n'est comparable » à rien, que rien ne peut égaler! il » n'en faut plus qu'un, et nous tenons » notre premier couplet...

» Marcha, sans cesse, sur ses pas.

» — Sans cesse est admirable. Il fit

» le bien sans se reposer, sans reprendre haleine. — Notre chanson commence à merveilles; mais si nous la » continuons sur ce ton-là, il faudra bien » nous garder de la rendre publique. » — Pourquoi cela, André? — L'éloge des bons rois est la satyre des » mauvais. Il ne faut jamais donner » d'humeur au prince régnant. — Duquel parles-tu? de Mayenne, de Philippe, ou du Béarnais, car nous en » avons trois. — Et ce n'est pas le cas » de dire, qu'abondance de bien ne » nuit pas. Chantons, Monsieur.

» Titus fit le bonheur du monde,
» Jusqu'au moment de son trépas.
» Louis, d'une ardeur sans seconde,
» Marcha, sans cesse, sur ses pas.

» Ah, quel effet, Monsieur! si vous » aviez-là votre serpent, il y aurait de

» quoi rendre fous tous les habitans
» d'Auxerre. — Tu as encore raison,
» un accompagnement de serpent fe-
» rait merveilles. »

Nous chantions avec la persévérance d'auteurs contens d'eux. Claire avait un enfant à chaque sein, et elle battait la mesure avec les hochets, inutiles en ce moment. Le bruit des grelots se mariait, étonnemment bien, avec nos voix, et nous engageait à passer au second couplet.

Bertrand entra comme un coup de tonnerre. « Aux armes, Monsieur,
» aux armes. La ville est pleine de sol-
» dats, d'officiers, de je ne sais quoi. »
Je sautai sur mes pistolets. Le dernier mot du couplet expira sur les lèvres d'André.

J'entendais un grand mouvement dans la rue; mais je ne voyais per-

sonne. Je sortis. Le premier individu que je rencontrai, fut le capitaine Saint-Paul. « Que faites-vous ici, Ca-
» pitaine ?— Hé, qu'y faites-vous, vous-
» même ?— Je voyage paisiblement, en
» amateur. — Je voyage, parce que
» tel est le bon plaisir de M. de Mayenne.
» — Et où vous envoie-t-il ? — Il ne
» m'envoie pas. Je l'accompagne. — Il
» est ici ! — Avec Péricard, son secré-
» taire, et deux cents hommes d'armes.
» Chacun s'occupe de se loger, et je
» vais faire comme les autres. Adieu. »

Tout était assez tranquille, et André reparut, le sourire sur les lèvres. Il ne concevait pas ce que Mayenne faisait à Auxerre, ni moi non plus. Tout s'éclaircit bientôt.

Péricard entra dans notre cabaret, suivi de quelques soldats, et nous ordonna d'en sortir. Il n'y avait rien à

répondre à ce genre d'invitation. Je dis à Bertrand d'atteler une voiture. Péricard me regarda, et me reconnut. « Vous n'êtes donc plus, me dit-il, un » capitaine honoraire; vous voilà en » activité de service. Tant mieux : vous » trouverez les occasions de vous si- » gnaler. Nos affaires vont bien ; mais il » faudra se battre.

» Le pape et tous les parlemens du » royaume se sont prononcés contre » Henri de Navarre. Il a eu la mala- » dresse de faire arrêter le cardinal de » Bourbon, que nous avons proclamé » roi, en attendant mieux, et nous » devons à cette mesure la rigueur de » celles qu'ont prises les cours souve- » raines. Or, les parlemens entraînent » le peuple. Il veut bien voir en eux le » soutien de ses libertés, qui n'existent » pas, et n'existeront jamais.

» Cependant Henri ne désespère pas » de sa fortune. Il a des succès en Nor- » mandie, et il y enlève des places impor- » tantes, avec une poignée de soldats. » Monseigneur de Mayenne ne veut » pas dégarnir Paris, et il lève des » troupes dans son gouvernement de » Bourgogne. Au premier jour nous » entrerons en campagne. Le Béarnais » ne tiendra pas contre nous; mais » cette expédition vous vaudra un » régiment: il y a long-temps que vous » êtes capitaine; et puis, vous êtes ob- » servateur, négociateur assez habile. » Nous vous emploierons de toutes » les manières. Allons, mon ami la » Tour, il faut pousser la fortune. » J'étais fort embarrassé; je ne savais que dire, et je répondais par de profondes révérences. C'est la réponse des sots, et quelquefois celle des gens

d'esprit, qu'on prend au dépourvu.

« Mais comment se fait-il, mon cher » la Tour, que vous ne soyez pas venu » me saluer, depuis votre départ de » Paris? — Ah, Monsieur, vos occu- » pations continuelles..... leur impor- » tance.... et les soins qu'exige ma » compagnie..... — Mais il me semble » qu'en veillant sur elle, vous ne vous » oubliez pas. Tudieu, comme vous » êtes logé! mon cher ami, vous trou- » verez bon que je vous remplace. Un » capitaine n'a besoin que d'une botte » de paille.

» Monsieur, vint me dire Bertrand, » vos voitures sont-là, elles n'attendent » plus que vous et M. André. » Mon embarras augmentait à chaque instant. « Que vois-je, s'écria Péricard! des » équipages dignes d'un général! des » femmes, des enfans! il y a du louche

» dans cette affaire-là. Vous désertez, » la Tour, et vous êtes pris sur le fait. » Soldats!..... » Ses soldats le croyaient logé, et étaient allés chercher à souper, chacun de son côté. André n'était jamais embarrassé, quand il n'y avait pas de coups à recevoir, et le premier officier de plume du duc de Mayenne n'était pas un homme redoutable. « Ces équi- » pages, lui dit-il, sont ceux du capi- » taine la Tour. — Hé, la Tour n'a ni » femmes, ni enfans. Je vous arrête tous » les deux. — Monsieur, tout ceci de- » mande des explications secrètes, que » nous ne pouvons vous donner au » milieu de la rue. Daignez entrer » avec nous dans ce cabaret, et vous » serez pleinement satisfait. » Péricard nous suivit.

« C'est moi, Monsieur, lui dit André, » qui vous arrête. M. Mouchy, Bertrand,

» prêtez-moi main-forte. » Je ne prévoyais pas ce qu'André voulait faire; mais j'étais certain qu'il allait me tirer de ce mauvais pas. Bertrand et moi nous nous présentâmes le pistolet au poing.

Cette scène attira le cabaretier et sa femme. « Marchez tous trois, leur » cria André, ou on va vous faire sau- » ter la cervelle. » Où les conduit-il, me demandai-je? qu'en veut-il faire?... il les fit descendre dans la cave. « Mes- » sieurs, dit Bertrand, faut-il les tirer » en bouteilles?

» — André, les voilà dans la cave, » c'est très-bien; mais ils crieront..... » — Le soupirail est bouché. — Ils » frapperont à la porte. — Je vais leur » donner de l'occupation. »

La cave est garnie de tonneaux dans toute sa longueur. Sur celui qui est en perce, André a aperçu et saisi un

foret. Il en donna un grand coup dans le flanc d'une barrique, et vîte, il appose un des pouces du cabaretier sur le trou. « Laisse-le-là, si tu ne veux pas » que ton vin coule. » Il fait la même opération, six pas plus loin, et c'est le pouce de madame qu'il applique sur ce tonneau. Il passe à M. Péricard, et pan, encore un grand coup de foret. « Monsieur n'a pas l'habitude de se la- » ver les pieds dans le vin ; c'est pour- » tant ce qui lui arrivera, s'il dérange » son pouce du point où je l'ai placé.

» Voyons maintenant, si le cabare- » tier, et sa femme n'ont pas de faussets » dans leurs poches... Rien.

» Résignez-vous à passer, comme » cela, le reste de la nuit. A la pointe » du jour, on vous appellera, on vous » cherchera, on vous trouvera, on vous » tirera de là, et nous serons loin. »

Nous fermâmes la porte sur eux. Nous la barricadâmes avec des fagots, des pierres, avec tout ce qui se trouva sous nos mains. « Montons en voiture, » nous dit notre chef; il n'y a pas un » moment à perdre. »

Nous traversâmes la ville fort tranquillement; mais la crise n'était pas terminée. L'officier, qui commandait à la porte de sortie, nous demanda qui nous étions, où nous allions. André répondit, avec beaucoup de sang-froid. que c'étaient une partie des équipages du duc de Mayenne, que Monseigneur envoyait à Sens. « Hé, vous n'êtes pas » sur la route, vous prenez celle de » Dijon. — Nous le savons bien; mais » les rues de la ville sont encombrées, » et nous la tournerons à l'extérieur, » quand nous en serons sortis. — Passez. »

Nous gagnâmes la campagne, en

proie aux plus vives inquiétudes. M. Péricard pouvait ne pas craindre de mettre ses bottines citron au rouge foncé. Il eût fait alors un tapage d'enfer. Mais il avait vu de près la bouche d'un pistolet, et il était, vraisemblablement, aussi poltron qu'André. Nos trois prisonniers passèrent la nuit, le pouce sur le trou, et ce qui le prouve, c'est qu'on ne nous suivit pas.

Nous marchâmes, toute la nuit, avec des peines incroyables. A chaque instant, il fallait descendre, pour dégager les roues avec des pinces de fer, et l'obscurité était effrayante. Nous et nos mules étions excédés de fatigue.

Le jour parut enfin, et nous reconnûmes que nous nous étions jetés dans des chemins de traverse. Ce fut peut-être un bien. Ce n'est pas dans de semblables routes qu'on devait cher-

cher deux pesantes voitures. Nous gagnâmes un bois, qu'André crut être dans les environs de Joux-la-Ville. Nous nous y arrêtâmes, et nous y tînmes conseil.

Il fut décidé d'abord que nous passerions là la journée, et la nuit prochaine : nos bêtes avaient le plus grand besoin de repos. Pendant la nuit, Bertrand et moi devions veiller alternativement sur les voitures, et tirer un coup de pistolet, au moindre sujet d'alarme.

Il fut arrêté, en outre, que nous éviterions toutes les villes : il était très-vraisemblable que Mayenne irait à Dijon, et il n'eût pas été agréable, pour nous, de rencontrer Péricard. Nous résolûmes enfin de gagner la Franche-Comté, qui appartient à l'Espagne.

La route était longue, et elle devait

être pénible. Mais la liberté et une vie agréable devaient être le prix de nos travaux.

Je bénis la prévoyance d'André : il nous avait fourni de tout ce qui est nécessaire à une petite colonie nomade. Nous marchions le jour; nous dormions la nuit, dans notre fourgon. Nos inquiétudes se dissipaient insensiblement.. Au bout de huit jours, nous étions accoutumés à notre vie errante, et la sécurité avait ramené la joie.

Dijon était loin derrière nous, et nous n'avions rencontré que quelques paysans isolés, dont le désordre de nos costumes, et la forme de nos voitures attiraient l'attention. Ils étaient sans armes; ils nous saluaient, ils passaient, et nous suivions notre route.

Nous touchions aux frontières de la Franche-Comté, et le lendemain

nous devions entrer à Dôle, où de nouveaux dangers nous attendaient, peut-être : André ni moi n'avions la moindre notion du gouvernement espagnol. Nous ne manquions jamais de nous enfoncer dans les bois, quand notre bonne fortune nous en offrait un. Une vaste forêt se présenta, et nous résolûmes d'y passer une dernière nuit. Le lendemain, nous devions chercher les villes, et jouir des commodités de la vie.

Bertrand était de garde, et je dormais. Un coup de feu m'éveille en sursaut. Je saute en bas du fourgon, un pistolet à chaque main, mon épée dans les dents, et je cours à Bertrand. « Sur qui as-tu tiré? — Ce n'est pas moi » qui ai fait feu. — Qui donc? — Voyez-» vous ces quatre hommes, là-bas, à » gauche? La lune porte d'aplomb sur

» eux. — Hé bien ? — Un d'eux vient » de lâcher son coup ; mais ce n'est pas » sur moi : je n'ai pas entendu siffler » la balle. — Que peut-ce être ? — Ma » foi, je n'en sais rien. »

L'alarme s'était répandue dans le fourgon. Claire criait ; Marianne gémissait ; les deux enfans pleuraient, non de frayeur, sans doute. Je n'entendais pas André. Il était vraisemblablement entre deux matelas, ou sous une des voitures. Cependant, ces cris, ces pleurs, les ténèbres, quatre hommes armés, à cent pas de nous, tout concourait à rendre cette scène effrayante. Je me sentis ébranlé un moment. Je me remis bientôt.

« Allons à eux, dis-je à Bertrand, et » sachons ce qu'ils font là. — Ce qu'ils » font là, vous le voyez bien. Ils vien- » nent de tuer un homme, et ils le cou-

» vrent de branchages. — Marchons
» sur eux. Pour peu que leur conduite
» soit suspecte, expédions chacun le
» nôtre ; les deux autres ne seront pas
» à craindre. »

Nous avançâmes courageusement. Nous n'étions plus qu'à cinquante pas d'eux, lorsqu'ils nous aperçurent à leur tour. Ils se mirent en ligne, et nous ajustèrent. « Messieurs les gardes, nous
» dit un d'eux, dans le patois du pays,
» nous vous respectons beaucoup;
» mais si vous faites un pas de plus,
» vous êtes morts. » Je me mis à rire.
« Je me donne au diable, dit Ber-
» trand, si je vois-là rien de plaisant.
» — Imbécile, tu ne vois pas que ce
» sont des braconniers. L'homme que
» tu leur as vu tuer, n'est autre chose
» qu'un cerf, ou un sanglier. »

Je leur criai que nous étions des

voyageurs égarés, et que nous ne pensions pas à les inquiéter. L'un d'eux se détacha et vint à nous. Il vit nos voitures ; il entendit les criailleries de nos femmes ; la confiance s'établit, et la connaissance fut bientôt faite.

C'était en effet des braconniers francs-comtois, qui venaient, pendant le jour, guetter le gibier sur la frontière de la Bourgogne, qui le tuaient la nuit, quand leurs chiens le retrouvaient, et qui le cachaient jusqu'à ce qu'ils fussent sûrs que leur coup de feu n'avait attiré personne. A la pointe du jour, ils emportaient leur proie, et l'allaient vendre au marché de Dôle. Ainsi ils faisaient manger de bons morceaux à leurs compatriotes ; ils se garnissaient la bourse, et n'avaient à craindre que les gardes-chasses bourguignons.

Nous avions tous passé une nuit, à peu près blanche. L'appétit succède ordinairement à une frayeur calmée, et depuis neuf jours nous n'avions pas goûté de chair fraîche. Je proposai à nos chasseurs de nous vendre leur gibier, et de nous aider à l'apprêter. C'était un jeune chevreuil.

Ils acceptèrent la proposition. André, qui se retrouva, comme par enchantement, nous déclara qu'un bon repas, pris en Bourgogne, n'avait nul attrait pour lui. D'après le rapport des braconniers, nous étions, au plus, à une lieue de la lisière de la Franche-Comté, et ils ne se souciaient pas trop, eux-mêmes, de s'arrêter là trop longtemps.

Je ne redoute pas le danger; mais je me rends facilement à un conseil raisonnable. Nous jetâmes le chevreuil

dans le fourgon, et nous nous remîmes en route, guidés par nos paysans. Une heure après, nous étions sortis de la forêt, et nous entrâmes dans un village, où tout portait les livrées de la misère. Tel est l'effet d'un gouvernement despotique. Des impôts excessifs tuent l'industrie, et le paysan ne cultive pas une terre, dont la violence lui arrache les produits. Tous les hommes de ce village étaient braconniers, et ils payaient, au gouverneur de Dôle, un droit pour le gibier qu'ils portaient au marché. « Au moins, leur dis-je, ce » chevreuil-ci ne paiera rien. »

André prétend que lorsqu'on veut manger une bonne matelotte, il faut qu'elle soit apprêtée par les mariniers qui ont pris le poisson. Je fis la même remarque au sujet du gibier. Il nous parut délicieux, et il n'en resta rien.

A la vérité, les braconniers, leurs femmes et leurs enfans, s'étaient joints à nous. André prodigua notre vin : la gaîté fait oublier le mal passé, et empêche de penser au lendemain. Les chaumières de ces paysans n'étaient pas habitables. Nous remontâmes dans notre fourgon, et nous y dormîmes comme des gens qui ne craignaient plus Mayenne, ni Péricard.

CHAPITRE II.

Suite de notre voyage.

Nous arrivâmes aux portes de Dôle, par le plus beau temps du monde. Je l'ai déjà dit : le soleil marche toujours, sans égard à la position des humains. Il éclaire indistinctement un crime, une faute, une bonne action, une démarche indifférente. Qu'éclairera-t-il aujourd'hui ?

Un officier espagnol nous demanda

qui nous étions, d'où nous venions, où nous allions. « Français, de France, » en Suisse, répondit gaîment An- » dré. » Sa gaîté durera-t-elle longtemps? On nous donna un caporal et quatre hommes, qui nous conduisirent, avec nos équipages, à la porte de M. le gouverneur.

Don Pédro de Vélasco, de Bontados, de Larguillas, croyait Philippe II le plus grand des rois, nés et à naître; sa fille Eugénie, la plus belle princesse de l'univers, et il n'en fallait pas davantage pour être bien à la cour de Madrid. Il était gouverneur de Dôle.

Nous le trouvâmes assis dans un grand fauteuil, derrière lequel étaient plantés deux Alguazils, ayant chacun une hallebarde à la main. Le premier regard que nous adressa sa seigneurie, exprimait le dédain le plus complet,

et j'avoue que le désordre de nos vêtemens ne commandait pas la considération.

Don Pédro de Vélasco, de Contados, de Larguillas, était un homme de cinquante ans, sec comme une allumette, et fier comme un Espagnol. Il nous interrogea avec le ton d'un juge qui cherche des coupables. Sa barbe en escopette, sa longue moustache grise, qui lui couvraient la moitié de la figure, ne m'empêchèrent pas de deviner l'homme à qui j'avais affaire. Je me sentis inspiré, et cette fois, ce fut moi qui pris la parole.

Je déclarai à sa seigneurie que j'avais l'honneur d'être membre du comité des seize, qui ne s'occupait qu'à mettre sur le trône de France, le grand Philippe II, ou son incomparable fille Eugénie, et qui, sans doute, réussirait

dans son louable projet. Je nommai mes honorables confrères, la Roche Blond, bourgeois recommandable de Paris; Jean Prévôt, curé de Saint-Severin; Jean Boucher, curé de Saint-Benoît; Guillaume Rose, évêque de Senlis, et Mathieu de Launay, chanoine de Soissons. A chacun de ces noms illustres, le gouverneur se permit une légère inclination de tête.

J'ajoutai que nous nous rassemblions toutes les nuits chez le vieux Sanchez, où nous réglions le travail, en sâblant le bon vin d'Espagne; que tous les matins j'allais rendre compte de nos opérations à l'illustrissime Bernardin de Mendoza, ambassadeur du grand Philippe. Don Pédro de Vélasco, de Contados, de Larguillas avait entendu parler de tous ces personnages-

là, et au nom de Mendoza, il se leva tout-à-fait.

Je me plaignis amèrement d'obstructions au foie qui me forçaient à suspendre mes travaux, et pour lesquelles les médecins m'avaient ordonné d'aller respirer l'air de la Suisse. « Vous avez » sans doute des papiers? — J'en avais » d'excellens, un sauf-conduit de mon- » seigneur de Mendoza, visé par mon- » seigneur l'évêque de Senlis. Mais... » mais.... Mais, quoi, reprit le gouver- » neur, qu'on nomme ordinairement » don de Vélasco pour en finir? »

Je racontai à sa seigneurie, comme quoi nous nous étions trouvés nez à nez à Auxerre, avec le duc de Mayenne.... « On dit, en effet, qu'il lève » des troupes en Bourgogne. » Comme quoi j'avais brûlé mon sauf-conduit, qui eût suffi pour me faire pendre;

comme quoi, malgré cette précaution, M. Péricard m'avait arrêté; comme quoi, enfin, nous l'avions enfermé dans la cave d'un cabaret, pour pouvoir nous échapper. Cette dernière partie de mon récit, expliquait le désordre de notre costume, qu'on voyait, d'ailleurs, avoir été brillant.

J'attendais que sa seigneurie parlât. Péricard encavé, le faisait rire au point que je ne lui voyais plus les yeux, ni le nez; la barbe et la moustache avaient absorbé le reste de la figure. Il retrouva enfin la parole pour me demander si j'étais gentilhomme. « Cer-
» tainement, Excellence. Je suis capi-
» taine au service des seize, et seigneur
» d'un fief magnifique, situé près de
» Paris. — Votre nom? — Antoine de
» Mouchy, de la Moucherie, de la Tour.
» — Diable! vous êtes noble comme

» un Espagnol. Et votre compagnon, » l'est-il? — Au moins autant que moi. » Il est fils naturel du roi de France » Henri II, et de la plus jolie femme » d'Angoulême. » Don Vélasco se leva une seconde fois, et nous adressa un salut fort poli.

» Seigneur de Mouchy, de la Mouche- » rie, de la Tour, vous irez en Suisse. » Mais défiez-vous de cet air-là; il est » contagieux. Ces gens-là ont soutenu » à coups de canon, de mousquet, et de » pertuisane, qu'ils devaient être libres, » et vous savez qu'il nous faut des » sujets soumis, et qui ne raisonnent » jamais. »

Nous allions nous retirer. « Ah! » nous demanda le gouverneur, où » allez-vous loger? — Ma foi, Mon- » seigneur, au premier cabaret qui se » présentera. — Fi donc. Deux gen-

» tilshommes seraient confondus avec
» la canaille ! je ne souffrirai pas cela.
» D'ailleurs, le logement d'un membre
» du comité des seize est marqué de
» droit au palais du gouvernement. »
Nous nous serions fort bien passés de
cet honneur-là.

On nous conduisit, hommes, femmes
et enfans, dans un coin du palais dé-
labré du gouvernement. Nous y trou-
vâmes une table vermoulue, quelques
mauvaises chaises ; des lambeaux de
tapisserie, qui servaient de tapis de
pied, l'hiver, et qu'on accrochait aux
murs, au retour du printemps.

Notre premier soin fut de nous
mettre décemment. Madame André,
qui ne savait quel rôle elle jouerait
dans la journée, suivit notre exemple.

Pendant que nous faisions notre toi-
lette, André me félicita sur la fécon-

dité de mon imagination, sur la facilité avec laquelle j'avais menti, pendant un grand quart-d'heure. « Mais, ajouta-» t-il, que doit penser de cela le grand » saint Antoine? — Le grand saint » Antoine ne m'a pas conservé Co-» lombe. D'ailleurs, le mensonge est » permis, quand il est utile. — Voilà » une jolie logique. Vous vous formez, » Monsieur. Bientôt vous ne serez plus » qu'un dévot, comme nous en avons » rencontré tant. — Allons nous pré-» senter à M. le gouverneur. »

Il recula de deux pas, en nous voyant; ses vieux oripeaux disparaissaient devant notre mise, riche, fraîche et élégante : nous avions pris ce que nous avions de mieux. « Quelle tournure, » s'écria-t-il! Pardon, Messieurs, si je » vous ai pris d'abord pour des aven-» turiers. Votre costume de voyage a

» causé mon erreur. Avec cette dé-
» marche, ce maintien, il est impos-
» sible que vous ne soyez pas nobles du
» temps de l'expulsion des Maures par
» Ferdinand et Isabelle. Savez-vous,
» M. de Mouchy, de la Moucherie, de
» la Tour, qu'on ne se douterait pas,
» en vous voyant, que vous ayez des
» obstructions au foie. Personne, au
» reste, ne le sait mieux que vous.

» Dites-moi, Messieurs, êtes-vous
» mariés? — Mon compagnon, le mar-
» quis André de Valois l'est. — Et il
» a laissé madame la marquise en France,
» pour vous suivre? — Pardonnez-moi,
» excellence; nous voyageons tous en-
» semble, à petites journées, philoso-
» phiquement.... — Madame de Valois
» est ici! elle est ici, et vous ne me
» l'avez pas présentée! Elle est ici, et
» je l'ignore! allez la prendre, Mes-

» sieurs; amenez-la-moi.... Que dis-je? » Je vais la chercher en personne... La » galanterie espagnole exige... Madame » la Gouvernante sera enchantée de » voir madame de Valois.... Messieurs, » nous dînons tous ensemble. » Le gouverneur part ; nous le suivons.

Il présente la main à madame de Valois, avec les simagrées et les contorsions usitées à la cour de Charles-Quint. Madame de Valois se prête à la circonstance ; on lit même sur sa physionomie le plaisir que lui cause la démarche du Gouverneur. Son excellence la conduit à l'appartement de madame la Gouvernante, l'y laisse, après le cérémonial de rigueur, et nous ramène dans sa salle d'audience.

André me parut embarrassé. Que peut-il craindre, pensai-je? il me semble que tout va à merveille. « Excellence,

» dit-il, la galanterie espagnole, sa vi-
» vacité, sa précipitation, ne m'a pas
» donné le temps de vous prévenir que
» madame de Valois a des absences....
» — Des absences! — Oui, elle dit sou-
» vent des choses fort extraordinaires...
» C'est le lait qui lui porte à la tête. Je
» lui ai donné un second nourrisson,
» pour faire descendre cette liqueur, si
» précieuse et si perfide à la fois. Vaine
» espérance! il a fallu avoir recours à la
» faculté. M. Miron, ci-devant pre-
» mier médecin de Henri III, m'a con-
» seillé de la faire voyager en Suisse...
» — M. Miron croit donc que l'air de
» la Suisse est un spécifique contre le
» lait? ce médecin-là est un sot. —
» Pardonnez-moi Monseigneur, c'est
» un savant. — L'un n'empêche pas
» l'autre. — Je prie votre excellence
» de remarquer que l'air des mon-

» tagnes est très-dilaté, très-raréfié, et
» que ce doit être un précipitant. —
» Ah, voilà un argument sans réplique.»
Le gouverneur tira ses tablettes et écrivit : L'air de la Suisse est excellent contre les obstructions au foie, et le lait remonté.

Madame la Gouvernante entra précipitamment. C'était une jolie brune, de dix-huit à vingt ans, très-éveillée, très-vive, une de ces femmes qu'un homme de cinquante ans n'épouse pas toujours impunément. Elle riait aux éclats ; madame de Valois la suivait et riait aussi. Nous avons déjà eu l'occasion de remarquer que le rire se communique.

« Vous êtes joué, mon cher Vélasco,
» et vous le méritez bien : vous êtes
» d'une facilité ! Au reste, cette aven-
» ture ne présente aucun inconvénient

» pour nous, et je la trouve très-réjouis-
» sante. Ah! ah! ah! Madame de Valois,
» ou d'autre chose, m'a parlé d'un Bus-
» sy-Leclerc, gouverneur de la Bas-
» tille, qui lui a appris à tirer des armes;
» d'un André, fort honnête homme,
» qui l'a épousée deux mois avant ses
» couches; d'un Mouchy, novice chez
» les Franciscains d'Étampes, puis ca-
» pitaine, puis seigneur d'un châ-
» teau... Que sais-je, encore? Elle ra-
» conte tout cela avec une volubilité,
» qui m'a permis à peine de la suivre,
» moi qui n'ai pas une grande habitude
» de la langue française. Une femme
» qui tire des armes!.... Ah, ah, ah!
» qui fait un enfant sans être mariée!
» Ah, ah, ah! et qui vient ici jouer la
» femme de qualité! c'est trop plaisant,
» en vérité! »

« Madame, lui dit gravement don

» Vélasco, comment, avec la pénétra-
» tion que je vous connais, la cause de
» ces extravagances vous est-elle échap-
» pée ? Vous ne voyez pas que c'est le
» lait qui monte à la tête de cette dame!
» M. de Valois, qu'a prescrit le docteur
» Miron contre ces accès-là, en atten-
» dant que l'air de la Suisse les dis-
» sipe entièrement ? — De mettre les
» pieds de la malade dans de l'eau très-
» chaude. — Vite, vite, Madame; que
» votre caméristé fasse chauffer de
» l'eau. »

Claire avait de l'esprit naturel. Quelques œillades d'André lui firent aisément comprendre que son bavardage eût pu nous compromettre au plus haut degré. Elle n'était au courant de rien, et elle passa d'une loquacité, très-dangereuse, au silence le plus absolu.

« Remarquez, Madame, s'écria le

» gouverneur, cette transition subite
» de l'exaltation à l'accablement. Vite,
» vite de l'eau chaude. »

Pendant que l'eau chauffait, madame la Gouvernante promena ses yeux noirs sur André et sur moi. Elle me fit l'honneur de les fixer sur ma petite personne. Elle revint, avec beaucoup d'adresse, sur l'opinion qu'elle avait d'abord émise contre nous ; elle nous marqua des égards qui me parurent partir autant du cœur que de sa conviction. André demanda la permission d'accompagner madame de Valois dans la chambre qu'on lui avait donnée, et où il allait trouver, sous sa main, le linge nécessaire à un *lavabo*. Ils sortirent.

Dona Inès me proposa de danser, avec elle, un *fandango*, en attendant le dîner. Je n'avais dansé de ma vie;

mais comment résister à une jeune femme, dont les yeux vous disent : Allons, laissez-vous aller?

Elle prit ses castagnettes; elle préluda, et fort bien. Elle dansa, très-bien encore. Moi, je la suivais, en sautillant : je ne pouvais faire mieux. Inès riait de tout son cœur, en tournant autour de moi. « Madame, lui dit Vélasco, on ne plaisante pas un membre » du comité des seize de Paris. N'abusez » pas plus long-temps de la complaisance de M. de Mouchy, de la Moucherie, de la Tour. » Inès me prit la main, me remit à ma place, et me fit la plus jolie, et la plus piquante des révérences.

M. et madame de Valois rentrèrent. Je vis d'abord qu'André avait fait la leçon à Claire, et qu'elle en avait profité. Elle se présenta, sans gaucherie

et sans affectation; elle parla peu, et ne dit rien qui ne fût conforme à la fable que nous avions imaginée. Faites des contes; ayez l'air d'y croire, et vous persuaderez vos amis. Ceux-là entraîneront les autres.

On vint avertir son Excellence que le dîner était servi. Le lait de Claire était réellement descendu, ou monté. Don Vélasco ne cessait, en lui donnant la main, de contempler les deux sources volumineuses, qu'il enviait probablement aux nourrissons. Claire était vraiment jolie.

Je présentai le poignet à madame la gouvernante. Cette marque de déférence est de rigueur en Espagne, quand on conduit une femme de distinction d'un appartement à un autre. Inès prit le poignet, coula sa petite main le long de la mienne, l'ouvrit, caressa le bout

de mes doigts, et me dit à voix basse : « Vous dansez mal; mais vous êtes » beau garçon. »

Nous nous mîmes à table. On sent bien qu'Inès me plaça à côté d'elle. M. le gouverneur s'assit, sans façon, auprès de madame de Valois.

Une forte odeur d'ail nous frappa, désagréablement, l'odorat. L'olla-podrida, le mets essentiel du repas, en était infecté. Les deux Espagnols semblaient trouver cela admirable. Les trois Français les regardaient faire. André était doué d'une prévoyance, que rien ne pouvait mettre en défaut. « Monseigneur, dit-il, nous ne sommes » pas habitués à la cuisine espagnole, » et nous avons, dans notre fourgon, » des choses excellentes, que nous avons » prises à Paris. Votre Seigneurie se- » rait-elle fâchée de voir comment on

» fait la pâtisserie dans ce pays-là ?
» Voyons la pâtisserie française, dit
» Inès. Voyons-la, répéta don Vé-
» lasco. »

Il sortit et rentra, précédé par Bertrand, qui portait un superbe pâté d'Arpajon. Nous le réservions pour célébrer notre affranchissement, le jour où nous mettrions le pied sur le territoire suisse. Le marquis de Valois supplia monseigneur de l'ouvrir.

« Que vois-je, s'écria Vélasco! Un
» papier plié entre deux bécasses !
» Voyons ce que c'est. Monseigneur,
» reprit André, je confesse que j'ai
» commis une infidélité, et ce papier
» en porte, peut-être, la preuve. Nous
» avons reçu ce pâté des mains de l'il-
» lustrissime Bernardin de Mendoza.
» qui le destinait à monseigneur le gou-
» verneur de Besançon. Mais votre Ex-

» cellence nous a reçus avec tant de
» grâce, tant d'amabilité, que nous
» aimons mieux le fêter ici qu'à Besan-
» çon. — Diable! diable! Si j'avais pu
» prévoir cela, je ne l'aurais pas ouvert.
» Le gouverneur de Besançon com-
» mande toute la province; donc il est
» mon supérieur. Et puis il descend des
» rois de Portugal, que les Espagnols
» viennent de chasser de leurs États,
» et pour le consoler de cette disgrâce,
» le grand Philippe II lui a donné le
» gouvernement de la Franche-Comté.
» Manger son pâté! Diable! diable! —
» Monseigneur, je vais le refermer. —
» Monsieur le marquis, on verra tou-
» jours qu'il a été ouvert. — C'est vrai,
» c'est très-vrai. — Voyons ce que dit
» ce papier. Nous nous conduirons d'a-
» près ses indications. »

A peine Vélasco se fut-il mis en de-

voir de déchiffrer ce papier, auquel je ne comprenais rien encore, qu'Inès s'était saisie d'une bécasse, l'avait mise en pièces, et m'en avait servi le meilleur morceau. Elle boucha, sans s'en douter, un très-petit trou, par lequel André avait insinué le papier. Elle engagea la conversation sur la destination primitive du pâté, et dit qu'il serait fâcheux qu'il n'eût pas été mangé à Dôle. En effet, il était fort bon. Inès accompagnait ses petites phrases coupées, de regards, auxquels il m'eût été difficile de me méprendre. Je sentis bientôt son pied mignon presser tendrement le mien.

Je n'avais pas oublié le serment prononcé sur le tombeau de Colombe; je n'avais pas oublié non plus les chagrins cuisans, que m'avait fait éprouver la

comtesse de Montbason, et je me promis de n'être plus cruel.

Le gouverneur finit enfin d'étudier ce qui était écrit sur ce papier, et il nous le lut, tant bien que mal.

« Mon cher gouverneur, d'après le » bien que j'ai dit de noble et honorable homme de Mouchy, de la Moucharderie, de la Tour, dans le sauf-» conduit que je lui ai délivré, vous » n'aurez pas manqué de l'engager à » dîner. Je suis tellement satisfait de » ses services, que je vous autorise à lui » apprendre, au dessert, que j'ai de-» mandé pour lui, à Madrid, la décora-» tion de l'ordre... de l'ordre.... Que » diable, la graisse a formé là une tache » d'encre... » Je me doutai qu'André n'avait su de quel ordre il devait me décorer.

« Voyez donc, Messieurs, tâchez de

» lire cela. Je ne saurais, dit André.
» Ni moi, ajoutai-je.— C'est sans doute
» un des ordres les plus honorables de
» l'Espagne. Monsieur de Mouchy,
» de la Moucharderie, de la Tour, je
» vous en fais mon compliment.... Si-
» gné le duc Bernardin de Mendoza,
» avec paraphe. »

Je repris ce papier. Il était tout gras, tout roussi. André avait emprunté le ministère de Marianne.

Le gouverneur reprit la parole, avec une dignité tout-à-fait remarquable. « Messieurs, dit-il, cette affaire est de
» la plus haute importance. Un pâté,
» qui était destiné à monseigneur le
» gouverneur de Besançon, et que ma-
» dame la gouvernante a mis en pièces!
» Ceci n'est pas un jeu d'enfans. Diable!
» Donnez-moi, Messieurs, votre parole
» de gentilshommes français de ne par-

» ler à qui que ce soit de l'aventure du » pâté. » On sent que nous la donnâmes, et de grand cœur.

« Je vous conseille à présent, Mes- » sieurs, de ne point passer à Besançon. » C'est, d'ailleurs, le chemin le plus » long pour arriver à Genève. Suivez » la ligne directe; tirez à droite, et pre- » nez par Saint-Claude. Vous avez » brûlé votre sauf-conduit; je vous en » donnerai un autre, et vous en serez » contens, car vous le ferez vous- » mêmes. Je me bornerai à le signer.

» Voilà une affaire qui me paraît sa- » gement arrangée; mais, diable, elle » était embarrassante! M. de Valois, » passez-moi une moitié de bécasse... » Excellent, délicieux! Jacques de » Compostelle, va me chercher cette » cruche de vin d'Arbois... — Laquelle, » Monseigneur? — La dernière que ces

» contrebandiers ont voulu introduire
» à Dôle, en fraudant les droits. Je ne
» peux la boire en meilleure compagnie,
» et puis nous la viderons à la santé du
» gouverneur de Besançon. »

Vélasco versait à Claire; Inès me versait, et ne s'oubliait pas. Elle chantait la romance, en me pinçant doucement le genou. Vélasco, devenu très-tendre, serrait de près la marquise de Valois. André n'est pas jaloux; mais, semblable à bien des maris, il n'aime pas qu'on caresse sa femme devant lui. Il envoya Claire à ses nourrissons. Vélasco la suivit; André sortit avec eux.

J'étais seul avec Inès, et Jacques de Compostelle. J'avoue humblement que la petite dame me plaisait, et beaucoup. Le valet était de trop : elle l'envoya chercher des pipes.

Il fut assez long-temps à les trouver,

et quand il rentra, les fumées du vin d'Arbois étaient à peu près dissipées. Inès alluma une pipe et me la présenta. Je lui dis que je n'étais pas habitué au tabac. Elle prit la pipe, et la fuma elle-même. « Comment, petite mal-propre, » vous mangez de l'ail, et vous fumez! » Je me levai; elle voulut me retenir. Le charme était détruit.

Don Vélasco reparut, un peu tard, et il avait beaucoup d'humeur. « Votre » marquis de Valois, me dit-il, est ja- » loux comme un tigre. Croiriez-vous » qu'il a enfermé sa femme à la clef? » Je n'enferme pas la mienne, moi qui » suis Espagnol. » Le marquis le suivait, pas à pas. Il tenait un papier d'une main, et une plume de l'autre. Le gouverneur signa le sauf-conduit; il y apposa son cachet, et toutes les pretintailles d'usage.

« Monsieur, me dit le marquis, j'ai » donné ordre qu'on attelât les voi- » tures. Je vous prie de vous tenir prêt » à monter dans la vôtre. Que diable, » s'écria le gouverneur, il faut passer » le reste de la journée ensemble. Vous » partirez demain matin. Cela n'est pas » possible, répliqua le marquis. Nous » avons le plus haut intérêt à arriver » promptement en Suisse. Il n'est que » deux heures; nous irons coucher » à Arbois. — Que diable, vous y ar- » riverez trop tard. — Il fait clair de » lune. — Dites-lui donc, Monsieur le » membre distingué du comité des » seize, que vous ne voulez partir que » demain. — Je ne prendrai pas cela » sur moi, Excellence. Comment dés- » obliger un seigneur, qui pourrait dis- » puter la couronne de France au grand » Philippe II, s'il était légitimé? »

Bertrand vint nous dire qu'on n'attendait plus que nous. Inès tira un petit mouchoir blanc, et rentra tristement chez elle. Le gouverneur oublia la morgue espagnole, et nous conduisit jusques dans la rue : il voulait dire un dernier adieu à madame la marquise.

Nous partîmes enfin, très-satisfaits du dénouement d'une aventure, qui pouvait finir très-mal. Nous étions obligés de garder, jusqu'à Genève, les qualifications que nous avions prises, et nous nous les donnions, en riant aux éclats, pour ne pas les oublier.

C'était jouer la comédie; mais tous les hommes ne la jouent-ils pas? Un comédien n'est roi que pendant deux heures; mais qui de nous est sûr d'être demain ce qu'il est aujourd'hui?

Nous n'avions pas envie de réciter

notre histoire à chacun des commandans de ville, que nous devions trouver sur notre route. C'eût été nous imposer une contrainte continuelle, et il est ennuyeux de se répéter tous les jours : cela ne convient qu'à des sots. En conséquence, nous nous bornions à présenter notre sauf-conduit à la porte des places fortes, dont la Franche-Comté était surchargée. Nous passions incognito, et nous étions bien partout, grâces aux provisions et aux bons lits que nous portions avec nous.

Mais nous ne pûmes éviter de représenter à Saint-Claude. Monseigneur l'abbé, seigneur du lieu, jouissait de la plénitude de ses droits, et il faisait conduire, devant lui, tous les étrangers qui passaient par sa petite ville. Nous arrivâmes au palais abbatial, au milieu des gardes-du-corps et de la garnison sous

les armes. Le tout se composait de deux cents hommes, destinés à réprimer les entreprises des Genèvois, qui ne pensaient à attaquer personne.

Les gardes-du-corps étaient rangés sur deux files, le long de l'escalier, et le poste d'honneur occupait la salle d'audience où Monseigneur nous reçut. Il paraît qu'on regarde, dans ce pays-là, les grands fauteuils comme la marque de la plus haute distinction. Monsieur l'abbé en occupait un énorme, surchargé de coussins. Un jeune clerc, d'une très-jolie figure, tenait, auprès de sa grandeur, la crosse abbatiale. Je vis d'un coup d'œil rapide, qu'elle était surmontée d'une petite couronne en vermeil, quoique Jésus-Christ ait dit: Mon royaume n'est pas de ce monde.

Monseigneur lut notre sauf-conduit,

et le lut très-couramment. Pendant qu'il lisait, je pensais qu'il pouvait bien avoir une petite couronne, puisque notre très saint père le pape en a trois grandes. Au reste, me dis-je, autre temps, autres mœurs. « Vous êtes, nous » dit l'abbé, des personnages très-re- » commandables, et vous dînerez avec » moi. » Nous nous excusâmes sur la fatigue d'une longue route. Monseigneur parut piqué de la tiédeur avec laquelle nous avions reçu la plus honorable des invitations, et il n'insista point.

Nous nous retirions. « Quel bon- » heur, dis-je à André, pour ces paysans » et ces vilains, d'être vassaux de cet » illustre et saint personnage! Peut-être » ne le sentent-ils pas. » Nous rencontrâmes sept à huit misérables qui montaient l'escalier à genoux. « Voilà sans

» doute, me dit André, quelques-uns » des heureux vassaux de Monseigneur.»

Nous vîmes, dans la cour, un malheureux, nud jusqu'à la ceinture, attaché à un poteau de bois. Le sang jaillit au premier coup de fouet, et il en reçut vingt-cinq. Ses cris nous perçaient le cœur ; nous restâmes cependant. Inexplicable empressement de voir des misérables !

Monseigneur parut à une croisée, et fit un signe de la main, auquel le fouet tomba de celles de l'exécuteur. Nous demandâmes quel crime avait commis cet homme. « Il doit trois jours » de travail, par semaine, à Monsei- » gneur, et pendant celle qui vient de » s'écouler, il ne lui en a donné que » deux. »

Nous nous regardâmes André et moi. Nous nous prîmes la main, et

nous nous entraînâmes loin de cette scène d'horreur. « Ah, lui dis-je, en » voyant de telles choses, on est tenté » de pardonner aux huguenots! — Votre » raison se développe, Monsieur. Mais » partons, sans perdre une minute. » L'air qu'on respire ici est malfai- » sant. »

Trois heures après, nous étions sur le territoire de Genève. Un soupir d'allégement s'exhala, à la fois, de toutes les poitrines; d'un mouvement spontané, nous saluâmes la terre de la liberté, et nous jetâmes aux vents les morceaux de notre sauf-conduit. L'histoire des tytans, de toutes les classes et de tous les grades, est pour les Genèvois, ce que sont, pour les enfans, en France, les contes de génies malfaisans, que la vertu blesse et irrite souvent. L'histoire leur apprend à chérir leur indé-

pendance, et à la conserver au prix de leur sang.

Genève ne doit la sienne qu'au peu d'étendue de son territoire. Elle est placée entre des États puissans, à qui elle sert de barrière, et qui tous sont intéressés à la protéger. Hélas, l'Océan n'a pas arrêté les Espagnols. Ils ont noyé un nouveau monde dans le sang.

Je croyais prendre une nouvelle existence. Je n'avais plus d'inférieurs; mais aussi je n'avais plus de maîtres. La loi seule était au-dessus de moi, et les magistrats, chargés par le peuple de la faire respecter, lui étaient soumis, comme le particulier le plus obscur. Je me trouvais grandi, en me livrant à ces pensées. Cependant je déclarai à André que je n'entrerais pas à Genève. « Pourquoi cela, Monsieur? — » Cette ville est ce que fut la Rochelle,

» il y a quelques années. Elle est la
» métropole des huguenots, avec cette
» différence que les Rochellois ne per-
» sécutaient personne, et qu'ils se bor-
» naient à se défendre. Ici, Calvin, usur-
» pateur du plan et du nom de Zuingle,
» a fait brûler Michel Servet, qui n'a-
» vait fait d'autre crime que de ne pas
» penser comme lui. L'homme, qui dé-
» couvrit la circulation du sang, devait
» être sacré pour Calvin, et cet atten-
» tat devait le rendre odieux aux Ge-
» nèvois. Son nom est encore respecté
» et béni dans Genève. N'entrons pas
» là, André. Descendons sur le bord
» du lac. Nous nous y embarquerons
» avec nos équipages, et nous entre-
» rons dans le canton de Fribourg, par
» la rive opposée. — Nous trouverons
» des protestans partout, je vous en ai
» prévenu. — Au moins, ils ne sont

» point persécuteurs. — Parce qu'ils
» sont contenus par les catholiques.
» Partout l'homme veut dominer. Ses
» adversaires sont-ils puissans? il ploie,
» et ne rompt pas. Quand l'orage est
» calmé, il se relève, et opprime à son
» tour.

» Presque de nos jours, Villegagnon,
» grand navigateur, chevalier de Malte,
» mais protestant dans le cœur, équipa
» trois navires, avec les secours qu'il
» reçut de ses co-religionnaires. Il em-
» barqua trois cents réformés, et ce qu'il
» fallait de catholiques pour ne pas
» donner de soupçons. Il descendit au
» Brésil, sur une île inhabitée, et il y
» bâtit un fort. Bientôt les protestans
» persécutèrent, égorgèrent les catho-
» liques. Les Portugais profitèrent de ces
» divisions et les exterminèrent tous.

» Allez en Angleterre, vous y verrez

» les anglicans, détester les catholi-
» ques, ceux d'Irlande surtout; vous
» les verrez tenir ceux-ci dans un état
» d'abjection, qui, tout ou tard, les
» poussera à la révolte, vous les verrez...
» — Je vois, d'après tes propres aveux,
» que la religion, dite réformée, de-
» vrait être anéantie, et est-il inconce-
» vable que tous les souverains ne se
» soient pas ligués contre elle.

» — Monsieur, Monsieur, il n'est
» pas de médaille qui n'ait deux faces.
» Nous avons examiné un côté de celle-
» ci; arrêtons-nous un moment à l'au-
» tre. Qui a fait égorger neuf mille Bul-
» gares, qui étaient venus se donner à
» Dagobert premier? Qui a massacré,
» brûlé les Albigeois? Qui a soufflé le
» feu des croisades? Qui a exterminé
» neuf millions d'hommes en Améri-
» que? Qui a couvert la France de bû-

» chers, et a imaginé l'horrible supplice
» de l'estrapade? Qui a fait la Saint-
» Barthélemy? Sont-ce les protestans?
» Vous ne répondez pas, Monsieur.
» Dirai-je, comme vous, que les princes
» protestans devraient se liguer pour
» faire disparaître la religion catholique
» de la terre?

» La morale est une; elle est néces-
» saire, indispensable à l'homme civi-
» lisé. Nous élèverons-nous contre elle,
» parce que trop souvent nos passions
» l'ont déshonorée? De quoi n'a-t-on pas
» abusé? De quoi n'abusera-t-on pas
» encore? Dérobons le bien à travers
» les excès qui nous le cachent; saisis-
» sons-le, pratiquons-le.

» Rappelons-nous souvent le mot de
» votre ami Poussanville: prends les
» hommes comme ils sont. Paraphra-
» sons-le. Ménage les opinions des au-

» tres, si tu veux qu'on respecte les
» tiennes; fuis les méchans; cherche les
» bons; ne sois jamais plus sévère que
» le Grand-Être, qui supporte les pre-
» miers, et qui attend les seconds. Gar-
» de-toi, surtout, de parler en son nom,
» jusqu'à ce que tu aies soulevé le voile
» dont il enveloppe son essence divine.
» — Ma foi, mon ami André, je crois
» que tu as encore raison.

» — Nous entrons dans un pays où
» chacun prie, d'après les opinions qu'il a
» sucées avec le lait, et où personne ne
» dogmatise. Gardez-vous de vous éri-
» ger en missionnaire. Oubliez vos ho-
» mélies, et de vaines disputes de con-
» troverse. Riez de tout cela : c'est le
» seul moyen de ne pas vous passion-
» ner.

» — André, n'entrons pas à Genève.
» Je crains de voir le théâtre du sup-

» plice de Michel Servet. — Votre ré-
» pugnance est louable, si elle est l'effet
» d'un tolérantisme naissant. N'entrons
» pas à Genève. »

Nous arrivâmes sur les rives du lac. Deux mariniers dormaient dans une grande barque, qui nous parut assez spacieuse et assez forte pour nous recevoir avec nos équipages. Nous les éveillâmes, et nous les trouvâmes très-disposés à gagner notre argent. Nous convînmes avec eux d'un prix honnête, pour nous transporter à l'autre extrémité du lac. Ils nous firent observer qu'il a quinze lieues de long; que la journée s'avançait, et qu'il fallait coucher à Coppet sur la rive gauche, ou à droite à Beauregard. Nous entrions dans un monde inconnu pour nous, et nous n'avions pas de raisons de préférer un gîte à un autre. Nous nous

laissâmes conduire, et c'est ce que nous pouvions faire de mieux.

Partout les hommes tiennent à leur pays; ils y tiennent dans la proportion de ce qu'il offre de remarquable. Nos bateliers, sans nous consulter, nous menèrent à l'endroit dit *la perte du Rhône.*

Ce fleuve a sa source dans les environs d'Oberwald; il se grossit à mesure qu'il avance, et il se jette dans le lac près de Noville. La rapidité de sa course l'empêche de se mêler avec les eaux tranquilles du lac. Arrêté par un banc de rochers, il se jette avec fureur dans une ouverture qui, à sa naissance, n'a que deux pieds de largeur. Ses flots comprimés se soulèvent, s'agitent, se fondent en écume. Ce spectacle étonne l'imagination.

Bientôt l'ouverture s'élargit, et le

fleuve reprend sa marche, rapide et majestueuse. Il se perd ensuite sous un énorme amas de rochers : c'est ce qu'on appelle *la perte du Rhône*. Il reparaît à soixante-quinze pieds, environ, de distance; mais il se promène calme, tranquille, ce qu'André ne put expliquer malgré sa grande pénétration.

Nous remerciâmes nos conducteurs de la jouissance qu'ils nous avaient procurée. Ils nous apprirent que le lac est très-poissonneux, et que nous trouverions d'excellentes truites à Copet. Ils nous parlaient de ces truites en amateurs, et nous ne l'étions pas moins qu'eux.

Je leur demandai s'il y avait des aubergistes à Copet. Ma question parut les étonner. Je leur expliquai ce que c'est qu'une auberge. Ils se regardèrent, et se mirent à rire. Je conclus de-là

que l'invention d'André, qui commençait à se réaliser en France, n'était pas connue encore dans ces cantons. « Hé » bien, dîmes-nous gaîment, nous coucherons dans notre fourgon. Cela ne » plaira peut-être pas, ajoutai-je, à » madame la marquise de Valois. Madame la marquise, me répondit-elle, » est redevenue Claire, et ne veut plus » être autre chose. »

Notre barque s'arrêta à Copet, devant la cabane d'un pêcheur. Cet homme sortit aussitôt, et vint à nous d'un air riant. « Ces Messieurs veulent » des truites? — Oui, mon ami. — Je » ne suis l'ami que de ceux que je con » nais bien. — Pardon, Monsieur. . . . » — Je ne suis pas un Monsieur. Je » m'appelle Simon, le pêcheur. — Hé » bien, Simon, nous mangerons des » truites. — Je vais vous arranger cela. »

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

Il eût été ridicule, dans ce pays-là, de payer des hommes pour ce que nous pouvions faire nous-mêmes. André, Bertrand et moi, nous aidâmes nos mariniers à monter nos voitures sur la berge.

La grande, la belle pièce de Simon était sa cuisine, et les soirées commençaient à être fraîches. Un feu pétillant nous attira. Marianne prit la première place, en sa qualité de cuisinière. Elle voulait, dit-elle, voir comment on apprête les truites à Copet.

Le plat était copieux. André me fit observer que dans le pays de la liberté les hommes sont égaux, quand ils ne remplissent pas de fonctions publiques. En conséquence de ce raisonnement, il invita nos mariniers, et Simon, le pêcheur, à se mettre à table avec nous. Ils ne lui firent pas répéter l'invitation.

Les truites étaient excellentes, et j'en fis compliment à Simon. « A la » bonne heure, dit-il. J'ai reçu ici, » il y a huit jours, un mylord anglais, » et cinq à six domestiques. Le maître » est un assez bon-homme; mais ses » valets sont d'insolens drôles, qui » trouvaient tout mauvais, et qui me » commandaient, comme s'ils eussent » parlé à un soldat allemand. N'ou- » bliez pas, leur dis-je, que je suis un » homme libre. Si vous continuez à » faire les insolens, je vous mets tous à » la porte de chez moi. Ils devinrent » souples comme un prêtre papiste de- » vant son évêque. »

Je compris quelle est la politesse en usage en Suisse : c'est la cordialité, et la leçon de Simon ne fut pas perdue. Cependant je ne pus louer son vin. Il me devina. « Il est un peu aigrelet,

» nous dit-il; mais je n'en ai pas d'autre.» André sortit, et rentra bientôt avec deux bouteilles de notre vieux macon. Je versai le premier verre à Simon. Il se leva, ôta son bonnet, et but à notre santé. « Diable, dit-il, il est bon, et » je vous remercie. »

Nous pensâmes à nous coucher. Simon n'avait que de la paille à nous offrir, et nous avions de bons lits dans notre fourgon. Mais faudrait-il qu'un de nous veillât à son tour, comme nous avions fait en Bourgogne et en Franche-Comté, ou pouvions-nous nous croire en sûreté sur les bords du lac?

Simon nous dit que dans le territoire de Genève, il y a, comme ailleurs, des fortunes inégales, parce que tous les hommes ne sont pas également industrieux, ni heureux dans leurs entreprises; mais qu'à Copet, en parlant

rigoureusement, il n'y avait ni riches, ni pauvres; ni mendians, ni voleurs. « La mendicité, ajouta-t-il, n'est com-
» mune que dans les États mal gou-
» vernés, et on dit qu'il y en a beau-
» coup. — André, qui peut lui en
» avoir tant appris? — Monsieur, les
» magistrats des pays libres ne redou-
» tent pas les lumières; ils favorisent
» l'instruction, qui élève l'homme, et
» l'éclaire sur ses droits. »

Nous montâmes dans notre fourgon; nous nous souhaitâmes une bonne nuit. J'embrassai les deux enfans, et je m'endormis du sommeil d'un homme libre, sans soucis, et sans craindre que quelques sbires vinssent troubler mon repos. Mes compagnons de voyage dormirent aussi tranquillement que moi, et le chant du coq nous éveilla tous ensemble. Ce réveil-matin établit l'égalité,

partout où on veut se mettre à portée de l'entendre.... Mais les grandes villes, mais les palais; mais les châteaux de campagne, toujours éloignés des basse-cours.... Le coq ne chante là que pour ses poules.

On est bientôt debout, quand on ne s'est pas déshabillé. Nous nous secouâmes les oreilles, tous ensemble encore, et nous descendîmes. Une femme, ni jeune, ni vieille, ni belle, ni laide, ni grande, ni petite, lavait la chaumière de Simon. Je demandai au brave homme qui elle était. « C'est ma » ménagère, Monsieur. — Comment, » Simon, vous êtes marié, et votre » femme n'a pas paru hier ! — Monsieur, » les femmes ne sont pas nées pour » perdre le temps à caqueter; mais » pour soigner leur ménage. Les maris » Genevois et Suisses sont naturelle-

» ment bons et doux; mais ils veulent
» que leurs femmes soient soumises...
» Pendant le jour, aucune d'elles ne pa-
» raît devant des étrangers, si elle n'est
» appelée. Le soir, on se couche; le
» mari éteint la lampe, et l'égalité re-
» nait. » Il n'y avait rien à répondre à cela.

Simon nous demanda si nous désirions qu'il apprêtât le déjeûner, ou si mademoiselle Marianne rentrerait en fonction. Simon n'avait plus de truites; il ne pouvait plus nous offrir que du lait, du fromage et du pain noir. Nous le priâmes de trouver bon que mademoiselle Marianne pourvût à nos besoins.

Nous étions économes de nos provisions; mais nous n'y avions pas touché la veille au soir. Nous fûmes bien aises de donner à Simon une idée de la cui-

sine française. « Oh ! quel étalage, dit-
» il; que d'embarras, quand on peut
» vivre de si peu de chose ! Au reste,
» tout cela a fort bonne mine. » Nous lui demandâmes la permission d'inviter sa ménagère à se mettre à table avec nous. « Non, dit-il, non: nous ne prenons pas
» de mauvaises habitudes, et nous n'en
» faisons prendre à personne, surtout à
» nos femmes. Demain Claudine trouve-
» rait son pain noir et dur, son fromage
» aigre, et son petit vin piquant. J'é-
» prouverais le même dégoût, si je me
» mettais à table avec vous. Je vais dé-
» jeûner avec ma femme. — Comment,
» Simon, vous nous abandonnez ! —
» Pas du tout, Monsieur. Un coup de
» sifflet, et je suis à vous. »

On pense bien qu'il eut plutôt fini que nous. Il allait, il venait, il tournait autour de nous; il nous regardait;

il paraissait réfléchir. « Messieurs, j'ai » assez de mes affaires, pour ne pas » m'occuper de celles des autres. D'ail- » leurs, je ne suis pas curieux. Mais » vous me convenez, et beaucoup. Je » vais vous faire quelques questions. » Vous allez peut-être en Suisse? — Au » canton d'Appenzell. — Pour vous y » fixer? — Précisément. — Ah, fort » bien.

» Nous touchons à la Savoie et à la » Franche-Comté. On trouve encore, » dans Genève, quelque chose des usages » de ces pays-là. On n'y remarque pas » le petit manteau de soie, le juste-au- » corps, le haut-de-chausse de la même » étoffe, galonnés en or ou en argent, » et la petite toque de velours, ornée » d'une plume blanche, qui tombe sur » l'oreille. Que ferez-vous en Suisse, » sous cet attirail-là? A propos, savez-

» vous l'allemand? — Pas un mot. —
» Hé bien, on s'arêtera pour vous re-
» garder. On se moquera de vous,
» et vous ne vous en douterez pas. Si
» on vous entend prononcer le mot de
» comte ou de marquis, on vous fera la
» grimace. Vous parlerez, et on ne
» vous répondra pas. Vous vous fâ-
» cherez; vous tirerez votre longue
» épée; on vous rira au nez. — Que
» faut-il faire, mon cher Simon, pour
» éviter ces désagrémens-là? — Mon-
» sieur, il faut entrer dans la Suisse,
» vêtu comme ses habitans. — Cela est
» facile à dire. — Il s'établit un ménage
» partout où il peut vivre. »

Il nous raconta que maître Luker, tailleur de profession, faisait d'assez mauvaises affaires dans le canton de Fribourg, où il est né; que des avanies, faites à de beaux messieurs et à

de belles dames, qui se disaient *gens comme il faut*, avaient changé ses idées, et qu'il était venu à Copet ouvrir une nouvelle branche d'industrie. « Il fait » des habits suisses pour les deux sexes, » et il les fait fort bien. Souvent même, » il en a de tout prêts. Il en vend à » des prix modérés, aux voyageurs rai- » sonnables, qui viennent visiter nos » montagnes, qui n'ont rien de bien at- » trayant, et il en passe souvent. Dans » ce costume commode, et un gros » bâton ferré à la main, ces curieux » grimpent partout. Il y en a bien » quelques-uns qui tombent au fond des » précipices; mais ce sont leurs af- » faires.

» — André, que dis-tu de cette idée? » — Qu'il faut aller chez Luker. Il n'y » a pas à balancer. »

Il nous parut que, depuis quelque

temps, il n'était passé aucun de ces curieux, qui se cassent le cou. Les guerres intestines qui désolent la France ; l'invasion du duc de Savoie dans le Dauphiné, leur ôtent peut-être l'envie, ou les moyens de courir le monde. Quoi qu'il en soit, le tour de la boutique de Luker était garni d'habits de toutes les tailles, de toutes les couleurs, et de toutes les formes.

Luker nous parla un français très-corrompu, et cependant il est du canton de Fribourg, qui touche au territoire de Genève. « Que sera-ce, André, » quand nous arriverons au centre de » la Suisse? nous n'entendrons plus un » mot. — Qu'est-ce que cela fait, Mon- » sieur? — Comment, ce que cela fait? » — On rencontre une jolie femme; on » porte la main sur son cœur. On a » bon appétit; on ouvre la bouche, et

» on y présente ses doigts en pointe. Ce » langage-là s'entend partout. — Mais les » détails? — Mais la pantomime? Et puis » nous savons le latin, et les curés suisses » entendent, au moins, celui de leur » bréviaire. Enfin nous apprendrons la » langue. Nous ne sommes pas plus bor- » nés que les habitans du pays, et ils » parlent tous allemand. — Ils l'ont ap- » pris dès leur enfance. — Nous l'ap- » prendrons plus tard, voilà tout. »

CHAPITRE III.

Metamorphose, partie de pêche, et autres événemens.

« LUKER, vous avez donc fait le tour » de la Suisse? Je vois chez vous des » costumes tout-à-fait différens. — Oui, » j'ai voyagé en Suisse, et je fais un » peu de tout, parce que beaucoup de » personnes préfèrent l'agrément à la » régularité. — Il connaît les hommes. »

Certains auteurs ont la manie de vouloir savoir et parler tous les baragouins.

Ils se battent les flancs, pour fatiguer leurs lecteurs. Moi, qui ne suis pas un échappé de la tour de Babel, et qui ne veux pas le paraître, je traduis en français les germanismes de Luker.

« Quel est ce costume? il n'est pas » beau. — Tout le monde en dit la » même chose, et tout le monde l'a- » chète. C'est l'habit des vachers de » l'Emmenthal. Voyez cette calotte et » ces genouillères de cuir. Le voyageur, » qui veut trancher du chasseur de cha- » mois, ne craint pas que le vent en- » lève son chapeau. Quand il est em- » barrassé, il se traîne sur ses genoux, » et il conserve sa peau. D'ailleurs, ce » costume n'est pas laid. Examinez-le » bien. Gilet croisé et culotte couleur » de soufre, veste lilas, voilà pour » l'agrément. Examinez cette grande » pannetière, dont la courroie noire

» tranche sur le jaune. Le coureur de
» glaciers met, là-dedans, ses petites
» provisions de bouche, et elles y sont
» en sûreté. »

André remarqua que nous pourrions, comme d'autres, être tentés de jouer à nous casser le cou, et il fit mettre de côté trois costumes de vachers de l'Emmenthal. Luker y joignit trois gros bâtons, fortement ferrés, instrumens très-utiles à ceux qui veulent faire la chasse aux ours.

Claire et Marianne avaient déjà profité des remarques de Simon sur la réserve des femmes suisses. Elles ne disaient rien; mais elles examinaient les vêtemens de paysannes suisses. Elles prendront les plus jolis, sans égard aux cantons d'où Luker les a empruntés. Elles attendirent modestement, pour se prononcer, que nous ayons fait notre

choix. Que deux Parisiennes entrent chez une galantière, elles parleront modes, pendant deux heures. Elles et la marchande finiront par ne plus s'entendre, et souvent elles sortiront, sans avoir rien acheté. André prétend qu'elles sont comme cela depuis le règne de Charlemagne, et qu'elles ne seront pas changées sous celui de Louis XLII. « Mon ami André, vous » êtes un mauvais plaisant. »

Nous choisîmes, lui et moi, deux habits du canton de Lucerne. Grand chapeau rond à forme plate; cravate noire; longue veste rouge; ample habit de drap gris, descendant jusqu'au-dessous du jarret; culotte de laine bleue; bas blancs; la jarretière noire, attachée sous le genou; patte, ou détroussis de maroquin rouge, couvrant la boucle du soulier. Nous les

prîmes absolument semblables, en signe de notre amitié, et de l'égalité parfaite qui était établie entre nous.

Nous allions nous occuper de Bertrand. Madame André réclama la préséance, et cela était juste.

Quand il est question de toilette, les femmes n'oublient rien. Madame André s'était pourvue pour la fin de l'été, et pour son hiver.

A mettre de suite, un grand chapeau de paille jaune, pendant et badinant devant et derrière; le tour de la forme garni de fleurs, quand il y en a. Là-dessous, les cheveux de derrière tombent en longues tresses, jusqu'où ils peuvent descendre. Une fraise de mousseline remonte jusqu'au menton. La partie inférieure tombe négligemment sur les rubans du corset, sans manches, et entr'ouvert par le milieu; gros lacet

de couleur tranchante. Les manches de la chemise, qui doit toujours être d'une grande blancheur, se terminent par de petites manchettes serrées autour du poignet. Une jupe, très-courte, de couleur tendre; un tablier de siamoise rayée, élégamment relevé sur le côté; un bas bien blanc, à coins rouges ou verts; un soulier mignon, relevé par des pattes de maroquin rouge, découpées en festons, tel est le costume des femmes du canton de Lucerne.

Le choix de madame André me fit croire qu'elle avait la jambe bien. C'est ce que je me proposai de vérifier.

Elle emprunta son costume d'hiver aux femmes des Frey-Aemter. La tête est enveloppée d'un mouchoir blanc ou de couleur, surmonté d'un petit chapeau de feutre noir; cravatte de même couleur. Collerette rouge, bor-

dée de vert; corset jaune, très-exactement fermé; par-dessus le corset, petite camisole grise, garnie en rubans de couleur; jupon de laine noire; tablier de siamoise; bas de laine rouge.

Marianne sentait bien qu'elle ne devait pas être mise aussi élégamment que madame André. Elle se borna, pour l'été et l'hiver, à des habits du canton de Lucerne, et de celui d'Underwalden. Ils avaient, dans leur simplicité, une sorte d'élégance : les femmes ne se trompent jamais là-dessus.

Nous avions été frappés de la variété des objets, étalés chez Luker. Nous nous étions plu à les examiner en détail. Mais ce qui ne flatte que les yeux, les femmes exceptées, ne les fixe pas longtemps. Nous dîmes à Bertrand de prendre ce qui lui conviendrait, pour les jours de travail et les dimanches, et je

termine ici mes descriptions. Si le lecteur trouve que je me sois arrêté trop tôt, qu'il aille à Copet, et qu'il entre chez Luker, s'il y est encore, ce qui est plus que douteux.

Madame Luker, femme qui connaît les bienséances, fit passer Claire et Marianne dans une arrière-boutique. Nous essayâmes, André, Bertrand et moi, de nous travestir où nous étions. Notre choix était fait et prononcé; les prix arrêtés. Nous pensions n'avoir plus qu'à partir. Nous fûmes arrêtés tous cinq, par une difficulté, qu'il n'était, cependant, pas difficile de prévoir : rien de tout cela n'allait bien. Il fallait que chaque pièce passât par les mains de l'*artiste*.

Madame Luker nous protesta que, dans deux heures, tout serait prêt. Je n'en crus pas un mot; mais je me gar-

dai bien de la presser : je n'avais pas oublié mes couturières, et le vin chaud de Limoges. « Hé bien, mon ami André? — » Hé bien, Monsieur? — Que ferons-nous » jusqu'à ce soir? — La mine. — La » mine, la mine! il est à peine dix heu- » res, et je ne veux pas bouder jusqu'au » coucher du soleil. — Hé bien, rions. » — Et de quoi? — Demandez cela à » madame Richoux. »

Je pensai à l'âne emporté par l'aile du moulin; au meunier accroché à la queue de l'animal, et emporté avec lui. Je crus que j'allais rire; je me pinçais le bout des lèvres : il y a des jours où on n'est bon à rien. Nos deux femmes marchaient, en se dandinant, et en bâillant. Bertrand attendait des ordres, en regardant ce qui se passait au ciel. André, ne sachant que faire, jetait, à droite et à gauche, les cailloux qu'il

trouvait à ses pieds. L'ennui avait étendu son voile noir sur tous les membres de la colonie.

« Parbleu, nous dit Simon. c'est une » terrible chose que d'être désœuvré! » Quand vous serez à Appenzell, vous » ferez comme moi; vous travaillerez » toute la journée, et si vous comptez » les heures, ce sera pour vous assurer » que celle de se mettre à table et de se » reposer a réellement sonné. Je n'ai » plus de poisson, et depuis que vous » êtes sortis de chez moi, je n'ai pas » perdu un moment. J'ai mis en état » ma barque et mes filets, et je vais aller » à la pêche. Voulez-vous venir avec » moi? — Très-volontiers, maître Si- » mon. — Vous me gênerez un peu; » mais je ne veux pas que vous disiez à » Appenzell qu'on s'ennuie à Copet. »

Claire voulut rester pour soigner les

enfans ; le résultat de la pêche étant fort incertain, Marianne resta aussi pour nous préparer à dîner ou à souper : c'est s'occuper. Nous autres hommes, qui n'avions rien à faire au monde, nous montâmes sur la barque de Simon. Il trouva les moyens de nous faire travailler tous trois : c'était nous faire prendre un intérêt direct à la pêche. « Maître André, faites ceci..... Et vous, » comment vous appelez-vous? — An- » toine. — Maître Antoine, faites cela. » Vous, grand garçon, prenez les avi- » rons, et faites marcher le bateau, » pendant que je déroulerai mes filets... » Oh, les maladroits!... Un capitaine » est roi à son bord, et, si vous ne pre- » nez garde à vous, le capitaine Simon » vous mènera mal. »

Le balancement du bateau me jetait sur André; André tombait sur

Bertrand; Bertrand sur Simon. Nous éclations de rire tous les quatre, et nous ne prenions rien. « Attendez, at-
» tendez, dit Simon. Si nous ne rappor-
» tons pas de poisson, au moins nous
» aurons du gibier. » En effet, des oiseaux, que nous ne connaissions pas, voltigeaient au-dessus de nos têtes. Ils étaient de la grosseur d'une poule, et leur plumage était d'un blanc argenté.
« Ce sont des *grèbes*, nous dit Simon.
» On fait de leurs plumes de très-belles
» fourrures. Je les chasse, quand j'en
» vois; et quand j'en ai tué quelques-
» unes, je vais à Genève lever des im-
» pôts sur les belles dames de la ville.
» Elles sont libres, disent-elles, et la
» coquetterie, la vanité les subjuguent. »

Il alla prendre un mousquet, serré dans ce qu'il appelait sa *tire*. C'était une petite cabane en planches, élevée

à la poupe du bateau. Il tira et abattit deux grèbes. Il se saisit des avirons, et André et moi prîmes facilement les deux oiseaux, qui palpitaient encore. « Cela vaut mieux que deux grosses » truites, dit-il, en rechargeant son » mousquet. » Une demi-heure après, il en tua deux autres. « La journée est » bonne, dit-il encore; mais cependant » je ne voudrais pas perdre mes filets. » Je ne vois plus surnager les morceaux » de liége qui les maintiennent debout. » Ils ne doivent pas être allés au fond » de l'eau : il y en a ici plus de vingt » brasses. »

On n'apercevait plus que l'extrémité de la corde qui attachait les filets au bateau. Simon le maintint en place, avec les avirons, et nous tirâmes tous trois sur la corde. La résistance était forte; cependant les filets arrivaient pe-

tit à petit. Bientôt nous sentîmes des secousses violentes. « C'est un monstre, » s'écria Simon ! Tirez, tirez vite et » fort. »

Nous amenâmes, en effet, au fond du bateau, un très-gros poisson, dont les bonds nous effrayèrent tous. « C'est un saumon, c'est un saumon ! » Bertrand, assommez-le avec la crosse » de mon mousquet. » Bertrand se baisse, et frappe d'aplomb sur la tête du monstre. Un coup de queue terrible le prend par le milieu de l'estomac; il perd l'équilibre, et tombe dans le lac. André se laisse aller sur le banc, je pousse un cri, Simon se jette à l'eau.

Il saisit Bertrand par un bras, et le ramène à-bord. Bientôt le fond du bateau s'emplit de l'eau qui découle de ses habits, et de ceux de Simon. Le

saumon mourant se débat dans son élément ; il nous couvre de boue ; Simon l'achève ; nous ramenons, sur la tire, le reste des filets.

Nous respirâmes alors, et nous nous regardâmes. Nous éclatâmes de rire tous quatre à la fois. Simon rit plus long-temps que les autres, et il avait ses raisons. A l'aspect de nos habits et de nos figures, presque méconnaissables, se joignait celui d'un saumon de trente à quarante livres.

Il nous apprit que ce poisson est très-rare dans le lac, et qu'il est vraisemblable que ceux qu'on y prend, y remontent par le Rhône. Que cette opinion fût fondée ou non, le volumineux animal était là, et Simon le contemplait avec un plaisir inexprimable. « Si les » dames de Genève, nous dit-il, aiment » la parure, ces Messieurs sont ama-

» teurs des bons morceaux. Demain » j'irai à la ville.... à moins, mes amis, » que vous ne vouliez prendre votre » part d'une pêche, dont le succès vous » est dû. » Je lui jurai que le saumon, tout entier, figurerait sur le marché de Genève. Cette assurance le fit rire encore.

Il dirigea le bateau vers la berge, et dès qu'il put se faire entendre, il appela sa femme de toute la force de ses poumons. « Quatre grèbes et un sau- » mon! — Quatre grèbes et un saumon, » répéta sa femme, du ton de l'enthou- » siasme et de l'admiration! »

Nous rentrâmes chez Simon, tenant chacun notre pièce de gibier à la main. Le capitaine de haut-bord portait de plus son saumon sur l'épaule, et il marchait avec la légèreté d'un chevreau. Claire et Marianne rirent à leur

tour, en nous voyant, et la gaîté devint générale. Fort heureusement, nous avions repris, pour nous embarquer, les habits avec lesquels nous étions entrés à Dôle. Cette précaution nous avait été dictée par la prévoyance de Simon.

Nous étions mouillés jusqu'aux os, et il fallut aller changer de tout. Le fourgon était notre chambre à coucher, notre cabinet de toilette, et quelquefois notre salon. « Hé bien, Monsieur, » me dit André, avez-vous eu une journée semblable auprès du maréchal de » Biron, du duc de Guise et de Henri III? » les soucis entraient, avec vous, sous » des lambris dorés. Vous avez joui » ici de la plénitude de votre existence. » L'homme réfléchi revient tôt ou tard » à la nature, et il s'en trouve bien. » André avait encore raison.

La conversation est inépuisable, quand elle porte sur un sujet heureux ou intéressant. Les détails de la journée se reproduisirent, sans relâche, pendant le souper. Nous avions tous quelque chose à rappeler, et souvent nous parlions tous ensemble. De temps en temps, le dialogue était coupé par un rire inextinguible. Nos mariniers seuls gardaient un sérieux imperturbable. Je les devinai. « Nous vous avons fait » perdre une journée, leur dis-je, et » nous vous la paierons. » Ils prirent alors une part directe à la conversation, et ils rirent comme les autres.

Nous nous amusions si naturellement, avec une bonhomie si vraie, que nous ne pensions plus à maître Luker, ni à ses costumes. André, le plus prévoyant de nous tous, nous rappela que nous devions partir le

lendemain de bonne heure, et que, pour cela, il fallait nous aller *ensuisser*, avant de nous coucher. Simon prétendit que nous lui avions porté bonheur, et il fit tous ses efforts pour nous engager à rester encore. André se leva, et nous le suivîmes.

Il paraît que les femmes suisses, et surtout les hommes, ne perdent pas de temps à leur toilette: en moins d'une demie-heure nous fûmes tous travestis.

André et moi ressemblions à des cultivateurs-propriétaires, et Bertrand à un maître-garçon de ferme. Claire et Marianne... oh, ma foi, elles étaient charmantes sous leur nouveau costume. Je ne m'étais pas trompé : madame André avait la jambe très-bien faite. Je m'aperçus, pour la première fois, que la figure de Marianne avait quelque

chose d'agréable et même de piquant. Ah ! vingt ans, et un costume avantageux.... !

Avant de payer Luker, je lui demandai s'il voulait nous acheter notre attirail de seigneurs. « Ce serait avec » plaisir, me répondit-il, si j'avais le » projet d'aller m'établir à Venise. Je » louerais cela à des moines et à des » courtisannes, pendant le carnaval. » En Suisse tout cela n'est bon à rien. » Bah, dis-je à André, il sait qu'il y a » un carnaval à Venise, et nos paysans » français ne se doutent pas de l'exis- » tence de cette ville. — Je vous l'ai » dit, les magistrats des pays libres ne » redoutent pas les lumières. Les gou- » vernemens oppresseurs cherchent à » les éteindre. Elles perceront malgré » eux. »

Nous payâmes, et le lendemain, au

point du jour, nous nous disposâmes à remonter sur notre grande barque. Simon nous serra la main avec affection, en recevant notre argent.

« Il vous est égal, nous dit-il, en pre-
» nant congé de nous, de prendre une
» route ou une autre. Faites-vous des-
» cendre à Saint-Gingolph ; entrez dans
» le Valais ; poussez jusqu'à Sion, et
» allez voir les *cretins*. Vous êtes savans,
» vous expliquerez peut-être ce qui, jus-
» qu'à présent, a paru inexplicable. »

Nous allions lui demander ce que c'est que des *cretins*. La barque avait déjà pris le large.

La journée était superbe. Bientôt le lac s'élargit à chaque instant, et nous découvrîmes des objets qui nous frappèrent d'étonnement, d'admiration, et dont le souvenir ne s'effacera jamais de notre mémoire. Nous vîmes ce do-

minateur des Alpes, ce fameux Mont-blanc, dont la cime se perd dans les cieux, et dont les bases descendent, peut-être, jusques dans les entrailles de la terre. Nos mariniers, accoutumés à faire ce voyage, et à entendre raisonner quelques voyageurs, nous dirent que c'est sur ces montagnes que s'accumulent, que se condensent, que se divisent les nuages pour retomber en neiges; que ces monts, sourcilleux et menaçans, sont les sources intarissables des fleuves et des lacs dont la Suisse est couverte. A certaines époques de l'année, ces neiges se fondent, et forment des mers de glace dans des précipices d'une éternelle stérilité. Ces glaces se brisent à leur tour avec un bruit épouvantable, entraînées par leur propre poids. Une chaleur douce les dissout insensiblement, et leurs eaux

vont porter, dans les vallons, la fécondité et la vie.

« Ah, m'écriai-je, les hommes qui » habitent ces climats doivent être » libres. Qui pourrait les forcer dans » ces rochers inaccessibles? » Le systématique André vit dans les Alpes des preuves des opinions qu'il avait émises sur la formation des montagnes. « Nous » avons remarqué, me dit-il, que les » pierres ne se forment pas à la surface » de la terre. Elles naissent dans son » sein, et elles y sont toutes rangées » en couches horizontales. Regardez » ces masses de rochers que l'œil ne » peut mesurer; elles ont toutes été lan- » cées dans l'espace, par une de ces » déplorables révolutions, qui ont bou- » leversé le globe. Elles sont retombées » au hasard, et se sont entassées, sans » ordre, les unes sur les autres. — Ami

» André, cette opinion-là n'est pas
» très-orthodoxe, je te l'ai déjà dit. —
» Parbleu, Monsieur, je vais la justi-
» fier. Les théologiens les plus exercés
» ne nient pas l'existence d'un noyau
» de feu au centre de la terre. Ce feu
» est aussi ancien que la création, et
» les événemens, qui en sont résultés,
» sont la conséquence nécessaire de
» l'impulsion primitive, donnée par
» l'auteur du grand-œuvre. — Oh, rien
» ne t'embarrasse, toi. Je te le répète:
» tu aurais joué un grand rôle au col-
» loque de Poissy, quel que fût le parti
» que tu eusses adopté.

» Laissons l'origine des montagnes,
» et parlons de choses qui sont à notre
» portée. Les Suisses sont libres, voilà
» une vérité incontestable. Mais com-
» ment le sont-ils devenus? sais-tu
» cela? — Je vous ai dit que j'ai lu et

» que j'ai de la mémoire. Pendant que
» vous regarderez les Alpes, et que
» vous vous appuierez de raisons,
» bonnes ou mauvaises, pour vous per-
» suader qu'elles sont là depuis la for-
» mation du monde, je vais rappeler
» et classer mes idées sur l'émancipa-
» tion de la Suisse. Je voulais être
» homme de lettres-arrangeur à Paris.
» Je vais me faire historien sur le lac de
» Genève. Je ne vous donnerai ni du
» Tite-Live, ni du Tacite. Mais vous êtes
» mon ami, et le cœur n'est pas dif-
» ficile sur les productions de l'esprit. »

André va prendre dans le fourgon ce qui lui est nécessaire pour écrire; il se fait un pupitre des genoux de Claire. La jolie suissesse Marianne prend les enfans sur les siens, et les fait sauter en leur chantant le petit couplet..... Ces pauvres petits! ils se regardent; ils se

sourient ! Je les embrassai tous les deux, et j'allai déraisonner, avec les mariniers, sur le Mont-Blanc, le Tucul, et le Dôme du goûte.

L'historien de la Suisse quitta la plume pour déjeûner avec nous. « Tite-Live » et Tacite avaient probablement bon » appétit, nous dit-il, et je leur res- » semble, au moins de ce côté-là. » Après le dîner, il s'arma du redoutable cahier, et nous nous rangeâmes tous autour de lui, tous jusqu'à Bertrand, qui n'était pas fâché, nous dit-il, de connaître les gens avec qui il allait vivre. Notre Tacite tousse, crache, se mouche; il promène, sur son auditoire, un œil qui lui sourit de manière à captiver sa bienveillance, et il commence.

Les Helvétiens, du temps de Jules-César, étaient d'une haute stature, et d'une force de corps extraordinaire.

leur parole était inviolable. Ils ne connaissaient ni le commerce, ni l'agriculture. Ils sortaient armés de leurs montagnes, pour se procurer les choses nécessaires à la vie, et ils regardaient le pillage comme un droit que la nature a donné au pauvre sur le riche.

Lorsque l'empire romain tomba, ils furent conquis par les rois Burgondiens. Ils devinrent sujets de la France, de l'an 340 à 888. Ils retombèrent encore sous le joug des rois de Bourgogne, et leurs montagnes stériles furent enfin réunies à l'empire d'Allemagne.

Semblables à ces coursiers qui rongent leur mors, et le couvrent d'écume, les Helvétiens supportaient leur joug avec impatience. « André, la compa-
» raison est brillante. — Brillante ou
» non, laissez-moi lire. — Ne te fâche

» pas, mon ami. — Où en étais-je?...
» M'y voilà. »

Les Helvétiens portaient leur joug avec impatience. L'empereur Albert, homme absolu et cruel, envoya, à Schwitz, Uri et Underwald, trois baillis, qui se conduisirent en tyrans. Ils enlevaient les femmes des habitans. Leurs mœurs étaient pures, et cette conduite les indigna. Aujourd'hui encore personne n'aime qu'on lui enlève sa femme. « André, la plaisanterie ne » s'accorde pas avec la gravité de l'his- » toire. — Monsieur, il est très-impoli » d'interrompre un auteur à chaque » mot. — Je me tais. »

Les maris outragés se plaignirent hautement, et les baillis les firent jeter dans des cachots. Ils confisquèrent, à leur profit, le peu que possédaient ces malheureux, et ils levèrent des im-

pòts sur tous. Henri Melchtal, Verner Stauffacher, et Walter Furts furent les premiers conjurés, et ils appelèrent leurs concitoyens à la liberté. Chacun d'eux en gagna trois. Ces douze hommes enlevèrent l'Helvétie à l'Autriche.

Le canton de Schwitz fut le premier qui s'insurgea, et, plus tard, les habitans des treize cantons s'honorèrent de prendre son nom, que nous prononçons Suisse, parce que nous avons la manie de franciser tous les noms propres. « La remarque est judicieuse. » — Paix donc. »

Il n'est pas de peuple qui ne s'attribue une origine extraordinaire, et par conséquent fabuleuse. Les Suisses ont fait de Guillaume Tell le héros de leur liberté. Leurs descendans ont adopté cette opinion, et elle est devenue celle de toute l'Europe. Il est cons-

tant, d'après ce que j'ai dit plus haut, que Tell ne put être que le treizième conjuré. Voici ce qu'on raconte.

Le bailli Grizler gouvernait le canton d'Uri. Il avait fait planter sur la place d'Altorf, principal bourg du canton, une longue perche, au haut de laquelle était attaché un de ses bonnets. Les habitans reçurent l'ordre de se découvrir, et de fléchir le genou devant ce bonnet, quand ils passeraient sur cette place. Il est difficile de croire à cet excès de délire. La chose n'est pourtant pas impossible. Guillaume Tell affecta de passer devant ce bonnet, sans le saluer. Il fut arrêté, et conduit devant le bailli qui lui demanda pourquoi il lui manquait de respect. Tell lui répondit, avec fierté, qu'il était né libre, et qu'un homme libre ne s'abaisse pas devant les tyrans. On n'a pas ré-

fléchi à l'absurdité de cette réponse. Tell était né sujet de l'Autriche, et les cantons de Schwitz, d'Uri et d'Underwald, qui s'insurgèrent les premiers, ne l'étaient pas encore, puisque Grizler n'était pas chassé d'Altorf. Donc Tell n'était pas un homme libre.

Le bailli furieux, ordonna à Tell, qui passait pour un archer très-adroit, d'abattre, avec une flèche, une pomme qu'il fit placer sur la tête de son fils. La flèche part, et la pomme est enlevée. Tell en avait une seconde cachée sous son habit. Grizler lui demanda ce qu'il en voulait faire. « Je » te la destinais, monstre, si j'avais eu » le malheur de tuer mon fils. » Puisqu'il était décidé à percer le tyran, devant ses satellites, s'il eût ôté la vie à son fils, que ne le tua-t-il d'abord ?

C'était un moyen sûr de garantir les jours de son enfant.

Le tyran, écumant de rage, fait porter Tell, lié et garotté, dans son bateau. Il voulait le conduire à son château, pour lui faire subir un supplice long et cruel. Mais on ne nous dit pas où était ce bateau. Était-il sur la rivière de Reuss, qui sort du lac de Lucerne, et qui passe en effet près d'Altorf? Il ne s'élève pas de tempêtes sur une rivière, et bientôt le bateau courut le plus grand danger. Il était donc sur le lac, et il faut convenir que la scène de la pomme fut placée un peu loin de la perche et du bonnet.

Une tempête terrible s'éleva. Les matelots, frappés de terreur, abandonnent les rames. Le bateau, en proie à la violence des vents, va se briser contre les rochers. Mais Tell

réunit tous les talens. Il est aussi bon pilote qu'adroit archer. Grizler lui fait ôter ses liens; il prend le gouvernail, et manœuvre avec tant d'habileté, qu'il aborde sous un rocher, sur lequel il s'élance, et, d'un vigoureux coup de pied, il repousse le bateau au milieu des flots.

Ces matelots, que la crainte avait glacés, se rassurent, quoique le péril ne soit pas diminué. Ils travaillent, ils manœuvrent et abordent. Tell ne les a pas perdus de vue. Au moment où Grizler débarque, il lui décoche une flèche qui le frappe au cœur. Je demande, puisque l'histoire ne le dit pas, où Tell avait trouvé un arc et des flèches, au moment où on venait de le dégager de ses chaînes. Je demande comment les satellites de Grizler ne vengèrent pas leur maître

en perçant Tell à l'instant. Il fallait, dans l'intérêt de la fable, qu'il survécût à ces incroyables événemens. Cette fable est devenue un article de foi en Suisse. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que les Danois ont aussi leur histoire de la pomme, et que Peterman Eterlin, le premier qui ait parlé de Guillaume Tell, n'a écrit que deux cents ans après l'époque où il a placé la mort du héros. C'est ainsi qu'on a imaginé Hercule, Thésée, Philoctète.

Ce qui est d'une incontestable vérité, c'est que le pape Jean XII, qui protégeait alors la maison d'Autriche, lança, contre les Suisses, les foudres du vatican. Les Suisses les bravèrent, et se mirent en état de défense.

Léopold marcha contre eux, avec toutes ses forces. Il crut qu'il allait accabler trois cantons, qui ne purent lui

opposer que treize mille hommes. Les Impériaux s'engagèrent dans le défilé de Morgenten. Treize cents Suisses étaient postés sur la cime des montagnes. Ils roulèrent, sur leurs ennemis, d'énormes quartiers de pierre, qui bondissaient de rochers en rochers, avec un bruit épouvantable. Des compagnies entières furent écrasées. Les Impériaux fuirent en désordre. La véritable armée suisse, embusquée sur différens points, fit un carnage affreux des fuyards. La victoire ne coûta aux Suisses que quatorze hommes. Cette affaire, de la plus haute importance, eut lieu en 1315.

En 1394, les cantons de Zug, de Lucerne et de Glaris s'unirent aux trois premiers, qui avaient proclamé la liberté de l'Helvétie. C'était se prononcer tard; mais ces nouveaux alliés se

montrèrent dignes de défendre la cause qu'ils embrassaient.

Cette république naissante n'était connue encore que par sa pauvreté, ses mœurs simples, et sa valeur. Les souverains les plus puissans l'attaquèrent successivement, et toujours sans succès. Les hommes ne pourront-ils jamais vivre et mourir libres, même sur des rochers stériles, sans armer contre eux le despotisme, et les passions haineuses, qui l'accompagnent toujours?

En 1453, Charles VII, roi de France, fit marcher le dauphin Louis contre les Suisses, à la tête de cinquante mille hommes. Douze cents hommes, détachés de l'armée des confédérés, eurent l'audace d'attaquer l'avant-garde française, forte de huit mille hommes, et la battirent complètement. Les débris

de cette avant-garde se replièrent sur Mutterz, où ils se rallièrent à dix mille Armagnacs. Les Suisses combattirent cette nouvelle armée, et la défirent. On a calculé que dans cette affaire chaque Suisse avait eu dix-huit ennemis à combattre.

Exaltés par ces premiers succès, ils marchèrent, malgré leurs officiers, contre le gros de l'armée française. Ils attaquèrent, avec fureur, un pont défendu par huit mille hommes. Forcés de céder à des troupes retranchées, ils se jetèrent dans la rivière, et gagnèrent une petite île à la nage. Les Français les y suivirent, et, après la plus opiniâtre résistance, ils furent contraints de sortir de l'île.

Il n'était plus en leur pouvoir de vaincre. Réduits au nombre de cinq cents, ils résolurent de vendre chère-

ment leur vie. Ils percèrent l'armée française, et se retiraient du côté de Bâle. Ils tombèrent dans une embuscade de huit mille ennemis, et leur courage ne se ralentit pas. Ils se jetèrent dans un hôpital, et, à la faveur des murailles qui les couvraient, ils résistèrent aux efforts de toute l'armée réunie. Le feu prit à la maison. Forcés d'en sortir, ils se précipitèrent dans les rangs ennemis; ils versèrent le sang à flots, et après un combat qui dura dix heures, ils moururent tous les armes à la main, à l'exception de douze, qui s'échappèrent. Ils furent chassés de leur pays, pour avoir préféré une vie honteuse à une mort honorable.

Ils combattirent avec un tel acharnement, que les blessés arrachaient de leurs corps les flèches qui les avaient percés, et ils les renvoyaient à l'en-

nemi. Un général français parcourut ce petit espace, théâtre de la plus héroïque valeur. Il s'écria que le sang des Suisses était plus délicieux pour lui qu'un bain de roses. Un Suisse expirant fait un dernier effort. Il se relève, saisit une pierre, et la lance, avec tant de force et d'adresse, qu'il renverse mort ce général féroce.

Charles VII sentit que de pareils hommes ne se soumettent pas. Il s'allia avec eux, par un traité, qui fut signé au mois de novembre de la même année.

En 1476, Fribourg, Soleure, Schaffousen, Bâle et Appenzell n'étaient pas encore réunis à la Confédération helvétique, et toutes les forces de Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne, échouèrent devant celles de huit cantons.

Ce prince joignait, au duché de Bourgogne, l'Artois, la Flandre, la Hollande, la Franche-Comté et la Lorraine, qu'il venait de conquérir, Il voulait ériger ses États en royaume. Une partie de ces possessions touche à la Suisse, et il résolut de la soumettre.

Il y entra, sans déclaration de guerre, et sans autre motif que de satisfaire une déplorable ambition. Il se présenta devant Granson, ville située près du lac de Neuchâtel. Elle n'était défendue que par cinq cents hommes. Ils se battirent courageusement; mais ils furent bientôt contraints de se rendre à discrétion. Le duc abusa indignement de son avantage. Il en fit pendre quatre cents, et jeter les autres dans le lac.

A cette nouvelle, les Suisses descendent de leurs montagnes. Ils brûlent

de venger leurs compatriotes. Les despotes n'ont pas d'idée de ce que peut l'amour de la liberté. Charles crut n'avoir affaire qu'à une multitude, sans ordre et sans plans, qui se disperserait devant lui. Il s'éloigna de la plaine de Granson, où sa cavalerie pouvait se déployer avec avantage, et les Suisses n'en avaient pas. Il s'engagea dans des gorges voisines.

Ces pâtres, qu'il dédaignait, se hâtèrent de remonter sur leurs montagnes. Ils écrasèrent une partie des Bourguignons, sous des troncs d'arbres et des quartiers de rochers. Ils descendirent, alors, se formèrent en colonnes serrées et pénétrèrent, de toutes parts, dans les débris de l'armée bourguignone. Ils n'eurent que la peine de tuer. Le duc fut obligé de fuir, heureux de parvenir à trouver un asile.

Son artillerie, ses bagages, sa vaisselle, un diamant estimé un million huit cent mille livres, tombèrent au pouvoir des vainqueurs. L'ignorance des Suisses était telle, que celui, qui trouva ce diamant, le vendit un florin à un homme, qui le revendit trois livres. Ils déchirèrent des tentes, brillantes d'or et d'argent, pour s'en faire des habits, et ils prirent l'argenterie du duc pour de l'étain.

Charles voulut effacer l'impression défavorable qu'avait produite sa défaite. Il rentra en Suisse, dans la même année, altéré de vengeance et de sang. Il assiégea Morat, chef-lieu d'un bailliage, situé entre un petit lac du même nom, et la rivière de Saane, dans le canton de Fribourg. Morat n'avait que huit cents hommes de garnison. Ils soutinrent trois assauts, que leur donna le

duc. Inquiet, irrésolu, il se fût peut-être déterminé à une retraite humiliante, lorsqu'il apprit que l'armée confédérée des Suisses s'approchait à marches forcées.

La position de ces braves gens n'était plus la même : l'ambition du duc leur avait donné des alliés. Les villes du Rhin leur avaient envoyé quatre mille hommes de cavalerie. Ils pouvaient alors combattre en plaine, et l'armée combinée était de trente mille hommes.

Le duc n'en avait que vintg-cinq mille. Certain d'anéantir en plaine les ennemis qu'il s'était faits, il s'avança, contre eux, sans daigner s'informer du nombre, et du genre de troupes qu'il allait combattre.

Les Suisses se battirent pour leur liberté, et ils avaient la supériorité du nombre. La victoire ne pouvait être

douteuse; mais elle leur coûta cher. Dix-huit mille Bourguignons restèrent sur le champ de bataille. Leurs ossemens furent rangés dans une église, située près de Morat. Les Suisses montrent, avec orgueil, aux voyageurs, ce trophée de leur gloire.

C'est par ces combats de géants, qu'ils établirent leur liberté, sur des bases, qui paraissent inébranlables. Puissent-ils la conserver long-temps!

Entraînés par ces grands exemples, les cantons qui étaient depuis long-temps indécis, irrésolus, se réunirent aux huit autres. Ils complétèrent la république fédérative, qui se compose, aujourd'hui, de treize cantons.

« Mon ami André, tu m'as rendu » fier d'être Suisse. Il faudra nous faire » naturaliser à Appenzell. — Mais à » condition que je ne me battrai pas.

» — Mais il me semble que tu as sin-
» gulièrement généralisé les faits, et
» cependant tu as écrit pendant six
» heures au moins. — Hé, croyez-
» vous, Monsieur, qu'on fasse l'histoire
» comme des homélies? N'a-t-il pas fallu
» que je compulsasse ma bibliothèque?
» — Ta bibliothèque! Et où est-elle? —
» Dans ma tête, Monsieur. N'a-t-il pas été
» nécessaire de me rappeler les noms
» d'hommes et de lieux; de classer les
» faits, d'établir les dates? On prétend
» que les historiens ne sont que des com-
» pilateurs. On jouit de leurs ouvrages, et
» on ne pense pas au travail qu'ils leur
» ont coûté. Au reste, je viens de
» me parer d'un talent de plus. Récapi-
» tulons un peu ceux que je possède à
» présent. — Ne récapitulons rien. Ne
» vois-tu pas que nous voilà arrivés à
» Saint-Gingolph? A terre, à terre. »

Nous sautâmes sur la berge, et nos voitures nous suivirent de près. « A propos d'histoire, dit André, il est très-beau sans doute d'être Suisse; mais pour vivre libre, il faut manger, et nos provisions sont épuisées, ou bien peu s'en faut. — Pourquoi n'as-tu pas parlé de cela dans la journée? nous aurions relâché dans quelque bourg. — Oh, ma foi, j'étais dans le feu de la composition. — Et à Copet? — Les costumes, la partie de pêche..... si je n'oubliais rien, je serais un homme accompli. Et puis les Suisses qui battirent Charles VII; ceux de Granson et de Morat mangeaient du pain noir, des légumes et du fromage, et c'est ce qui les rendait invincibles. Nous vivrons comme eux. »

Cependant Saint-Gingolph n'était pas tout-à-fait sans ressources, et

nos mariniers nous conseillèrent d'enlever tout ce que nous trouverions. Ils nous assurèrent que, de là à Sion, nous serions tout-à-fait au régime des paysans suisses.

Nous battîmes tout le village comme des chasseurs traquent une forêt. Nous apportions, religieusement à la masse, ce que nous avions découvert. Claire tenait une vieille poule; Marianne un quartier de lard; je roulais devant moi un petit baril garni de truites marinées; Bertrand portait sur une épaule une feuillette de vin, le moins aigre du lieu, et sur l'autre, la moitié d'une jeune chèvre. André arriva le dernier; mais il avait fait la découverte la plus importante. Il poussait, sur une brouette, un gros sac de pure farine d'avoine, un pot de beurre, et une certaine provision de sel.

Quand les succès sont à peu près égaux, entre rivaux d'industrie, l'envie dort, parce qu'elle n'a rien de mieux à faire. Nous nous félicitâmes, nous nous prîmes la main; nous nous embrassâmes, et je trouvai que Marianne avait la peau aussi douce que fraîche.

André nous apprit que le paysan, qui lui avait vendu sa farine, nous prêterait son four, « et, Mesdames, il est » temps de mettre la main à la pâte: » nous n'avons plus de pain que pour » souper. Nous mangerons celui-là, ce » soir, gaîment; nous dormirons des- » sus, et nous tâcherons de rêver que » nous avons toujours vécu de pain » d'avoine. »

André était à tout, et partout. Il donna une tournure plaisante au régime que la nécessité nous imposait. Claire et Marianne s'étaient mises en

petit corset, par égard pour leurs costumes suisses, et elles paraissaient ne pas craindre que l'œil furtif des spectateurs fût obligé de se détourner. Je me permettais quelques quolibets; ces dames avaient l'air de ne rien entendre. Elles paraissaient tout à leur pétrin. André tenait les deux enfans sur ses bras, et ne prenait garde ni aux corsets, ni à autre chose. Bertrand dépeçait la chèvre, et la salait, fort proprement, dans une grande terrine de terre. Moi, j'étais redevenu la Mouche. Je ne me lassais pas d'observer, quoique mes observations ne dussent influer en rien sur le gouvernement de la Suisse.

Ces dames se relevèrent enfin, et je perdis tous mes avantages. Bertrand s'arma de la longue pelle de bois, et poussa, dans le four, le pain qui devait nous écorcher le gosier le lendemain.

Pendant qu'il cuisait, nous allâmes souper. Le pain fut défourné, au moment convenable, et nous nous logeâmes tous dans notre fourgon, à nos places ordinaires, et très-modestement. Nous passâmes encore cette nuit sur la berge, livrés à la loyauté valaisanne, et elle justifia notre confiance.

CHAPITRE IV.

Les Cretins. Le coup de tonnerre.

Nous partîmes, à la pointe du jour, de Saint-Gingolph, que nous n'avions aucune raison de regretter. Nous nous engageâmes, André et moi, dans des discussions historiques, philosophiques, économiques, qui ne mènent pas à grand'chose, mais qui usent le temps. Il semble, en vérité, que l'existence fatigue l'homme, et qu'il cher-

che à s'étourdir sur la vie, par tous les moyens que lui suggère son imagination. Ces réflexions nous conduisirent à une conséquence toute simple : c'est que l'homme qui travaille ne trouve pas le temps long, et qu'il goûte les douceurs de la vie commune, qui est sans attraits pour l'homme riche et désœuvré : la satiété est l'ennemie la plus cruelle du plaisir. Nous nous promîmes bien de le chercher, tous les jours, au bout de nos bras, quand nous serions à Appenzell.

Ce genre de conversation était fatigant pour deux femmes sans instruction, et qui avaient leurs petites idées à elles. Claire et Marianne jasaient, pendant que nous dissertions, et comme on ne peut toujours parler, nous finîmes par les écouter. Rien n'avait émoussé, en elles, cette finesse de sensation, ce

tact sûr, que la plupart des femmes reçoivent de la nature. Leur conversation était sans art, sans ordre, et même sans suite; mais de l'esprit naturel, et des saillies, sans prétention, la rendaient fort agréable. J'ai eu depuis des occasions de voir des femmes savantes. Elles avaient toutes perdu en agrémens ce qu'elles croyaient avoir gagné par l'instruction.

Nous étions sur la route d'Aigle, qui conduit à Frenière, à Vetroz et à Sion. Déjà nous commencions à prévoir des difficultés, peut-être insurmontables, quand nos grandes et lourdes voitures seraient engagées dans les montagnes. « Bah, bah, dit André, nous ne sommes » pas les premiers qui voyagions en » Suisse. Nous profiterons de l'expé- » rience de nos prédécesseurs. Quand » nos voitures ne pourront plus avan-

» cer, nous les laisserons là. Nous avons
» six bons mulets; nous les chargerons
» de nos provisions, et de nos lits; la
» fortune fera le reste. De quelque ma-
» nière qu'elle nous traite, nous n'au-
» rons pas à redouter de grands sei-
» gneurs, leurs grands vassaux, des
» ligueurs, des huguenots, des dévas-
» tations, des incendies. Quand nous
» aurons ensemencé un champ, per-
» sonne ne nous disputera notre ré-
» colte. Vive la liberté, et le canton
» d'Appenzell.

» Le soleil est déjà haut. Il faut
» déjeuner. Ce gazon nous servira de
» nappe. A terre, à terre. »

En un instant, nous fûmes tous arrangés. Nous avions formé un cercle, au milieu duquel figurait un pain d'avoine, que nous désirions, et que nous redoutions de goûter. « Il n'est pas bon,

» dis-je, en faisant la grimace. Non, » répondit André, mais je le préfère à » de beau pain blanc, qu'il faut dispu- » ter à coups de mousquet. »

Les truites étaient épicées en diable; je sablai un verre du petit vin de Saint Gingolph, pour les faire passer. La liberté, à laquelle nous trinquâmes, ne me le fit pas trouver moins aigre. « Vous avez pris, assez facilement, l'ha- » bitude de vous exposer à vous faire » tuer. Il me semble qu'il est plus facile » encore de s'accoutumer à boire de » mauvais vin. — Tu as raison, André; » vive la liberté, et la piquette.»

Nous vécûmes, nous couchâmes à Aigle, à Frenière, et à Vetroz, comme à Saint-Gingolph, et à Copet. Mais les chemins devenaient difficiles. Plusieurs fois, nous avions été obligés de descendre tous, pour soulager nos mu-

lets. De temps en temps, les trois hommes poussaient à la roue, pour tirer une voiture d'un trou, ou pour la hisser sur un lit de pierre, qui traversait le chemin. André faisait tout, en riant, dans les grandes occasions. C'est un moyen certain d'encourager les autres. Claire et Marianne tournaient autour de nous, ne faisaient rien, parce qu'elles ne pouvaient rien faire, nous conseillaient, et haletaient à l'unisson avec nous.

Le poète-arrangeur arrangea, sur ces dames, un apologue qui avait bien son mérite. Il les comparait à une mouche, qui va et vient, en bourdonnant aux oreilles d'un cheval embourbé, que le fouet du charretier tire d'affaire. Le bourdon ne manqua pas de s'attribuer l'honneur du succès. Il perdit son apologue entre Vetroz et Sion. Un au-

tre le refera, dit-il, et il n'y pensa plus.

Nous serions arrivés à Sion dans l'état le plus délabré et le plus comique, si, dès le premier pas difficile, nous n'avions eu la précaution de quitter nos habits de Suisses opulens, pour prendre nos costumes de vachers de l'Hemmenthal. Nos culottes et nos genouillières de cuir nous furent très-utiles, quand nous poussions des genoux et de la tête. Nous rendîmes grâce à la prévoyance de maître Luker. Mais dès que nous aperçûmes le clocher de Sion, nous fîmes halte, et nous nous donnâmes une tournure. L'amour-propre ne perd jamais ses droits.

Sion est située près du Rhône, sur une hauteur, d'où la vue est variée et agréable. Tous les habitans sont prêtres ou soldats. La cathédrale est belle,

et les maisons des chanoines se font particulièrement remarquer. Les bourgeois se rassemblent tous les dimanches, pour s'exercer au tir, sous la direction d'un capitaine, qui nous parut être le meilleur homme du monde.

Les femmes sont, en général, grandes, bien faites, blondes et jolies. Elles ont de la grâce sans affectation. Elles regardèrent beaucoup nos petites suissesses, dont la mise élégante effaçait la leur. Les hommes considéraient attentivement nos voitures. Nous crûmes d'abord que notre luxe les blessait. Un d'eux nous dit qu'il ne concevait pas comment nous oserions nous engager dans les montagnes, avec des équipages de telles dimensions. Cet homme nous indiqua un très-bon cabaret, où nous trouverions tout, dit-il, excepté des lits, et c'était l'essentiel : depuis

Montereau, nous ne nous étions pas déshabillés, et André commençait à se fatiguer de n'être qu'un mari honoraire.

Maître Cormier nous reçut fort bien, et nous donna deux chambres et un cabinet, placés directement sous le toit de la maison. Le bas était réservé aux buveurs. Cormier nous laissa la liberté de nous arranger, comme nous l'entendrions, et on pense bien qu'André s'empara du cabinet.

Bertrand monta les matelas, et pour la première fois, depuis Montereau, des draps furent tirés de la caisse où ils étaient renfermés. Quand notre hôte eut reconnu nos dispositions, il monta quelques futailles vides dont il entoura le coin que Marianne s'était réservé : c'était un homme très-pudique que maître Cormier. J'aurais autant aimé

qu'il n'eût pas porté la prévoyance aussi loin. J'abandonnai la chambre toute entière à la petite Marianne, et je me logeai dans l'autre avec Bertrand.

Nous avions tous besoin de repos. Marianne se déchargea de ses fonctions journalières sur maître Cormier. Il nous donna un assez bon souper, du vin très-passable, auxquels nous fîmes honneur, et chacun alla chercher son lit. J'eus une excellente nuit, qui fut cependant troublée deux ou trois fois, par les cris d'Antoine et d'Antoinette. Peut-être André les réveillait-il..... Heureux coquin!

Je me souvins, en m'éveillant, que, depuis long-temps, je n'avais pas prié. On cherche toujours à pallier ses torts. J'attribuai les miens à l'hypocrisie des chefs de parti qui désolaient la France, aux prédications incendiaires d'hommes

qui leur étaient dévoués, et qui tous déshonoraient la religion. Je pensai comme André, que le fanatisme et la bigoterie ne peuvent plaire à Dieu. Je le priai, et je me rappelai un mot de Poussanville: Quand on peut parler au maître, on n'a pas besoin des valets. Je résolus de suivre ma religion dans toute sa pureté, et de vivre en paix avec mes compatriotes suisses, quelle que fût leur croyance.

Maître Luker vendait des costumes. et maître Cormier des voitures, à l'usage du pays. Ce sont de petits chariots couverts, que deux hommes peuvent transporter à bras, quand ils sont déchargés. Nous sentîmes, de suite, les avantages du troc que Cormier nous proposait. Il nous demanda beaucoup de quatre de ses chariots, et il nous offrit peu de nos deux voitures. Il ne

pourrait les vendre, nous dit-il, qu'à quelques seigneurs de la Souabe, qui traverseraient la Suisse, pour aller manger des truites du lac de Genève. Il ajouta que ces occasions là sont rares, et il pouvait avoir raison. Il est constant que nous ne pouvions mener plus loin le fourgon et la coche, et il faut que chacun vive de son métier.

Après le déjeûner, nous parlâmes des Cretins. Cormier entendait fort bien son commerce; mais il n'était pas aussi instruit que Simon. Tout ce qu'il put nous dire des Cretins fut que c'étaient des êtres extraordinaires, dont l'aspect nous ferait mal, et que pour en voir un certain nombre, il fallait aller au village de Villeneuve. Ces dames voulurent nous accompagner : tout ce qui sort de la nature connue

pique leur curiosité. Nous prîmes un guide, et nous nous mîmes en route.

Les femmes et les hommes de Villeneuve étaient à leurs travaux, lorsque nous y entrâmes. Nous trouvâmes les maisons ouvertes, et, au dehors et en dedans, étaient des animaux immobiles, dont nous n'avions aucune idée. Ils ont beaucoup de rapports avec l'homme, et nous reconnûmes, en les examinant avec soin, que ce sont en effet des hommes, mais dégénérés, ou disgraciés de la nature. Leur taille moyenne est de quatre pieds, quelques-uns n'en ont que trois et demi; aucun n'excède quatre pieds et demi.

Ils ont les paupières épaisses et le regard stupide, le nez épaté, les lèvres grosses et décolorées, les joues pendantes, le teint livide, et un goître énorme leur tombe quelquefois jusqu'au mi-

lieu de la poitrine. Nous adressâmes la parole à quelques-uns d'entre eux. Les uns nous répondirent par des sons inarticulés, d'autres ne nous répondirent pas du tout.

Ils marchent en se balançant, et avec une peine qui fait souffrir le spectateur. Quelques-uns vivent et meurent à la même place; ce sont des huîtres attachées à leur rocher. Ils ne sont capables que d'un mouvement régulier, celui de la mastication; il en est même qu'on est obligé de nourrir comme des enfans nouveaux-nés. Enfin ils sont hideux, dégoûtans, et ils n'ont rien de cette intelligence, qui fait quelquefois supporter la laideur. Au reste, ils ne connaissent ni le mal physique ni le mal moral, puisqu'ils sont privés de sensations. Tel Cretin a peut-être une existence plus douce que celle dont a joui

Jodelle, et dont commence à jouir Garnier, son successeur et son émule.

Les paysans, qui commençaient à revenir des champs, nous apprirent que beaucoup de Cretins naissent, vivent et meurent avec un goître, qui grossit presque toujours de la naissance à la mort. Ces gens simples les préfèrent souvent à leurs autres enfans; ils les nomment *bonnes âmes de Dieu, nettes de péchés*. Ils les considèrent comme des êtres privilégiés, destinés à un bonheur éternel. La liberté tend à la propagation des lumières; mais il faut des siècles pour détruire certains préjugés. Le menu peuple en est encroûté partout, et, à cet égard, bien des grands sont peuple.

Ce spectacle nous avait profondément émus, et nous nous éloignâmes avec satisfaction de ce village. Nous

n'avions pu nous empêcher de nous identifier un moment avec ces malheureux; il nous sembla que nous redevenions hommes à mesure que nous nous éloignions d'eux.

Je demandai à mon philosophe quelle était son opinion sur la cause de cette difformité : « Cela n'est pas difficile à » trouver, me répondit-il. Les goîtres » viennent de l'usage, en boisson, de » l'eau de neige fondue. — Mais les » enfans, fœtus encore, n'en boivent » pas. — Mais leurs mères en boivent » pour eux. — Hé, pourquoi ces mères » et les trois quarts des habitans de » Villeneuve n'ont-ils pas de goîtres? » tous font usage de la même boisson. » — La question est embarrassante, et » je ne me charge pas de la résoudre. » Quelle est, Monsieur, votre opinion, » à vous, à cet égard-là? — Moi, je n'en

» ai point. —C'est plutôt fait. Au reste,
» une question en suspens et une ques-
» tion résolue sont à peu près la même
» chose, en certaines circonstances. Si
» jamais un savant met le doigt sur la
» cause des goitres, il n'empêchera pro-
» bablement pas certains Valaisans d'en
» avoir. »

Nous étions venus de Sion à pied, et nous y retournions de même : la route n'est pas bien longue. Claire portait son Antoine, et Marianne mon Antoinette. Je regardais leurs jambes fines, les tresses de leurs cheveux qui descendaient au-dessous des reins; le grand chapeau de paille, dont le jeu cachait et découvrait, tour à tour, deux jolies figures.... Tout à coup, un cri perçant m'échappe.. .. Il paraît que mademoiselle Marianne a un goût prononcé pour les beaux sites. Elle était

montée sur un tertre, avec l'agilité et les grâces d'un chevreuil... Le pied lui manque... elle tombe de douze à quinze pieds de haut, et elle roule sur des cailloux. Je crois mon enfant tué. Je continue de crier ; je m'élance.... Bertrand avait déjà relevé Marianne. Je prends ma fille dans mes bras, je la caresse, elle me sourit, donc elle n'a pas de mal.

Marianne pleurait. Au moment de sa chûte, elle avait élevé les bras pour sauver l'enfant, les cailloux lui avaient fait une large écorchure à chaque coude, le sang coulait; fort heureusement, la figure n'avait pas porté. Je voulais la gronder de s'être exposée inconsidérément. Je pensai qu'un mouvement, plus prompt que la réflexion, l'avait portée à se sacrifier pour mon Antoinette, et le reproche expira sur mes lèvres. Je

m'approchai d'elle; je tâchai d'étancher le sang; je la consolai, je lui adressai des paroles bienveillantes. « Ces écor-» chures ne sont rien, me dit-elle, » puisque vous n'êtes pas fâché. » Il était difficile de dire plus en aussi peu de mots.

Quand nous rentrâmes à Sion, les coudes étaient roides. La pauvre fille ne pouvait les ployer, ou les étendre sans douleur. André courut la ville pendant une heure. Il revint avec une grosse et forte fille du canton de Berne, qui parlait un mauvais français, qui, peut-être, ne parlait pas un allemand bien pur; mais qui savait assez des deux langues pour nous servir d'interprète. Marianne était hors d'état de rien faire, pendant quelques jours. Claire l'avait formée; elle formera Gott. C'est une bouche de plus; mais nous trouverons

à Appenzell des chèvres, des vaches à traire, et de petits poulets à élever. Ces raisonnemens d'André me parurent sans réplique; j'étais, d'ailleurs, très-disposé à les trouver bons : il m'avait deviné.

Nous employâmes le reste de la journée à décharger nos grosses voitures, et à mettre nos effets dans les petites. Légères et étroites, il ne fallait qu'un mulet à chacune, et nous en avions six. Nous achetâmes deux selles d'hommes, et deux de femmes. C'était un moyen de sortir de nos petits chariots, quand nous serions las d'y être enfermés. C'en était un aussi de varier nos plaisirs, sans ralentir notre marche.

Nos équipages n'avaient plus rien d'extraordinaire : c'étaient ceux de paysans suisses opulens.

Nous sortîmes du Valais par Gelten,

et nous entrâmes dans le canton de Berne. Là tout était suisse, et nous y commençâmes à le devenir nous-mêmes. Nous fûmes frappés d'abord par des sites, des mœurs, des habitudes, des usages, tout-à-fait nouveaux pour nous. Des montagnes, toujours des montagnes, mais dont l'aspect était varié à l'infini, et par conséquent toujours nouveau; des mœurs douces, simples et patriarchales, qui avaient succédé aux fureurs des combats, et qui laissaient entrevoir une longue suite d'années de paix, et de générations heureuses; des habitudes, commandées par la nature d'un pays, peu productif en général, et où le travail et le repos se succèdent sans interruption; des usages, qui dérivent nécessairement du genre de vie des habitans, voilà ce que nous saisîmes en masse. Peu à peu,

nous étudiâmes et nous connûmes les détails.

Nous entrâmes à midi à Boschenried. Des hommes et des femmes vinrent au-devant de nous. Aucun d'eux n'entendait un mot de français, et Gott commença à nous être de la plus grande utilité. On exerce l'hospitalité dans ce canton, et dans les autres, comme la pratiquaient les patriarches. Quand les voyageurs sont nombreux au point de surcharger un seul ménage, les habitans les partagent entre eux, et tous, sans exception, les logent à leur tour. Les hommes leur serrent la main ; c'est partout une marque d'amitié. Les femmes leur servent, avec gaîté et quelque grâce, ce qu'elles ont de mieux, du pain bis, du fromage, du lait, des œufs, et de l'eau, ou de l'hydromel, dans les endroits où l'on ne recueille pas de

vin. De la paille d'avoine fraîche, cousue dans un long sac de toile, bien blanche, compose le lit. Les vêtemens du voyageur lui tiennent lieu de couverture. Après le souper, le père de famille ouvre sa bible; il en lit un chapitre; on fume sa pipe, quand on en a l'habitude, et chacun se retire dans le coin qui lui est assigné.

Trois hommes et trois femmes composaient notre caravane. Ces bonne gens voulaient faire de nous trois couples, André et Claire, moi et Marianne, Bertrand et Gott. Ils furent très-étonnés quand ils surent qu'André seul était marié. Ils ne concevaient pas que des filles fissent un long voyage avec deux hommes, qui n'étaient pas au moins leurs proches parens. Ils ne concevaient pas davantage, que six individus, qui, par leurs habits, paraissaient appartenir à

plusieurs cantons suisses, ne sussent pas un mot d'allemand entre eux tous. Gottleur apprit que nous étions Français, et que nous allions nous établir au canton d'Appenzell. Ils lui répondirent qu'ils n'aimaient pas les sujets des rois; mais que tous les hommes avaient droit à leurs secours et à leur *protection*. Ils eussent dit la même chose au maréchal de Biron, et ils lui eussent offert le morceau de fromage, et le sac de paille d'avoine.

Nous fûmes logés selon les lois de la plus rigoureuse décence, un à un, André et sa femme exceptés. Nous aurions préféré être tous ensemble, et nous coucher sur nos matelas, dans nos voitures; mais c'eût été désobliger ces bonnes gens, et je me souvins que le denier de la veuve fut reçu avec bonté.

J'avais pour hôtesse une petite femme éveillée, qui se mit dans la tête de m'apprendre l'allemand, pendant que je soupais, avec la frugalité d'un Spartiate. Elle me montrait du doigt les objets qui étaient à notre portée; elle me les nommait, et me faisait répéter. J'essayais, avec des efforts incroyables, d'arracher ces sons barbares du fond de mon gosier. Je crus que j'aurais une indigestion de consonnes. La petite femme riait de tout son cœur, en m'entendant estropier les mots. Son mari gardait un sérieux imperturbable, et avait un air de dignité qui l'eût rendu ridicule à Paris. Cet air-là est plus ou moins, celui de tous les Suisses. Il leur est naturel, comme la force et la majesté le sont au chêne (1). Ils sont pé-

(1) On sent que M. de Mouchy peint les Suisses qui

nétrés de ce que vaut un homme libre, et aucun d'eux ne changerait son sort contre celui d'un prince.

Le lendemain matin, je présentai de l'argent à mon hôte, et je lui fis signe de prendre ce qui lui conviendrait. Il me répondit, par d'autres signes, qu'il ne vendait pas ses services. Je m'attendais à cette réponse-là.

Nous nous rassemblâmes tous. Mes compagnons m'apprirent que leurs hôtes avaient marqué le même désintéressement que le mien. « Par là sam-
» bleu, dit André, on ne peut rien de-
» mander à des gens qui ne veulent rien
» recevoir, et Appenzell est à l'extré-
» mité de la Suisse. Il serait dûr de vi-
» vre, jusque-là, de pain et de fromage,

---

vivaient de son temps. On croit que leurs descendans ont un peu changé.

» et de coucher sur une paillasse. »

Nous tînmes un conseil général, dès que nous fûmes sortis du village, et nous le tînmes en plein vent, comme les Suisses tiennent leurs conseils de guerre. Chacun y eut voix délibérative, jusqu'à Gott, qui connaissait, beaucoup mieux que nous, ce qu'on pouvait se permettre, et ce qu'on devait s'interdire en Suisse.

Il fut arrêté et écrit, *ad perpetuam rei memoriam :* 1° que nous vivrions aussi bien que les circonstances nous le permettraient, et que nous pourrions en profiter, sans offenser personne. 2° Que pour ménager nos compatriotes les Suisses, nous ne nous montrerions dans les villages, qu'après avoir pris nos repas. 3° Que nous dormirions dans nos voitures, comme nous l'avions pratiqué depuis Monte-

reau jusqu'à Sion, et que les bienséances seraient scrupuleusement observées, comme elles l'avaient été jusqu'alors. La seconde clause de cet arrêté était du législateur André. 4° Que Marianne donnerait à Gott des leçons de cuisine française, et que Gott lui marquerait les égards qu'on doit à son institutrice. Cette dernière clause était de ma façon, et elle fit sourire Marianne. 5° Enfin, que nous chercherions les gros bourgs, quand nos provisions diminueraient d'une manière alarmante; que Gott irait au marché, et qu'elle ferait les choses en conscience. Elle nous demanda ce que cela voulait dire avec un ton de candeur, qui nous persuada que nous n'avions rien à craindre.

Le temps se soutenait. Le chemin, assez facile, était bordé d'arbres, et nous marchâmes un peu. Les hôtesses

de mes camarades leur avaient aussi donné des leçons d'allemand, dont ils n'avaient pas plus profité que moi. Gott remarqua que mademoiselle Marianne était celle qui avait le plus profité. Était-ce vrai, ou la grosse Bernoise voulait-elle seulement plaire à sa maîtresse? Je pensai que les femmes, les plus grossières, ont un certain tact qui les dirige aussi sûrement que l'esprit cultivé des dames de salon. Quoi qu'il en soit, je sus bon gré à Gott de son observation.

Nous sentions tous la nécessité d'apprendre cette langue; nous y étions excités par le charme de la nouveauté. Nous entourions Gott, nous lui demandions comment on dit, en allemand, un lac, un arbre, une montagne. Nous répétions tous ensemble, et nous faisions un bruit à faire fuir une proces-

sion. Les corbeaux crurent que nous parlions leur langue ; ils s'attroupèrent sur les arbres qui garnissaient le chemin, et ils croassèrent avec nous, ce qui produisit un concert, tel que nous n'en avions jamais entendu, et que mes lecteurs n'en entendront jamais.

Dans le courant de la journée, nous découvrîmes le premier châlet, et nous nous en approchâmes. Ces bâtimens sont le laboratoire, la salle à manger, la chambre à coucher, l'étable et la laiterie des Suisses, qui sont bornés au nécessaire. Ceux qui ont de l'aisance se forment une petite maison à côté de leur châlet.

Celui-ci était une hutte, peu élevée, assez spacieuse, et bâtie en pierres sèches : presque partout, en Suisse, on les trouve sous sa main, et on n'a que la peine de les placer les unes sur les

autres. Les toits se composent de planches grossières. On jette du foin dessus, et on le fixe avec des cailloux, jetés sans proportions et sans ordre. Là-dessous habitent les maîtres, les bergers, et les troupeaux. Ils ne sont séparés que par une crêche, haute de dix-huit pouces. Les vaches y sont attachées, et passent souvent leur tête dans la cuisine. Les femmes les caressent, et pendant l'hiver, elles s'asseoient entre elles, leur passent les bras au cou, et se réchauffent à leur haleine. Cette douce chaleur leur plaît davantage que les ardeurs d'un foyer, qui brûle pendant une grande partie de la journée. Les châlets n'ont pas de cheminée. La fumée s'évapore par les intervalles, qui se trouvent entre les pierres des murs et les planches, qui forment le toit. Un bras de bois, frappé dans une

potence tournante, de la même matière, soutient une grande chaudière, dans laquelle on fait tout, alternativement. Tantôt, on y cuit des pommes de terre, en assez grande quantité pour nourrir la famille, pendant deux jours; tantôt, on y fait le fromage compact, qui se conserve très-long-temps. Le petit lait, chaud encore, sert de boisson aux pauvres. Ils l'emploient aussi à amollir un pain d'avoine grossier, qui est la base essentielle de leur nourriture.

Le maître du châlet sait ce qu'il peut exiger de ses bergers, de ses laitières, et jamais il n'excède ses droits. Les domestiques connaissent leur devoir, et les heures précises où telle ou telle chose doit être faite. Il est rare que le maître ait un ordre à leur donner. Après le souper, l'égalité la plus par-

faite, la gaîté et de petits jeux succèdent à la soumission et au travail. On se jette sur la paille, et on dort, les portes ouvertes. Le châlet que nous visitâmes n'en avait pas, du moins dans les premiers jours de septembre. Gott nous dit que dans la plupart de ces châlets il n'entre ni farine de froment, ni vin, ni argent.

Les habitans de ces pauvres demeures y vivent heureux, parce qu'ils y sont nés; qu'ils n'éprouvent d'autre désir que de trouver une compagne au printemps de leur vie; qu'ils ne craignent ni les passions haineuses, ni les persécutions des grands; qu'ils ne connaissent d'orages que le bruit du tonnerre, qui éclate dans leurs montagnes.

A Paris, l'homme ambitieux et inquiet ne trouve pas toujours le sommeil sous ses lambris dorés. Bussy Le-

clerc, suivi de ses satellites, enfonce les portes, au milieu des ténèbres, et il traîne à la Bastille celui qu'a proscrit la Ligue, ou le conseil des seize.

Fidèles aux usages du pays, les bonnes gens chez qui nous étions nous invitèrent à partager avec eux leur pain noir, leurs pommes de terre et leur petit lait. Nous leur répondîmes que nous avions dîné dans le village d'où nous sortions. Nous avions effectivement dîné, mais en pleine campagne. Nous regagnâmes nos petits chariots, et nous continuâmes notre route.

Bertrand se détacha, pour aller couper des broussailles : Marianne voulait donner à Gott une leçon de cuisine, pour laquelle le feu était indispensable. Bertrand en alluma, à l'aide de son briquet. Mais, ô douleur ! des nuages épais s'élevaient, s'agglomeraient, nous

menaçaient. Les pointes aiguës des rochers, qui couronnaient les montagnes, allaient les diviser; nous étions menacés d'un déluge. Tels sont les vains projets des hommes : la petite Marianne soupira, en renonçant au sien.

Nous n'avions pas de temps à perdre pour nous mettre à l'abri de l'orage, et nous étions privés de ce vaste fourgon qui nous recevait tous si aisément. Un de nos chariots suffisait à peine pour contenir nos provisions. Il en restait trois pour loger six personnes. Je ne savais comment nous nous arrangerions. André nous donna un exemple que nous suivîmes tous. Il prit à l'office, ce qu'il lui fallait, et s'enferma dans un chariot avec sa femme et les enfans. Marianne me regarda, et baissa les yeux aussitôt. Je crois que je rougis. Je fis avancer Ber-

trand, et je montai avec lui dans un chariot. Ce n'était pas lui que je désirais; mais je devais l'exemple des bonnes mœurs. Marianne et Gott s'arrangèrent dans le quatrième chariot.

Bientôt la pluie tomba à flots, et le tonnerre gronda, avec un bruit épouvantable. Les détonnations se succédaient sans relâche. Les trois femmes criaient à la fois. La peur, qui glace ordinairement, semblait ajouter à leurs forces. Elles voulaient fuir; mais où aller, pour éviter le danger? André contenait Claire; Marianne et Gott étaient maîtresses de leurs actions.

Je les entendis sauter à terre. Marianne, privée encore de l'usage de ses bras, m'inspira les plus vives alarmes. Je me précipitai. Le ciel paraissait embrâsé; la pluie tombait avec la même abondance. Nous étions tous trois dans

l'eau, jusqu'à la cheville du pied. Je fis monter la petite et Gott dans mon chariot; je m'y plaçai avec elles, et très-certainement les bienséances étaient encore observées : nous étions quatre. Mais nous étions les uns sur les autres.

Bertrand descendit, en me disant qu'il allait prendre au magasin de quoi couvrir nos mulets, attachés derrière les chariots, que l'orage effrayait aussi, et qu'il irait ensuite passer le reste de la nuit dans le chariot de mademoiselle Marianne. Nous n'étions plus que trois; ce n'était pas ma faute.

Un coup terrible me fit frissonner moi-même. Gott s'écria, dans son baragouin, que le tonnerre était tombé sur le chariot. Elle s'élança, et fut se blottir dessous; Marianne oublia ses blessures, et me saisit dans ses bras.

Nous n'étions plus que deux. Ce n'était pas ma faute.

Le lendemain, à la pointe du jour, le ciel était pur, et le soleil éclaira l'intérieur des chariots. André et sa femme seuls étaient présentables. Les autres avaient leurs habits crottés, froissés; nous étions dans un état à faire pitié. André dirigea le convoi sur le bourg d'Abmen.

Il prétendit que tous les enfans nous suivraient, nous hueraient, si nous nous montrions dans un tel désordre. Il nous pria instamment de tenir nos rideaux fermés, jusqu'à ce que nous fussions entrés dans une maison hospitalière. Il fallut rester cachés. Ce n'était pas ma faute.

Nous ne ressemblions pas mal à ces animaux, que ceux qui les montrent font voyager dans de grandes cages,

où l'œil des passans ne peut pénétrer. Nous entrâmes dans une vaste cour. On est curieux en Suisse comme ailleurs. Les gens de la maison se rassemblèrent, pour voir ce qui allait sortir des chariots. C'étaient simplement des voyageurs, maltraités par l'orage, dont quelques-uns avaient besoin de repos.

André, qui marchait en avant, avait trouvé un cabaret qui ne valait pas celui de Sion, et où il y avait cependant une chambre haute, que maître Waters nous donna de fort bonne grâce. André et Claire n'avaient rien à changer à leur costume; mais nous.... Je prononçai que Marianne et Gott feraient leur toilette dans cette chambre, et que Bertrand et moi, nous nous arrangerions où nous pourrions. Mon ami André me félicita, en souriant, de mon respect pour les mœurs; Ma-

rianne me jeta un coup d'œil en-dessous, qui ne pouvait m'échapper. Nous nous séparâmes, et chacun s'occupa de ses petites affaires.

Nous reprîmes, Bertrand et moi, nos costumes de vachers; Marianne la petite robe d'indienne qu'elle portait à la Tour, et Gott se mit dans ses atours du dimanche : elle n'en était pas plus belle. Waters alluma un grand feu dans la chambre haute, et il étendit, sur des bancs, les habits que nous venions de quitter. Bertrand nous monta le déjeûner, et ensuite des matelas sur lesquels nous nous jetâmes tous, après avoir réparé nos forces épuisées. André et sa femme n'avaient pas plus dormi que nous.

A notre réveil, un homme très-simplement vêtu, entra dans notre chambre. Il nous demanda si nous man-

quions de quelque chose, et il nous offrit tous les secours que pouvait nous donner la commune. C'était le bourgmestre. En France, un procureur du roi nous eût fait amener chez lui, nous eût demandé nos sauf-conduits, et nous eût fait mettre en prison, jusqu'à plus ample informé, parce que nous n'en avions pas.

Gott joua le premier rôle dans cette circonstance importante. Elle remercia, en notre nom, M. le Bourgmestre de ses offres obligeantes. Marianne lui fit demander, par notre truchement, une couturière habile. Son costume suisse avait été très-endommagé; elle y tenait beaucoup, et elle avait raison : il lui allait à merveille.

Le bourgmestre parut trouver extraordinaire qu'on s'occupât d'un corset et d'une jupe, quand on devait

avoir des besoins plus pressans. Gott lui dit, sans en être chargée, que nous étions Français. Il sourit, avec une sorte de dédain; mais elle ajouta, fort heureusement, que nous échappions aux furieux qui opprimaient la France, et que nous venions chercher la liberté en Suisse. Il nous prit la main à tous, sans exception, et il nous la secoua fortement. Il nous salua avec affabilité et se retira.

Bientôt la couturière si désirée parut. Claire et Marianne s'en emparèrent. Elles donnaient des conseils; elles en demandaient: deux Françaises qui tiennent leur couturière, n'ont jamais fini. Nos mulets avaient été mouillés toute la nuit, et l'avaient passée à jeun. Ils avaient besoin de se refaire. On décida qu'on passerait la journée à Hab-

men. C'était entrer dans les vues de Marianne.

Nous envoyâmes Gott à la provision. C'était heureusement jour de marché. Elle mit deux sacs sur le bras de Bertrand, et ils partirent côte à côte. Ils revinrent une heure après, chargés de ce qu'ils avaient trouvé de mieux. Waters nous fit goûter d'un vin du Rhône qui nous parut agréable. Nous en prîmes une feuillette. Nous pouvions marcher long-temps, sans craindre la famine, et sans être à charge à personne.

Le lendemain matin nous comptâmes avec Waters. Il nous dit que nous ne devions rien pour ce qui avait été consommé chez lui; mais que son vin devant être bu dans des communes, qui devaient fournir à nos besoins, il était juste de le lui payer. Ces usages étaient nouveaux pour nous, sans doute. Nous

nous y soumîmes sans réclamation : ils faisaient honneur au peuple qui nous adoptait. Cependant, je glissai un doublon dans la main d'un enfant qui tournait autour de nous, et nous partîmes.

Bientôt nous entendîmes crier derrière les chariots. C'était Waters qui rapportait le doublon. Il nous dit, avec colère, que si on savait dans la commune qu'il eût reçu de l'argent de nous, il en serait chassé. En France, on fait payer le plus léger service, et quand on a reçu votre argent, on vous demande quelques pièces de cuivre, pour boire. Nos crocheteurs devraient aller apprendre à vivre en Suisse. Je calmai le bon Waters, et je remis mon doublon dans ma poche.

Nous nous dirigeâmes sur le canton d'Uri, et nous passâmes plusieurs jours

dans une uniformité de conduite et de vie qui n'a rien d'amusant : il n'y a pas d'orages tous les soirs. Nous philosophions, André et moi. Ces dames n'étaient pas philosophes. Claire parlait à ses nourrissons, qui ne lui répondaient pas. La petite Marianne raisonnait sur le tonnerre, et ses effets inattendus. Elle m'adressait, de loin en loin, un coup d'œil furtif, qui ne troublait pas la sérénité de l'air : ce n'était pas ma faute.

Nous découvrîmes, en passant à Niesen, le fameux Simplon, dont le front sourcilleux menace le Valais. Nous aurions pu le voir plutôt ; mais la philosophie ; mais les nourrissons ; mais le tonnerre, nous occupaient assez régulièrement. D'ailleurs, il eût été fatigant d'avoir toujours le cou tendu pour regarder à droite et à gau-

che. L'aspect de cette énorme montagne, nous étonna moins que le Mont-Blanc, peut-être parce que nous la considérions de plus loin, et, après tout, les hautes cimes des Alpes ont, entr'elles, une grande ressemblance.

Nous vîmes le premier chamois, après avoir dépassé Gsteig. Il était sur une pointe de rocher assez élevée, et il nous fut difficile de juger sa forme et les dimensions de son corps. « Ah, » dis-je à André, si nous avions pris » avec nous cette lunette d'approche, » avec laquelle Madame Richoux croyait » toucher les moulins, les ânes et les » meuniers.... — Je vais vous la cher- » cher, Monsieur. Vous savez que je » n'oublie rien, et je savais qu'il y a » des montagnes en Suisse.... la voilà, » Monsieur.—Monsieur, Monsieur!... » ne sommes-nous pas égaux, associés,

» et surtout amis? — Comment voulez-
» vous que je vous appelle? — Hé,
» parbleu, appelle-moi Antoine. —
» Comme vous voudrez. — Et pour-
» quoi *vous?* — Le mendiant que vous
» avez trouvé à Saurigny ne doit pas
» se permettre le *tu*. — Je le veux, et
» je commande pour la dernière fois.
» — A la bonne heure. Mais pour les
» soins. les prévenances, et le travail
» qu'ils exigent? — Tu continueras de
» t'y livrer. Nous te nommons maré-
» chal-général-des-logis, et grand-maître
» des cérémonies de la caravane. Te
» voilà le premier dignitaire de la
» troupe, et j'ai besoin que tu le sois :
» je n'aurai plus la peine de me mêler
» de rien. »

Nous descendîmes tous pour considérer le chamois, et nous le regar-

dâmes, alternativement, dans la lunette d'approche.

Il nous parut supérieur, en taille et en force, à une grande chèvre. Son agilité nous frappa d'étonnement. Il sautait de rochers en rochers, avec une prestesse inconcevable, et ses pieds tombaient toujours sur le seul point qui pût lui servir d'appui. Une idée en amène toujours d'autres. Nous nous interrogions sur les habitudes de cet animal, sur les moyens de défense que lui a donnés la nature; sur les dangers et les fatigues que bravent les chasseurs, qui lui font la guerre. Nous répondions de travers, et cela devait être. Ne m'arriva-t-il pas de dire, moi, grand théologien, que les bâtons ferrés que nous avait vendus Luker, devaient être indispensables pour cette chasse? Mon égal et ami André me rit au nez.

En effet, on ne chasse pas le chamois avec un bâton ferré à la main, mais avec un mousquet, et il faut que le chasseur ait le pied aussi sûr, et qu'il soit presque aussi agile que l'animal qu'il poursuit. Tout le monde rit de mon idée, qui ne parut ridicule, que lorsqu'André eut prouvé combien elle était peu fondée. Je ris à mon tour, lorsque mon aristarque dit que ces chasseurs portaient, vraisemblablement, dans leur havresac, une échelle de cordes pour gravir les rochers à pic. « Et qui va leur accrocher l'échelle, » Monsieur le critique? — C'est vrai, » c'est vrai. Ce que je viens de dire n'a » pas le sens commun. » Marianne avait gardé un sérieux imperturbable, quand je parlai des bâtons ferrés, et elle rit de tout son cœur de l'échelle de cordes. J'interprétai la différence

de ses sensations, et je crois que je ne me trompai point.

« Que concluerons-nous de notre » bavardage, dit André? que si nous » sommes bien plus savans que les » Suisses, sur certaines choses, ils en » savent plus que nous, sur beaucoup » d'autres. Il faut leur demander des » explications sur ce que nous igno- » rons, et s'ils rient de notre simpli- » cité, nous leur parlerons philoso- » phie, histoire, littérature. Nous leur » réciterons des vers de Jodelle. — Ils » ne nous entendront pas. — Sans » doute, et c'est là le beau. Le vulgaire » n'admire et ne croit jamais aussi for- » tement que les choses qu'il ne com- » prend pas.

» Nous passerons demain à Faul- » horn, et c'est dimanche. — Nous » irons à la messe. — Très-certaine-

» ment. Après le service, nous ferons
» connaissance avec le curé, et nous
» lui parlerons latin. Il nous répondra,
» et si, comme je le crois, il n'est pas
» expert sur la chasse aux chamois, il
» nous procurera quelqu'un qui nous
» donnera les renseignemens que nous
» désirons. Cela vous convient-il, Mon-
» sieur? — Encore *vous!* encore *Mon-*
» *sieur!* — Ma foi, j'ai eu *Antoine* et
» *tu* sur le bout de la langue; mais il
» m'a semblé que j'allais jurer. Tenez,
» la distinction des rangs n'est pas une
» chimère. L'ordre social ne peut exis-
» ter sans cela. Les Suisses, si libres et
» si fiers de leur liberté, n'ont-ils pas
» des magistrats?

» Un roi qui ne sait pas régner, ou
» qui ne veut pas s'en donner la peine,
» a un premier ministre, qui ne le tu-
» toie pas. Plus il marque de respect

» au souverain, plus il donne de relief
» à sa place. Il monte dans le degré de
» l'élévation où il place son maître. Je
» continuerai d'être votre premier mi-
» nistre, mais sans qualification. J'ai
» bien le droit d'avoir aussi une vo-
» lonté à moi, et je veux, j'ordonne
» que les choses restent dans l'état où
» elles étaient.

» Votre proposition fait l'éloge de
» votre cœur. Peut-être avez-vous fait
» ce que vous deviez. Je fais ce que je
» dois, en refusant de vous faire des-
» cendre jusqu'à moi. »

CHAPITRE V.

Les chamois. Histoire de Joseph.

Nous partîmes pour Faulhorn, par le plus beau temps du monde. Des sites rians disposent l'homme à être gai, comme un ciel nébuleux l'attriste. Circonscrits dans la nature, nous sommes constamment soumis à son influence. Nous descendîmes de nos chariots; nous chantâmes, nous sautâmes. Madame André, ordinairement

sérieuse, partageait la gaîté générale. Marianne, vive, étourdie même, la provoquait; André la soutenait par ses saillies; moi, je tenais ma petite Antoinette dans mes bras; elle me souriait, je lui rendais son sourire pénétrant, et je sentais que le rire, qui a sa source dans le cœur, est bien préférable à celui que produit la grosse gaîté.

Bientôt nous nous engageâmes dans une gorge, formée de deux montagnes. Le précipice, qui les sépare, était devenu un chemin assez difficile; mais cependant praticable. Nous ne pensâmes point à remonter dans nos chariots, nous les eussions surchargés. Nous en avions quatre, et six mulets. Deux se reposaient, alternativement, et marchaient en lesse. Gott était infatigable; Marianne et Claire commen-

çaient à ralentir leur marche. Je rappelai à André que nous avions des selles de femmes.

Il fallut porter Claire sur son mulet. Marianne sauta sur le sien, avec la légèreté d'un oiseau. Claire se tenait à sa selle ; Marianne, très-bien placée, jouait avec sa bride. Elle me regardait d'un air, qui signifiait clairement : Vous voyez que je ne suis gauche nulle part. André et moi portions les enfans ; Gott et Bertrand se jetaient de petits cailloux. C'est ainsi que commencent les amours de village.

Tout allait bien jusque-là. Mais nous arrivâmes au bord d'une fondrière, que l'orage avait formée. Il y restait de l'eau, et nous ne pouvions distinguer ce qui était dessous. Marianne passa avec intrépidité ; mais elle s'aperçut, plusieurs fois, que son mulet

bronchait sur des pierres. André se rappela ce que nous avait dit maître Cormier, à Sion, et nous résolûmes de décharger nos voitures. Il fallut reprendre nos habits de vachers, si peu avantageux, mais si commodes. Nous décidâmes que nous ne les quitterions plus qu'à Appenzell. Il nous était impossible de prévoir les obstacles que nous rencontrerions, et il n'est pas plaisant de faire toilette en plein air.

André attacha son fils devant Claire, et lui recommanda de n'aller qu'au petit pas. La recommandation était inutile. Marianne me demanda Antoinette. Son adresse éprouvée me décida à la lui confier.

Nous nous mîmes au travail, avec l'ardeur de gens qui veulent aller à la messe, et connaître les chamois. Cependant il fallut rester là deux heures.

Nous y eussions passé la journée, sans une idée qui passa par la tête d'André. Il en avait presque toujours de bonnes. « Déchargeons le chariot qui sert » de magasin, et voyons comment il » passera à vide. »

Bertrand se mit à califourchon sur le mulet d'attelage, et il passa facilement, à quelques cahots près. André le fit revenir avec sa voiture. « Il faut » maintenant répartir cette lourde » charge dans les quatre chariots, et » cela ira. »

Tout passa en effet; mais, malgré notre enthousiasme de liberté, nous convînmes que la Suisse n'est pas le plus beau pays de la terre.

Claire nous attendait tranquillement de l'autre côté de la fondrière. Je ne vis plus Marianne, et elle portait mon enfant! Je regardai en avant.

L'angle, très-saillant, d'un énorme rocher, me dérobait la route..... Je courus.

J'aperçus, derrière la roche, un sentier, qui me parut avoir été taillé à mains d'hommes. Il montait à mi-côte, et devait abréger la route. Peut-être évitait-on, en le prenant, d'autres mauvais pas, qui pouvaient arrêter nos chariots.

Je regardai devant moi; je voyais assez loin, et je n'apercevais pas Marianne. Inquiet, tourmenté, je montai le sentier. Quand je fus parvenu à une certaine élévation, je découvris le bourg de Faulhorn. Nous n'en étions pas éloignés; mais ce n'était pas ce que je cherchais.

Je remarquai, à une assez grande distance, une baume, espèce d'enfoncement ou de grotte, creusée par la na-

ture. Je crus y reconnaître du mouvement; j'y volai.

Oh, je grondai Marianne, je la grondai! c'est toujours par-là qu'on commence, quand on a de l'humeur, et qu'on croit avoir raison de se fâcher. La pauvre petite me dit, en pleurant, que son mulet l'avait entraînée, malgré elle, et cela pouvait être vrai. Elle avait mis l'enfant à l'abri du soleil, à l'entrée de la baume. Une chèvre, appartenant, elle ne savait à qui, s'était trouvée là, tout à-propos, comme la biche de Geneviève de Brabant, et elle avait fait teter Antoinette. Il est constant que la chèvre était là, bien là; l'enfant dormait sur de la mousse, très-vraisemblablement parce qu'il n'avait besoin de rien. La chèvre broutait à l'entrée de la baume; le mulet arrachait quelques pointes de verdure

qui poussaient à travers les fentes des rochers.

Je m'étais emporté! j'avais eu tort, évidemment tort. J'essuyai les larmes de Marianne. Je la consolai.... oui, je parvins à la consoler.

Cette petite ne se permit-elle pas de m'appeler Antoine? Elle était sûre, au moins, que personne ne pouvait l'entendre. Oh, les belles choses que le tonnerre et une baume!

Nous nous remîmes en marche, et nous n'avions plus rien à nous dire. Des idées tristes s'emparèrent de moi. Je me reportai à Arpajon. Je me souvins du serment solennel que j'avais adressé aux mânes de.... Je n'osai proférer son nom.

J'étais mécontent, très-mécontent de moi. Je portai machinalement les yeux sur Marianne; elle me sourit. J'ai

promis, me dis-je, qu'aucune femme ne la remplacerait dans mon cœur, et très-certainement je ne violerai pas cette promesse; mais vingt-quatre ans, et la nature!...

Je fus honteux de la facilité avec laquelle cette petite changeait la direction de mes pensées, et l'humeur me gagna de nouveau. J'avais fait quelques observations pendant l'orage, et j'eus la cruauté de vouloir humilier Marianne. Je les lui communiquai nettement. De nouvelles larmes mouillèrent ses paupières. « Doit-on, dit-elle, garder » son cœur pour quelqu'un qu'on ne » connaît pas, et qui, peut-être, ne se » présentera jamais? » Et elle avait à peine vingt ans!

Je ne répondis rien. Je m'avançai sur le bord du rocher, et je vis nos voitures qui s'avançaient, sans rencon-

trer d'obstacles. André et Bertrand regardaient de tous les côtés. Ils étaient, vraisemblablement, aussi inquiets que je l'avais été moi-même. Je les appelai ; ils me reconnurent, et nous nous réunîmes à une portée de mousquet de Faulhorn.

Claire voulut faire teter Toinette ; elle refusa le sein. Il fallut raconter une partie de ce qui s'était passé là-haut. André sourit. Cet homme-là me devine toujours.

Nous entrâmes dans le bourg, et nous descendîmes à un cabaret qui nous parut valoir celui de maître Waters. Le bourgmestre se conduisit comme celui d'Habmen. Nous le remerciâmes de ses offres, et nous courûmes à la messe. A la messe! et une heure avant.... Il semble que la nature ait jeté, dans un même moule, des vi-

ces, des vertus, des faiblesses, des qualités. Attrape qui peut.

L'intérieur de l'église me parut extraordinaire. Pas de tableaux, de statues; point de chapelles. Une table de marbre noir était placée dans un enfoncement: c'était sans doute l'autel. Un prêtre était monté en chaire, et il n'avait ni aube ni surplis. Je n'entendais rien de ce qu'il disait, quoique nous sussions déjà beaucoup de mots allemands. Nous n'en étions pas encore aux phrases. André me regardait et se pinçait les lèvres, pour ne pas éclater de rire. On chanta enfin, et on chanta en allemand. Je vis alors que j'étais dans un temple de huguenots. Mon premier mouvement fut de sortir. André me retint. « Ce ministre de » l'Évangile, me dit-il bien bas, n'a pas » de vassaux comme l'abbé de Saint-

» Claude, et s'il en avait, il ne les trai-
» terait pas comme lui. Souvenez-vous
» que vous avez été tenté de pardon-
» ner aux huguenots ; tâchez de les ai-
» mer, puisqu'il faut que vous viviez
» avec eux. »

Nous sortîmes avec les autres, et André se frappa le front. « Il faut avouer
» que je suis un grand imbécile. Il y a
» quelque temps que nous sommes en
» Suisse, et je ne sais pas encore s'il
» faut frapper à droite ou à gauche
» pour trouver la bonne porte. Gott,
» à moi. »

Maître Sturtt, notre hôte, avait le mérite de connaître assez bien son pays. C'est encore un avantage qu'ont les paysans suisses sur nos rustres français. Cependant nous fûmes étonnés de l'érudition du cabaretier. Quand la tête est montée, on trouve tout admirable.

Nous apprîmes d'abord que tout le canton de Berne est protestant, et nous rîmes de la bévue qui nous avait fait chercher une messe où nous ne pouvions en trouver.

Les cantons de Lucerne, d'Uri, de Schwitz, d'Underwalden, de Zug, de Fribourg, et de Soleure, sont catholiques. Ceux de Zuric, de Berne, de Bâle, de Schaffousen, sont protestans. La population de Glaris et d'Appenzell se compose de catholiques et de réformés.

Et nous avions pris notre route par le canton de Berne, dont la vaste étendue, réunie à celle de Zuric, de Bâle, et de Schaffousen, prouve la plus triste vérité : c'est que les sectaires des deux religions sont en nombre à peu près égal. Mais aussi ils vivent en paix.

André, à qui rien n'échappait, re-

marqua que Sturtt ne nous avait pas nommé les treize cantons dans l'ordre de leur réunion à la confédération helvétique. Il nous répondit, sans hésiter, qu'il les avait classés selon le rang qu'ils prennent aujourd'hui dans les assemblées générales, et dans les actes publics. Monsieur le critique fut désarmé, et cependant Sturtt s'était trompé sur ce dernier objet. Nous ne tardâmes pas à reconnaître son erreur.

Notre manière de causer avec lui était fatigante. Gott le traduisait platement, et presque toujours avec obscurité. Nous désirions avoir beaucoup de détails sur les chamois, et sur la manière dont on chasse des animaux qui sont aussi souvent en l'air que sur les pointes des rochers. Il fallait une conversation suivie pour arriver à ce but, et André me proposa d'aller rendre vi-

site au pasteur. J'y répugnai d'abord. J'avais compté avoir un entretien avec un curé, et non avec un ministre. Cependant je me laissai entraîner. Ma conscience devenait facile en capitulations.

Nous trouvâmes M. Werner assis dans une espèce de chaise curule, en bois de chêne. Il se leva, dès qu'il nous aperçut. Madame Werner et ses demoiselles travaillaient à l'aiguille. Elles nous firent une moitié de salut, sans lever les yeux sur nous.

Le pasteur était un homme de cinquante ans environ, d'une belle taille, d'une figure noble et imposante. Sa femme avait été belle, et ses filles, âgées de seize à dix-huit ans, me parurent jolies, autant que je pus juger deux petites figures, constamment baissées sur leur ouvrage. La simplicité et

la modestie nous parurent les qualités distinctives de cette famille.

Je fus choqué d'abord de voir un prêtre marié et père de famille. J'aurais dû m'attendre à cela. Hé, me dis-je, saint Paul n'était-il pas marié? Les prêtres de la primitive Église ne l'étaient-ils pas? On a privé le clergé catholique de ses femmes; celui de la réforme les a reprises, et certainement la sagesse doit leur être plus facile qu'aux premiers. Ils sont placés dans l'État. Leur qualité de pères de famille en fait des citoyens, et leur intérêt particulier se lie à l'intérêt général. La patrie de tous les prêtres catholiques est à Rome. On voit que je me forme.

M. Werner ne savait pas un mot de français. Nous lui parlâmes latin. Nous eûmes d'abord de la peine à nous entendre. La grande difficulté était dans

la différence de la prononciation, et particulièrement dans celle des *u*. Quand il fut reconnu qu'il disait *ou* et nous *u*, la conversation s'anima.

Lorsqu'il sut que nous étions des Français, qui voulions nous faire naturaliser à Appenzell, il nous fit l'accueil le plus cordial, et nous invita à partager son dîner frugal. Il ne nous demanda pas si nous étions catholiques ou réformés. Cela lui était égal. Les protestans croient qu'on peut se sauver dans les deux religions. Ce n'était pas la peine d'en changer.

Nous acceptâmes son dîner. C'était un moyen sûr de causer avec lui jusqu'à satiété. Mon critique ne manqua pas de lui faire part de l'observation qu'il avait adressée à Sturtt, sur l'ordre dans lequel il avait rangé les cantons. Monsieur Werner lui répondit que lui et

Sturtt avaient eu à moitié raison. « Il » est constant qu'on ne vous les a pas pré- » sentés d'après le rang que devraient » leur donner les époques de leur réu- » nion à la confédération. Il est cons- » tant aussi que quelques décrets, des » siècles et des usages qu'ils consacrent » ont interverti l'ordre naturel. Voilà » celui dans lequel les représentans des » treize cantons siègent et votent à l'as- » semblée générale.

» Zuric, Berne, Lucerne, Uri, Sch- » witz, Underwalden, Zug, Glaris, » Bâle, Fribourg, Soleure, Schaf- » fousen et Appenzell. »

Tout cela m'était assez égal : j'avais été député aux États-Généraux de Paris, et je ne m'en étais pas bien trouvé. Je n'ambitionnais pas, alors du moins, l'honneur de représenter le canton d'Appenzell à la diète helvé-

tique. Je voulais en venir aux chamois. et on parlait de tout excepté de cela.

Un ministre de l'Évangile a de l'amour-propre, comme un membre de la pléïade française. M. Werner vit qu'André l'écoutait avec intérêt, et il prolongea sa dissertation.

« Supposons, dit-il, que les treize » cantons veuillent lever une armée de » dix mille six cents hommes. Voici » quelle en sera la répartition. Zuric » fournira 1,400 hommes; Berne 3,000; » Lucerne 1,200; Uri 400; Schwitz 600; » Underwalden 400; Zug 400; Gla- » ris 400; Bâle 400, Fribourg 800; So- » leure 600; Schaffousen 400; Appen- » zell 600.

» La population du canton de Berne » est de 294,500 âmes. Voilà du pa- » pier et une plume. Pouvez-vous me » dire le nombre des habitans des

» autres cantons, en admettant que » celui des femmes, des enfans et des » vieillards soit à peu près égal partout, » ce qui est vrai, et en calculant d'a- » près le nombre de soldats que doit » fournir chaque canton? — Dans la » proportion de 3,000 hommes que » doit donner le canton de Berne, qui » a 294,500 habitans? — Précisément.»

André n'était pas embarrassé du tout. Il avait appris l'Arithmétique, l'Algèbre, et tout ce qui s'ensuit, chez les jésuites d'Angoulême. Il fut bien aise de faire voir qu'il n'était pas un homme ordinaire. Moi, je maudissais la fantaisie qu'avait eue le docteur évangélique de faire le savantasse. Je m'approchai des jeunes personnes qui s'étaient remises à leur ouvrage. Je croyais trouver, dans leur conversation, un dédommagement à l'ennui que m'inspi-

rait mon Euclide angoumois. Aux premiers mots allemands que je leur adressai, et qu'elles ne devaient guère entendre, elles se levèrent et sortirent.

Que leur ai-je donc dit? Gott, ou quelque mauvais plaisant m'aurait-il trompé, en me traduisant un mot français, que tout le monde peut entendre, par un autre, qu'on ne peut prononcer devant certaines personnes? J'étais intrigué, et M. Werner me tira de peine. « Nos jeunes filles, me dit-» il, ne causent qu'avec leurs parens, » des amis particuliers de leur famille, » et jamais avec des étrangers. Je crois » que les bonnes mœurs y gagnent. » Il était bien question de mœurs là! Cet homme a la manie de parler de tout.

« A propos de jeunes filles, ajouta-t-

» il, n'est-ce pas ce que vous appelez, en » France, des demoiselles? — Presque » toujours, surtout quand elles sont » jolies. — Ainsi la fille d'un duc et » pair et celle de son cordonnier sont » deux demoiselles. Cela est pitoyable. » — Je le sais bien; mais dans les pays » de servitude, on court après les dis- » tinctions. Quand elles sont établies, » il faut s'y soumettre.

» Je parlerai de cela à Paris, quand » j'y retournerai. »

André avait fini, et soumit son calcul au ministre. Celui-ci le vérifia, se leva, prit la main du calculateur, et la lui serra de manière à le faire crier : *rectè, optimè, mirificè, exclamavit doctor.*

Cet homme-là était infatigable. Il voulut nous faire connaître le gouvernement des divers cantons, qui tous

sont libres, mais dont le mode d'administration diffère à certains égards. Oh, ma foi, je n'y pus tenir plus longtemps. Je le remerciai, assez poliment, de sa complaisance; mais je lui déclarai que je n'avais pas la tête assez forte pour soutenir une conversation scientifique, pendant trois heures. J'avouai, modestement, que l'objet principal de ma visite était de lui demander des renseignemens certains sur les chamois, et sur les hommes déterminés qui les chassent.

« Rien de plus facile, Messieurs. » Dans ma première jeunesse, j'ai vu de » près les uns et les autres. J'ai même » quelquefois porté le havresac d'un » chasseur de mes amis; mais jusqu'au » point d'élévation où une chute ne » pouvait être dangereuse. » Voici le ré-

sumé de la dernière partie de notre conférence.

On trouve deux sortes de chamois dans les Alpes. La petite espèce habite les Alpes du Dauphiné. La forte race ne se tient que dans les grandes Alpes, au milieu des glaciers. Son port est plus noble, sa tête plus belle, ses yeux plus animés. Le chamois est un peu plus grand que la chèvre; il a des cornes comme elle, et il est beaucoup plus fort et plus agile. L'homme le plus vigoureux ne pourrait arrêter, par ses jambes de derrière, un chamois de six semaines. Il franchit d'un bond des distances étonnantes. Il atteint les sommets les plus escarpés; il se précipite des roches les plus élevées, sans crainte, et sans se faire le moindre mal. Il vit en société avec les bouquetins, ou boucs et chèvres sauvages.

Il connaît l'homme, le craint, et l'évite avec intelligence. Ces animaux se rassemblent assez ordinairement dans les passages qui tournent ; ils ne manquent pas de placer des surveillans aux angles. Ils paissent alors en sûreté; mais à un signal donné, à une espèce de sifflement, la troupe fuit, se disperse, et disparaît. Ces animaux emploient la même tactique pour échapper aux ours, qui ne sont pas rares dans les Alpes.

La chasse du chamois occupe un certain nombre d'habitans, quoiqu'elle soit très-périlleuse. Il faut suivre l'animal, de rochers en rochers, presque tous bordés de précipices. L'animal s'échappe souvent, en parcourant des abîmes que l'œil de l'homme ne mesure qu'avec effroi. Il apprécie les distances, et quelquefois il attend le chas-

seur jusqu'à ce qu'il le voie prêt à le tirer. Il s'élance alors sur des pieds, qui paraissent élastiques, et trompe l'espoir de son ennemi par sa vélocité.

Le chasseur ne se décourage pas. Il suit la bête, lentement ; il raisonne sa marche, et tâche de prendre le dessus du vent, pour que le bruit qu'il fait nécessairement et les émanations qui s'échappent de son corps, n'avertissent pas le chamois du danger, auquel il va être exposé. Malgré ces précautions, l'animal brave souvent le chasseur, s'il est retenu par des rochers tout-à-fait inaccessibles pour lui. Alors il s'arrête, le chasseur tire, et s'il manque le but, il tâche d'effrayer le chamois, pour l'obliger à se précipiter. Mais s'il juge que la profondeur de l'abîme lui ôte tout espoir de salut, il refuse de reculer, et ses cornes menacent le chasseur de

le précipiter lui-même. On en a vu s'élancer sur l'homme, pour s'en délivrer, au risque de mourir avec lui.

Souvent le chasseur périt en suivant la proie qui lui échappe. Un brouillard épais l'égare dans les glaciers, et il y meurt de froid et de faim. Des orages, des pluies, rendent la surface des roches si glissante, que des souliers ferrés ne peuvent s'y attacher. Le malheureux, voit, pendant quelques secondes, la mort inévitable, et il la subit.

L'été, la chaleur lui dessèche tellement le visage et les mains, qu'il est forcé, pour les humecter, de tirer son propre sang de ses jambes et de ses pieds. Un autre danger l'attend sur les glaciers qu'il est obligé de traverser. Le soleil frappe sur ces immenses miroirs, et convertit en diamans, la multitude de pointes dont ils sont cou-

verts. Des gerbes de feu frappent les yeux du chasseur, et le privent de la vue pendant plusieurs jours.

Ces chasseurs semblent avoir renoncé à toutes les douceurs de la vie. Ils partent de chez eux, pendant la nuit, et arrivent au point du jour sur les pâturages les plus élevés, où le chamois vient paître, avant qu'on y conduise les troupeaux. Il regarde soigneusement autour de lui, et s'il ne voit rien, il poursuit sa marche. Une journée perdue ne le fait pas désespérer du lendemain. Il reste dans les montagnes; il y vit de pain et d'eau. Le soir, il s'enveloppe dans un sac de peau, pour ne pas être gelé pendant la nuit, et un quartier de roche est son oreiller.

Mais le lendemain, si la fortune paraît vouloir le favoriser, sa gaîté et ses forces renaissent. Il a aperçu sa proie;

il la tourne, et fait les plus grands efforts pour se placer au-dessus d'elle. Dès qu'il distingue les cornes du chamois, il est sûr de le tenir à la portée du mousquet. Il ajuste, il tire, et presque toujours la balle perce son innocente victime. Il court sur elle, et l'emporte pour nourrir sa famille, surtout si le chamois est jeune. Quelquefois l'éloignement, ou les difficultés de la marche l'empêchent de se charger de sa proie. Il se borne, malgré lui, à enlever sa peau et les cornes de la tête et des pieds. Ces objets se vendent avec avantage.

Ainsi ces hommes passent la plus grande partie de leur vie à courir de rochers en rochers, aux pointes desquels ils restent quelquefois accrochés par leurs mains, jusqu'à ce que l'épuisement de leurs forces les con-

damne à se laisser aller dans l'abîme. Ils traversent des réservoirs immenses de neige, sans savoir s'ils arriveront à l'autre bord, ou s'ils seront engloutis. Ils passent quelquefois plusieurs jours de suite dans ces déserts, dont la nature avait interdit l'accès à l'homme. Leurs femmes, leurs enfans les attendent dans des alarmes, qui éloignent d'eux le sommeil. Il en est qui ne reviennent jamais.

Malgré tant de périls et de peines, cette chasse devient une passion insurmontable, pour ceux qui s'y livrent. Les prières, les supplications, les larmes de ceux qui leur sont chers ne peuvent les arrêter. Qui peut alimenter cette inconcevable fureur? la cupidité? le plus beau chamois se vend à peine un écu d'argent, et, pour le gagner, le chasseur a vingt fois exposé sa vie.

Ce délire ne naîtrait-il pas d'une agitation continuelle ; des alternatives d'espérance et de crainte ; d'un exercice violent et soutenu, qui finissent par faire voir au chasseur une étroite prison dans sa chaumière ? N'est-ce pas l'assemblage de toutes ces sensations, qui forme le soldat et le navigateur ?

On reconnaît facilement ceux qui ont vieilli dans ce genre de vie, et ils ne sont pas nombreux. Leur démarche, leurs manières sont sauvages. La peau de leur figure est desséchée. Ils ont l'œil hagard, et le regard farouche. Des jeunes gens, que cet extérieur repoussant n'éloigne pas d'eux, les accompagnent, deviennent leurs élèves, et plus tard, leurs émules. Si cette fureur n'est pas bientôt réprimée, la race des chamois sera rayée du livre de la vie, comme l'ont été tant d'espèces, que

l'homme a sacrifiées à son avarice ou à sa sûreté.

Le récit du pasteur nous avait fortement intéressés. Mais je m'écriai, lorsqu'il eut fini, que jamais je ne serais un chasseur de chamois. Ni moi, parbleu, dit André.

Il était tard, et M. Werner nous engagea à souper avec lui. Il aimait à parler, et il n'eût pas manqué de revenir au gouvernement des treize cantons. Je trouvai que la journée avait été remplie. D'ailleurs, je ne me souciais pas de rester plus long-temps avec de petites filles, dont on ne pouvait voir que le bout du nez. Nous remerciâmes le docteur de son offre obligeante, et nous prîmes congé de lui.

Nous vécûmes là, comme à Habmen, c'est-à-dire que nous ne dépensâmes rien. Nous partîmes le lendemain, ré-

solus à faire une journée complète. Nous n'avions de conférence à demander à personne; les chemins étaient assez bons, et rien ne semblait devoir nous arrêter; mais l'homme est, pendant toute sa vie, le très-humble serviteur des circonstances. Nous entendîmes bientôt un bruit de tambours et de fifres. Un moment après, nous reconnûmes une troupe nombreuse qui s'avançait vers nous. Fort heureusement nous étions sortis des gorges de Faulhorn, et nous pûmes laisser un passage convenable aux héros helvétiques.

C'étaient trois mille Suisses des cantons de Lucerne, d'Underwalden, d'Uric, de Zug et de Glaris, qui s'étaient vendus à Mayenne, et qui l'allaient joindre, en suivant la route que nous avions prise. Le roi de Navarre en avait à son service. Ainsi des gens d'une

même nation, allaient se battre, les uns contre les autres, pour un peu d'argent. Cette idée m'attrista. Elle ôta quelque chose à la grande estime que j'avais vouée aux Suisses.

Un paysan d'un village voisin nous avait instruits de la destination de ceux-ci, en les regardant défiler avec nous; on sent bien que Gott était toujours notre intermédiaire, et cependant nous commencions à entrevoir l'époque où nous pourrions nous passer d'elle. Je lui dis de faire part à cet homme des réflexions qui m'agitaient. « Une grande » partie de la Suisse, répondit-il, est sté- » rile, et les pauvres font beaucoup d'en- » fans. Depuis long-temps les récoltes » ne sont plus en proportion avec la » population. Il faut donc, de loin en » loin, provoquer des émigrations. Le- » quel est le plus avantageux, pour un

» État, d'expédier, à grands frais, des
» colonies pour l'Amérique, ou d'en-
» voyer à l'école de la guerre, chez
» ses voisins, les citoyens qu'il ne peut
» nourrir? La Suisse n'est pas assez
» riche pour prendre le premier parti,
» et elle tire de l'argent du second.
» Ceux qui échappent aux dangers de
» la guerre, rentrent, tôt ou tard, dans
» leurs foyers, et ce sont des soldats
» sur lesquels nous pouvons compter,
» si on nous attaque. — Mais ceux qui
» tombent sous le fer ennemi? — Ils
» sont allés au feu gaîment, et ils ont
» perdu la faculté de se plaindre. D'ail-
» leurs, combien revient-il d'Espa-
» gnols, de ceux qu'on envoie au
» Mexique et au Pérou? Les tempêtes,
» l'insalubrité du climat, les Portugais
» en détruisent le plus grand nombre.
» Ainsi, tout est compensé. »

C'était un paysan du village de Scheidegg qui s'exprimait ainsi ! Je lui dis que Philippe II avait envahi le Portugal. Il me répondit que les Portugais des deux Indes ne l'avaient pas encore reconnu. Nouveau sujet d'étonnement ! A quelle école les paysans suisses envoient-ils donc leurs enfans? Ce n'est pas à celle des jésuites, ni des Franciscains, puisqu'ils n'en ont pas. De simples magisters de village, instruisent leurs élèves, et développent leur raison et leur jugement. Au reste, il ne faut pas croire que les paysans, tels que celui que nous venions de rencontrer, soient communs en Helvétie. La nature départ ses dons avec inégalité. Partout on trouve des géans et des nains.

Nous entrâmes, le quatrième jour, dans le canton d'Uri, sans avoir eu de tonnerre et sans avoir rencontré de baumes.

J'entendais très-bien ce que me disaient les yeux de la petite. Les miens lui répondaient : que voulez-vous que j'y fasse?

Nous allions entrer dans la vallée de Goschenen. A peu de distance de la route était une cabane, couverte en chaume. Une chèvre était sur le toit; elle cherchait, à travers les brins de paille, quelque chose qui pût lui convenir. Cinq à six poules grattaient et becquetaient autour de la maison. Un vieillard et sa femme étaient assis, devant la porte, sur une même bancelle. Le bon vieux avait un bras passé autour de sa femme, et il la pressait contre lui. Son autre main soutenait sa tête, inclinée vers sa poitrine. Sa femme, très-âgée aussi, tournait, vers le ciel, des yeux mouillés de larmes; elle les portait souvent sur la route par où nous arrivions, et elle ne nous voyait pas.

« Elle pleure, s'écria Marianne ! » Elle sauta à terre, et courut à la bonne femme. Marianne a un bon cœur, pensai-je, et ses qualités peuvent rendre excusable... « Les femmes, dit André, » contractent de bonne heure l'habi- » tude de souffrir, et il est rare que la » douleur physique leur arrache des » larmes. Ces bonnes gens sont plongés » dans l'affliction.» Je descendis. Gott marcha sur mes pas.

« Demandez-leur, lui dis-je, comment, » dans un pays dont les mœurs sont si » douces, il ne se trouve personne qui » cherche à les consoler, ou qui, du » moins, partage leur douleur. Il est » des maux, répondit Wenta, sur les- » quels les consolations ne peuvent » rien. » Nous la pressâmes de s'expliquer.

Il y a cinquante ans, elle épousa

Makleer, et jamais aucun nuage ne s'éleva entre eux. Une fille fut l'unique fruit de leurs amours, et ils la marièrent selon son cœur. Ludger, le mari de Fauste, était fort et courageux. Un ours attaquait les bestiaux dans nos montagnes. Deux bergers avaient voulu les défendre, et avaient perdu la vie. Personne n'osait plus conduire les troupeaux aux pâturages; on osait, moins encore, combattre l'animal vorace.

Un matin, Ludger embrassa sa femme, plus tendrement, plus longtemps que de coutume. Il sortit de la cabane, sans dire un mot à aucun de nous. Il se retourna, plusieurs fois, pour nous regarder encore. Il partit; il s'était dévoué.

Nous le crûmes livré à son travail de chaque jour, et chaque jour amenait son pain. Le soleil annonçait

l'heure du repas, et Ludger ne rentrait pas. Fauste, fatiguée de regarder sur la route qu'il suivait d'ordinaire, courut au petit champ qu'il cultivait. Ludger n'y était pas.

Elle rentra éplorée, et se jeta dans mes bras. Mon bon Makleer regarda derrière un bahut, où il mettait son mousquet. L'arme n'y était plus. Sans doute, il était allé la cacher, la veille, dans quelques broussailles. Nous nous regardâmes tous les trois. Fauste et moi nous pleurions. Makleer, l'œil sec et menaçant, prit sa pique. « Ne vous exposez pas, mon père, s'écria Fauste. » Et cependant elle le laissa partir. Pauvre jeune femme! moi, je ne fus pas assez forte pour le retenir.

La journée s'écoulait. Deux heures encore, et la nuit allait nous ôter notre dernière espérance. Nous avions

pleuré ensemble, il nous sembla que la peur nous avait rendu des forces. Nous voulûmes monter jusqu'aux glaciers. Nous fûmes obligés de nous asseoir à quelques pas de la cabane. Nous étions dans un état à faire pitié.

Nous regardions sans cesse cette montagne, où nous avions perdu, peut-être, tout ce qui nous liait à la vie. Un homme parut, dans le lointain; il venait à nous. Sa marche était rapide, et il fesait tourner un long bâton autour de sa tête. Il portait un pesant fardeau. « C'est Makleer, nous écriâmes-nous » toutes deux. Il rapporte Ludger; le » malheureux est blessé. »

Dans un moment il fut auprès de nous. « Nous n'avons plus de fils, me » dit-il, tu as tout perdu, dit-il à » Fauste. » Il jeta à terre ce qu'il portait. « Voilà la peau de la bête farou-

» che. J'ai vengé Ludger; mais nous » ne le verrons plus. »

Il avait trouvé son corps en pièces, et son arme déchargée. Il avait manqué l'ours, ou l'avait tiré de trop loin. Sans doute, il n'avait pas eu le temps de recharger son mousquet.

Makleer déposa ces lambeaux sanglans dans un creux de rocher, et il alla chercher la bête. Il ne fut pas obligé d'aller loin. L'ours se présenta à lui, la gueule ouverte et enflammée. La colère ne lui ôta pas son jugement et son adresse. Il attendit l'animal, de pied ferme, et lui enfonça sa pique dans la gueule. La pointe sortit par le flanc.

Makleer abandonna son arme, et laissa l'animal se débattre. Ses griffes de devant brisèrent la partie du bâton qui sortait de la tête; mais la blessure était mortelle. Pourquoi le brave

homme n'a-t-il pas eu le courage d'aller, la veille, combattre l'ours? Ludger vivrait encore; mais il ne se doutait pas que son fils pensait à l'aller attaquer. Il y a vingt ans de cela, et cette peau nous a toujours servi de lit. C'est là que, tous les matins et tous les soirs, nous prions pour nos pauvres enfans.

Fauste était prête d'accoucher, quand ce triste événement arriva. Tous les paysans des environs étaient accourus pour remercier Makleer, et lui offrir du gruau et du fromage. Ils reçurent dans leurs bras l'enfant, à qui notre fille donna le jour. La triste mère mourut huit jours après son mari.

Nous restâmes seuls avec un enfant nouveau né, que je ne pouvais allaiter. Le chagrin nous consumait. M. le curé vint nous voir. Il nous redonna de l'espérance, et nous rendit du courage. Il

nous détermina à vivre, pour le faible enfant, qui pouvait seul nous consoler de ce que nous avions perdu.

Nous avions une chèvre, jeune, bien blanche, et bien douce. Elle fut la nourrice de Joseph. Makleer n'avait que cinquante ans; il travaillait, et nous vivions. Joseph grandissait; il promettait d'être beau comme sa mère, et fort comme son père. Chacun riait de ses petits contes, et disait qu'il aurait de l'esprit. M. le curé se plaisait à l'instruire, parce qu'il avait des dispositions.

Ce joli enfant sentit bientôt que son grand-père vieillissait, et qu'il avait besoin d'aide. Il faisait tout ce que nous pouvions attendre de ses petites forces, et il était content, quand il avait épargné une goutte de sueur à son père. Nous ne vivions plus qu'en lui.

Notre voisin Werdaff, sa chaumière

est là, voyez-vous? Notre voisin a une belle petite fille, plus jeune que Joseph de quatre ans. Ces enfans semblaient ne se chercher jamais, et se rencontraient toujours. Ils s'aimaient, ils se le disaient, et nous en étions bien aises.

Le voisin a deux vaches, et nous n'en avons qu'une; quatre chèvres, et nous deux; une prairie, et nous n'avons pas un coin de terre en propre. Werdaff, simple et modeste comme nous, comme tous les bons Suisses, disait que bons bras valent richesse, et que nos enfans feraient un bien joli couple.

Le dimanche, ils allaient à la messe, bras dessus bras dessous. Nous les suivions, d'un peu loin, et nous riions des petites agaceries qu'ils se faisaient. A la fin de l'office, M. le curé fait mettre les enfans en rond, et ils répètent leur ca-

téchisme. Il interrogeait toujours Joseph le dernier, parce qu'il répondait mieux que les autres, et que le bon pasteur aime à faire valoir sa brebis favorite.

En sortant de l'église, Guite et Joseph partageaient les petits jeux des enfans de leur âge. Ils jouaient fort bien au cercle, et aux œufs. Guite tâchait de gagner pour plaire à Joseph. Joseph ne voulait devenir le plus adroit, que pour plaire à Guite.

Les années, qui manquaient à ces enfans, arrivaient comme celles que nous avons de trop, et on parla tout de bon de les marier. Les conditions furent bientôt réglées, Nous nous promîmes de vivre tous ensemble, et de mettre en commun le peu que nous avions. Un mois encore, et ces chers enfans allaient être contens.

Un chasseur de chamois fit croire à Joseph que la vie qu'il menait était celle de nos anciens, qui mouraient sur les rochers, et qui écrasaient, avec des quartiers de pierres, toute une armée de Bourguignons. Sont-ce ceux qui vivent dans les plaines, lui dit-il, qui feraient de pareilles choses, si nous étions attaqués? Il ajouta que les filles aiment les garçons qui montrent du courage, et Joseph le suivit.

Werdaff le sut, et nous déclara que tout était rompu. Il se tuera, nous dit-il. Guite peut vivre comme elle est. Que fera-t-elle, si Joseph lui laisse deux ou trois enfans?

Nous le grondâmes bien fort quand il rentra. Il courut chez le voisin, et trouva Guite en pleurs. Il leur promit à tous deux de ne plus aller à la chasse aux chamois. Le père et la fille

s'apaisèrent, et le jour des noces fut convenu, pour la deuxième fois.

Deux jours avant, le chasseur lui dit qu'un chamois rendrait le repas de noce bien beau ; qu'il fallait seulement qu'on ne sût pas qui l'avait tué; que cela était facile à cacher, et il l'entraîna.

Mais le voisin le guettait. Il lui dit, quand il revint, qu'un bon Suisse ne manque pas à sa parole, et qu'il ne serait jamais son fils. Guite pleura encore; Joseph se désespéra. Nous lui donnâmes des consolations. Mais console-t-on un jeune garçon qui perd son amie? Il parut tranquille, et il nous trompait.

Ce matin, trois mille Suisses ont passé par ici : vous devez les avoir rencontrés. Joseph nous dit qu'il allait se joindre à eux, et il nous embrassa ten-

drement. Je pleurais sur ses mains que je pressais ; son père a fait tous ses efforts pour le retenir ; il s'est échappé de nos bras. J'ai fait un paquet de ses hardes ; je n'y ai pas mis d'argent : nous n'en avons pas, et j'ai couru après l'ingrat. Il était déjà loin.

Je suis revenue ici, la mort dans l'âme. Mon bon homme et moi nous sommes tombés sur cette bancelle, et nous y sommes restés, sans mouvement. Voyez-vous cette roche blanche, là-bas, au loin, à droite? c'est là qu'il a disparu. Elle est moins dure que son cœur.

Il nous abandonne, et nous avons déjà un pied dans la tombe. Makleer ne peut plus travailler. Qui nous nourrira, pendant le peu de jours que nous avons encore à vivre?

« Ce sera moi, m'écriai-je. André,

» mon cher André, mon associé et » mon ami, dis-moi, qu'allons-nous » faire? — Hé, parbleu, un mariage. » Nous avons bien plus d'argent qu'il » n'en faut pour être riches en Suisse. » Emportons des bénédictions du can- » ton d'Uri. » Oh, comme je l'embrassai! Marianne, l'œil humide, lui baisait les mains. Le bien qu'on se promet de faire est déjà une jouissance.

Nous prîmes de l'or dans nos escarcelles; nous fîmes mettre un second mulet à un de nos chariots, et nous courûmes après la colonne. Nous la joignîmes bientôt. Le commandant était un franc et loyal Suisse. Quand nous lui eûmes demandé à quel prix il mettait la liberté de Joseph, il nous répondit qu'il n'était pas porté sur ses contrôles; qu'il ne pouvait servir que comme volontaire, et qu'il se retire-

rait quand il le voudrait. « A merveilles, » dit André, avec cet argent-là ils au- » ront des vaches, et des chèvres de » plus. »

Nous priâmes l'officier de nous désigner Joseph. Sa taille était belle, et sa figure charmante. Je lui dis que nous allions le ramener avec nous. Ce jeune entêté nous répondit qu'un Suisse, qui a pris son parti, ne revient jamais. « Tu » ne sais ce que tu dis, répliqua An- » dré. N'avais-tu pas pris le parti d'é- » pouser Guite? — Ce n'est pas moi qui » ai manqué à ma parole. — Tu l'épou- » seras aujourd'hui, et, ce soir, la peau » d'ours vous recevra tous deux. — » Ah!... ah!... se peut-il?... dois-je » croire?... ah!... ah!... — Finis tes » *ah;* monte dans notre voiture, et re- » viens avec nous. — Mais, est-il bien » vrai... — Nous sommes francs comme

» des Suisses. Et puis, si nous te trom-
» pions, ne serait-il pas encore temps
» de te faire soldat? » Il monta. — « Tes
» bans ont été publiés, n'est-ce pas? —
» Ils l'ont été deux fois. — C'est assez
» pour se marier une. Ah, ça, plus de
» chasse aux chamois. — Je le promets.
» — Tu le jureras sur l'Évangile. — De
» tout mon cœur. — Tu sais ce qui at-
» tend ceux qui violent un serment
» prononcé sur le livre saint? — La dam-
» nation éternelle. — Hé bien, prends-
» y garde. »

Nous le ramenâmes en triomphe. Quand nous approchâmes de la cabane, Bertrand fit sonner son cornet-à-bouquin, et cria de toutes ses forces, en allemand : Le voilà, le voilà ! Il paraît que Gott lui donne des leçons particulières. Cela promet.

Nous sautâmes tous à terre. Nous

trouvâmes Makleer et Wenta dans la position où nous les avions laissés. Une jeune fille, jolie comme les Amours, était assise entre les deux vieillards, et pleurait avec eux. Tous trois ouvrirent leurs bras à Joseph, qui s'y précipita. Les larmes séchèrent à l'instant. Le calme et le bonheur reparurent sur ces figures, qu'allait sillonner la douleur. « Regarde-la, regarde-la, dit André, et » dis-moi, si cette fille-là ne vaut pas » tous les chamois des Alpes. »

On s'expliqua. La bonne femme tomba à nos pieds. Le vieillard nous serra dans ses bras. Guite prit la main de Joseph. Ils se regardaient!... ils se regardaient, comme des malheureux condamnés à un long supplice, et à qui on vient de faire grâce. Ils nous embrassèrent à leur tour. Ah, si le duc de Guise eût eu la moindre idée du

bonheur que nous éprouvions, il n'eût pas désolé la France, et il vivrait encore.

Guite s'échappa en répétant : Il jurera sur l'Évangile! Il était facile de deviner où elle allait.

Il était temps de déjeûner. « Ber- » trand, arrange-nous cela. » Une table, vieille, mais propre, fut tirée de la maison. La journée était toute à la vie. Nous ne voulûmes pas perdre de vue son auteur, et le soleil d'octobre n'est pas brûlant. Il pouvait encore ranimer les deux vieillards.

Nous nous mîmes tous à table. « Où » donc est Joseph? Ah, dit la bonne » mère, en riant, il est où est Guite. »

Ils étaient partis deux; ils revinrent trois Le père Werdaff nous salua, nous embrassa à son tour, et nous bénit. Ces hommages-là partent du cœur.

Ils sont doux pour ceux qui les reçoivent, quand ils sont mérités.

Nous déjeûnions gaîment; la bonne vieille avait pris, sur ses genoux, Toinon et Toinette, pour que Marianne et Claire fussent à leur aise. Elle regardait les deux enfans d'un air attendri. « Ils seront beaux, dit-elle, comme » Guite et Joseph, et ils auront un » cœur, comme eux. — Ah, mon cher » André, quel trait de lumière! — J'ai » déjà eu cette idée là, Monsieur. Mais » il ne convenait pas que j'en parlasse » le premier. »

Les bonnes gens ne savaient pas encore tout. A la fin du déjeuner, je mis sur la table trente pistoles en or. « Voilà, » dis-je, de quoi arrondir et peupler la » prairie du père Werdaff. » Ces bons paysans n'avaient jamais vu d'or. Ils étaient penchés sur la table, et ils re-

gardaient nos pistoles d'un air émerveillé. Ils n'osaient y toucher. J'en mis quinze dans les mains de Joseph, et quinze dans celles de Guite.

Les papas trouvaient notre vin du Rhône excellent. « Ne perdons point » de temps, leur dit André. Il y a long-» temps que nous n'avons été à la messe; » nous en entendrons une aujourd'hui. » Que chacun prenne ses habits des di-» manches, et nous irons trouver M. le » curé. Bertrand, déchargeons le ma-» gasin. Nous n'aurons pas trop de nos » quatre chariots pour placer tout notre » monde, et donner une certaine tour-» nure aux gens de la noce. » Guite et son père étaient déjà loin. Nous quittâmes nos habits de vachers, et nous prîmes le costume décent.

Le père et la fille revinrent bientôt. En effet, la toilette de Guite n'avait

pas demandé beaucoup de temps. Une chemise blanche, et des souliers neufs étaient ce que ce changement offrait de plus remarquable ; mais elle était parée de ses dix-sept ans.

Les femmes n'ont le nécessaire qu'avec un peu de superflu. Claire et Marianne avaient en réserve quelques aunes de ruban prises chez Luker. Elles s'exécutèrent de très-bonne grâce. Pendant que Claire couvrit de nœuds le corset, un peu sec, de Guite, et en garnit le bas de son jupon, Marianne arrangeait ses cheveux, avec goût, avec grâce. La petite était enchantée ; Joseph la dévorait des yeux : jamais il ne l'avait vue aussi belle.

Bertrand demanda un bout de ruban, pour mettre au bout du manche de son fouet, et un autre pour passer à sa boutonnière. Cela était de rigueur.

Nous entrâmes dans le village, avec une pompe qu'on ne connaissait pas dans le pays. Les habitans accouraient de tous les côtés, et Werdaff leur criait : « Il va jurer sur l'Évangile. »

Nous descendîmes chez le curé. C'était un homme simple et bon, qui ne parlait jamais de politique, parce que les prêtres, disait-il, ne sont pas institués pour gouverner, mais pour prier. Il écoutait les pénitens au confessionnal, et ne les interrogeait jamais. Il n'entrait dans les querelles de ménage, que pour réconcilier les époux. Il visitait les malades, et les consolait. Il donnait à tous l'exemple des bonnes mœurs. L'évêque de Limoges, et bien d'autres, devraient aller à l'école de cet homme-là.

Nous lui racontâmes ce qui s'était passé, et nous le priâmes d'unir nos

jeunes gens. Notre demande lui parut juste. Nous partîmes tous ensemble, pour nous rendre à l'église. Elle fut pleine de curieux, en un moment.

Le curé parut bientôt dans ses habits sacerdotaux. Il portait le livre des Évangiles, ouvert sur ses deux mains. Il fit approcher Joseph, et reçut son serment dans les formes usitées. Il adressa ensuite une exhortation énergique à ceux qui arrachent les jeunes gens à des travaux paisibles et utiles, pour les traîner dans des montagnes, où les attendent des dangers, sans cesse renaissans, et quelquefois la mort. Le chasseur de chamois était dans l'église. Il s'approcha d'un air contrit, mit la main sur l'Évangile, et jura à son tour. La figure du bon curé était rayonnante : il venait de faire deux conversions.

Il prononça le *ego vos conjungo*, si

désiré par quelques-uns, si regretté par d'autres, et il célébra une messe, que nous entendîmes tous dans un profond recueillement.

Nous engageâmes, André et moi, le bon curé à honorer de sa présence le repas de noces. Nous le priâmes de ne pas s'arrêter à l'exiguïté d'une cabane, où tout était de la plus grande modestie. « Je vais partout, nous dit-il, quand » mes paroissiens sont dans la peine. » Pourquoi ne partagerais-je pas la joie » qui va parer cette chaumière? »

CHAPITRE VI.

Noces de Joseph. Statistique du canton d'Uri.

Nous fîmes monter le bon curé dans le plus propre de nos chariots. André et moi le plaçâmes entre nous deux, et le cortége se mit en route. Les jeunes garçons, les jeunes filles du village nous accompagnaient, et faisaient retentir l'air de leurs acclamations. « Il a juré, ils ont juré, disaient-» ils, et nous jurons aussi. » Et la jeune

fille, craintive sur l'avenir de son tendre ami, se rassurait, et l'embrassait avec toute la franchise des bons paysans suisses. Ainsi les chamois des montagnes voisines vont vivre en paix, et multiplier avec sécurité. Ainsi les habitudes des hommes de la vallée de Goschenen furent changées en un instant, parce que l'un d'eux s'était fait soldat.

Les provisions réunies des deux familles se bornaient à bien peu de chose. Nous avions donné à déjeuner; le dîner fut tiré encore de notre garde-manger.

Il n'y avait pas là un être qui ne fût satisfait, ou du bien qu'il éprouvait, ou de celui qu'il avait fait. Le contentement, je le répète, produit la gaîté, et il ne s'échappa pas un mot qui pût déplaire au bon pasteur : il est un tact des bienséances que les hommes

semblent saisir aussitôt que leurs idées commencent à se développer. Peut-être aussi apprenons-nous, par l'exemple, ce que nous devons d'égards à ceux pour qui en ont nos parens : les enfans sont imitateurs.

Le curé trouvait notre vin du Rhône très-bon, et il en but... avec modération. Nos autres convives se ménagèrent moins. La vieille mère, placée entre son fils et sa bru, les embrassait à chaque instant. On se lasse de tout, même de caresser les objets les plus chers. Elle commença à chanter, d'une voix chevrotante, la romance de Granson, et celle de Morat. A la fin de chaque couplet, tous les convives faisaient chorus, avec enthousiasme. Le bon vin et l'amour de la liberté commençaient à échauffer les têtes, et si un nouveau duc de Bourgogne eût paru

dans la vallée, Werdaff, Makleer et Joseph n'eussent pas manqué de l'aller attaquer. Je crois, en vérité, que je me serais mis de la partie.

Marianne ne manquait pas d'amour-propre, et quelques verres de vin lui avaient donné de la confiance. Elle a vraiment une jolie voix; mais elle s'avisa de commencer la complainte de la Saint-Barthélemy; peut-être ne savait-elle pas d'autres chansons. Dès le troisième couplet, le curé l'arrêta. « Mademoiselle, lui dit-il, je sais que ce triste » événement a été célébré à Rome par » des processions, et des salves d'artillerie. Nous avons le plus profond respect pour notre saint père le pape; » mais nous ne le croyons infaillible » que lorsqu'il est à la tête d'un concile. » Nous ne voyons, dans les réformés, » que des chrétiens comme nous, et

» nous disons anathême à ceux qui les » persécutent. C'est à Dieu seul qu'il » appartient de les juger. » Je crois, en vérité, que ce curé-là convertirait les ligueurs, s'il était à Paris.

Marianne rougit, et me regarda. Mes traits exprimaient sans doute du mécontentement. Elle baissa les yeux, et ne dit plus un mot. Je viens de le dire: les têtes commençaient à s'échauffer, et le curé s'en aperçut. Il se leva, et il prit les mains de Joseph et de Guite. « Soyez » heureux, leur dit-il, et puissiez-vous » vivre long-temps avec les enfans que » le ciel vous donnera. Joseph, si vous » avez un goût prononcé pour la chasse, » chassez les marmottes; ce plaisir-là » ne vous exposera pas. Je vais souvent, » le vendredi, chercher un terrier, et » quelquefois j'y trouve ma provision » du dimanche. Venez me prendre;

» nous nous amuserons ensemble,
» et je répondrai de vous à vos pa-
» rens. »

Il se retira et je le suivis. Je n'avais jamais entendu parler de la chasse aux marmottes, et je ne me doutais pas qu'on pût les manger. J'aime à me mettre des idées neuves dans la tête, et j'interrogeais le bon curé. Il n'était pas verbeux, et son latin n'était pas très-correct. Cependant je recueillis, à peu près, les renseignemens que je désirais obtenir.

Nous avons tous vu des marmottes, et nous croyons que cet animal n'a pas à se louer de la nature. Il tient, dans ses formes, de l'ours et du rat, qui ne sont pas ce que nous connaissons de plus séduisant. Il est cependant très-vraisemblable, plus que vraisemblable que la dame marmotte a

beaucoup d'attraits pour celui qui n'est pas mieux fait qu'elle.

Nous savons encore que les petits savoyards nous assurent qu'elles dansent. Ce mensonge innocent a pour objet d'obtenir du passant une petite pièce de monnaie. Les talens de la marmotte se bornent à se lever, et à se tenir debout, soutenue, par ses pattes de devant, sur le bâton de son jeune maître. C'est lui qui danse pour elle. en chantant, en soulevant et en laissant retomber, verticalement, son bâton en mesure.

Ce que je ne savais pas, c'est que la marmotte est la véritable institutrice des petits savoyards. Quand elle est libre, elle grimpe sur tous les objets qui se présentent. Elle se plaît surtout à monter entre deux parois de rochers, très-voisins l'un de l'autre.

Pour cela, elle se cramponne avec les pattes, et se soutient avec le dos. Il est évident que c'est d'elle que les Savoyards tiennent l'art utile de ramoner les cheminées; mais ce qui n'est qu'utile est peu considéré, et mal payé. Nous n'avons jamais vu de Savoyards caressés par de belles dames, ni faire leur fortune.

L'homme serait-il né ingrat? Le petit savoyard tourmente la marmotte qu'il apporte en France. Revenu dans ses montagnes, il poursuit ses institutrices à grands coups de bâton. Il ne faut pas d'autres armes pour s'immortaliser à cette chasse. Mais je m'aperçois que je ne suis pas méthodique; j'ai parlé de la marmotte civilisée, je devais commencer par peindre la marmotte de la nature.

Le beau sexe aime les petits chiens

et les petits chats. Il dédaigne la marmotte, qui a cependant, avec lui, un rapport, dont les hommes font le plus grand cas : c'est une extrême propreté. Elle s'enterre, comme le lapin, et sa retraite est meublée avec art. Elle est tapissée de foin, et d'une mousse fort épaisse. Elles en font une ample provision, pendant l'été. Les unes coupent l'herbe fine, les autres la rassemblent. Quelques-unes se mettent sur le dos, étendent leurs pattes en l'air, et forment ainsi une espèce de charrette. Leurs compagnes les chargent, et les traînent au terrier, par la queue. Si le fait est exact, on conviendra que les marmottes sont aussi industrieuses que les castors.

La chaleur de leur sang n'est qu'à dix degrés, et cependant elles vivent au milieu des neiges et des frimats.

Aussi, à l'approche de la mauvaise saison, elles s'enferment dans leur domicile; elles en bouchent la porte, avec tant de solidité, qu'il est plus facile de percer la terre dans les alentours que sur ce point. Là, elles sont dix à douze, roulées sur elles-mêmes comme un chapelet qu'on mettrait en paquet.

Elles n'ont porté chez elles aucune provision de bouche. La nature leur a appris qu'elles n'en auront pas besoin. Elles dorment pendant tout l'hiver, et d'un sommeil si profond, que souvent le chasseur les emporte chez lui sans les éveiller. Elles sont très-grasses alors, et il en est qui pèsent jusqu'à vingt livres. Leur chair, huileuse et musquée, est recherchée par les montagnards, qui ne sont pas délicats. Leur graisse est un remède puissant contre

les douleurs rhumatismales. Leur peau a très-peu de valeur.

La douce chaleur du soleil d'avril les réveille; mais dans la plus grande maigreur : leur graisse les a nourries pendant quatre ou cinq mois. Elles sortent alors; mais elles s'éloignent peu de leur terrier. Pendant qu'elles broutent, une d'elles est en vedette. Si celle-ci aperçoit un homme, un aigle, un chien, elle en avertit la troupe par une espèce de sifflement. Elles se hâtent de rentrer chez elles, et c'est la sentinelle qui ferme la marche

Elles ne produisent qu'une fois l'an, et leurs portées sont de quatre ou cinq petits. Celles qui échappent à la persévérance du chasseur, vivent neuf à dix ans.

Nous étions arrivés à la porte du presbytère. Le curé m'engagea à en-

trer. « Je ne vous crois pas, me dit-il,
» bien pressé d'arriver à Appenzell. Le
» canton d'Uri est digne de l'observa-
» tion du voyageur, quoiqu'il soit très-
» borné. — Oui, comme votre village
» et ses chaumières. — Les maisons de
» nos paysans n'ont pas besoin d'être
» grandes, parce qu'ils n'y sont guère
» que la nuit. Leur peu de solidité vous
» étonne. C'est l'effet de l'habitude où
» vous êtes de vivre dans de belles pri-
» sons de pierre, et dans des forte-
» resses. Là, vous étiez dépendans de
» tout ce qui vous entourait. Ces ca-
» banes paraissent belles à ceux qui
» les habitent, parce qu'ils n'ont rien
» vu de plus relevé, et qu'ils y sont
» libres. Si la guerre s'allumait entre
» l'Allemagne et la Suisse, ils quitte-
» raient, sans regret, une habitation,
» qu'ils ont bâtie en quinze jours, pour

» se retirer dans leurs forteresses. Les » voilà, ce sont ces montagnes, qui » font notre force, et qui ont toujours » été fatales à ceux qui sont venus nous » attaquer.

» Je vous répète l'invitation de ne » pas sortir du canton d'Uri sans avoir » vu ce qu'il offre de remarquable : » Altorf, lieu de la naissance de Guil- » laume Tell; la chapelle que lui a » élevée la reconnaissance nationale ; » le Saint-Gothard, la Reuss, le Saut- » du-Moine, le Pont-du-Diable, et la » vallée d'Ursern. »

Nous nous quittâmes satisfaits l'un de l'autre, et je me hâtai de retourner chez Makleer. J'entendis de loin le son d'une cornemuse, et je pressentis ce que j'allais voir.

Les jeunes garçons et les jeunes filles du village étaient venus féliciter Joseph

et Guite, ayant à leur tête le musicien du village, homme précieux, parce qu'il était le seul qui pût les faire danser. Le curé ne leur interdisait pas cet amusement, parce qu'il croyait que sauter n'est pas pécher, et que, d'ailleurs, c'est à ces bals champêtres que se préparent les mariages.

On dansait donc. Guite et Joseph se regardaient !... et ils sautaient comme s'ils n'avaient eu rien de mieux à faire.

Marianne s'était mêlée à ces jeux, et se faisait remarquer. Les petites filles paraissaient contentes d'elle, parce qu'elle leur marquait de l'amitié, et que partout les femmes aiment à être caressées. Les jeunes gens s'empressaient de lui présenter leurs mains, bien propres et bien dures, parce qu'elle était jolie et qu'elle dansait bien. La paisible Claire, assise sur un escabeau,

un enfant sur chacun de ses genoux, regardait ce riant tableau. Je pensai que peut-être elle n'avait jamais dansé qu'avec André.

« A propos d'André, où est-il donc? » Marianne quitta son danseur, et vint me dire, en me faisant une jolie petite révérence, qu'il était dans la maison. J'y entrai.

Ici le spectacle était changé. Werdaff, Makleer, et quelques vieillards, qui étaient venus se joindre à eux, commençaient à chanceler. La grand'-mère dormait dans un coin : elle n'avait pas la tête aussi forte qu'une bacchante; Gott et Bertrand étaient fermes à table. Je ne voyais pas André. Il rentra, bientôt, avec une cruche de notre mauvais vin de Saint-Gingolph. Il avait enlevé et mis en sûreté ce qui restait dans la chaumière de celui du

Rhône. « Dans l'état où les voilà, tout » leur est bon. Je ne veux pas qu'ils » épuisent ce que nous avons de meil- » leur, et qu'ils nous laissent la pic- » quette. — Supérieurement vu, ami » André. »

Je retournai voir la danse. Marianne vint me prier de lui faire l'honneur de danser avec elle. Le moyen de refuser Marianne! Je n'avais dansé de ma vie, et je m'en tirais mal, je le sentais. Les jeunes paysans se regardaient et souriaient: « Donnez-vous une entorse, » me dit Marianne, c'est le seul moyen » de finir tout cela. » Un homme qui a une entorse, a besoin d'un bras. Marianne me donna le sien; je boîtai bien bas, et elle me conduisit, je ne sais où, dans une touffe de verdure, que sans doute elle avait remarquée dans la journée. Quand nous fûmes là, je me dres-

sai, et complétement... Voyez où conduit une entorse!

Le jour commençait à baisser, quand nous allâmes nous réunir à la troupe joyeuse. On parlait de se retiter, pour pouvoir se livrer au travail le lendemain de bonne heure. On proposa d'aller faire le lit des mariés. Les mariés ne tenaient qu'au moment présent.

Nos vieux Silènes avaient entièrement cédé à la force des fumées bachiques. Ils étaient par terre, accrochés les uns aux autres, comme les marmottes dans leur terrier. André avait promis, le matin, à Joseph, qu'il coucherait le soir sur la peau d'ours, et Guite était disposée à trouver bons tous les lits qu'elle partagerait selon son cœur

Nous avions été proclamés, André et moi, les garçons d'honneur de la fête. Nous enlevâmes la peau d'ours, et c'é-

tait tout ce que nous pouvions porter. Cet ours-là était le géant des Alpes.

Le joueur de cornemuse prit la tête du cortége. C'est le privilége des ménétriers, ainsi que des tambours. Nous suivîmes tous l'instrument champêtre, en sautant. Nous arrivâmes ainsi a la cabane de Werdaff. La porte était ouverte. Nous avons déjà remarqué qu'on ne craint pas les voleurs en Suisse.

Un tas de paille reçut la peau d'ours, et les jeunes filles la jonchèrent de fleurs. Nous souhaitâmes une nuit heureuse aux mariés. On ne doit la souhaiter bonne qu'à ceux qui ont besoin de dormir.

« Voilà une noce, me dit André, » qui a singulièrement diminué nos pro- » visions. — Nous les renouvellerons. » — Quand? — Quand nous le pour- » rons. — En attendant, nous mange-

» rons du pain noir et du fromage. —
» Nous les trouverons bons en pensant
» aux heureux que nous allons laisser
» derrière nous. »

Nous allions partir. Les deux familles attendaient notre réveil, pour nous saluer, nous remercier et nous bénir. « Ne trouves-tu pas, André, que le pain
» noir commence déjà à blanchir? »

Nous aperçûmes bientôt le mont Saint-Gothard. Il est plus élevé, dit-on, que le Mont-Blanc et le Simplon. Mais quand l'imagination a été frappée deux fois, il est difficile qu'un objet de la même nature lui donne une troisième secousse. Nous regardions ce mont sans éprouver de sensation réelle. André a entendu dire qu'il est élevé de onze mille deux cent cinquante pieds au-dessus du niveau de la mer. « Vois
» donc quelle énorme quantité d'eau a

» dû tomber, pendant quarante jours,
» pour que la cime de cette prodigieuse
» montagne en ait été couverte. C'est
» sans doute là que s'est reposée l'arche.
» — Non, Monsieur, c'est, du moins
» je le crois, sur les montagnes d'Ar-
» ménie. — Et ces montagnes-là sont-
» elles comparables à celles-ci? — Ma
» foi, je n'en sais rien; ce que je sais,
» c'est que cela est écrit. — Mais l'au-
» teur du livre sacré n'a-t-il pas pu se
» tromper, comme géographe seule-
» ment? — Mais je crois, en vérité, que
» vous devenez hérétique. — M'en pré-
» serve le ciel! — Vous ne seriez pas
» le premier qu'on eût vu passer d'un
» extrême à un autre. — Tâchons de
» tout concilier. As-tu appris le grec
» chez tes Jésuites? Es-tu fort sur les
» racines? — Ah! vous voulez me faire
» étymologiste? Voyons, réfléchissons,

» examinons..... Hé parbleu, il existe
» une analogie frappante entre les deux
» mots Arménie et Gothard. On trouve
» des *a* et des *r* dans l'un et dans l'autre.
» — André, je crois que tu te moques
» de moi. — Mais ne m'en avez-vous pas
» donné l'exemple avec vos racines grec-
» ques? »

Un paysan, qui passa là, mit fin à notre discussion. Nous l'interrogeâmes non sur les étymologies, mais sur les phénomènes que présente le Saint-Gothard.

Nous ne nous arrêtâmes pas à la nomenclature des pics qui environnent la montagne principale, ni à celle des petites prairies que les bergers rencontrent sur ses flancs. Ce qui nous étonna, c'est que ce mont est couronné de vingt-huit petits lacs, qui ne gèlent jamais, et près desquels sont huit gla-

ciers. C'est là que sont les sources du Tésin, de la Reuss, du Rhône et du Rhin.

Des Bénédictins ont pensé qu'il vaut mieux être utile aux hommes, que de passer sa vie sur de vieux manuscrits. Ils ont délaissé leurs confrères, et ils sont venus fonder un hospice sur un flanc très-élevé de la montagne. Ils n'y connaissent pas l'abondance; mais ils partagent ce qu'ils ont avec les pauvres voyageurs. Ceux-ci sont sûrs d'être bien accueillis, et de trouver de bons lits, du pain et du vin.

Quand le bruit effrayant des avalanches se fait entendre, ces bons religieux sortent, munis de longues perches, et suivis de forts chiens, dont l'odorat est sûr. Ils sondent la neige, avec leurs perches, où les chiens s'arrêtent et grattent. Souvent, à force de

travail, ils retirent de ces abîmes des malheureux que l'avalanche avait engloutis. Ils les chargent sur leurs épaules; ils les portent à l'hospice, et ils leur prodiguent leurs soins. Bons et respectables prêtres, qui ont renoncé à toutes les douceurs de la vie, pour la conserver à d'autres!

Ils ne demandent rien à personne. Mais les riches savent que l'hospice ne se soutient que par des aumônes. Ils donnent pour eux et pour les pauvres.

« Ah! nous écriâmes-nous simultanément, combien ces bons pères sont au-dessus de nos Franciscains et de nos Jésuites! » En effet, qu'avons-nous constamment reconnu en eux? L'esprit de parti, d'intrigue, et de domination.

Je me souvins de Poitiers, de Poussanville et du père Guignard. Les opi-

nions du jésuite sur les rois, étaient loin d'être orthodoxes. Il avait oublié le *rendez à César ce qui appartient à César*.

Nous abandonnâmes les cimes pelées de ces montagnes, et les tristes forêts de pins, qu'on découvre, de loin en loin, sur leurs flancs. Nous entrâmes dans la vallée d'Ursern. Tout y est riant, animé, enchanteur. Tout y annonce l'aisance et le bonheur.

La nature se peint rarement en beau dans la Suisse. Nous passâmes promptement, de cette vallée de vie, dans un lieu de ténèbres et de mort. Les rochers de Teufelsberg semblaient avoir séparé, de ce côté du moins, l'heureuse vallée du reste du monde. L'homme y a forcé la nature. Il a ouvert, à force de travail, un passage à travers ces roches. Cette espèce de galerie a deux cents

pieds de long, sur douze de largeur et de hauteur. Nous nous enfonçâmes sous cette voûte noire et humide, et nous n'en sortîmes que pour être frappés d'un autre genre de terreur.

Nous arrivâmes au pont *du Diable*, que bien certainement le Diable n'a pas bâti. Mais il es composé d'une seule arche de soixante-quinze pieds d'ouverture. et quand l'imagination de l'homme est frappée, il en jaillit des fables.

Le pont n'est qu'une faible partie de la scène qui s'ouvre ici. Elle étonne, elle frappe, elle terrifie le voyageur. La Reuss tombe là de cent pieds de hauteur. avec un fracas épouvantable. Ce torrent, poussé dans des directions différentes, par l'inégalité des rochers, parcourt un espace de trois cents pas, avant que de tomber dans le lit qu'il

s'est creusé; c'est celui qui forme la continuité de la rivière.

Les rugissemens de cette cascade étourdissent, effraient le voyageur. La violence de la chute agite, frappe l'air, et produit une tempête locale, qui durera autant que les rochers qui en sont la cause première. Nous frémîmes en traversant le pont. Nous crûmes, un moment, que le vent allait nous précipiter dans le gouffre, et nous rîmes de nos frayeurs quand nous touchâmes à l'autre rive. Voilà l'homme.

Nous devions passer cette journée entière dans des alternatives de terreur et de sécurité. Nous entrâmes dans la gorge glacée, dite les Schollenen. La nature a perdu là son activité et sa vie. Aucune habitation humaine, le passage d'aucun oiseau, ne dissipent la tristesse profonde qui serre le voyageur.

Là, tout est silencieux, tout est néant. Des croix, plantées çà et là, nous avertirent que le sol que nous foulions pouvait s'ouvrir sous nos pas; qu'une avalanche allait, peut-être, nous engloutir à jamais.

Nous marchions avec précaution; nous cherchions, par des mouvemens irréfléchis, et cependant calculés par cet instinct qui ne nous abandonne jamais, à alléger le poids de notre corps. Nous ressemblions à ceux qui doivent traverser une rivière gelée, et qui ne connaissent pas l'épaisseur de la glace qui la couvre. Ils avancent un pied; ne l'appuient d'abord que légèrement; bientôt la pression devient plus forte, et si la glace résiste, ils portent le second pied en avant. Ils gagnent l'autre bord en tremblant, et toujours terrifiés par l'idée qu'ils ne sont séparés de

la mort que par une planche de glace qui peut se rompre à chaque instant. C'est ainsi que nous sortîmes de cette gorge affreuse, toujours poursuivis par les rugissemens de la Reuss. Le philosophe André, qui rit de tout, ne trouva pas un mot.

Nous étions sans cesse arrêtés par cette maudite rivière, qui semblait s'attacher à nous. De nouvelles cascades, moins terribles cependant que la première, nous fatiguaient sans interruption. Nos yeux cherchaient en vain un site agréable, sur lequel ils pussent se reposer. Des forêts de noirs sapins, dont les cimes se perdaient dans les nuages; des pointes de rochers pelés; d'autres montagnes formées de leurs débris, et s'écroulant par parties dans la Reuss; des ravins profonds, que sillonnent de nouveaux torrens,

tel est le spectacle qui nous poursuivait.

Je pensais à cette France que j'avais quittée, et je rêvais profondément. Je n'ai pas une pensée qui échappe à André. « En France, me dit-il, les dangers » sont sans cesse renaissans; ils sont ici » momentanés. Bien d'autres que nous » ont passé par ces tristes lieux. Ils ont » gagné le port: pourquoi n'y arrive- » rions-nous pas comme eux? »

Nous découvrîmes bientôt un pont plus extraordinaire que le premier. Il a dû être moins difficile à élever, quoiqu'il ne soit également composé que d'une seule arche; mais elle a quatre-vingt-dix pieds d'ouverture. Le pont du diable a été bâti sur des précipices, dont l'œil ose à peine sonder la profondeur. Celui-ci a pour base un terrein ferme et uni, où l'industrie

des ouvriers a pu se développer sans efforts.

J'ai fait plus haut quelques réflexions sur cette dénomination de pont du diable. Je ne les répéterai pas ici. Je dirai seulement que ce second pont s'appelle *le saut du moine.* Avant son érection, un moine qui fuyait avec une fille qu'il avait enlevée, fut arrêté en cet endroit par la rivière. Il prit la fille sur ses épaules, et franchit la Reuss d'un saut. Quel saut !

Gardez-vous de dire aux habitans que ce fait est controuvé. Ils ne vous lapideraient pas; mais ils s'éloigneraient de vous, comme autrefois on fuyait les lépreux.

Quand nous fûmes arrivés à l'extrémité du pont, nous nous arrêtâmes. Nous regardâmes devant nous, et à droite et à gauche, aussi loin que la

vue de l'homme peut percer. Nous cherchions des animaux, quels qu'ils fussent, et surtout un abri. Le chemin était difficile, mais battu; il devait nous conduire à quelque habitation. Excessivement fatigués, au moral comme au physique, nous étions impatiens de revoir des hommes. Nous sentions le besoin de quelque appui. C'est dans cette position qu'on sent combien l'homme de la nature a dû être malheureux, et combien nos premiers ancêtres ont eu raison de se réunir en corps de société. L'état social a de graves inconvéniens, sans doute; mais l'isolement absolu a quelque chose d'affreux.

Marianne avait été silencieuse jusqu'alors. Tout à coup elle poussa un cri que nous répétâmes tous: un hameau! un hameau! Nous n'aperce-

vions encore que de la fumée; mais elle devait s'élever d'un châlet ou d'une cabane.

Nous commençâmes à respirer librement. Nous nous embrassâmes tous, comme des infortunés qui viennent d'échapper au naufrage, et nous retrouvâmes des forces. Nous continuâmes d'avancer, et bientôt les opinions furent partagées. C'est du brouillard, disait l'un; c'est de la fumée, disait l'autre; c'est un nuage, ajoutait un troisième. Ainsi le pilote égaré croit toucher au port, et va se briser contre un écueil. Le fond du tableau pouvait ne nous offrir enfin que des rochers.

Un léger coup de vent purifia l'air, et nous vîmes distinctement la fumée monter en serpentant. Nous jetâmes tous un cri de joie; nous ne marchâmes plus; nous courûmes.

Bientôt nous découvrîmes les tuyaux des cheminées; de cent pas plus loin nous aperçûmes les couvertures, et enfin des portes et des fenêtres.

Nous entrâmes, rayonnans de joie, dans le village de Wasen. Les habitans nous jugèrent aussitôt. Nos costumes étaient suisses, mais de différens cantons, et nous n'en avions pas de celui d'Uri. Ces bons villageois sentirent ce que des étrangers avaient souffert de fatigues, de quelles craintes ils avaient été tourmentés, et ils vinrent en foule nous offrir leurs services. En un instant nos mulets furent dételés, et conduits nous ne savions où. Des mains caressantes nous prirent deux par deux; et nous introduisirent dans les châlets les plus apparens. Les chariots restèrent sur la place du village. Ils étaient là comme chez nous.

On s'empressa de nous offrir du beurre, des œufs, du fromage et du petit-lait. Nous nous étions promis de n'être plus à charge à ces bons Suisses; mais nous étions si contens de nous retrouver avec des hommes! nous dédommageâmes nos hôtes, en leur présentant quelques bouteilles de notre meilleur vin. Ils n'en buvaient pas souvent, et le présent leur fit un grand plaisir.

Ils ne voulurent pas nous laisser coucher dans nos chariots. En un tour de main, ils eurent enlevé et placé nos lits dans leurs châlets. Oh, comme on dort, quand on est las, qu'on a été inquiet, et qu'on se trouve en sûreté!

Nous poussâmes le lendemain jusqu'à Silenenen, et le surlendemain nous arrivâmes à Altorf, chef-lieu du canton d'Uri.

Ce bourg est considérable. Il est l'entrepôt du petit commerce d'échange, que font entre eux les habitans du canton, et il y circule un peu d'argent de bas aloi. On y trouve des ruines de fortifications, qui ont été élevées lors des guerres de l'insurrection helvétique. Altorf est situé dans une vallée, et sa position rendait cette mesure indispensable à des gens qui voulaient conserver le berceau de Guillaume Tell. Il ne reste de tout cela qu'une tour qui lui est consacrée, et qui porte son nom. Elle est entretenue avec le plus grand soin. On nous a fait voir la place où était le tilleul auquel le héros suisse attacha son fils pour abattre la pomme que la tyrannie avait placée sur sa tête. Cet arbre existait encore deux cent cinquante ans après sa mort.... dit-on.

On nous conduisit près de la pointe du rocher, d'où Tell perça le tyran, après avoir repoussé, du pied, sa barque au milieu des flots. Nous avons différentes versions sur cet événement. Il n'y en a qu'une à Altorf, et il faut bien se garder d'en attaquer l'authenticité. On nous mena ensuite au pied du Sélisberg. Nous y vîmes trois sources, qu'on nomme sacrées, parce qu'elles jaillirent de terre au moment où les premiers conjurés, en faveur de la liberté, se lièrent par un serment solennel. Il faut des fables au peuple, nous l'avons déjà dit. Plus elles sont incroyables, et plus il y tient.

Un monument, vraiment recommandable, est la chapelle gothique, que la reconnaissance publique érigea à la mémoire de Tell, trente-un ans après sa mort....., dit-on. Il fut incontesta-

blement un des fondateurs de la liberté, et il mérita cet hommage.

L'an 1388, le lendemain du jour de l'Ascension, on célébra une première messe dans cette chapelle, et on y compta cent quatorze vieillards qui l'avaient connu. On continue d'en dire une tous les ans, et la chapelle est trop petite pour contenir ceux qui s'y présentent. Nous priâmes devant la porte de la chapelle, pour le maintien de la liberté helvétique. Elle sera inattaquable, tant que les Suisses conserveront leurs mœurs simples et pures.

Nous rentrâmes dans le bourg, et on nous découvrit l'image du grand homme, grossièrement taillée de son vivant. C'est pour les habitans d'Altorf, le plus précieux des monumens consacrés à la mémoire de Tell. C'est,

par cette raison, le dernier qu'ils montrent aux étrangers.

Nos guides s'en approchèrent le bonnet à la main. Nous ôtâmes nos chapeaux, et ils nous sourirent.

Claire avait regardé ces différentes choses avec son sang-froid ordinaire. Marianne, toujours folâtre, jouissait de tout en étourdie: elle louait, ou blâmait gaîment, et au hasard. Fort heureusement on ne l'entendait pas, j'en étais sûr. Elle se permit de critiquer l'image de Tell. Elle ne manquait pas de me regarder, quand elle émettait une pensée qui sortait de la classe de ses habitudes. Je lui marquai le mécontentement le plus prononcé : le landamman, premier magistrat du canton, venait de nous joindre, et il pouvait entendre quelques mots de français. La pauvre petite fit, à l'i-

mage, une révérence jusqu'à terre, et le landamman lui demanda la permission de l'embrasser : il était connaisseur.

« Tout le monde fait des fautes, lui » dit-il en très-bon français, et il est » toujours beau de les réparer. » Nous restâmes tous muets d'étonnement. « Vous êtes sans doute logés? » Nous nous étions arrêtés à un cabaret, qui avait quelque apparence, et, après avoir pris un léger repas, nous avions parcouru le bourg et ses environs.

C'est une bonne fortune que trouver, en pays étranger, quelqu'un qui entende sa langue, et la conversation s'engagea aussitôt. Le landamman nous demanda qui nous étions, d'où nous venions, et où nous allions. « Ces questions, ajouta-t-il, sont de pure curiosité. Chacun est libre de faire ici ce

» qu'il veut, pourvu qu'il se soumette » aux lois du pays, et qu'il ménage les » opinions des habitans. » Il adressa ces derniers mots à Marianne, en lui souriant. Elle rougit, et baissa les yeux.

Quand il sut qu'André avait connu personnellement Gaspard de Coligny; que j'avais vécu familièrement avec le maréchal de Biron; que j'avais approché Henri III et le roi de Navarre; que j'avais eu des relations avec le duc de Guise, il fut étonné à son tour. Cependant il paraissait avoir soixante ans, et cet âge n'est pas celui de la confiance. Il nous fit beaucoup de questions de détail, parce que, disait-il, il aimait à parler de la France. Nous vîmes bien qu'il colorait, d'un prétexte, le désir de s'assurer que nous n'étions pas des aventuriers.

Nos réponses furent claires, précises. Nous lui apprîmes même des choses dont il ne pouvait avoir d'idées, quel qu'il fût, et qui se liaient naturellement aux faits que nous lui racontions. Il nous marqua alors de la considération, et il se mit à conter à son tour: cela était juste.

Catherine de Médicis opposait tantôt les protestans aux catholiques, tantôt les catholiques aux protestans. Elle ne voulait écraser aucun des deux partis, parce que leurs divisions la rendaient nécessaire à son fils Charles IX, et maintenaient son autorité. Ainsi, les vues particulières des grands décident du sort des peuples.

En 1566, Condé et Coligny avaient des troupes nombreuses et redoutables. Une bataille gagnée pouvait les rendre dangereux. Catherine résolut

de rallumer la guerre civile, et elle rechercha l'appui des puissances étrangères. Six mille Suisses entrèrent en France, commandés par le général Phiffer. M. Zambeck, notre landamman, était capitaine dans un de ces régimens.

Il nous raconta comment les Suisses délivrèrent et conduisirent à Paris le roi et la reine mère, que Condé et Coligny furent au moment d'enlever à Monceaux; il s'étendit, avec complaisance, sur leur bravoure, et les savantes manœuvres de Phiffer, qui décidèrent de la bataille de Saint-Denis. La victoire des royalistes ne fut suivie d'aucun résultat, parce que la reine d'Angleterre, Élisabeth, envoya, au prince de Condé, des troupes et de l'argent. La balance était devenue à peu près égale entre les catholiques et

les réformés. Catherine cessa de craindre Coligny et les Guises, et elle signa la paix, à Longjumeau, en 1568. Les Suisses rentrèrent alors dans leurs montagnes.

M. Zambeck avait vécu deux ans en France, et il était tout simple qu'il parlât bon français. Mais il fallait connaître ces détails-là pour convenir que la chose la plus étonnante, peut finir par s'expliquer tout naturellement.

Le landamman finit par nous engager, avec cordialité, à loger chez lui, et nous acceptâmes sa proposition avec plaisir. Quelques raisons qu'on ait de s'éloigner de sa patrie, on est français partout, et nous aimions à entendre un étranger, qui parlait de la France avec éloge.

André sortit pour aller donner ses ordres à Bertrand. M. Zambeck offrit

son bras à Marianne, selon la mode de France, dit-il, et il nous conduisit chez lui. Marianne marchait la tête haute, et semblait dire aux passans : Votre premier magistrat me marque de la considération, et j'ai droit à la vôtre. La vanité est un sentiment inné chez les femmes, de tous les climats et de toutes les classes.

La maison de M. Zambeck est très-propre, et n'a rien de recherché. Ses meubles sont ceux d'un Suisse qui vit dans l'aisance, et une petite bourgeoise de Paris dédaignerait de s'en servir. Le canton d'Uri est très-borné. Mais Zambeck en est le premier magistrat. et César disait qu'il vaut mieux être le premier dans une bicoque, que le second dans Rome. D'après cette assertion, notre landamman était fort au-dessus de nos plus grands seigneurs,

et il n'en était pas plus fier. C'est à sa modestie, à sa simplicité, autant qu'à ses talens administratifs, qu'il a dû l'honneur d'être nommé, pour deux ans, chef de sa petite république. Les Suisses sentent la nécessité d'être gouvernés; mais ils ne veulent pas de maîtres.

La plus parfaite égalité règne à Altorf. Le landamman, le bourgmestre n'y sont quelque chose que lorsqu'ils remplissent leurs fonctions, et si alors ils voulaient se permettre un acte arbitraire, le nom de Guillaume-Tell les arrêterait aussitôt. Il a, en Suisse, à Altorf surtout, la force de l'ancienne clameur de *haro*, en Normandie.

La porte de Zambeck est toujours ouverte, comme celles de tous les habitans du bourg. Ils entrent librement chez lui, leur pipe à la bouche, s'as-

soient à son foyer, et le consultent sur leurs affaires, comme un fils demande des conseils à son père. La seule distinction, qu'ils lui accordent, est de lever leur bonnet quand ils entrent et qu'ils sortent.

Madame Zambeck les reçoit toujours avec cordialité, quelque chose qu'elle ait à faire. Elle leur avance un escabelle bien propre; elle s'informe de la santé de leurs femmes et de leurs enfans, et elle retourne à ses travaux Cette politesse-là est dans la nature.

Elle nous fit tous mettre à table. sans exception. Là, les domestiques mangent avec leurs maîtres. Compagnons de leurs travaux, ils le sont aussi de leurs jouissances. La seule distinction, qui existe entre eux, est dans le silence rigoureux que les domestiques observent pendant le repas. C'en

est une bien marquée, pensai-je, et que devrait exclure le système d'égalité absolue.

Zambeck s'aperçut que je regardais ses domestiques, et que je paraissais réfléchir. Il était pénétrant. « Nous » gouvernons ces gens-là paternellement, me dit-il, et, en Suisse, les » enfans ne parlent, à table, qu'après » en avoir reçu la permission de leur » père ou de leur mère. » Ces bons Suisses ont réponse à tout.

Nous fêtâmes le beurre que Madame Zambeck avait fait elle-même; des œufs frais qu'elle avait levés, et toutes les cotelettes d'un mouton qu'elle avait fait griller. Le pauvre animal devait jouer un grand rôle à ce dîner-là. Un de ses gigots parut pour terminer le repas. « Nous avons soin, me dit » Zambeck, de ne rien servir qui pré-

» sente des morceaux de choix. Mais, » si nous avons une volaille, je la dé- » coupe, le plat circule, et chacun » prend ce qui lui convient. »

M. le landamman a d'assez bon vin; mais il est rare dans le pays, et on l'y réserve pour les grands jours. Le magistrat en vida une bouteille avec André et moi, quand les domestiques furent retirés. Ils avaient bu de l'hydromel, et nos dames du petit-lait.

On cause nécessairement, quand on ne boit pas de manière à s'égayer. « Vous avez pu remarquer, nous dit » Zambeck, que l'hospitalité ne s'exerce » pas, à Altorf, avec l'empressement » et la franche cordialité que vous » avez rencontrés jusqu'ici. La plupart » des habitans font un commerce qui » n'a rien de brillant, mais qui est lu- » cratif. Ils partagent nécessairement

» leur aisance avec les ouvriers qu'ils
» emploient, et ils contribuent à faire
» vivre les cultivateurs. Ainsi, le bien-
» être des marchands s'étend de proche
» en proche; et, quand on en est là,
» la cupidité commence à naître, et
» on s'occupe peu des autres. Peut-
» être le désir de parler de la France,
» avec vous, est-il le plus puissant des
» motifs qui m'aient déterminé à vous
» recevoir chez moi.

» Il est certain, dit André, que Ber-
» trand et Gott ont rassemblé des pro-
» visions de bouche, choisies; mais ils
» les ont payées très-cher.

» Hélas! reprit Zambeck, il est mal-
» heureusement trop vrai que tout dé-
» génère. Nous sommes loin du temps
» où un Suisse vendit un florin un des
» plus beaux diamans qui existent.
» Que sera-ce quand l'abondance mul-

» tipliera les besoins factices, et les
» désirs qu'ils provoquent? Les femmes
» introduiront le luxe, et pour leur
» plaire, il faudra les imiter. On tour-
» nera en ridicule ceux qui respecte-
» ront nos lois somptuaires, et, peut-
» être, les magistrats seront les pre-
» miers à les violer. Or, le luxe res-
» serre le cœur, et éteint l'esprit public.
» On n'est plus libre, on n'est plus digne
» de l'être, quand on est soumis à des
» fantaisies, auxquelles on attache de
» l'importance. Cette époque est en-
» core éloignée, mais la force des
» choses l'amènera.

» Cependant les Suisses conserve-
» ront l'intégrité de leur territoire,
» quelle que soit la dépravation des
» mœurs. Nos montagnes servent de
» barrière à l'Allemagne, au Piémont
» et à la France. Ces puissances ne

» souffriront jamais qu'une d'elles les » franchisse. » M. Zambeck est un homme plein de raison et de jugement.

Il n'eût pas proclamé, sans doute, ces tristes vérités, si d'autres que nous eussent pu l'entendre. Au reste, la liberté helvétique durera plus que nous et nos enfans. Leurs descendans prendront leur parti... Hé, mais, suis-je déjà amolli et égoïste? Ai-je trouvé, à Altorf, une nouvelle Capoue? C'en est une, sans doute, si je la compare aux déserts qui environnent les ponts du Diable et du Saut-du-Moine.

En attendant la corruption qui doit anéantir la liberté Helvétique, les Suisses se couchent de bonne heure, et nous nous retirâmes dans les logemens qui nous étaient assignés. « Qui donc a réglé le mien? — C'est

» moi. Monsieur, me répondit Ma-
» rianne, avec une petite révérence et
» un sourire qu'elle sait rendre si pi-
» quans. — Ah! c'est vous? — Oui,
» Monsieur. Voilà votre chambre.
» c'est la plus belle; le cabinet est pour
» moi. » C'est un esprit tentateur que cette petite fille-là..... Un coup de tonnerre, une baume, une entorse, un logement..... Mais elle est si jolie!

Le lendemain, de grand matin, nous prîmes congé de nos hôtes, et nous partîmes. M. Zambeck nous avait parlé du canton de Glaris, de ses vallées, de ses torrens, de ses montagnes, de ses glaciers. J'avais assez vu de tout cela. Aux saillies et aux enfoncemens près, qui sont variés à l'infini, tous ces objets se ressemblent; ils ont un air de famille, et leur aspect uniforme devient fatigant. Il y a, dit-on, des

voyageurs, dont l'admiration est inépuisable, tant mieux pour eux. Je m'enfermai dans mon chariot, et j'y dormis d'un profond sommeil : j'en avais besoin.

Nous commencions aussi à nous fatiguer de notre vie nomade. Elle durait depuis long-temps, et on compte les jours, quand on les trouve longs. Nous résolûmes de ne plus nous détourner, pour voir quelque chose que ce fût, et de suivre la ligne droite, autant que nous le permettraient les rocs à pic, les ravins et les torrens.

Nous ne regardions plus autour de nous que machinalement. Cependant André trouvait toujours l'occasion de philosopher, soit qu'il vît quelque chose, soit que le mauvais temps nous contraignît à nous renfermer dans nos

chariots..... Il n'y eut plus de coup de tonnerre.

Nous avancions dans le canton de Glaris. André fit arrêter tous nos équipages, pour me faire remarquer que si des révolutions épouvantables ont formé les montagnes, des tremblemens de terre, dans des temps moins éloignés, ont détruit, en partie, l'ouvrage des premiers. En effet, il me fit voir des débris de rochers qui couvrent les flancs d'une montagne, dont la cime se perd dans les nuages. Un passant nous dit qu'elle se nomme la Sand-Alpe, et qu'elle a quatre lieues d'élévation. « Vous sentez bien, Monsieur, » que ces masses, qui ont fait partie du « grand tout, n'ont pu se détacher » d'elles-mêmes. — Je sens que tu » t'arrêtes, avec complaisance, sur » l'image du chaos, et je n'aime pas à

» m'attrister, quand je peux faire au-
» trement. Bertrand, marchons, » et je me tournai vers Marianne. Elle a quelque chose de plus riant que des rocs pelés, entassés les uns sur les autres.

Nous arrivâmes à Glaris, chef-lieu du canton, situé presque à ses frontières du côté de Saint-Gall; nous y renouvelâmes nos provisions.

Le pays de Saint-Gall est enclavé dans la Suisse, et n'en fait point partie; il est soumis à l'autorité souveraine d'un abbé. Ce pays s'étend de celui des Grisons au lac de Constance, et du lac de Zuric aux frontières d'Allemagne, dont il est séparé par le Rhin. Cette contrée a presque autant d'étendue que le canton de Berne.

En 630, un Écossais, nommé Gall, vint prêcher l'Évangile dans les mon-

iagnes de l'Helvétie. Après avoir beaucoup voyagé, inutilement, ou avec succès, il vint se reposer dans le pays dont nous parlons, et il s'y bâtit un ermitage sur les bords de la Steinach. Il y fit des prosélytes, qui, après sa mort, en firent un saint. Cela devait être.

Quatre-vingts ans après, des Bénédictins, écossais et anglo-saxons, voulurent s'établir dans l'ermitage qu'avait sanctifié Gall, et dont il ne restait plus de vestiges. Il est présumable qu'ils choisirent, dans les environs, un lieu commode et sûr, et ils y bâtirent une maison. Cette maison devint, avec le temps, la ville de Saint-Gall.

Ces religieux, instruits et laborieux, fondèrent une école, qui devint bientôt célèbre. Les plus grands personnages, les seigneurs allemands surtout,

y envoyèrent leurs enfans. Ils y apprenaient le grec, le latin, les mathématiques, les règles de la poésie, et de la musique.

C'est à ces moines respectables que nous devons ce qui nous reste de Quintilien, la Satyre de Pétrone, le *Silius italicus*, le *Valerius Flaccus*, les deux Traités de Cicéron, *de Legibus*, et *de Finibus;* l'ouvrage d'Ammien-Marcellin. et la conservation de beaucoup de poésies allemandes des dixième, onzième, douzième et treizième siècles.

Des forêts furent abattues, des terres, d'une vaste étendue, furent défrichées, et l'humble retraite des sciences devint le séjour des richesses et des plaisirs. Tout dégénère avec le temps, comme l'a judicieusement remarqué notre bon landamman Zambeck.

Des moines allemands, ambitieux et guerriers, convoitèrent la crosse abbatiale de Saint-Gall, et s'en saisirent. Ils asservirent d'abord les villages voisins de l'abbaye, et les muses disparurent avec la liberté. Des seigneurs allemands succédèrent aux derniers abbés, et ils étendirent leurs conquêtes. Ils les poussèrent enfin jusqu'aux limites que nous venons d'indiquer.

Le petit canton d'Appenzell fut long-temps enclavé dans les États de l'abbé de Saint-Gall. L'excès de l'oppression poussa ses habitans à secouer le joug intolérable, qui pesait sur eux. Ils s'insurgèrent en 1407; l'abbé fit marcher ses troupes contre eux; les soldats de l'Église ne sont pas redoutables; les Appenzellois les battirent, et se proclamèrent libres. Ils le furent en effet, parce qu'ils avaient voulu

l'être, ou mourir les armes à la main.

En 1489, l'abbé régnant essaya de les soumettre, et telle était son opulence, qu'il soudoya des troupes allemandes, et les fit entrer dans l'Appenzell. La lutte fut terrible et longue. Les Appenzellois firent des prodiges de valeur, et chassèrent les ennemis de leur territoire. Ils se réunirent alors à la ligue Helvétique, et les autres cantons menacèrent l'abbé de Saint-Gall de le chasser de ses États, s'il osait attenter de nouveau à la liberté du canton d'Appenzell. L'abbé reconnut son indépendance.

Je n'avais pas oublié le malheureux serf de l'abbé de Saint-Claude, déchiré à coup de fouet, pour une faute légère, et je demandai à André si nous serions obligés de passer par la ville de Saint-Gall. Il n'était pas meilleur géographe

que moi : il ne pouvait tout savoir. Nous arrêtâmes un paysan qui passait, sa bèche sur l'épaule. Il nous salua profondément, à plusieurs reprises. Qu'eût-il fait, si nous eussions été revêtus de nos costumes de cour? Le despotisme s'étend, de proche en proche, et le dernier de ses valets fait trembler l'homme qui vaut mieux que lui. Ce pauvre serf nous apprit que nous serions encore éloignés de la ville capitale quand nous entrerions dans le canton d'Appenzell. Je lui donnai un écu d'argent, et il me remercia à genoux.

Nous devions passer la nuit à Wildhauss, et entrer demain, de bonne heure, dans la terre promise, ou du moins dans celle que nous nous promettions; mais y arriverons-nous? L'abbé de Saint-Claude est soumis aux lois de l'Espagne; celui de Saint-Gall

est souverain. Si nous étions arrêtés par quelques-uns de ses drôles..... « Bertrand, mettez nos armes en état. » Marianne me ferma la bouche, avec sa main, peut-être, et elle me pressa dans ses bras. Je ne sais comment elle arrange tout; mais depuis deux jours elle est établie dans mon chariot. Ce n'est pas ma faute.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS LE CINQUIÈME VOLUME.

Chap. Ier. Départ pour la Suisse. . . 1
Chap. II. Suite de notre voyage. . . 56
Chap. III. Métamorphose, partie de pêche, et autres événemens. . . . 112
Chap. IV. Les Crétins. Le coup de tonnerre. 162
Chap. V. Les chamois. Histoire de Joseph. 214
Chap. VI. Noces de Joseph. Statistique du canton d'Uri 274

LA SAINTE LIGUE,

OU

LA MOUCHE.

—

TOME SIXIÈME.

IMPRIMERIE DE A. BARBIER
RUE DES MARAIS, N. 17

LA SAINTE LIGUE,

OU

LA MOUCHE,

POUR SERVIR DE SUITE AUX ANNALES DU FANATISME, DE LA SUPERSTITION ET DE L'HYPOCRISIE.

PAR PIGAULT-LEBRUN,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ PHILOTECHNIQUE.

TOME SIXIÈME.

PARIS.

J.-N. BARBA, ÉDITEUR,
GALERIE DE CHARTRES, DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS.

G.-E. BARBA FILS, ÉDITEUR,
RUE DE SEINE, N. 33.

1829.

LA SAINTE LIGUE,

OU

LA MOUCHE.

CHAPITRE PREMIER.

La troupe nomade entre dans le canton d'Appenzell.

Nous touchâmes enfin ce sol que nous cherchions depuis si long-temps. Nous saluâmes cette terre qui devait nous nourrir, et où nous devions vivre et mourir libres, si toutefois il est

permis à l'homme de compter sur quelque chose.

Nous parlions un allemand, très-peu correct, et mêlé de gallicismes; mais nous pouvions comprendre ce qu'on nous disait, et nous faire entendre avec facilité.

L'homme de Saurigny devait être le premier en tout. Il avait fait des progrès qui nous paraissaient étonnans, et qui, toutes réflexions faites, n'avaient rien d'extraordinaire. Il avait eu de longs tête à tête avec sa femme, et les époux les plus unis n'ont pas toujours quelque chose de nouveau à se dire. André méditait, pendant que Claire bâillait ou dormait.

Nous n'avions plus besoin d'interprète, et il fut décidé que Gott serait reléguée à la cuisine. C'est ainsi que lorsque la dernière pierre d'un pont

est placée, on jette à l'eau la charpente qui le soutenait. Ingrats!

Nous résolûmes d'aller dîner à Appenzell, chef-lieu du canton, et cela n'était pas difficile. Ce petit pays n'a que dix lieues de longueur d'orient en occident, sur six à sept du midi au nord. Il ne touche à la Suisse par aucun point. Il est enclavé dans les États de l'abbé de Saint-Gall, et la Souabe, et cependant il est libre, et aucune puissance n'ose entreprendre de l'asservir. Les douze autres cantons accourraient pour le défendre.

Nous nous arrêtâmes sur la place du bourg, et nous sautâmes gaîment à terre. Quatre chariots et six mulets réunis sont une nouveauté dans le canton d'Appenzell, et les bons habitans nous entourèrent aussitôt. Ils nous offrirent leurs services, et, en attendant

notre réponse, ils dételaient nos mulets, remisaient nos chariots.

Au milieu de ce peuple bienfaisant, étaient deux hommes, qui n'avaient de remarquable que leur inaction. C'étaient cependant le landamman et le bourguemestre. Ils paraissaient se consulter.

Ils nous abordèrent enfin, avec la formule d'usage : salut, hommes libres : notre costume suisse déposait en notre faveur. C'est ainsi que se saluent toujours deux Appenzellois, qui se rencontrent, n'importe où. Cela veut dire : souvenons-nous de ce que nous sommes, et de ce que doivent être nos enfans.

La conversation s'engage facilement entre des hommes, dont les uns sont curieux, et les autres ont besoin de conseils et d'appui. Il fallut répéter à ces

magistrats la longue histoire que nous avions racontée au landamman d'Altorf, et à quelques autres. Nous comptions sur des marques d'affection, ou au moins de bienveillance. Les figures des deux magistrats se contractèrent. Leurs regards exprimaient l'embarras, qu'éprouvent toujours d'honnêtes gens, qui ont quelque chose de désagréable à annoncer. Nous nous regardâmes, André et moi, avec l'étonnement que devait nous causer une réception à laquelle nous étions loin de nous attendre. Que vont-ils nous annoncer? Allons-nous perdre le fruit de tant de fatigues, et de privations?

Le landamman prit la parole. « Vous » allez être logés, et vos hôtes partage- » ront avec vous ce qu'ils ont. Allez » dîner, nous raisonnerons ensuite. » Quel début, dis-je, en français, à mon

» philosophe! Il n'est pas gai, me ré-
» pondit-il. Au reste, si nous sommes
» mal ici, le chemin qui nous y a con-
» duits nous ramènera où nous vou-
» drons. »

Nous fûmes casés dans quatre maisons différentes, et nos hôtes nous reçurent avec cette cordialité franche, dont nous avions pris la douce habitude, depuis notre entrée en Suisse. Comment de si bonnes gens se sont-ils donné des magistrats d'un caractère sec et dur?

Nous avions partagé, partout, nos provisions avec nos hôtes, et ils avaient paru sensibles à ce procédé. Nous crûmes devoir continuer de répondre ainsi aux marques d'amitié qu'on nous prodiguait. Bertrand distribua partout le pain d'avoine pure, le poisson mariné, et le vin du Rhône. Tout cela fut trouvé

excellent. Les hommes portèrent nos santés, debout, et la tête découverte. Nous nous levâmes, le chapeau à la main, et nous gardâmes cette position jusqu'à ce que celui qui nous saluait eût fini de boire. Nous avions cru répondre à une politesse par une autre, et nous avions deviné l'usage du pays. Ils nous prirent la main, et la secouèrent avec force. Cela signifie : Nous sommes contens de vous.

Le vin circulait; les hommes oubliaient le travail de l'après-dîner; les femmes avaient quitté leur rouet; Marianne chantait une chanson allemande, que Gott lui avait apprise, lorsque le landamman et André entrèrent.

« Je trouve ici, dit le magistrat, le » désordre qui m'a blessé dans les trois » autres chalets. On ne vous a fait aucune » observation dans les cantons où vous

» n'avez fait que passer. Vous voulez
» vous faire naturaliser dans celui-ci, et
» vous commencez par y porter la cor-
» ruption. Voilà des hommes qui négli-
» gent leur travail des champs; des fem-
» mes qui abandonnent leur ouvrage et
» les soins de leur ménage. Cette vie in-
» convenante est admise dans les pays de
» servitude : il faut que l'esclave s'étour-
» disse sur sa position. Ici, tout cela
» est déplacé et dangereux. Les lois
» somptuaires du pays séviraient contre
» vous, si vous n'étiez étrangers.

» L'hospitalité, cette vertu du pau-
» vre, est pratiquée et encouragée dans
» ce canton. Mais elle doit avoir des
» bornes, et je ne peux souffrir que
» vous épuisiez, en une semaine, le pro-
» duit des sueurs de mes administrés.
» Vous partirez demain.

» Mais, Monsieur, répondit André,

» nous ne voulons être à charge à per-
» sonne, nous travaillerons. — Et pour
» qui? Chacun cultive sa petite pro-
» priété, et si ses bras ne suffisent pas,
» il a des domestiques, à qui il n'ôtera
» pas leur pain pour vous le donner. —
» Nous achèterons de la terre. Nous
» avons dans l'un de nos chariots, qua-
» rante-quatre mille livres en or. —
» Vous achèterez de la terre! vous allu-
» merez la cupidité dans des cœurs. qui
» ne la connaissent pas. Éblouis par
» l'aspect de votre or, ces bonnes gens
» renonceront à l'héritage que leur ont
» laissé leurs pères, et quand ils en au-
» ront mangé le prix, que deviendront-
» ils? des vagabonds, qu'il faudra chas-
» ser du canton.

» Le mal gagnera, de proche en pro-
» che, car avec vos quarante-quatre
» mille livres vous finirez par agglomé-

» rer toutes nos possessions. La liberté
» périra, parce qu'elle ne peut exister
» chez un peuple corrompu. Les Ap-
» penzellois deviendront la proie de
» l'abbé de Saint-Gall, ou de quelques
» seigneurs de la Souable. Ils devront
» leurs fers et leur avilissement à trois
» ou quatre Français, qui ont rêvé la
» liberté, et qui ne la connaissent pas.
» Je vous déclare que si, de ce moment
» à celui de votre départ, vous laissez
» apercevoir votre or, je le ferai jeter
» dans la Sitter, avec les formalités
» voulues par la loi. » Il sortit.

« Nous voilà bien, dis-je à André. —
» Mais nous ne sommes pas si mal. Nous
» retournerons à Genève. On y fait
» bonne chère, et nous y trouverons
» beaucoup des usages de la France.
» — Mais Calvin! — Mais la nécessité?
» et puis, vous n'êtes plus dévôt. —

» Et si le duc de Savoie s'empare de » l'État de Genève? —C'est le pis aller. » Alors nous irons chercher la liberté » en Hollande. Nous nous y ferons » marchands de canelle, de gingembre » et de hareng. »

On vint nous dire que le landamman venait d'assembler le petit conseil. « Ah, mon Dieu, m'écriai-je, ils » vont nous faire arrêter! — Ils n'en » ont pas le droit, nous dit notre hôte; » et puis, pourquoi vous arrêter, puis- » que vous partez demain? »

Qu'on dût le faire, ou non, Marianne se pressait contre moi; elle soupirait; elle me regardait d'un air attendri. André chantait le couplet que nous avions composé à Montereau; Bertrand sifflait; Claire bâillait; moi, je boudais. Le danger nous avait tous rassemblés.

Il nous paraissait clair que le petit conseil s'occupait de nous, et la séance durait depuis deux heures. « Vous verrez, dit André, qu'ils discutent pour » arrêter si nous partirons demain, » avant ou après que nous aurons dé- » jeuné. — Oh, tu ris de tout. — Il n'est » pas d'événement qui n'ait son côté » plaisant, et c'est celui-là qu'il faut » saisir, quand on veut vivre sans sou- » cis. »

Un *bourgeois*, membre du petit conseil, vint nous dire que l'assemblée nous mandait. Nous le suivîmes, André en chantonnant, moi en faisant des réflexions pénibles sur notre position.

Nous entrâmes dans une vaste salle enfumée, dont les murs n'avaient, pour décoration, qu'un crucifix. Au milieu était une grande table de chêne, noircie

par le temps, sur laquelle étaient un registre, des plumes et une écritoire de plomb. Le landamman présidait l'assemblée, et toutes ces figures avaient un air sévère qui n'était pas propre à me rendre ma gaîté.

André qui aime ses aises, trouva une escabelle, derrière lui, et la prit. Le landamman lui dit avec beaucoup de dignité. « La puissance souveraine réside » dans le peuple. Le petit conseil, dont » les membres sont nommés par lui, » est une fraction de la souveraineté. » Levez-vous, et écoutez, avec respect, » ce que j'ai à vous dire.

» Approchez-vous, avec moi, de » cette petite fenêtre. Voilà l'Ébenalp, » une des plus hautes montagnes du » canton. Voyez-vous là à gauche, une » immense quantité de débris? » Nous nous regardions, André et moi, d'un air

qui voulait dire : où diable veut-il en venir? « Nous les voyons très-bien, répon-
» dis-je.—Là, était un énorme rocher,
» dont la pointe recourbée en avant me-
» naçait la plaine depuis des siècles. Il
» s'écroula, il y a quarante ans, avec un
» fracas épouvantable. Ses débris ont
» couvert, à une grande élévation, une
» esplanade, à mi-côte, de soixante ar-
» pens en prairies, qu'arrosait un ruis-
» seau. En voyez-vous la source, qui
» s'échappe de la crevasse de cette roche,
» là-haut, un peu à droite? Elle filtre
» maintenant sous ces débris, et va se
» perdre, sans être utile, dans un petit
» lac, qui est derrière cette chaîne de
» montagnes. — S'il plaisait à monsieur
» le landamman de venir au fait... —
» Les Français sont vifs et impatiens,
» dit-on, et vous en êtes la preuve.
» Écoutez, écoutez. — Écoutons.

» Ces soixante arpens étaient un bien » communal. Nos compatriotes, qui » n'ont pas de terres, y faisaient paî- » tre leurs vaches et leurs chèvres. La » disparition de ce terrain a jeté la cons- » ternation parmi eux. Mais, le temps » use tout, plaisirs et peines, et main- » tenant on ne pense plus à l'espla- » nade. — Mais, Monsieur le landam- » man, quel rapport y a-t-il entre nous » et ces événemens-là? — Vous ne le » devinez pas? Vous avez cependant » l'imagination bien active.

» Voyez, là bas, cet angle rentrant, » qui se prolonge jusques dans les flancs » de la montagne. On peut y porter cet » amas de débris, et on remettrait la » prairie à découvert. — Hé, pourquoi » les habitans ne l'ont-ils pas fait? — » Cette opération exige un travail con- » tinuel de quinze jours, et il faut cent

» hommes pour l'exécuter. Ici, la sueur » de chaque jour amène son pain, et » la caisse publique n'est pas assez riche » pour nourrir ceux qu'on aurait em- » ployés à ces travaux. — Ah, j'y suis, » m'y voilà, s'écria André. C'est nous » qui déblaierons l'Esplanade. Mais à » quelles conditions? »

Le landamman nous ramena dans l'intérieur de la salle. Nous y entendîmes, debout et découverts, la lecture du projet de l'arrêté pris par le petit conseil.

« Vous porterez, demain, votre or » dans la ville de Saint-Gall : nous ne » voulons pas ici de ce métal corrup- » teur. Vous le changerez contre de la » monnaie de cuivre, ou d'argent de » bas aloi.

» Vous serez porteurs d'une lettre » du petit conseil à l'abbé de Saint-Gall.

» Nous lui demanderons une escorte
» qui vous reconduira jusqu'à la fron-
» tière du canton d'Appenzell. Dans
» les pays mal gouvernés, il y a beau-
» coup d'indigens, par conséquent de
» voleurs, et plusieurs chariots, char-
» gés de monnaie, fixent l'attention.

» A votre retour ici, il vous sera dé-
» livré des lettres provisoires de natu-
» ralisation.

» Vous commencerez aussitôt vos
» travaux. Plus vous prendrez d'ou-
» vriers, plutôt ils seront terminés.

» Vous les nourrirez, et vous leur
» donnerez à chacun six sols par jour,
» qui serviront à l'entretien de leurs
» familles. — Mais, monsieur le lan-
» damman, avec quoi les nourrirons-
» nous? — Les habitans font, tous les
» ans, à la fin du mois de décembre,
» un petit commerce d'échanges avec

» la Souabe, et le pays de Saint-Gall. » Ils y portent le superflu de leur bé- » tail, de leurs cuirs, de leurs fromages » et de leur beurre. Ils en rapportent » des étoffes de laine et d'autres objets, » qui ne se fabriquent pas ici. Vous leur » achèterez leurs denrées, et ils paie- » ront en monnaie ce qu'ils prendront » chez les serfs nos voisins.

» Aussitôt que vous le pourrez, vous » pratiquerez, avec le ciseau, ou la » poudre à canon, un chemin facile de » l'esplanade à la plaine. Vous le pous- » serez jusqu'à Weissbad, qui sera » votre paroisse, et de là à Appenzell, » chef-lieu du canton.

» Vous ouvrirez un autre chemin » d'Appenzell à la Sitter, qui sépare les » deux parties du canton. On la passe » en bateau, moyen lent, et par con- » séquent désagréable. Vous construi-

» rez un pont en bois, à l'endroit du
» passage.

» — Mais, Monsieur le landamman,
» nos finances ne suffiront pas à tout
» cela. — Il vous restera plus d'argent
» qu'il ne vous en faut, pour vous pro-
» curer les douceurs de la vie, et pour
» faire bonne chère, ce que vous aimez
» assez : je m'en suis aperçu. — Mais,
» Monsieur le landamman, vous vous
» êtes étendu avec complaisance sur les
» charges. Ne serait-il pas temps de nous
» parler des bénéfices? — M'y voilà.

» Les soixante arpens de prairies
» vous seront concédés pour cent ans,
» époque à laquelle ils seront ren-
» dus à la commune. — A la bonne
» heure.

» — Vous en jouirez gratuitement
» pendant dix ans. — Pendant dix ans?
» Ah, il y a encore quelques charges.

»—La onzième année et les suivantes,
» vous payerez à la commune une re-
» devance de trente livres, qui seront
» partagées entre les citoyens les moins
» favorisés de la fortune. Ainsi vous
» serez riches pour des Suisses; vos tra-
» vaux et votre redevance seront d'une
» utilité générale, et contribueront au
» bien-être de vos concitoyens. Quand
» on fait du bien à tous, et qu'on ne
» nuit à personne, on n'a que des amis,
» et il est doux d'être aimé. Si ces con-
» ditions vous conviennent, signez le
» présent arrêté provisoire, et regardez
» cette affaire comme terminée.

» Il lui manquera la ratification du
» grand conseil; mais il s'assemble le
» seize octobre, et nous y touchons.
» Loin d'entraver les mesures qui ten-
» dent au bien général, comme cela ar-
» rive, dit-on, dans beaucoup d'États,

» ce corps en favorise l'exécution de » tout son pouvoir.

» Il faut signer ou partir, me dit André. — Partir? pour aller où? — Où » vous voudrez. Je suis prêt à vous suivre. — Mais il me semble que nous » serons bien ici. Signons. — Signons.»

Le landamman nous adressa une dernière question. «Ces quarante-quatre mille livres sont-elles à l'un de » vous? A tous deux, répondis-je. » Il prit nos noms et nos prénoms. « Ainsi, » mon cher André, la communauté » de biens sera consacrée. »

Le landamman n'avait plus rien à nous dire comme magistrat. Il nous prit André et moi chacun sous un bras, et nous sortîmes tous trois, très-satisfaits, lui du bien qu'il faisait à la commune, nous de voir notre sort assuré.

Il racontait, à tous ceux que nous rencontrions, ce qui venait de se passer au petit conseil. Les uns souriaient; d'autres nous prenaient la main; tous nous disaient : Salut, hommes libres, et nous nous redressions en leur rendant le salut. Il nous semblait que nous étions grandis.

Nous trouvâmes nos dames et Bertrand rassemblés au logement d'André. Nous nous empressâmes de leur faire partager notre joie. Claire approuva tout par un léger mouvement de tête; Marianne chanta, dansa, et nous embrassa tous trois. « Et moi, dit Ber-
» trand, suis-je aussi un homme libre?
» Très-certainement, lui répondit
» M. Heilberg, notre landamman. »
Il fit un saut, mais un saut! Il culbuta la moitié d'un cochon qui était accrochée à une poutre, et ils roulèrent,

ensemble, jusqu'à la porte du chalet.

Il est nécessaire, pour l'intelligence de ce qui précède et de ce qui suivra, que j'entre dans quelques détails.

Le canton d'Appenzell est divisé en deux parties, que sépare la rivière de Sitter. Le territoire qui touche presque à la Souabe est le plus étendu, et se nomme Rhodes extérieurs. Il est entièrement peuplé de réformés.

L'autre partie, toute catholique, est connue sous le nom de Rhodes intérieurs. Ces deux petits pays sont indépendans l'un de l'autre; mais ils sont gouvernés par les mêmes lois. Des deux côtés, le pouvoir souverain réside dans le peuple, réuni en assemblée générale.

Cette assemblée se tient, dans la partie catholique, au bourg d'Appen-

zell, en plein air, le dernier dimanche d'avril.

Les réformés se rassemblent, le premier dimanche du même mois, à Grognen, à Urnach, ou à Hérisau.

Dans les deux parties du canton, les jeunes gens, qui ont atteint l'âge de seize ans, sont admis aux assemblées générales.

Elles nomment, à la pluralité des voix, pour la partie catholique, un landamman, premier magistrat, qui reste deux ans en place; un stattaller, ou lieutenant; un trésorier; un capitaine général du district; un commandant d'exercices militaires; un édile; un inspecteur général des églises; un porte bannière, et les bourgmestres.

L'assemblée adjoint à ces dignitaires douze *bourgeois*. Ils composent le petit conseil. Ils s'assemblent une fois par

semaine. Ils jugent les affaires civiles ordinaires, et ils sont chargés de la police inférieure.

L'assemblée procède ensuite à la formation du grand conseil. Il est composé de cent vingt-huit membres, dont ceux du petit conseil font partie.

Le grand conseil juge les causes majeures, civiles et criminelles. (Il ne se commet pas un crime en cinquante ans.) Il vérifie l'emploi des deniers publics.

Il s'assemble deux fois par an, la veille du jour de la convocation de l'assemblée générale, et le seize octobre. La raison naturelle semble avoir présidé à cette organisation si simple.

Le grand conseil ne s'assemble que deux fois l'an ; mais les membres du petit, qui en font partie, le mettent en

peu de temps, au courant des affaires. Il y en a bien peu de compliquées, puisqu'il n'a besoin que d'un jour, pour préparer le rapport qu'il doit présenter, le lendemain, à l'assemblée générale. Peuple heureux! Le parlement de Paris s'assemble tous les jours.

Le district réformé a le même mode d'administration, avec cette seule différence qu'en raison de sa plus grande étendue, il a deux landammans, deux lieutenans, etc.

Des deux côtés, un tribunal, nommé *le consistoire*, juge les affaires de mariage, et toutes celles qui tiennent aux mœurs publiques. Il est composé d'ecclésiastiqnes et de laïcs. Ils président alternativement. Les laïcs forment les deux tiers des membres du consistoire. Les Suisses ne veulent pas que leurs prêtres dominent, en aucune

circonstance. Plus la liberté a coûté cher, plus on prend de précautions pour la conserver.

Enfin un dernier tribunal, dit de *la Réforme*, veille à l'observation des lois somptuaires. Ceux qui les violent sont condamnés à une amende, plus ou moins forte, selon qu'ils se sont, plus ou moins, écartés du texte de la loi. Dans ce canton, un citoyen témoin d'une rixe, est, par le fait, investi de l'autorité publique. Il impose silence aux deux parties, et, à sa voix, elles rentrent dans l'ordre. Ceux qui lui résisteraient seraient traités comme réfractaires à la loi.

« Il résulte de tout cela, dit André, » que le petit conseil mène le grand, » et le grand l'assemblée générale. Or, » elle est composée de tous ces braves » gens, qui sourient au projet de leur

» landamman, et elle prononcera en
» notre faveur.

» Mais vous êtes galant, Monsieur,
» très-galant, et, ici, le moindre petit
» scandale vous fera traduire devant le
» consistoire. S'il vous prend fantaisie
» de mettre, le dimanche, une veste
» de soie, on vous invitera à l'aller faire
» voir à la chambre de la Réforme. Te-
» nez, nous aurions été beaucoup
» mieux à Genève. On n'y prend pas
» garde à ces vétilles-là; on y mange
» des truites, du saumon, et on y boit
» de bon vin.— C'est toi qui m'as pro-
» posé le canton d'Appenzell. — Je ne
» le connaissais que par des livres, et
» je vois que messieurs les auteurs font
» des voyages sans sortir de chez eux.
» Allons, réfléchissez, et mûrement.
» Il sera trop tard, quand nous aurons
» trois voitures chargées de monnaie

» de billon. Comment les faire avancer
» dans des chemins du diable? Le na-
» vigateur jette ses marchandises à la
» mer, pour alléger son vaisseau, battu
» de la tempête. Nous serons obligés de
» jeter notre argent, çà et là, à peine
» de rester cloués au pied de quelque
» roche. » La petite Marianne regar-
dait l'Ebenalp, et ses jolis yeux expri-
maient la satisfaction. Ils semblaient
dire que les belles Genevoises ne vien-
draient pas là troubler son repos. « Et
» puis, Monsieur, toujours du vin du
» Rhinthal. — Qu'est-ce que ce vin-là?
» — C'est celui qu'on vous a présenté.
» On le recueille sur ces rochers là-bas,
» qui séparent le canton des États de
» l'abbé de Saint-Gall. Voyez-vous? —
» Il n'est pas bon ce vin-là. — Et tou-
» jours du pain noir pour le faire pas-
» ser! »

Marianne fit quatre sauts, et revint avec un morceau de ce pain dans une main, et un verre de vin dans l'autre. Elle y trempa son pain, et le croqua comme un biscuit. Je la devinai. « Mon » cher André, je conviens que j'ai ôté » à la Religion le masque hideux dont » certaines gens la couvrent. Mais plus » je la vois pure et douce, et plus je » m'y attache. Je la pratiquerai ici au » milieu de mes concitoyens, et elle » est proscrite à Genève. — Allons, » allons, nous habiterons l'Ebenalp, et » nous ferons du biscuit avec du pain » noir. »

Il n'y a que cinq à six lieues du bourg d'Appenzell à Saint-Gall. Nous résolûmes, cependant, de partir de très-bonne heure, afin de pouvoir, dans la journée, convertir notre or en cuivre. La plaisante opération que nous allions

faire là! Mais le petit conseil le veut ainsi.

« Ah ça, André, qui veillera sur » nos femmes, pendant notre absence? » — La foi publique. — La foi pu- » blique, c'est fort bien. Mais si elles » couchent chez nos hôtes, il n'y aura » pas de publicité la nuit. — Il faut » bien qu'elles y couchent, puisque » nous avons besoin de tous nos cha- » riots. — Mais, André..... — Mais, » Monsieur, le sexe est faible. L'occa- » sion, une surprise, suivies d'une ca- » pitulation de conscience, n'est-ce pas » là ce que vous redoutez? Vous con- » naissez la force d'une capitulation de » conscience : vous en avez usé. Il n'est » pas là. La nuit, tout chat est gris. Je » dormais; je rêvais..... J'ai cru que » c'était lui; je me suis trompée; ce » n'est pas ma faute.

« Monsieur, les soupçons sont les » enfans du vice. J'ai cru qu'en fran- » chissant la lisière de la Franche- » Comté, vous aviez secoué tout cela » avec la poussière de vos souliers. — » André, les maximes sont très-bonnes » en théorie. — Hé bien, Monsieur, » emmenez-la avec vous, et si elle s'en- » nuie en route, elle fera la chasse aux » marmottes. On ne trouve point à » chaque pas une baume, une touffe » de lilas, un terrier, bien ouvert..... » — Mais je crois que tu deviens » Mouche, à ton tour. — Ah, voici » notre landamman. — Il arrive à pro- » pos, n'est-ce pas? — Pour vous, » Monsieur. »

Maître Heilberg venait nous représenter que nous étions loin encore du moment où nous pourrions nous installer sur nos domaines; que nous ne

pouvions, pendant un mois, coucher dans nos chariots, ou incommoder nos hôtes. Il avait avec lui le charron le plus distingué du bourg, qui était aussi architecte au besoin. Il était disposé à nous bâtir, sur la place, une maison de bois, dans les dimensions qu'il recevrait de nous. Elle ne devait être tenue qu'avec des chevilles. Rien de si facile que de la démonter plus tard, et de la transporter sur notre esplanade.

Bleker nous proposa ensuite de se charger de la construction du pont sur la Sitter, et le tout à des conditions très-raisonnables. « Je suis sa caution, » dit Monsieur Heilberg, et je vous » réponds que ses travaux terminés, » sa nourriture et celle de sa famille » prélevées, ses frais rentrés, il ne lui » restera pas vingt livres.—Mais, mon

» cher concitoyen, vous savez donc
» tout faire? — Je vous ferai aussi des
» brouettes. Il vous en faudra pour
» transporter les débris de la vieille
» roche. Si vous avez une pièce à mettre
» à votre habit, de l'hydromel à fabri-
» quer, je suis encore votre homme,
» et, avec tout cela, j'ai bien de la peine
» à élever, physiquement et morale-
» ment, six enfans que ma femme m'a
» donnés.—Bah! il est aussi physicien,
» moraliste. — Et homme libre, ce qui
» vaut mieux. — Dites-moi, mon cher
» docteur, pourriez-vous nous recevoir
» dans votre maison de bois, demain
» au soir? — Pourquoi pas? j'ai des
» poutres et des planches de sapin;
» mais je serai obligé de prendre du
» monde, pour m'aider à les mettre
» en œuvre. — Hé bien, ne perdons
» pas un moment. Tu ris, André; tu

» ferais bien mieux de croquer le plan
» de notre nouvelle habitation. Cela
» te regarde, mathématicien.

» Un plan, reprit Bleker ! je n'y en-
» tendrai rien. Combien êtes-vous de
» personnes à loger ? — Trois hommes
» et trois femmes. — Et vous habitez
» deux par deux ? — Répondez donc,
» Monsieur. Il ne faut pas être grand
» calculateur pour cela. — Monsieur
» André est aujourd'hui sur le ton plai-
» sant. — Je vais répondre pour vous.
» Une chambre spacieuse pour moi,
» ma femme, et deux enfans. Une autre
» chambre commode pour mon ami.
» A côté, un cabinet pour mademoi-
» selle. Il est sujet à des palpitations
» de cœur, surtout pendant la nuit,
» et elle lui administre des calmans. Il
» n'y a pas de mal à cela, répliqua le
» charron architecte. — Enfin vous lo-

» gerez, comme vous le pourrez, notre
» domestique de confiance et notre
» cuisinière; mais à distance conve-
» nable. — J'entends, j'entends. Tout
» cela sera établi dans un petit étage à
» six pieds du sol. Vous y monterez par
» une échelle solide, et vous aurez le
» toit sur vos têtes. — Mais, ami char-
» ron, il commence à faire froid, le
» soir, et les vents coulis ne sont pas
» agréables. — Vous sentez bien qu'on
» ne couvre pas une maison apparente
» avec du foin, arrêté par des pierres;
» ce serait la déshonorer. Je joindrai
» les planches avec de la résine, elle ne
» fond pas l'hiver, et l'été, on aime à
» avoir de l'air. — Mais la cuisine,
» partie essentielle d'une habitation;
» mais une écurie pour nos mulets? —
» Vous aurez cela sous vos pieds, et si
» vos mulets se battent la nuit, vous

» n'aurez que deux sauts à faire pour » aller mettre *le holà*. »

Marianne était toujours à portée de m'entendre ; par conséquent elle ne perdait pas un mot de ce que disaient mes interlocuteurs. Je l'avais vue pâlir, rougir, sourire ; elle avait gardé le plus profond silence. A la vérité, il fallait se fâcher des picoteries d'André, ou avoir l'air de ne les avoir pas comprises.

Mais le lendemain, elle fut levée la première. Elle éveilla Bertrand ; elle lui fit enfermer nos petites propriétés dans un des chariots ; elle fit atteler deux mulets à chacun des trois autres, et quand je descendis sur la place, elle vint au-devant de moi, une bèche sur l'épaule. « Que voulez-vous faire de » cela ? — La chasse aux marmottes. » Nous sourîmes tous deux ; elle rougit encore ; mais quand elle est seule avec

moi, sa rougeur n'annonce pas le dépit.

Nos chariots étaient vides, et nous n'étions pas assez dupes pour faire le chemin à pied; c'était bien assez de marcher au retour. André conduisait le premier chariot, Bertrand le second, et moi le troisième. Elle était là, toujours là. Au reste, nos Suisses, de nouvelle date, avaient l'habitude de l'y voir. Nous arrivâmes à Saint-Gall, avant midi.

C'est une forteresse que cette ville-là. Trois gardes, très-bien vêtus, mais d'une figure très-plate, nous demandèrent ce que nous voulions. André, qui était en tête, répondit que nous étions députés par le petit conseil d'Appenzell, auprès de Monseigneur, et que nous avions des dépêches à lui remettre. A ces mots, les trois gardes

nous portèrent les armes, et l'un d'eux se détacha pour nous conduire au palais abbatial. « Ah, dis-je à Marianne, » on rend les honneurs militaires à des » paysans du canton d'Appenzell! Mon- » seigneur n'a pas oublié que les Ap- » penzellois ont battu ses prédéces- » seurs, et les ont forcés à reconnaître » leur indépendance. Celui-ci veut » vivre en bonne intelligence avec » eux. »

L'abbé de Saint-Claude nous avait marqué quelque considération. Celui de Saint-Gall nous reçut avec cordialité. Il avait aussi sa petite couronne, à sa crosse. Il la fit disparaître, sans doute dans la crainte que cet aspect blessât les yeux d'hommes libres : voilà des procédés. Il lut ensuite les dépêches dont nous étions chargés. « C'est bien, » fort bien, nous dit-il. Tout s'arran-

» gera comme le désirent Messieurs du
» petit conseil. Commencez par faire
» porter, et faire compter votre or à
» ma caisse. Dans trois jours, on vous
» l'escomptera en monnaie de billon.
» — Dans trois jours, Monseigneur !
» — Vous sentez bien que je ne ferai
» pas cette opération avec mes propres
» deniers. Je lèverai un nouvel impôt,
» et il faut bien trois jours pour la per-
» ception, les significations de con-
» traintes, et les exécutions. »

Monseigneur me parut très-familier avec les mots techniques de la basse finance. J'en conclus qu'il avait souvent recours aux moyens innocens pour se procurer de l'argent.

L'abbé de Saint-Claude fait cultiver son territoire, très-borné, par ses serfs, et les fait travailler à coups de fouet. L'abbé de Saint-Gall, souverain d'une

province, ne peut entrer dans ces petits détails. Mais il laisse à ses sujets tout juste ce qu'il leur faut pour ne pas mourir de faim, et cela revient au même. *Auri sacra fames* est la devise de ces deux messieurs. D'après cela, il faut que ces malheureux rendent à César, non ce qui lui appartient, mais ce qu'il demande.

« Messieurs, reprit Monseigneur de » Saint-Gall, quelle est cette jeune et » très-jolie dame qui vous accompagne? » Messieurs du petit conseil ne m'en » parlent pas dans leur missive. » Je pensai aussitôt à la réponse d'Abraham au roi du désert, réponse qui le priva, pendant quelques jours, de la belle Sara, qu'il avait fait passer pour sa sœur. Je m'empressai de répondre que Marianne était ma femme. Je fus con-

traint à mentir par la nécessité. Ce ne fut pas ma faute.

« Madame est charmante, et je vous » fais mon compliment. Je ne souffrirai » pas que les députés de mes amis d'Ap- » penzell logent ailleurs que dans mon » palais. Faites transporter ici votre or et » vos effets. Je vais donner mes ordres » pour que votre affaire se termine » promptement. » Nous n'avions pas de raison pour refuser. Nous répondîmes poliment, et nous nous levâmes. « J'espère que Madame restera avec » moi, jusqu'à votre retour. Je lui ferai » voir mon cabinet, ma bibliothèque. » — Monseigneur, je n'aime pas la » lecture, et je ne quitte jamais mon » mari. » Elle prit mon bras, et nous sortîmes. « On n'est pas obligé, me dit-elle, » de garder son cœur pour quelqu'un » qu'on ne connaît pas ; mais on met

» son bonheur à le lui conserver, quand » il s'est présenté. » L'abbé de Saint-Gall a raison : cette fille là est charmante. Elle m'aime véritablement, et son amour-propre est flatté de me sacrifier un prince.

André, Bertrand et moi, portâmes facilement, en un seul voyage, notre or à la trésorerie. Monsieur le trésorier nous reçut avec la plus grande affabilité : l'aspect de ce métal a quelque chose de séduisant. Nous lui aidâmes à le compter, et il nous en donna son récépissé. « Cela ne suffit pas, lui dit » le prévoyant André. Signez-nous » l'obligation de nous rembourser, en » petite monnaie, dans trois jours au » plus tard. — Bah ! si Monseigneur re- » fusait de remplir cet engagement, à » qui vous adresseriez-vous ? Au canton » d'Appenzell, répondis-je fièrement,

» qui enverrait dix mille hommes, sol-
» liciter notre remboursement, à coups
» de mousquets. » Le trésorier baissa les
yeux, écrivit et signa.

CHAPITRE II.

Grande Catastrophe. Notre emménagement.

Nous allâmes faire un tour par la ville. Le peuple était dans la consternation. On y annonçait, à son de trompe, un emprunt forcé, remboursable selon le bon plaisir de monseigneur, et qui devait être rempli dans trois jours au plus tard. « C'est un maladroit que cet » Abbé, dis-je à mon philosophe. Il » devrait opprimer les cantons éloignés, » et ménager les sujets de sa capitale,

» qui touchent à sa personne. Mais le » despotisme ne raisonne jamais. — Le » gouvernement de la Turquie est le » despotisme, mitigé par le *sultanicide*. » Qui sait quel sort est réservé à Mon- » seigneur ? »

Nous rentrâmes à l'heure du souper, et nous fûmes splendidement servis. Monseigneur avait placé ma dame à côté de lui. Il avait d'elle le plus grand soin, et il lui adressait les choses les plus aimables, ce qui ne me plaisait pas du tout. Je conviens, cependant, que c'était un homme d'esprit que cet abbé de Saint-Gall.

Nous en étions à l'eau-de-vie brûlée. Les domestiques se retirèrent. Monseigneur s'égayait. Son exemple gagnait, de proche en proche. Les principaux membres de son chapitre avaient eu l'honneur de le regarder souper. Admis

à sabler avec nous la liqueur bienfaisante, ils se traitèrent en gentilshommes allemands; ils en burent, et beaucoup. Bientôt ils chantèrent en duos, en trios, en quatuor. Monseigneur daignait faire *chorus*. La joie était dans toutes les têtes, et si l'Abbé n'eût pas serré Marianne de si près, j'aurais été aussi de très-bonne humeur.

Tout à coup la scène changea. Un tumulte effrayant se fit entendre, sur l'escalier d'abord, et bientôt dans l'antichambre. La porte du salon s'ouvre; un homme se précipite... Il a un coutelas ensanglanté à la main... Il frappe Monseigneur; il le perce... sa tête tombe sur les genoux d'André.

Nous nous écrions... Marianne s'évanouit. « J'ai tué le tyran, dit froidement » l'assassin, » et il sort. Je cours à Marianne; André se dégage de son

fardeau. Lui et les chanoines regardent, examinent... Monseigneur ne vit plus.

Ils l'enlèvent. Il faut sortir de la salle, pour le porter sur un lit ; ils chancèlent, ils tombent... Trois valets, égorgés, ont obstrué le passage. Marianne a repris ses sens ; je la conduis à la première chambre qui se présente devant moi ; je l'y enferme. Je descends, j'appelle ; personne ne me répond. Je me jette dans la rue.... Des cris de joie éclatent de toutes parts. « Le tyran » n'est plus, criaient les uns ; l'em- » prunt forcé est rempli, criaient les » autres. » J'étais stupéfait, étourdi, incapable de prendre une résolution. Que pouvais-je opposer, d'ailleurs, à un mal sans remède?

J'espérais apprendre quelque chose d'un événement, inexplicable pour

moi. Je me glissai dans la foule, et j'écoutai.

« Les gardes de la porte de la ville » ont voulu arrêter Bellesk : nous étions » avec lui. — Nous lui avons amené sa » femme... — Ils sont sortis de Saint » Gall ensemble... — Et dans une heure » ils seront en sûreté. — Il n'en faut » pas davantage pour franchir la fron » tière des Rhodes extérieurs du canton » d'Appenzell. — Allumons des feux de » joie. »

Je me perdais dans mes conjectures Je m'arrêtai à l'idée que l'emprunt forcé avait exaspéré Bellesk, et lui avait mis les armes à la main. Cet accroissement intolérable d'impôts aurait pu le déterminer; mais, depuis trois mois, il nourrissait. dit-on, des projets de vengeance.

Il aimait passionnément une très-

jolie fille, et il était payé de retour. Partout où un jeune homme et une jeune fille peuvent vivre, il se fait un mariage. Cette union est redoutée de ceux que la misère accable. Cependant les suites d'une liaison trop intime contraignirent ces jeunes amans à faire légitimer leur faiblesse. Ils furent mariés.

Monseigneur tenait beaucoup à ses droits féodaux; mais surtout à celui de jambage, de marquette et de prélibation. Les jeunes époux connaissaient cette loi barbare, et peut-être les avait-elle déterminés à cacher longtemps leur amour.

Monseigneur se fit amener Edeze par ses gardes, dont un seul n'osait, en ce moment, se montrer à ses compatriotes indignés. Edeze pleura. Monseigneur fut sans pitié.

Le lendemain matin, Bellesk, désespéré, vint réclamer sa femme. L'abbé lui fit dire qu'il n'avait droit qu'à une nuit sur une vierge; mais qu'à l'égard des jeunes mariées, qui ne l'étaient plus, son privilége était indéfini. Bellesk, furieux, écarte ceux qui s'opposent à son passage; il pénètre jusqu'à la chambre à coucher de Monseigneur. Il le trouve avec sa femme éplorée; elle vient se jeter dans ses bras.

« Monseigneur, s'écrie Bellesk, je » vous dois le respect, et je vous le » porte; mais je ne vous dois pas ma » femme, et vous ne l'aurez pas. » L'abbé, choqué de cette insolence, le fait arrêter par ses valets, le condamne à trois mois de prison, et garde sa femme.

Ce matin, Bellesk a été rendu à la liberté. Sa vengeance a été prompte et terrible.

« Nous connaissons la loi, disaient » certaines femmes, et nous nous y » sommes soumises. Mais deux, trois, » quatre nuits! cela est intolérable. » Ainsi l'esclave ne raisonne que sur le degré d'avilissement où peut le réduire un maître, plus méprisable que lui.

Je rentrai dans le palais. Tout y était dans un désordre, facile à imaginer; mais aucun homme du peuple n'y avait pénétré. Les gens de Saint-Gall n'avaient pas voulu déshonorer leur vengeur.

Les membres du chapitre, le trésorier, ce qui restait de valets étaient en fuite. Bertrand fumait tranquillement sa pipe auprès du corps, qu'on avait confié à sa garde. Celui, dont le nom seul faisait trembler, une heure auparavant, deux cent mille serfs,

était moins que le dernier d'entre eux.

Je cherchai André. Il était au trésor. « Hé bien, André? — Hé bien, Mon-
» sieur? — Qu'allons-nous faire? —
» Rien. — Comment, rien! — Attendre
» est-ce faire quelque chose? — Ah, tu
» veux attendre, et quoi? Notre or est
» là. Reprenons-le, et allons le changer
» en ville. Les habitans ont de la petite
» monnaie, puisqu'en trois jours, à
» coups de bâton, ou autrement, ils
» devaient payer quarante-quatre mille
» livres. — Cette caisse est fermée à
» clef. — Nous la forcerons. — Le joli
» expédient! — Il est tout simple. — Et
» quoi que nous fassions, le chapitre
» nous accusera d'avoir pillé le trésor.
» Il faut attendre. — Ce chien d'homme-
» là a toujours raison. — Allez vous
» assurer que Marianne ne manque de
» rien, et revenez ici, avec Bertrand.

» Vous êtes deux fiers-à-bras; vous ne » permettrez pas qu'on enlève rien de » cette caisse, que sur un ordre écrit du » chapitre. — Nous n'avons pas d'armes. » — Et ce récépissé du trésorier? Et » cette obligation de nous rembourser » dans trois jours? Au reste, si vous » croyez avoir à batailler, descendez » à la cuisine, et prenez des broches. »

Mon premier soin fut de tirer Marianne de sa prison. Mais où est-elle? Ce palais est immense, et je n'en connais pas les détours. Fort heureusement, il y a encore, çà et là, quelques flambeaux allumés. Le vent les éteignit, les uns après les autres. J'allais d'un corridor à un autre; j'essayais ma clef à toutes les portes; aucune ne s'ouvrait. Comment un homme qui ne craint rien, a-t-il pu oublier son chemin? Je ne crains rien sans doute;

mais un assassinat, commis sous mes yeux, a dérangé toutes mes idées.

J'errais dans l'immensité de ce palais, mon flambeau à la main, comme ces ombres qui apparaissent la nuit aux mortels effrayés. Le plus profond silence régnait autour de moi, et toutes ces circonstances m'inspirèrent enfin une terreur que je ne pus maîtriser. Bientôt une sueur froide coula de tous mes membres; je voulus m'asseoir; je m'y pris gauchement, et j'éteignis mon flambeau. Je voulus crier : ma voix expira sur mes lèvres.

J'étendis les bras autour de moi. Je sentis une arme... C'était un mousquet qu'un des gardes avait jeté, sans doute, pour fuir plus rapidement. Je n'avais personne à combattre; je m'en servis pour me relever. On fait tout mal, quand on a peur. Un de mes doigts se

porta machinalement sur la détente. Le coup partit.

Aussitôt une vive lumière frappa mes yeux. Elle était à quatre pas de moi. Un homme d'une stature colossale la portait; son air était menaçant; il avait une pertuisane à la main, et j'étais sans défense. J'invoquai mon patron, mon patron que j'avais oublié, depuis qu'André m'avait rendu tolérant. Tout changea aussitôt. Le colosse ne fut plus qu'un homme de ma taille; sa pertuisane ne me parut qu'un bâton... C'était Bertrand.

« Sur qui avez-vous fait feu? — Aide-» moi à me relever. » Il me conduisit dans la chambre où il gardait un corps, qui n'avait plus besoin de l'être. J'y trouvai un goupillon; je me signai, en aspergeant feu sa Grandeur. Comme

la peur rend dévôt! J'étais redevenu le petit frère Antoine.

Je contai à Bertrand ce qui m'était arrivé, depuis que je m'étais éloigné du trésor. «Moi je dormais tranquillement, » me dit-il; votre coup de mousquet » m'a éveillé. — Rallume mon flam- » beau; prends le tien, et cherchons » Marianne. — Mademoiselle Marianne! » elle est là. — Où là? — Dans cette » chambre ouverte. — Et j'en tiens la » clef. — Vous l'avez tournée; mais la » porte n'était pas poussée. — En vé- » rité, depuis deux heures, je ne sais » ce que je fais. »

Je me précipitai dans cette chambre. « Pourquoi êtes-vous restée là? — Parce » que vous m'y avez mise. — Mais ce » coup de mousquet. — Il m'a effrayée; » mais je n'ai pas cru qu'il m'autorisât » à sortir. — Prenez mon bras, Ma-

» rianne, et descendons tous trois à
» la cuisine. Nous nous y armerons
» de ce qui nous tombera sous la
» main. »

Nous ne fûmes pas obligés d'aller jusque-là. Ici, nous trouvions un mousquet, et des cartouches dans une escarcelle; là, des épées, et une hache d'armes. Les tyrans ont grand soin d'armer leurs satellites; mais à quoi des lâches sont-ils bons? Ceux-ci avaient pris la fuite, par la seule crainte d'ennemis, qui ne se présentèrent pas.

On y voit bien quand on est trois; nous retrouvâmes assez facilement la trésorerie. Une autre scène s'y passait. André ne craignait que le fer et le feu. Il rossait vigoureusement monsieur le trésorier, qui s'était introduit clandestinement, sans doute par des détours qu'il connaissait. Étourdi de rencon-

trer là André, il lui avait offert de lui rendre nos quarante-quatre mille livres; mais à condition qu'il le laisserait maître de ses actions : il voulait faire une saignée à la caisse, et rendre ses comptes avec ses jambes. André s'y était opposé; le trésorier avait insisté, et la contestation s'était terminée par le pugilat.

Nous mîmes cet homme dehors; nous nous enfermâmes soigneusement, et nous dormîmes, le reste de la nuit, Marianne sur le coffre-fort, et nous par terre.

A la pointe du jour, nous entendîmes un grand bruit. C'étaient toutes les cloches qui sonnaient; des gens, qui allaient et venaient dans le palais; des enfans de chœur, qui faisaient résonner leurs voix criardes. Nous sortîmes; nous fermâmes trois ou quatre portes sur

nous ; nous barricadâmes la dernière avec du bois de chauffage, qui se trouva là ; nous nous assurâmes bien qu'il n'y avait pas d'autre chemin pour arriver au trésor, et nous allâmes voir ce qui se préparait.

Nous rencontrâmes d'abord Messieurs les gardes, en grande tenue. Ils étaient venus reprendre leur poste, dès qu'ils avaient cru le pouvoir faire sans danger. « Rendez-moi mon mousquet, » nous disait l'un ; rendez-moi mon » épée, nous disait l'autre. Des sol- » dats qui jettent leurs armes, répon- » dis-je, sont indignes de les porter. » Oh, les poltrons ! crièrent leurs cama- » rades, » et ils avaient fui comme eux !

Bientôt on se hâta d'inhumer Monseigneur : c'est par-là que finissent les grands et les petits. C'est bien la peine d'être si fier ! Cette précipitation nous

étonna : nous en connûmes bientôt la cause.

Le chapitre arriva, processionnellement. On chanta, on chanta à rendre l'ouie à des sourds, et on déposa sa Grandeur dans le petit caveau, d'où elle ne devait plus sortir, et où personne n'ira lui rendre visite.

Messieurs les chanoines s'enfermèrent de suite dans leur espèce de conclave, sans se donner le temps de quitter leurs habits sacerdotaux. Une heure après, on proclama le comte Ulric, au son des cloches et du canon. Nous remarquâmes que les canonniers ne manquaient jamais de tourner la tête en y mettant le feu.

Le comte Ulric était un homme de soixante ans, qui n'aimait plus les petites femmes, et qui, peut-être, aimera son peuple. Ainsi soit-il.

Il signala son autorité d'un moment en supprimant l'emprunt forcé, et ses serfs le bénirent : c'est ainsi que commencent les bons et les mauvais règnes.

Nous allâmes le féliciter, André et moi, et nous lui racontâmes l'escapade qu'avait voulu faire le trésorier. « Cela » ne m'étonne pas, nous dit-il. J'ai tou- » jours eu des raisons de soupçonner » cet homme. Mais mon prédécesseur » ne comptait jamais avec personne, » ni avec lui-même. Au reste, j'ap- » prouve la conduite que vous avez » tenue.

» Je vais vous faire rendre votre or. » Vous le changerez facilement dans la » ville, quand on y saura qu'il n'y a » rien à perdre. Ceux qui ont des éco- » nomies seront bien aises de les con- » vertir en or : cela tient moins de place. » Mais j'espère que personne ne sera

» tenté d'enfouir ses richesses, tant que » je porterai la crosse. » Oh, le digne homme d'abbé,... si ces sentimens-là durent autant que lui.

J'avais eu l'honneur de trinquer avec sa Grandeur, à la fin de ce souper, dont le dénouement fut si inattendu et si terrible. Je pris la liberté de lui faire quelques questions sur la rapidité des événemens qui venaient de se passer.

Les familles les plus illustres de la Souabe font entrer leurs cadets dans les ordres. Elles en font des abbés, des évêques, des cardinaux. Les revenus immenses de l'abbaye de Saint-Gall la font préférer à un archevêché. A la première nouvelle de la maladie grave d'un abbé, tous les princes de Souabe intriguent. Ils prodiguent l'or, les promesses, et les menaces. Des troupes paraissent sur les frontières, et le chapitre

de Saint-Gall est obligé de ployer. Voilà, pensai-je, des élections aussi libres que celle du député d'Arpajon.

« C'est pour obvier, au moins une » fois, à cet abus, ajouta Monseigneur, » que nous nous sommes hâtés de faire » un abbé. Les seigneurs de la Souabe » n'auront aucune observation à faire : » nous sommes tous aussi nobles qu'eux. » On n'entre au chapitre de Saint-Gall, » qu'après avoir prouvé douze quar- » tiers de père et de mère. — Mais, » Monseigneur, le grand Sixte-Quint » n'est pas noble. — Autres lieux, autres » mœurs. »

Il nomma aussitôt un trésorier, dont il était sûr..... autant qu'on peut l'être d'un trésorier. Nous touchâmes notre or, en échange de nos papiers, et nous commençâmes à courir la ville, nos

sacs sur les bras. La petite Marianne voulut aussi porter le sien.

Nous allâmes de porte en porte, et toutes les bourses nous furent ouvertes. A mesure que nous changions, nous jetions notre billon dans des besaces, et nous revenions les déposer à la trésorerie. Le nouveau trésorier y apposait le cachet de Monseigneur, précaution assez inutile : nous n'avions pas à craindre qu'un trésorier de deux heures, qui ne pouvait être au courant de rien, s'avisât de se compromettre par quelque gaucherie.

Monseigneur de la veille nous avait comblés d'amitiés, parce que Marianne lui plaisait beaucoup. Monseigneur du jour ne nous engagea ni à rester, ni à sortir. Marianne reprit, pour un moment, ses premières fonctions. Elle nous apprêta un déjeuner à la fran-

çaise dans un cabaret. « Je me doutais, » dit-elle, en tournant ses casserolles, » que vous auriez besoin de moi. »

On ne connaît pas l'hospitalité dans la principauté de Saint-Gall. Le *primo mihi* est la devise de l'homme asservi. Notre hôte se fit payer chèrement : il faisait son métier.

La plus grande partie de la journée était écoulée. Cependant, nous avions plus de temps qu'il n'en fallait pour rentrer dans le canton d'Appenzell. Nous étions impatiens de respirer l'air de la liberté. Nous chargeâmes nos chariots, et nous fûmes prendre congé de Monseigneur.

Il nous offrit une escorte, d'après le vœu exprimé par le petit conseil. Nous le remerciâmes, d'abord parce qu'il n'était pas vraisemblable que des gens que nous avions obligés, en leur don-

nant de l'or, pensassent à nous voler; ensuite, parce que Bertrand et moi valions mieux que toute la garde de monsieur l'abbé.

Les trois hommes qui étaient de garde à la porte de la ville nous honorèrent du salut militaire. Des députés du canton d'Appenzell! Nous le leur rendîmes avec les mousquets de leurs camarades, chargés de trois balles, et ils eurent l'air de ne pas les reconnaître.

Nos voitures étaient pesamment chargées; nous étions tous quatre à pied, et il fallait ménager Marianne. Elle marchait en tête de la troupe, sa bèche sur l'épaule. Ses tresses flottantes, son chapeau de paille, jouant au gré d'un air doux, ses petites mines, quand elle se tournait, pour voir si nous la suivions, la rendaient vraiment char-

mante. C'était une petite Amazone,... non de celles qui détestaient les hommes, qui les fuyaient, et à qui Alexandre, dit le Grand, fit l'honneur de les combattre.

A la chute du jour, nous entrâmes dans le village de Hérisau, le premier du canton d'Appenzell, du côté de Saint-Gall. Le bourgmestre nous aborde aussitôt. Nous étions en retard de vingt-quatre heures, et il n'était pas sans inquiétude. Bellesk et Edeze étaient arrivés de la veille. Ils avaient raconté l'événement tragique, qui s'était passé au château de St.-Gall, et nous aurions pu en être victimes. Nous racontâmes, à notre tour, des choses que Bellesk ne pouvait connaître.

« Cet homme, nous dit le bourg-
» mestre, est digne d'être Suisse, et si
» les habitans de Saint-Gall avaient

» quelque énergie, ils suivraient le grand
» exemple que donna Guillaume-Tell
» à tous les opprimés.

» J'ai assemblé hier le petit conseil.
» Les avis ont été partagés, et on n'a
» rien résolu. Si nous faisons passer
» cet homme et sa femme en Souabe,
» ils peuvent être livrés au nouvel
» abbé. Leur permettre de s'établir
» ici sera peut-être provoquer une
» rupture entre Saint-Gall et nous.
» Nous avons battu ces esclaves, et nous
» les battrions encore. Mais il est dans
» l'intérêt de tous de prévenir l'effusion
» du sang. »

Nous avons souvent reconnu que rien n'embarrassait André. « On ne li-
» vrera pas Bellesk à l'abbé de Saint-
» Gall, dit-il, s'il ne le réclame pas, et
» il sait bien que sans son coutelas, il
» serait encore simple dignitaire de son

» chapitre. Admettons que le seigneur
» Ulric entreprenne, pour la forme, de
» venger son prédécesseur. La joie que
» sa chute a inspirée au peuple, ces
» réjouissances publiques ne doivent-
» elles pas faire craindre qu'il se sou-
» levât, s'il voyait traîner Bellesk au
» supplice? Pourquoi, d'ailleurs, s'ex-
» poser à des chances, toujours incer-
» taines? Cet homme sait-il un métier?
» — Il est, dit-il, bon cordonnier. —
» On use des souliers partout. Qu'il
» parte d'ici la nuit avec sa femme, et
» qu'ils filent sur Genève. Ils n'auront
» pas un sou à dépenser sur la route.
» Nous leur donnerons une lettre pour
» notre ami Simon, maître pêcheur à
» Copet, et de l'argent pour acheter du
» cuir en arrivant. Qui diable ira les
» chercher là? »

J'embrassai André; le bourgmestre

l'embrassa, et il nous présenta les jeunes époux. Edeze était vraiment jolie, et son lacet devenu trop court, la rendait plus intéressante. Nous mîmes quelques poignées de petites pièces d'argent fin de Souabe, dans le tablier de la petite femme, et le bourgmestre leur enjoignit d'être prêts à partir aussitôt qu'ils auraient notre lettre pour Simon.

« Venez l'écrire chez moi, nous dit-» il. Vous y logerez, et je vous arran-» gerai aussi bien que je le pourrai. » Nous laissâmes notre fortune sur la place publique, et nous suivîmes le bourgmestre. André fit sa lettre, Bellesk la prit, nous remercia jusqu'à nous fatiguer, et Madame Budenn nous invita à nous mettre à table. Nous fêtâmes les pommes de terre, le seret, le petit lait, l'hydromel, et nous al-

lâmes nous jeter sur les sacs de paille d'avoine qu'on nous avait préparés.

Le lendemain matin, nous nous préparâmes à partir. André me parut rêveur, et je lui en demandai la raison. « Je pense à ma pauvre Claire. Elle est » froide ; mais elle a un cœur, un ex- » cellent cœur, et elle doit être en » proie aux plus vives alarmes. — Dans » cinq à six heures, tu seras auprès » d'elle. — Oui; mais en attendant... » Pour moi, dit Marianne, si j'étais » restée à Appenzell, je serais déjà » morte. »

Nous nous mîmes en route. En traversant le canton, pour aller à Saint-Gall, nous étions préoccupés. Nous pensions à l'affaire qui nous y conduisait, et ce qui s'y passa justifie nos réflexions. Nous étions tranquilles, en revenant à Appenzell, et nous exami-

nâmes le pays. André l'observait avec nous, quand le nom de Claire ne s'échappait pas de ses lèvres.

Ce pays ingrat, dont la nature semblait avoir éloigné les hommes, est composé de montagnes, plus ou moins accessibles, de glaciers, de torrens, de lacs, et de prairies, qu'arrosent de petites rivières et des ruisseaux. Nous jugeâmes que la température doit être froide l'hiver, et variable pendant l'été. Ce climat ne peut être habité que par des hommes libres, ou par des esclaves que la force y retiendrait.

Maître Budenn nous avait assuré que la partie réformée a trente-huit mille habitans, et que la partie catholique n'en a que treize mille, ce qui fait, au total, cinquante et un mille, population extraordinaire pour un territoire si resserré. Mais l'aisance

dont chacun jouit; mais la liberté!... En cas de guerre, les réformés doivent fournir six mille trois cents hommes armés, et les catholiques deux mille sept cent quatre-vingts. André avait voulu établir, d'après ces données, la différence d'étendue de chaque district; mais le souvenir de Claire avait dérangé ses calculs.

Les grands cantons suisses sont divisés en bailliages, et le bailli est le chef d'une portion de territoire. Celui d'Appenzell est trop cisconscrit pour avoir besoin de subdivisions.

Nous avions fait les deux tiers du chemin, sans nous en apercevoir. Le temps coule rapidement, quand on observe, qu'on réfléchit, et qu'on discute. Tout à coup, nous aperçûmes un homme et une femme, qui s'avançaient à grands pas de notre côté. Nous

reconnûmes bientôt qu'ils portaient chacun un enfant. « C'est Claire, s'é-
» cria André, et il s'élança au-devant
» d'elle. — C'est notre landamman, s'é-
» cria Marianne. Il porte Toinette, »
et elle courut au-devant de lui. Nous doublâmes le pas, Bertrand et moi, et Marianne mit mon enfant dans mes bras. Bonne petite fille! Claire avait pleuré; André l'avait déjà fait sourire. Nous nous embrassâmes tous. Vint ensuite le récit de ce qui s'était passé à Appenzell et à Saint-Gall, depuis trois jours, et cela était tout-à-fait naturel.

Claire était tombée, à la fin du second jour, dans la plus profonde affliction. Le landamman ne savait à quoi attribuer notre retard. Ils résolurent de partir ensemble, et d'aller jusqu'à Hérisau, s'ils ne nous rencontraient pas plutôt. Gott était restée pour nous

apprêter à dîner, dans le cas où la fortune nous aurait permis de revenir.

« Votre maison est prête, nous dit » maître Heilberg; elle est même meu- » blée, et complètement. — Comment » meublée! — Oui. Des encaissemens » pour recevoir vos matelas; des esca- » belles, des bancs de bois, et deux » grandes tables, où on pourra se pla- » cer vingt, aux jours de féries; voilà ce » qui vous attend en haut. Vous trou- » verez, en bas, une cuisine montée, et » les ustensiles nécessaires; à côté, est » une écurie pour vos mulets, et le gre- » nier à foin est au-dessus de leurs têtes. » C'est un véritable palais.

» J'ai conçu de l'affection pour vous; » mais, indépendamment de ce senti- » ment, j'étais intéressé à vous retrou- » ver : j'ai fait des avances que j'aurais » perdues, si vous n'étiez pas revenus.

» A propos d'avances, vingt brouettes » sont déjà confectionnées; dans quatre » jours, vous en aurez vingt autres, et » j'ai arrêté cent concitoyens, qui com- » menceront à travailler demain, puis » que vous avez des fonds. »

Nous entrâmes dans notre palais, et nous engageâmes le landamman à dîner avec nous en famille. Il commença par nous remettre nos lettres provisoires de naturalisation. Elles étaient dans une petite boîte de carton, sur laquelle était écrit *liberté* en lettres rouges. « Cette couleur, nous dit-il, vous an- » nonce que vous devez être prêts à ver- » ser jusqu'à la dernière goutte de votre » sang, pour défendre votre indépen- » dance. » Il nous promena ensuite dans notre hôtel, et nous en fîmes le tour en cinq minutes. Marianne vint me dire à l'oreille : « Bleker est un homme

» charmant : il n'a pas oublié les pal-
» pitations de cœur. »

Telle qu'était notre maison, nous la trouvâmes fort au-dessus de celle du premier magistrat du district catholique, et je lui en fis l'observation. « Cela doit être ainsi, me répondit-il, » puisque vous êtes plus riche que moi. » Mais aussi vous êtes à jamais exclus » des charges publiques, et il y a com- » pensation. Quand les Suisses porte- » ront l'opulence aux grands emplois, » la liberté périra. » Il n'y avait rien à répondre à cela.

Nous commençâmes notre joyeux repas en buvant tous, debout et la tête découverte, au landamman et à la reconnaissance. Il but à la liberté, et à notre santé.

Quand il fut retiré, nous examinâmes tout, dans le plus grand détail.

Gott avait mis partout un ordre remarquable; nous l'en félicitâmes, et Bertrand sourit, ce qui ne lui arrivait pas souvent.

Je regardais ces planches, qui nous tenaient lieu de murailles, ces cuillers de bois, ces assiettes de terre commune, et je dis à André : « Ce n'est » pas là mon château de la Tour. — » Non, me répondit-il; mais vous ne » craindrez pas ici que les ligueurs » viennent, le mousquet à la main, » vous disputer vos vivres. Il y a en- » core là compensation. »

Nous fûmes éveillés par une forte explosion. Nous nous levâmes. Il était déjà grand jour. Le bruit nous indiqua que nos ouvriers travaillaient depuis le crépuscule, et il est naturel de vouloir connaître l'asile qu'on s'est ménagé. Nous recommandâmes à Gott de

s'occuper de nous : l'invitation était inutile. Nous chargeâmes Bertrand de vider nos chariots. Il était inutile qu'il comptât l'argent : il était resté, pendant la nuit, sur la place publique. Il était là sous la sauve-garde des citoyens. Nous nous mîmes en route pour le village de Weissbad, qui allait être notre paroisse, et qui se trouva sur notre chemin.

Nous allâmes saluer le bourgmestre. Il béchait son jardin, et sa petite fille lui apportait son déjeuner, dans une écuelle de bois. Il nous demanda qui nous étions. Quand nous nous fûmes fait connaître, il nous offrit ses bons offices, et continua à bêcher son jardin.

Nous entrâmes chez le curé. Nous le trouvâmes, causant d'amitié avec un ministre protestant, qui avait passé

la Sitter, pour venir le visiter. Ce rapprochement parut nous étonner. « Deux hommes estimables, nous dit » le curé, se rencontrent toujours. » Nous adorons le même Dieu, cela » nous suffit, et nous ne parlons jamais » de religion. » Il nous proposa un verre d'hydromel, que nous acceptâmes. Il présenta du petit lait à nos femmes et à nos enfans. Elles posèrent Toinon et Toinette sur le sol, pour éviter au bon curé la peine d'avancer jusqu'à elles, et pour se reposer les bras.

On a raison de dire que l'homme, qui sort de chez lui, ne sait où il va. Nous avions cru être au pied de l'Ebenalp à huit heures; nous n'y étions pas à midi. Nous ne pensions pas, en partant, à saluer le bourgmestre et le curé : cette bonne idée nous était venue en che-

min. Nous ne devions que passer : un incident nouveau, intéressant, touchant, nous retint chez le curé.

Toinon était assis par terre. Tout à coup, il s'appuya sur ses petites mains, se tourna sur ses genoux, et essaya de se lever. Sa figure rondelette toucha le sol. Un instinct naturel le porta à rapprocher ses mains de ses genoux, et à faire un mouvement en arrière. Il se trouva debout, et sourit à sa mère, hâletante de plaisir. Il avança vers elle, lentement, bien lentement, en ne levant un pied que lorsque l'autre lui paraissait solidement établi; il se soutenait, en faisant des balanciers de ses petits bras. Claire était dans l'enchantement. Nous la félicitions tous, et nous entourions l'enfant, pour prévenir une chute. André prononça que son fils serait un grand homme, puis-

qu'il connaissait, à quinze mois, la force de levier et les lois de l'équilibre.

Claire avait pris son Antoine sur ses genoux, et le mangeait de caresses. Il fit des mouvemens qui annonçaient clairement qu'il voulait descendre. Sa mère le remit sur ses jambes. Il s'avança vers nous, et se fit faire place avec ses petites mains. Marianne poussa un cri : Toinette était debout ; mais elle ne marchait pas. Toinon s'approcha d'elle, et lui prit une main en souriant. Elle sentait le besoin d'un appui, et elle se mit en marche aussitôt qu'elle fut soutenue. Ils arrivèrent tous deux auprès de Claire, en se balançant, en trébuchant quelquefois, et ils poussèrent un cri de joie quand ils touchèrent les genoux de leur bonne nourrice. Moi, je pleurais de plaisir et d'attendrissement.

J'enlevai Toinette dans mes bras, et elle me dit : *Papa*. Que ce mot s'adressât à moi ou à André, il n'y eut plus moyen de m'en défendre. Je mouillai ses joues rosées de mes larmes. Celles du curé et du ministre coulèrent. Tout le monde était heureux.

Les deux pères décidèrent qu'on peut sevrer des enfans qui marchent. Marianne me demanda la permission de se charger de Toinette. Avec quel plaisir je la lui donnai !

Nous arrivâmes enfin au pied de l'Ebenalp. A quelle élévation la nature a porté ces rocs sourcilleux, vieux comme le monde ! Des bouquets d'arbustes couronnaient leur cime, de loin en loin, et la roche, dure et découverte, se montrait dans les intervalles. Nous vîmes de près cette source, que nous n'avions pu juger de la fenêtre

du petit conseil. Elle jaillissait de la grosseur du bras, s'engloutissait dans des ruines, depuis quarante ans, et allait se perdre, ainsi que je l'ai dit, derrière la montagne, dans un petit lac, nommé Seealp, mer Alpine, qui se jette dans la Sitter.

Nous trouvâmes là notre ami Heilberg, qui l'était, autant au moins, de ses compatriotes. Je lui demandai s'il était venu pour inspecter nos ouvriers; il ne me comprit pas. Je lui dis, qu'en France, cent ouvriers auraient au moins deux piqueurs, chargés de les faire travailler. « Ami Antoine, s'il » en paraissait un ici, ces braves gens » mettraient leur pioche et leur pelle » sur leur épaule, et s'en retourne- » raient chez eux. Quand un Suisse » s'est engagé à faire quelque chose, il » travaille avec autant d'ardeur que si

» c'était pour lui. — Et s'il se condui-
» sait autrement? — Les autres l'appel-
» leraient *paresseux*, et c'est une des
» plus piquantes épithètes qu'on puisse
» adresser à un Suisse. — Mais s'il se
» fâchait? — Un de ceux, qui n'auraient
» pris aucune part à la querelle, enjoin-
» drait, de par la loi, aux parties de
» se taire, tous se calmeraient, et le
» *paresseux* reprendrait son travail.

» Ils ont employé une heure ce ma-
» tin à se distribuer le terrain, et ce
» temps-là n'a pas été perdu. Cette
» affaire réglée, chacun a pris sa pioche.
» En voyez-vous qui s'étendent jusques
» dans la plaine. Ils vont élargir et ni-
» veler ce détestable chemin qui con-
» duit de l'Ebenalp à Appenzell.

» Je suis venu ici pour leur indiquer
» l'endroit où ils doivent déposer ces
» débris. Je leur ai fait remarquer la

» pointe d'un rocher saillant, qui allait
» les arrêter. Ils l'ont fait sauter, et
» vous devez avoir entendu l'explosion.
» Maintenant le passage est libre, et
» vous voyez qu'on commence à char-
» ger les brouettes. Je suis resté là pour
» leur répondre, s'ils me demandent
» des conseils; mais je me garde bien de
» les prévenir, je blesserais leur fierté.

» Amis, André et Antoine, il est
» midi, et c'est l'heure où ces braves
» gens dînent. — Voulez-vous que je
» les invite à se reposer en attendant?
» — Ils vous riraient au nez, et conti-
» nueraient de travailler. Il leur est dû
» une heure, et jamais ils n'en pren-
» dront davantage. — Je suis le plus
» jeune et le plus leste, je vais courir
» à Appenzell, et savoir la cause de ce
» retard. — Allez, ami Antoine. »

A moitié chemin je rencontrai trente

à quarante femmes, chargées de hottes, dans lesquelles étaient plusieurs vases de terre, bien propres, et soigneusement couverts. C'était la provision de nos ouvriers. Je croyais leur devoir un léger dédommagement; je voulus faire revenir à Appenzell deux ou trois de ces femmes, à qui j'offris quelques bouteilles de vin. « Pendant la semaine, » me dit la plus âgée, il faut se soutenir » et travailler; mais si dimanche vous » voulez venir à la prairie, et y faire » porter du vin, nous trinquerons, et » nous danserons avec vous. » Hé, quelques-unes étaient fort jolies.

Je poussai jusqu'à Appenzell. Je trouvai la pauvre Gott au désespoir. « Vous ne m'avez pas donné d'ordres » ce matin, et on ne fait pas à manger » pour cent hommes, comme un dîner » de quatre personnes. Sans ce bon

» Bertrand j'étais perdue ; mais votre » argent est resté dehors. — Hé bien, » bonne Gott, il est autant en sûreté » là qu'ailleurs.

» — Il est impossible que je suffise à » tout. Vous voyez que j'ai commencé » à m'occuper du souper ; mais quand » sera-t-il prêt? Deux femmes se sont » présentées ; mais je n'ai pas osé les » arrêter sans votre permission. — » Prends-en trois, prends-en quatre, » et ne perds pas un moment. » Elle courut aussi vite que sa taille épaisse le lui permit. Bertrand prit une hotte, et alla chercher des provisions.

J'entrai dans notre cuisine. Une vaste chaudière était suspendue à un long bras de bois, frappé, selon l'usage du pays, dans une pièce de charpente tournante. De l'eau chauffait ; mais il n'y avait encore que de l'eau. Je sortis.

Trois femmes arrivaient. Elles portaient chacune une perche sur l'épaule. Elles les placèrent, sur la place publique, à une certaine distance les unes des autres. Elles les réunirent, par le haut, avec une corde, et y attachèrent une énorme chaudière, que Bertrand apportait sur son dos. Il retourna prendre sa hotte, et la rapporta pleine d'orge, de féves et de pommes de terre. Il fit plusieurs voyages, et bientôt nous eûmes tout ce qu'il fallait pour faire un souper d'anachorètes. Je l'ai déjà dit : des hommes qui se contentent de cela sont invincibles.

Il était deux heures, et je n'avais rien mangé encore. Je pris du pain d'avoine et du beurre... Mais André et nos femmes n'avaient pas déjeuné. Dois-je, puis-je m'occuper de moi seul? « Bertrand, selle-moi un mulet,

» et garnis un panier. » Je partis ventre à terre.

Je ne mis pas dix minutes à arriver au pied de la montagne. Les femmes étaient arrivées avec leurs hottes. Les ouvriers étaient assis en cercle, armés chacun de leur pot et d'une cuiller de bois. Je cherchais André, nos femmes, nos enfans. Ils étaient placés avec nos travailleurs, et ils dînaient tous ensemble. On leur avait proposé, avec cordialité, de partager le repas commun, et ils avaient accepté avec un grand plaisir. Ils prenaient à droite, à gauche, et les bonnes gens qui les traitaient étaient enchantés.

Je mourais de faim, et je ne savais que faire de mon panier. Bertrand y avait mis des choses recherchées, et cette espèce de luxe pouvait déplaire. J'étais embarrassé; cependant je vou-

lais manger. Le landamman m'appela. Sa femme lui avait apporté son dîner, et il n'avait pas voulu y toucher, avant que ses compatriotes reçussent le leur. Quelles mœurs ! Il partagea avec moi ce qu'il avait, et le panier ne fut pas ouvert. Bertrand y avait mis du vin, et j'allai boire, avec les autres, à la source qui s'échappait du flanc de la montagne. Je me sentis digne d'être Suisse.

« Ami Antoine, me dit maître Heil-
» berg, je n'ai plus besoin ici, et je vais
» retourner chez moi. N'oubliez pas
» que vous avez des dettes. — Nous
» sommes prêts à les payer. — J'ai fait
» des avances, et je ne suis pas riche.
» Bleker a des ouvriers à payer, et vous
» devez les provisions que vos gens ont
» prises dans le village. — Faites-moi
» le plaisir de demander de l'argent à

» Bertrand. — Sans que vous connais-
» siez la somme? — Je m'en rapporte
» à vous.» Il me serra la main. «Et vous
» permettez que Bertrand puise à votre
» caisse?— C'est un homme courageux,
» à qui je dois la vie, et puis n'est-il pas
» Suisse?» MaîtreHeilberg m'embrassa.

Nous restâmes là quelque temps encore. Nous examinâmes nos alentours. « Vois-tu, dis-je à André, cette vaste
» baume qui est là à côté de la source,
» et dont la base repose dans ces dé-
» bris ? nous en ferons une écurie pour
» nos mulets. — Il y a quarante pieds
» de décombres à enlever, et votre
» baume restera peut-être en l'air. —
» Hé bien, nous en ferons un salon
» d'été. Nous y monterons par une
» échelle..... Et je garnirai l'intérieur
» de mousse, me dit Marianne. J'aime
» beaucoup les baumes. »

Nous rentrâmes chez nous le soir, et nous trouvâmes un bénitier à notre porte. C'est notre bon ami Heilberg qui l'avait fait placer.

Nous avions remarqué, en traversant les Rhodes extérieurs, que les réformés tiennent à leur religion; mais sans enthousiasme. Les catholiques sont très-attachés à la leur; elle les suit par-tout. Ils prient dans leurs cabanes, dans les champs, sur les montagnes. Ils portent presque tous un chapelet à leur ceinture; ils le récitent, quand ils sont forcés de s'arrêter un moment. On trouve un bénitier à la porte de chaque maison, et le maître offre de l'eau, avec le bout du doigt, à ceux qui, en entrant, ont négligé d'en prendre, et de se signer. Libres de toute espèce de dépendance, d'ambition et de cupidité, leur piété est toute de conviction.

Si j'avais rencontré ces gens-là, quand j'étais novice chez les Franciscains, je serais tombé à leurs pieds.

Cependant ces pratiques, souvent trop minutieuses, disparaissent devant les plaisirs, l'amour, et quelquefois sous la gaîté que produit le vin du Rhinthal : la nature ne perd jamais ses droits.

Nous allions à l'Ebenalp, nous en revenions, nous nous promenions dans le bourg, nous exercions nos jolis enfans, nous faisions connaissance avec nos voisins. J'observais tout. Je redevenais la Mouche, non pour m'immiscer dans les affaires des autres; mais pour connaître des usages, auxquels nous devions nous soumettre. Le reste de la semaine s'écoula ainsi, et nous savions déjà bien des choses.

Les Appenzellois sont vigoureux,

bien faits, braves, francs, pleins de probité, et ils ont un jugement sain, que développe l'instruction. Leur esprit est vif, et leurs reparties sont piquantes.

On voit, parmi eux, des vieillards plus robustes que bien des jeunes gens de nos grandes villes : c'est la suite nécessaire d'une vie frugale, laborieuse, et exempte de soucis.

Les femmes sont gaies, fraîches, et quelques-unes sont très-jolies. En général, elles ont de la grâce dans leur démarche, et même dans leurs actions les plus indifférentes.

Les Appenzellois veulent que leurs enfans leur ressemblent un jour, et surtout qu'ils aiment la liberté comme eux. Ils les exercent, de bonne heure, à la course, à la lutte, à lancer des pierres d'un grand poids, relativement

à leur âge. C'est leur enseigner à se défendre, comme l'ont fait leurs ancêtres de Morgenten, de Granson et de Morat.

Ils méprisent les forteresses, qui ne sont, disent-ils, que des moyens d'oppression. Leurs montagnes sont leurs citadelles. On ne rencontre, dans tout le canton d'Appenzell, que deux ou trois bourgs, quelques villages, et des paroisses formées par des maisons éparses. Elles sont presque toutes bâties en bois. Les murs de clôture sont élevés en pierres sèches.

Là, comme dans toute la Suisse, la propriété est sacrée. La liberté, la suppression de toute charge onéreuse ou arbitraire, la satisfaction de participer, par leur vote, à la législation, dédommagent les Suisses de leur pauvreté. Elle est telle, que les Appen-

zellois ne paient, pour tout impôt, qu'une livre en argent, ou en denrées, qu'on exporte en Souabe, ou dans le pays de Saint-Gall. Ainsi, nul n'est assez riche pour acheter son voisin, ni assez pauvre pour se vendre.

La plus parfaite égalité soutient le courage de tous, fait naître le goût du travail, et l'industrie, qui forcent la nature à produire dans un pays ingrat.

CHAPITRE III.

Usages, jeux, travaux, bergers, événemens.

Le dimanche, tout changea. Une journée de plaisir est toujours courte, quand elle succède à six jours de travaux soutenus. On craint d'en perdre un moment. Dès l'aube matinale, chacun s'occupait à faire valoir ses formes athlétiques, ou les grâces de son sexe. Les maisons étaient ouvertes; on allait, on venait, on se prenait la

main. Salut, homme libre, entendait-on de tous les côtés. Une jeune fille s'aperçoit qu'il lui manque une aune de ruban ; elle court l'emprunter mystérieusement à sa voisine. La jeune femme pare l'enfant, qui la rend plus chère à son époux.

On se cherche, on se rapproche; on commence par le doux sourire, et bientôt le mot *amour* se répète à demi-voix. Avec quelle douceur il résonne à l'oreille de la jeune amante, à celle de son heureux amant! Ils ont été une semaine sans le prononcer.

Ici l'amour seul fait les mariages, et ils sont tous heureux. Le désordre est fils de l'oisiveté, et à peine son nom est-il connu en Suisse. Aussi le consistoire s'y assemble bien rarement. Ce tribunal n'a que des remontrances paternelles à adresser à celui qu'il fait

comparaître; mais on sait qu'il est là, et le *Blâme* serait une tache ineffaçable.

Bientôt les musiciens se rassemblèrent. Ils n'étaient pas élèves de Zampini; mais ils parlaient à des oreilles habituées à les entendre.

Tous les habitans se mirent en marche. Les jeunes gens, les jeunes filles s'avançaient sur deux lignes. On ne pouvait plus se parler; mais on se voyait, et les yeux disent tant de choses! Les époux venaient ensuite, et les enfans couraient entre les deux files. Les vieillards des deux sexes fermaient le cortége. Il s'arrêta à la porte du curé.

Ces bonnes gens venaient le prendre pour le conduire à l'église. Ils lui donnaient une marque de déférence, et ils lui rappelaient, en même temps,

que les derniers jours de septembre ne sont pas longs.

Le curé était prêt. Il sortit, salua et bénit ses paroissiens. Il commença un cantique. Les assistans le continuèrent, avec un accompagnement de musique. On s'avança avec recueillement, et on se plaça dans l'église, les hommes d'un côté, et les femmes de l'autre. Le pasteur officia avec dignité et dévotion. Il faisait passer dans l'âme de ses paroissiens les sentimens dont il était pénétré.

Il monta en chaire; il ne fut pas long, parce qu'il ne prêcha que la vertu, et qu'on la sent, avant que d'avoir entendu son langage. Il ne défendit pas de danser : il désirait que ses paroissiens fussent pieux; mais il ne voulait pas en faire des machines.

C'est dans ce petit canton d'Ap-

penzell que naquit cet air, doux et mélancolique, si connu sous le nom de *Ranz des vaches*. Les Suisses l'aiment passionnément. Ceux qui sont au service des puissances étrangères ne peuvent l'entendre sans tressaillir, et il a causé de fréquentes et nombreuses désertions.

Nos musiciens exécutèrent ce morceau, pendant qu'on sortait de l'église, dans le plus grand ordre. Quelques paupières me parurent humides. Était-ce l'effet du Ranz, ou de la piété? « Mon ami, dis-je à André, voilà la » vraie Religion : elle est auguste et » simple. — Elle n'est jamais obscure » qu'où les prêtres veulent dominer. »

Nous reconduisîmes le curé chez lui. Il salua et ferma sa porte ; c'est ce moment qu'on attendait. La troupe joyeuse se mêla, se divisa, chanta, sauta, en

allant prendre, chacun chez soi, les petites provisions de la journée. A la prairie, à la prairie, se criaient les jeunes gens, quand ils cessèrent de parler de leurs affaires de cœur. Ils se firent un signe affectueux de la main, quand ils ne purent plus s'entendre.

Une prairie, nouvellement fauchée, prêta sa fraîcheur aux amis du plaisir, qui s'y rendaient de toutes parts. Autant de banquets que de familles, et le couvert était mis sur l'herbe, verdoyante encore. Chacun avait porté ce qu'il avait de meilleur : c'était dimanche. Quelques-uns avaient un peu de miel.

Ceux dont les terres sont à l'abri des vents élèvent des abeilles. C'est avec ce miel qu'ils font cet hydromel si recherché. Mais, les jours de fête, la ménagère apporte son petit pot de

miel, et toute la famille s'en régale.

Instruit par l'aventure de mon panier, si bien garni et si mutilé, j'avais recommandé à Bertrand de faire les choses avec une extrême simplicité. Sept à huit bouteilles de vin établirent quelque différence, entre nous et nos concitoyens; nous la fîmes tourner à notre avantage. Les vieillards mangent peu, et un verre de petit lait ou d'hydromel ne les arrête pas long-temps. Ils venaient tourner autour de nous, et nous regardaient avec bienveillance. Marianne ne manquait jamais de se lever, et de leur offrir un verre de vin, avec une jolie révérence. M. et Mme Heilberg passèrent. Oh, nous nous levâmes tous, pour trinquer avec eux.

Bientôt le bruit des chansons, d'une espèce de luth, d'un cor, particulier aux habitans des Alpes, se fit entendre

de toutes parts. Les jeunes gens, de l'un et de l'autre sexe, étaient tous deux par deux, et ils formèrent un cercle aussi étendu que la prairie. La lutte allait commencer.

Deux jeunes gens s'avancent dans l'arène. La force et le jeu de leurs muscles annoncent que l'attaque et la défense seront également vigoureuses. Ils se mesurent des yeux, ils s'approchent, et se saisissent. Tous leurs mouvemens annoncent la légèreté et la souplesse. Ils se pressent; ils enlacent leurs membres; ce sont deux serpens, unis, roulés l'un dans l'autre, et que l'œil a peine à distinguer.

La gloire seule produit-elle de si puissans efforts?... Non, non. Je vois deux filles, qui ne sortent pas du cercle, mais dont la tête est portée en avant. Un rouge incarnat et la pâleur

se succèdent, sur ces figures intéressantes, selon que l'objet chéri a l'avantage ou chancèle. Elles paraissent amies, et elles savent qu'il y aura un vaincu. Un des deux athlètes tombe, en effet. Comment le consolera-t-on? Le vainqueur l'embrasse.

L'heureux mortel parcourt le cercle d'un coup-d'œil. Il a trouvé Sophitt; elle lui sourit, il s'approche. Il reçoit le prix de ses mains : c'est une fleur champêtre, qu'elle attache à son chapeau, et il lui prend un baiser pour la remercier.

Les instrumens se font entendre. Les danses vont commencer. Marianne se met sur les rangs; mais chacun a son amie. Elle s'est avancée étourdiment, et sa position est embarrassante. Je suis tenté de lui offrir la main; mais je danse si mal! Sophitt a tout

vu. Elle pousse doucement Abdonn du côté où est Marianne, après lui avoir présenté la joue : il lui fallait bien un dédommagement. Mais renoncer au plaisir de danser, une première fois, avec son amant, avec le vainqueur! Et cela, parce que la pauvre étrangère est délaissée. Qui de vous, belles Parisiennes, seriez capables d'un tel sacrifice? Sophitt était, ce jour-là, la jouvencelle marquante du bal. L'exemple qu'elle avait donné fut suivi par plusieurs de ses compagnes, et Marianne s'amusa beaucoup. Mais cette scène ne pouvait se renouveler tous les dimanches ; André ne dansait pas mieux que moi, et il n'était pas raisonnable d'exiger qu'il commençât à quarante-cinq ans.

« Sophitt, me dit Marianne, est cou-
» turière, et nous n'en avons pas. —

» Hé bien, ma petite, nous l'emploie-
» rons. — J'allais vous le proposer. —
» Dites à Abdonn qu'il vienne me don-
» ner une leçon de danse, tous les
» soirs, quand il aura fini son travail.
» — Ah, que je vous remercie ! »

Il n'est pas, le dimanche, un moment perdu, à Appenzell. La danse fatigue comme tous les autres exercices prolongés, quand l'amour-propre ne soutient pas les danseurs. Plusieurs groupes se formèrent.

Les jeunes garçons et les jeunes filles tournèrent en rond, au bruit des chansonnettes. Ce jeu, fort simple, n'est pas sans agrément. Une fille ou un garçon sort alternativement du cercle, et touche celui ou celle qui l'intéresse le plus. On court après celui par qui on a été touché. S'il l'est à son tour, avant que d'avoir repris la place, qu'il

a quittée, il est constitué prisonnier au milieu du cercle. S'il y arrive sans avoir été prévenu, celui qui n'a pu le joindre est aux arrêts, et le jeu recommence. Il continue jusqu'à ce qu'il ne reste plus assez de monde pour envelopper les prisonniers. Nous brillâmes, Marianne et moi, à cet exercice-là, et bientôt les danses recommencèrent.

Les brillantes soirées, les bals de Paris finissent le lendemain. La fête champêtre devait se terminer au coucher du soleil. On commença le jeu de l'œuf. Il annonce que le dimanche n'offrira bientôt qu'un songe léger.

Trois jeunes gens, choisis par leurs camarades, parurent, vêtus de blanc. Ils placèrent, sur une même ligne, cent œufs, à deux pieds de distance l'un de l'autre. Un des trois doit par-

courir un long espace déterminé, pendant que son émule ramasse les œufs, et les dépose dans un panier, garni de son, que lui présente le troisième.

Celui qui a le premier rempli sa tâche est proclamé vainqueur. Les œufs lui appartiennent; mais il les rend ordinairement à ceux qui les ont fournis. Il a le droit d'embrasser sa maîtresse, et il n'y manque jamais.

On ne retourne pas au village par le chemin le plus court : les écoliers et les amans ont toujours préféré le plus long. Ils ont encore tant de choses à se dire! Quelquefois une partie de la nuit se passe dans ces doux entretiens, qui sont toujours sans conséquence. On a perdu deux heures de sommeil; mais on les a regagnées en bonheur.

Le lundi matin, tout rentre dans

l'ordre, et les cœurs ne battent plus que le dimanche suivant.

Les soirées d'hiver ne sont pas aussi gaies. Le deuil de la nature semble se communiquer aux amans. Les Suisses ressemblent aux oiseaux : ils ne chantent l'amour qu'au printemps. Les oisifs des grandes villes de France chantent toute l'année. Semblables au coursier fougueux, dont les jouissances continuelles enrichissent son maître, ils se préparent une vieillesse prématurée, douloureuse, et leurs souvenirs ne calment pas leurs regrets.

Pendant l'hiver, les jeunes filles et les jeunes garçons se couchent avec le soleil : ils n'ont rien de mieux à faire. Les hommes, les femmes, les vieillards se rassemblent dans les maisons les plus vastes et les plus chaudes. Cette réunion forme ce qu'ils appellent une

soirée. On ne s'est pas fait une affaire importante de sa toilette; on ne s'assemble pas, les femmes pour se faire voir, les hommes pour les regarder; on ne *marche* pas au bruit d'un orchestre complet; on ne joue pas aux jeux de hasard; on ne fait pas circuler de rafraîchissemens, imaginés par la cupidité des marchands, et adoptés par les dupes. Les femmes filent ou teillent du chanvre. Les hommes font des seaux, et d'autres petits ouvrages en bois. Ils parlent religion, politique. Les femmes *écoutent*.

Vers la fin de cette réunion, la maîtresse de la maison ou du châlet offre une collation. Ce sont des pommes sauvages, cuites sous la cendre, et une cruche d'eau.

Il y a très-peu de malades ici; mais on y rencontre, assez fréquemment,

des blessés. Des chutes, assez graves quelquefois, occasionnées par l'aspérité des rochers; des coups d'instrumens tranchans, que l'adresse ne dirige pas toujours, forcent les bons Suisses à garder leur châlet, pendant quelques jours. Ne croyez pas qu'ils manquent de soins. La graine d'Hypocrate est répandue partout, et nous avons ici un médecin.

C'est une vieille femme, estropiée depuis dix ans, et réduite, par conséquent, à l'impossibilité de travailler. Elle a imaginé d'étudier la botanique, et elle y a réussi. Elle connaît des herbes émollientes, dont elle fait des cataplasmes; elle compose des tisannes qui poussent à la peau. Elle parle beaucoup; mais elle prescrit peu de remèdes. Sa grande recette est le repos et l'eau, et elle guérit tous ses malades.

Il est une maladie cependant, contre laquelle elle ne peut rien : c'est la vieillesse.

Ce docteur-là se fâcherait si on lui offrait de l'argent. Chacun veille à ses besoins, et il reçoit ses petites provisions de bouche, parce qu'il faut qu'il vive pour faire du bien. Cette bonne femme est chérie, considérée. Elle est là, ce que fut mon père à la Rochelle.

Après trois semaines de courses, de fatigues, de sollicitudes, nos travaux nous présentèrent un aspect satisfaisant. Ces ouvriers, qui vivent sobrement, sont peu payés, et travaillent beaucoup, avaient enlevé les débris, et pratiqué un chemin tournant et facile, qui conduisait de la plaine à notre propriété aérienne. Déjà ce chemin se prolongeait de l'Ebenalp au village de

Weissbad, notre paroisse, notre patrie adoptive.

Le territoire, qui nous était concédé, se trouva nud comme une roche pelée. Il avait été chargé de débris pendant quarante ans; il n'y restait pas un brin d'herbe; mais nous avions une couche de terre de douze pieds d'épaisseur. Nos engrais devaient l'élever encore. Tout était à faire; mais nous voulions travailler.

André a, dans beaucoup de choses, un tact, une espèce d'instinct qui le trompent bien rarement. Cette baume dont je voulais faire une écurie, était effectivement restée en l'air.

L'entrée était à quinze pieds du sol: il était difficile d'y faire monter des mulets.

Notre premier soin avait été de l'examiner, dans tous ses détails. Elle a qua-

rante pieds d'ouverture à sa base, à peu près autant en profondeur, et il y en a soixante du sol à sa voûte, solide comme les Alpes. Elle a bravé les siècles passés; elle défie les siècles à venir.

« Hé bien, ami André, que ferons-
» nous de cette baume? — J'aime les
» grandes conceptions, Monsieur, et
» je peux me livrer aux miennes, puis-
» que nous avons plus d'argent qu'il
» nous en faut.

» Je fais sauter, au ciseau, les aspé-
» rités qui tapissent cette grotte; elles
» nous menaceraient sans cesse. — Su-
» périeurement vu. — Bleker nous
» établit deux planchers à dix pieds de
» distance l'un de l'autre. — Après?
» — Le rez-de-chaussée est consacré aux
» besoins journaliers; le premier étage
» sera notre salon d'été.... — Et je le

» garnirai de mousse, je m'y suis en-
» gagée, dit la petite. — Nous établi-
» rons notre cabinet au second : les
» soirées d'hiver sont longues, et je
» n'aime pas les pommes sauvages cuites
» sous la cendre. Au-dessus de nous,
» sera notre grenier à fourrage. — Et
» comment monterons-nous là, par-
» tout? — Hé, parbleu, par un esca-
» lier — Non, non. Avec une échelle,
» dit Marianne : on la tire après soi. »
Cette petite fille est toujours étourdie, imprudente, à côté de moi; sans cesse elle se laisse aller à son imagination; mais quand elle remarque un mouvement d'impatience, elle me présente Toinette, et je souris.

En rentrant à Appenzell, nous allâmes faire part de nos grands projets à l'ami Bleker. Il venait de terminer son pont sur la Sitter. Il n'a pas les

talens de Vitruve ; mais il est plus expéditif. Quatre pieux, frappés, parallèlement, deux par deux, dans le lit de la rivière; deux poutres, l'une au bout de l'autre, bien chevillées sur les pieux, et des planches en travers, voilà son pont. Il restera debout, tant qu'il plaira au temps de le respecter.

Bleker fut très-aise d'apprendre qu'il allait nous arranger une habitation, d'un genre inconnu dans le canton. Quand il eut bien compris la distribution de nos étages, il fut question de l'escalier. « Une échelle, dit Ma-
» rianne. » Cette fois je lui imposai silence.

André décrivit l'escalier qu'il voulait avoir. Notre architecte hocha la tête. « Un escalier tournant ! je n'en ai ja-
» mais vu, et je ne me tirerai pas de
» là. Je vous ferai, à l'extérieur, un es-

» calier à claire-voies, bien solide, et
» fort propre, avec des pièces de rap-
» port; je le prolongerai jusqu'à votre
» grenier à fourrage. A chaque étage,
» des planches, qui feront saillie, s'ap-
» puieront sur la marche de niveau. Pour
» entrer, vous n'aurez qu'à faire un
» demi-tour à droite, ou à gauche,
» en vous tenant ferme à un des mon-
» tans de l'escalier. — Mais il faut des
» poignets pour cela. — Eh bien, vous
» en avez.

» Cet escalier-là vous procurera un
» avantage inappréciable. Vous êtes ex-
» posés au midi, et il donnera de
» l'ombre à vos chèvres, pendant la
» chaleur du jour.

» Savez-vous, mes amis, que vous
» allez être magnifiquement logés. Si un
» prince étranger passe par ici, il s'esti-

» mera heureux d'être reçu chez vous.»

Il fallut bien adopter le projet d'escalier, puisque Bleker ne pouvait faire mieux.

Le lendemain, nous fîmes démonter et transporter notre maison de bois sur l'esplanade. Rien n'est commode comme ces maisons-là. Elles vous suivent partout, comme la coquille suit le limaçon.

Nous achetâmes des instrumens aratoires, et nous commençâmes nos travaux. L'exercice donna, à nos fèves et à nos pommes de terre, une saveur que nous ne leur soupçonnions pas. Et notre petit lait! quelle fraîcheur! quel goût piquant! Le petit verre d'hydromel par là-dessus, et on reprend, avec ardeur, la pioche et la bèche. Henri IV est moins heureux que nous. Il se bat, et nous jouissons.

Notre ingénieur André régla le cours de notre petit torrent. Nous devions le diviser en deux branches principales, qui tourneraient autour de la maison, et qui se subdiviseraient en ruisseaux. Ils serpenteront par tout notre territoire et le féconderont. Nous aimons beaucoup le poisson, et il y en a dans la Sitter. Ainsi nous aurons un étang. Toutes ces eaux se réuniront sur le bord de l'esplanade; elles rouleront en cascades sur les pointes de nos rochers, et reprendront leur cours ordinaire, pour s'aller jeter dans le petit lac, qui est derrière la montagne.

Il fut arrêté que quarante arpens seraient mis en prairies, et que la moitié du reste du terrain formerait un potager, qui produirait des légumes de toute espèce : on ne trouve dans le

canton que des fèves et des pommes de terre, et il n'est pas défendu à un homme libre de multiplier ses jouissances. André me fit observer, avec beaucoup de sagacité, que l'Abbé et les chanoines de Saint-Gall aiment la bonne chère et le pain blanc. Bertrand devait trouver là des graines de toutes les familles. La dernière partie de notre territoire nous donnera du bled-froment, et nous aurons la galette le dimanche. Marianne la fait à ravir.

De bonnes idées en amènent toujours d'autres : l'homme tend sans cesse vers la perfection. « Nous sommes exposés au midi, me dit André. Je tirerai du plant de vigne du Rhintal. » Nous aurons du vin, et nous apprendrons à le faire bon. Nos amis de » Weisbad et d'Appenzell nous en diront leur façon de penser. »

Il était impossible que trois hommes fissent toutes ces choses-là. Nous appelâmes des aides. Abdonn fut le premier élu : il devait me donner des leçons de danse le soir, et puis il avait fait danser Marianne. Le plus grand plaisir qu'on pût lui procurer, était d'employer Sophitt. Il est si doux de se rencontrer plusieurs fois dans la journée ! Marianne prétendit que notre linge avait besoin d'être remis en état : Sophitt lui avait sacrifié sa première danse.

Tout allait bien, à merveilles. Chacun avait sa tâche, et la faisait gaîment. L'apathique Claire partageait son temps entre son fils et un rouet, que son mari lui avait apporté. Ce travail-là ne fatigue ni l'esprit, ni les jambes. Un incident, nouveau pour nous, suspendit nos travaux. L'Ebenalp parut tout à

coup, couverte de troupeaux. C'était le premier octobre.

Les bergers des montagnes forment une classe d'hommes, étrangers, pendant l'été, à leurs compatriotes. Ils le passent tout entier sur des rocs escarpés, où ils vivent en société avec leurs troupeaux.

Ils se font une sorte de pain avec de la farine d'avoine, du sel et de l'eau. Ils la font filtrer à travers un linge, et ils se nourrissent de cette pâte, quand elle a pris une certaine consistance. Ils mangent la chair des moutons ou des chèvres, qui se tuent, en tombant dans des précipices, ou dans des crevasses, que forment les craquemens effrayans des glaces. Ils dorment dans des cavernes, que les siècles ont creusées partout.

Leur marche n'est jamais bornée. Ils

s'arrêtent où leurs troupeaux peuvent paître. et ils s'éloignent les uns des autres, pour leur procurer une nourriture plus abondante; ainsi leur isolement est absolu.

Quand l'herbe est épuisée sur un point, ils en cherchent un autre. Si les nuages s'élèvent jusqu'à eux, ils leur échappent, en s'élevant davantage. Ils bravent le froid, qui domine dans ces hautes régions, en s'enveloppant dans des peaux de mouton.

Du haut de leurs sommités, ils contemplent la terre, à laquelle ils sont devenus étrangers. Rien de ce qui s'y fait n'échappe à leur vue perçante. Ils voient les orages se former sous leurs pieds, et fondre sur les habitans des vallées.

Ils aiment la chasse. Ils tendent des piéges aux bêtes fauves, et souvent ils les combattent corps à corps.

L'habitude leur fait trouver agréable un genre de vie, qui ne peut convenir qu'à eux, et c'est avec regret qu'ils abandonnent leurs montagnes, pour retourner avec les hommes.

Là, cependant, de nouvelles jouissances les attendent. Ils retrouvent leurs maîtresses, leurs femmes, leurs enfans. Pendant qu'ils se sont occupés de l'engrais du bétail, les habitans des vallées ont travaillé à assurer leur subsistance, pendant l'hiver.

Le jour où ils rentrent dans leur village est un jour de fête, et nous descendîmes à Weisbad pour en être témoins. L'affection en fait tous les frais, et l'esprit n'est jamais difficile sur les productions du cœur. Les uns étaient heureux de leur satisfaction; les autres l'étaient en la partageant. Elle s'exprimait par les caresses franches et sau-

vages des montagnards, par l'aimable rougeur de leurs femmes, par les cris joyeux de leurs enfans, par les chants de leurs voisins. La vierge timide craint de prononcer un mot; mais elle a des yeux, et ils parlent. Un ami officieux pousse Péters du coude; il s'approche peu à peu; la conversation va s'engager.

Que se passe-t-il là bas à la porte de ce châlet? il n'est pas de beaux jours sans nuage, répète-t-on sans cesse. Cette comparaison ne sera jamais triviale, parce qu'à chaque instant on peut en faire l'application.

Un homme, chargé d'une peau d'ours, veut pénétrer dans une humble demeure. Une femme lui en refuse l'entrée. Les habitans se rassemblent. Klopp prétend être le mari de Crettle; Crettle proteste qu'elle ne le reconnaît pas.

Klopp jure qu'un coup de griffe de l'ours qu'il a tué l'a rendu méconnaissable. Crettle réplique que son mari n'a pas ce visage-là, et qu'elle ne s'exposera pas à une méprise qui l'humilierait pour tout le reste de sa vie. Les témoins de cette discussion sont incertains, irrésolus. Ils croient bien que cet homme est Klopp. Cependant ils n'oseraient l'affirmer. « Si je ne suis » pas ton mari, pourquoi as-tu fait » entrer le troupeau? — Parce que » chaque bête a ma marque. — Mais » qui te l'a ramené? — C'est vous, » sans doute; mais qu'est-ce que cela » prouve? — Qui suis-je donc, si je ne » suis pas ton mari, car il faut bien que » je sois quelqu'un? — Cela ne me re- » garde pas. — Ah, ça, plaisantes-tu? » — Je n'en ai aucune envie. — Tu » commences à m'échauffer les oreilles.

» — Peu m'importe. — J'entrerai. —
» Vous n'entrerez pas. »

Les spectateurs commençaient à chuchotter entre eux ; le bourgmestre réfléchissait profondément. Klopp était brutal, et il était possible que Crettle saisît le prétexte du coup de griffe pour se débarrasser de lui. Il est constant, au moins, que la figure, que Klopp rapportait des montagnes, était repoussante, hideuse, et on tient à celle qu'on a épousée.

Le bourgmestre tira Klopp à part, et ils se parlèrent à l'oreille. Le magistrat interrogea Crettle en particulier. « M. le bourgmestre, la retenue
» naturelle au sexe ne me permet pas
» d'examiner tout cela—Vous niez donc
» l'*absence?* — Je ne la nie ni ne la re-
» connais.—Vous rougissez, Crettle.—

» On rougirait à moins. — Me voilà » fort embarrassé.

» Embarrassé ou non, il faut que je » soupe, et que je me couche, dit Klopp. » — Je vous recevrai chez moi, et de- » main nous verrons. — A la bonne » heure. »

« Qu'est-ce donc que cette *absence*, » me demanda André? — Ma foi, je » n'en sais rien. Il y a nécessairement ici, » non du plus, mais du moins. Klopp » serait-il un demi.... — Cela pourrait » bien être. — Allons, allons, il n'a » que l'*unité*. »

Crettle disputait vivement, à sa porte, avec l'hypocrate moderne. « Je » vous dis, moi, que j'en connais trois » dans le village. — Qu'est-ce que cela » prouve? — Que Klopp peut faire » le quatrième. — Hé, quand cela se- » rait? celui qui se présente ne peut-il

» pas être le cinquième? — Crettle, la » nature ne fait pas tous les jours de ces » bizarreries-là. Tenez, votre mari était » beau ; l'ours l'a enlaidi, et vous n'en » voulez plus. — Qu'est-ce que cela » prouverait? que je n'aime ni les ours » ni leurs œuvres. »

Une commère, il y en a partout, s'était glissée près de la porte, et avait tout entendu. Elle s'écria que Crettle venait d'avouer que cet homme était son mari ; la vieille botaniste répéta la même chose. Elles citèrent les propres termes qu'avait prononcés Crettle. Toutes les femmes du village se prononcèrent contre elle.

Elle était dans une position vraiment critique. Je la trouvais jolie, et j'aurais voulu la dispenser de recevoir ce mari-là. Je me fis son avocat : « *Qu'est-* » *ce que cela prouverait?* n'est qu'une

» expression hypothétique, et par con-
» séquent très-loin d'un aveu. — Hy-
» po..... quoi? — Il n'y a rien là de
» pathétique. — Parlez-nous allemand,
» maître Antoine. » Et la condamnation de Crettle fut prononcée, en chœur, par toutes ces bouches féminines.

Le bourgmestre reparut sur la scène. « Le sage, dit-il, se défie toujours de
» ses lumières. J'ai convoqué le consis-
» toire pour demain dix heures du ma-
» tin. Crettle, vous paraîtrez devant
» ce tribunal. En attendant, les choses
» resteront dans l'état où les voilà.

» Mes enfans, je vous invite à ne pas
» troubler plus long-temps l'ordre pu-
» blic, et à vous retirer chez vous.
» Vous savez que je suis le ministre de
» la loi. » Ce dernier mot glaça toutes les langues, et cette cohue se dispersa en un instant. Allez donc, en France,

faire taire cinquante commères avec un mot.

« Ma foi, dis-je à André, j'irai de-
» main à Appenzell. — Et moi aussi.
» Ce procès-là sera intéressant. — Une
» enquête, une visite de matrones.....
» — Des témoins, des procureurs, des
» avocats..... — Nous verrons comme
» on administre la justice en Suisse. —
» Mais si cette affaire-là s'instruisait à
» huis-clos? — Ah, diable! ce serait
» fâcheux. — Nous verrons. »

En effet, le lendemain matin la foule était assemblée devant la porte, qui ne s'ouvrait pas. Chacun parlait de l'affaire qu'on allait juger, et prononçait, d'après ses dispositions personnelles. Je conclus, de là, que les juges seraient fort embarrassés, et cette idée ajouta au désir, qui me tourmentait, de voir ouvrir la porte. Je demandai

à un homme, qui était près de moi, si elle resterait fermée. Cette question le fit rire aux éclats. « Comment les juges » répondraient-ils de leurs jugemens à » leurs concitoyens, s'ils n'instruisaient » pas les procès publiquement? »

La porte s'ouvrit enfin. Les juges étaient sur leurs siéges, et ils paraissaient s'être consultés. Quel fut notre surprise, quand nous reconnûmes dans le président notre architecte Bleker! Ce n'était plus cet ouvrier docile, accommodant, prêt à tout faire pour élever sa petite famille. C'était un homme pénétré de la dignité de ses fonctions, et que ce sentiment élevait au-dessus de lui. Les étrangers doivent être très-circonspects dans leur manière de s'exprimer avec les paysans suisses. Ils parlent souvent, sans s'en douter,

à un homme qui, deux heures après, peut être leur juge.

Nous cherchions en vain cet attirail de jurisprudence, que nous avions rêvé. Crettle était seule devant les magistrats. Le président lui adressa la parole.

« Femme, vous êtes Suisse et libre. » N'oubliez pas, pendant que je vous » parlerai, que la vertu est la base de » la liberté.

» Si vous êtes intimement convain- » cue que l'homme, qui s'est présenté » hier chez vous, ne soit pas votre mari, » vous pouvez le rejeter..... Ne vous » hâtez pas de répondre. Voyez au- » dessus de moi l'image de votre ré- » dempteur, et n'oubliez pas qu'il » punit le mensonge.

» Souvenez-vous que vous avez pro- » mis à Klopp, au pied des saints au- » tels, de l'aimer toute votre vie, de

» le soigner en maladie, comme en » santé. Que diriez-vous, s'il vous re- » poussait, parce qu'un accident vous » eût enlaidie? N'exigeriez-vous pas » qu'il remplît, envers vous, les obliga- » tions qu'il s'est imposées?

» Si cependant cet homme vous est » étranger, c'est un criminel qui veut » attenter à votre pudeur, et s'empa- » rer de vos propriétés. Nos lois le » puniront de mort. Voulez-vous qu'il » vive ou qu'il meure? » Des larmes commencèrent à rouler dans les yeux de Crettle.

« Pleurez, femme, pleurez. Nous » sommes tous faibles; mais il est tou- » jours beau de se repentir..... Vous » embrassez vos enfans! vous leur ren- » drez un père. Paraissez, Klopp, vous » avez retrouvé votre femme et votre » famille. »

Klopp était assis derrière le fauteuil empaillé du président. Il s'élança dans les bras de Crettle. Cette femme, profondément émue, oublia sa laideur.

Nous nous attendions à des plaisanteries, à des sarcasmes, et ils eussent abondé en France. Les paroles du président avaient agi sur l'auditoire, comme sur Crettle. On reconduisit, en triomphe, les deux époux chez eux.

« Quelle justice simple et auguste, » dis-je à André ! — Et quelle manière » de la rendre ! »

Trois jours après, un autre procès ajouta à la profonde estime que nous avions pour les Suisses. Le nommé Frantz vint trouver Gaspard, qui fauchait son pré. « Mon ami, lui dit-il, » nous avons un différend pour une » prairie ; nous ignorons à qui de nous » elle appartient, et voici le temps de

» la coupe des regains ; il faut en finir. » J'ai fait convoquer, pour demain, le » petit conseil à Appenzell. Tu vien- » dras comparaître avec moi. — Tu » vois, Frantz, que je finirai ce soir » de faucher ce pré. Le temps est in- » certain; il faut que demain je mette » ce foin à l'abri; je ne peux m'ab- » senter. Sais-tu ce qu'il faut faire? » Va demain à Appenzell; dis aux ju- » ges mes raisons et les tiennes, et je » serai dispensé d'y aller moi-même. » Frantz se charge de plaider pour et contre lui. En effet, il expose, le mieux qu'il peut, ses raisons et celles de Gaspard. Les juges prononcent.

Frantz retourne vers son ami. « La » sentence est en ta faveur, lui dit-il ; » la prairie est à toi, et je t'en félicite. » Le pain noir peut paraître bon, quand on le partage avec de pareilles gens.

« André, quand Dieu fit le premier » homme, il créa un Suisse; mais sa » femme a tout gâté. »

Le douze octobre, les chemins de Weisbad à Appenzell, et d'Appenzell à la Sitter furent terminés. Nous nous séparâmes, nos ouvriers et nous, comme des gens qui s'estiment réciproquement, et nous ne pensâmes plus qu'à mettre nos terres en valeur.

André et Bertrand partirent en chariot, pour Saint-Gall, avec la note, des objets dont nous avions besoin, et la liste était longue. Nos terres étaient préparées. Je n'avais plus rien à faire. Je m'occupai, pendant deux jours, à mettre tout en ordre dans notre intérieur, et à étudier les avantages et les inconvéniens des différentes parties de nos bâtimens.

Je reconnus d'abord que notre mai-

son de bois serait brûlante l'été, et glaciale l'hiver. Les Suisses travaillent le jour, et ne se chauffent que le soir, c'est fort bien; mais que ferons-nous, quand nos terres seront ensemencées? Les enfans, André et ses réflexions, Marianne et ses gentillesses suffisent bien pour abréger le temps; mais cela n'échauffe point, et on n'a ici que des broussailles, qu'on coupe sur les montagnes, et dont on respecte les racines. Voyons notre baume.

Le président Bleker a raison: il faut des reins et des poignets pour entrer dans ces appartemens; mais nous en avons, ainsi qu'il l'a remarqué. Nous grimpâmes, à peu près comme des chats, Marianne, Sophitt, Gott, Abdonn et votre serviteur. Claire était restée en bas avec les enfans. Elle ne voulait voir, disait-elle, que par nos yeux.

Quel salon, tudieu, quel salon! quarante pieds de profondeur, sur trente de large! Il n'y en a pas comme cela à Paris. A la vérité, le jour est très-faible dans le fond; mais une grosse lampe, suspendue à la voûte, remplacera le soleil. Et sa fumée, allez-vous dire? Vous savez bien que notre salon n'a pas de porte; ainsi la fumée aura une issue. Nous tousserons peut-être un peu, de loin en loin; mais un verre de petit lait fera couler tout cela. Et puis, ne toussez-vous pas dans vos salons de Paris? N'y transpirez-vous pas de manière à prendre une pleurésie en sortant?

Nous allâmes jusqu'au fond de notre magnifique pièce, et nous y sentîmes une chaleur douce qui nous fit jeter un cri de joie. Nous eûmes la certitude que notre salon serait chaud l'hiver,

et j'en conclus, avec beaucoup de sagacité, qu'il serait frais l'été.

Là-dessus Marianne se mit à chanter et me prit la main. Abdonn prit celle de Sophitt, et nous nous mîmes à danser. J'avais déjà vingt leçons. Marianne m'assura que j'étais un fort joli danseur, et je m'en rapportai à elle : elle était connaisseuse.

Nous montâmes ensuite au cabinet. Nous y fîmes les mêmes observations. Toute la différence de la retraite de messieurs les savans à leur salon, c'est qu'elle était moins large et moins profonde.

Nous reconnûmes enfin que le grenier à fourrage pouvait en contenir de quoi fournir aux besoins de notre bétail pendant plus de trois mois.

Quand nous fûmes redescendus sur la terre, Sophitt et Gott reprirent leur

ouvrage, et Abdonn me dit : « Je ne » fais rien depuis ce matin. J'ai besoin » d'argent; mais j'aime à le gagner. — » Et mes leçons de danse? — C'est un » bon office : je ne fais pas payer cela. » — Hé bien, allez à Appenzell. Dites » au président Bleker de nous faire des » tables, des bancs, des escabelles et » quelques chaises, s'il le peut, en » quantité suffisante pour meubler ces » deux pièces-là... Ah, Abdonn, le bas » de la baume sera notre magasin gé- » néral, et cet escalier convient beau- » coup plus à des faiseurs de tours » d'adresse qu'à des hommes chargés. » Vous prierez Bleker de venir exami- » ner cela. — Voulez-vous que je vous » achète du fourrage? — Vous me ferez » plaisir. »

Et voilà mon jeune homme qui attèle des mulets à deux de nos chariots,

et qui les découvre. « Pourquoi cela, » Abdonn ?— Une commission ne peut » pas remplir ma journée. J'achèterai » du fourrage ; je le chargerai sur ces » voitures, et nous le placerons là-haut » à nous deux. — Comment à nous » deux ? — Hé, oui. Je le monterai » sur ma tête ; vous le recevrez, et vous » le rangerez. Voilà tout. »

Sophitt est aussi laborieuse que lui. Ils ne se disent pas quatre mots dans la journée. Mais le travail de l'aiguille n'empêche pas de causer, et elle aime cela ! Oh ! Claire, Marianne et Gott connaissent à présent les deux parties du canton d'Appenzell, comme si elles y étaient nées. Le soir, les deux jeunes gens s'en retournent chez eux, bras dessous, bras dessus, pour revenir le lendemain de la même manière. Sophitt est jolie, Abdonn est beau gar-

con, et peut-être..., Oh, non, non. Les mœurs sont pures où il n'y a pas de surveillance. Et puis, le consistoire est là.

« Vous n'êtes donc pas content de votre » escalier, me dit Bleker. — Moi, mon » cher président... — Chut, chut. Ici, » je suis Bleker, charron, charpentier, » laboureur. — Un escalier de soixante » pieds de haut !... — Le plus beau que » j'aie fait de ma vie ! — Perpendicu- » lairement planté... — Oh, je vois ce » que c'est : il vous faut, dans vos grandes » villes, des escaliers qu'on puisse mon- » ter en carosse. L'oisiveté est habile à » se créer des besoins. — Si, si..... — » Si, si ! Je vais vous arranger cela. Ab- » donn, déchargeons le fourrage. »

Sous le foin étaient les ustensiles de M. le président. « Vous aurez à gauche, » une corde bien tendue du haut en bas,

» à laquelle vous vous tiendrez d'une
» main. — A la bonne heure. — A
» droite, je vous établirai, à l'extérieur
» de chaque étage, un carré en plan-
» ches, qui vous dispensera de jouer des
» poignets ; vous n'aurez qu'à allonger
» la jambe, et vous serez d'aplomb,
» comme dans la prairie. — A mer-
» veilles. — On se moquera de vous ;
» on vous demandera si vous êtes im-
» potens. — Faites toujours. »

André ne revint que le lendemain au soir. Il trouva un escalier, qu'il eût été difficile de monter en carosse, mais sur lequel on ne risquait plus de se casser le cou. André nous avait laissés sans ressources, comme des malheureux jetés dans une île déserte. Il étala à nos yeux l'espoir d'une récolte abondante et variée. « Qu'est ce que ces petites
» grenailles-là, demanda Bleker? » C'é-

taient des pois, des haricots, des lentilles. « Ah! si nos femmes étaient » obligées de préparer ces friandises-là, » que deviendraient nos enfans, la » propreté du châlet? Qui trairait les » vaches ou les chèvres? qui ferait le » fromage? qui nous porterait notre » dîner à la prairie, ou sur la mon- » tagne? De l'eau, une poignée de sel, » des fèves, des pommes de terre, » de la farine d'avoine dans une chau- » dière, et cela cuit tout seul. Ce ne » sont pas vos lentilles, vos pois et vos » haricots qui vous feront traduire » devant la chambre de la réforme, » parce que personne ne sera tenté de » vous imiter. Il vous faut des joujoux, » et à nous des choses solides.

» Oh, oh! du blé froment! Il n'est » pas défendu de manger la galette le di- » manche. Et je la fais, dit Marianne!

» Ah, ah! — J'en viendrai goûter l'an-
» née prochaine. Du plant de vigne!
» voilà qui est supérieurement vu.
» Quand on a bien travaillé, un verre
» de vin est utile, et il fait plaisir. Mais,
» ami André, vous ne vous êtes occupé
» encore que du superflu. Les fantai-
» sies passent-elles, en France, avant les
» besoins réels? — Mais quelquefois,
» ami Bleker. — Des poules, des chè-
» vres, des moutons, des vaches, voilà
» la véritable richesse. — Il a raison. —
» Mais nous n'avons pas de quoi les
» nourrir. — Br! en deux jours Ab-
» donn et l'ami Bertrand trouveront
» dans le village voisin de quoi remplir
» votre grenier à fourrage, du chenevis
» pour vos poules, et de la graine pour
» ensemencer votre prairie. — Elle lè-
» vera encore avant l'hiver.

» La saison est favorable pour plan-
» ter la vigne. Je le sais bien, parbleu,
» dit l'ami Bertrand. J'ai été vigneron à
» Surenne. — A Surenne soit. Et où
» établirez-vous votre vignoble? —
» Tiens, quelle question? là, le long de
» nos rochers. — C'est cela, c'est bien
» cela, ami Bertrand. »

Nous payâmes ce que nous devions; nous donnâmes de l'argent à Bertrand, pour continuer les acquisitions commencées par Abdonn, et nous soupâmes en Spartiates.

« Hé bien, ami André, comment
» Monsieur le comte Ulric gouverne-
» t-il ses sujets? — Comme les autres,
» ami Antoine. Les Saint-Gallois tra-
» vaillent fort, gagnent peu, et lui
» paient beaucoup. — Il me semble
» que Monseigneur leur avait promis

» de belles choses. — Cela ne coûte
» rien.

» — Ma foi, André, il est fort heu-
» reux que nous ayons pensé à nous
» retirer ici. — Monsieur, l'idée est de
» moi. — Crois-tu, André? — Vous le
» savez bien, Monsieur. — Personne
» ici ne peut rien nous demander qu'au
» nom des lois. Elles sont simples
» comme les hommes qui les ont faites,
» comme la nature agreste qui les en-
» vironne. L'égalité la plus absolue
» règne ici, excepté à l'audience : les
» magistrats y sont tout. Nos Suisses
» ne conçoivent pas l'inégalité des rangs
» établie dans les monarchies. Si l'un
» d'eux se permettait de prendre un
» air de supériorité, des railleries amè-
» res en feraient justice. Mais ils sont
» fiers de la position où les ont placés
» leurs institutions sociales, et voilà

» pourquoi ils sont pleins d'égards les » uns pour les autres. Si l'égalité s'éta- » blissait en France, je crois que j'y » retournerais. — Donnez ce gouver- » nement-là à des gens passionnés; ils » feront de belles choses ! »

Nos semailles étaient terminées ; nos plantations avançaient ; déjà nous avions quatre tilleuls en avant de notre maison. Ils donneront de l'ombre, quand ils pourront. Notre métairie se peuple chaque jour, et Bleker y est en permanence. Il a construit un vaste poulailler ; il s'occupe de rendre accessible, à deux cents moutons, le bas de la baume, dont je voulais faire le magasin général. Il est décidé que nos quatre vaches logeront, avec les mulets, dans l'écurie attenante à la maison.

Tout est mouvement, tout est vie

chez nous. Chacun a ses fonctions assignées, et remplit sa tâche du jour. André, Bertrand, Abdonn et moi sommes chargés des gros travaux; un jeune berger soigne les moutons, en attendant l'époque où il les conduira dans les Alpes; une fille de basse-cour a la direction du poulailler, des chèvres et des vaches. Madame André, en sa qualité de femme de mon co-propriétaire, a la haute main sur tout, et ne se mêle de rien; Marianne communique, sur tous les points, son activité, son intelligence, sa gaîté. Elle donne ses instructions en riant, et on les suit de même. Elle est l'âme de la colonie.

C'était le seize octobre. Notre affaire devait être irrévocablement arrêtée. Nous nous présentâmes devant le grand conseil. Cent vingt-huit membres, très-

simplement vêtus, et parmi lesquels nous reconnûmes dix de nos ouvriers, siégeaient avec la noblesse que donne, plus ou moins, à l'homme, le sentiment intime de sa dignité. Ceux-ci me paraissaient grandis. Je croyais voir le sénat de Rome, à l'établissement de la république. La pauvreté, l'amour de la liberté, de la patrie, de la justice étaient communs à tous deux.

Notre affaire fut bientôt terminée. Depuis long-temps les esprits étaient disposés; nos patentes étaient scellées.

« Vous avez secoué vos fers, nous » dit le président Heilberg; montrez-» vous dignes d'être affranchis. Vous » participez à tous les priviléges des » Suisses; mais n'oubliez jamais que » vous êtes soumis aux mêmes obliga-» tions. Votre vie n'est plus à vous. Elle » appartient à votre nouvelle patrie.

» Prêtez-lui toujours une oreille atten-
» tive; soyez prêts à marcher au pre-
» mier coup du tambour.

» Nous ne vous demandons pas de
» sermens. Le soupçon les exige, et la
» fraude les prête. Nous nous estimons
» tous réciproquement. »

Le jour de notre naturalisation devait être marqué par une fête. L'usage voulait que les habitans de notre village en fissent les frais. Nous ne nous opposâmes à rien, pour ne pas blesser leur amour-propre.

Le dimanche suivant nous nous rendîmes à la prairie. Nous y vécûmes plus mal que chez nous, et la franchise, la cordialité, la gaîté embellirent la journée : ce ne sont pas le luxe et l'abondance qui constituent les fêtes. Je dansai avec Marianne, et je dansai fort bien, à ce qu'elle m'assura. Elle

fut la seule qui m'adressa des félicitations : chacun danse pour soi, quand on est animé par le plaisir.

CHAPITRE IV.

Suite de la vie de nos héros en Suisse. Nouvelles de France.

Deux années s'étaient écoulées. Les enfans étaient devenus charmans; Marianne, toujours jeune, toujours jolie, toujours aimante, était la seconde mère de ma Toinette; André n'avait pas changé; il n'eût pu que perdre, et moi aussi; nos gens étaient bons et attachés; nous formions une société d'amis.

Nos compatriotes nous aimaient, parce que nous prévenions leurs désirs ; que nous leur rendions tous les services qui dépendaient de nous, et que nous n'avions pas d'ambition. Deux assemblées générales avaient été convoquées. Nous y votâmes, et ce que nous avait annoncé Heilberg se réalisa : nous n'eûmes pas une voix. Mais tous les cœurs étaient à nous. Hé ! pourquoi serions-nous ambitieux ? Qui fait désirer des places, partout ailleurs qu'en Suisse ? La cupidité ou l'orgueil. Quel fardeau que de gouverner des hommes, presque toujours mécontens, et qui, presque toujours, ont sujet de l'être !

Heilberg n'était plus en place, et il était toujours notre ami. Il avait été remplacé par Freuden, le maréchal ferrant, homme plein de raison et de

jugement, fier de sa qualité d'homme libre, au point de ne pouvoir s'empêcher de lever la tête, quand il entend le mot *Suisse*, et de sourire à celui qui l'a articulé avec respect ou bienveillance.

La plupart de ces braves gens conservent le sentiment de la liberté jusqu'à leur dernier soupir. Un homme de Weisbad était irrévocablement brouillé avec un autre, qui lui avait tenu un propos offensant. Il tomba dangereusement malade. Notre curé fut le voir, le consoler, le confesser, et lui prêcha le pardon des injures. Broug refusa de pardonner. Le curé insista; le malade se défendit opiniâtrément. Le pasteur, excédé, lui dit : « Hé bien, si vous ne pardonnez pas, » vous irez en enfer. — Je suis un » homme libre : j'irai où je voudrai. »

Nous sommes dans l'abondance de toutes choses. Nous commençons à récolter du vin. Nous en avons fait bien peu cette année; mais il est fort bon: Bertrand entend cela à merveilles. Toutes les semaines, il va à Saint-Gall vendre l'excédent du beurre, des œufs, du fromage et des légumes, que nous cultivons avec un succès remarquable. On fait toujours bien, quand on veut bien faire, et qu'on a de l'intelligence. Le lecteur sait qu'André et moi n'en manquons pas. Bertrand nous rapporte des étoffes pour tous, des rubans pour ces dames, et Sophitt, devenue Madame Abdonn, met en œuvre tout cela. Il nous reste huit mille livres, dont nous n'avons plus besoin, et qui dorment dans une armoire.

Nous avons aussi le fromage de luxe, dont la fille de basse-cour a montré

la fabrication à Gott. Ce fromage se nomme *Seret*, dans le Valais. Je lui conserve ce nom, par ménagement pour les yeux français, qu'effraient des consonnes multipliées.

Nous n'avons pas encore goûté le nôtre, parce qu'il n'a que dix-huit mois, et qu'il est loin d'être fait.

Quand la pâte est bien pétrie, les femmes en forment des meules, de huit à dix pouces d'épaisseur, et du poids de dix à cinquante livres. Elles les placent entre des clayes, et les chargent de pierres, pour en exprimer la sérosité.

On ne les sale pas. Leur propre fermentation suffit pour leur donner une saveur qui les conserve : c'est celle que produisent les aromates dont les herbes des montagnes sont chargées.

Lorsqu'ils ont acquis la solidité né-

cessaire, on les empile dans un lieu, où ils sont à l'abri de l'humidité et du froid. Là, ils deviennent compacts et durs.

Le seret prend, avec le temps, la couleur de la cire jaune. Il est alors assez dur pour qu'on ne puisse le couper sans faire de grands efforts. Il se conserve pendant cinquante ans et plus.

Son goût est fort piquant. Nous eûmes beaucoup de peine à nous y faire. Nous nous y accoutumâmes comme le buveur d'eau-de-vie finit par lui trouver un goût fin et délicat. Les Appenzellois croient le seret un puissant digestif.

Ils en font un à chaque événement remarquable. Gott en pétrit un, le jour de son mariage avec Bertrand : ils finirent par craindre le consistoire. Ils

inscrivirent, sur leur seret, d'après l'usage, leurs noms et la date de leur union. Ils salèrent, d'après un autre usage, un cochon, de manière à le conserver aussi long-temps qu'une momie. On ne touche à cela qu'aux jours de très-grande solennité. C'est quelquefois un héritage qui passe aux petits-enfans.

Pendant la cérémonie du mariage. Marianne n'avait cessé de me regarder d'un air... Je l'entendais à merveilles.. Cela ne sera jamais. Tout, hors cela.

Nous avons passé les journées des hivers dans le salon, et notre cabinet de la grotte. Nous nous y enfoncions davantage, à mesure que le froid devenait plus vif, et nous y étions au mieux. Les femmes travaillaient en bas; André et moi faisions de l'esprit en haut. Il compose un *in-folio*, bien philoso-

phique, bien raisonné, et qui sent furieusement le fagot. Aussi ne le communique-t-il qu'à moi. Il le fera lire à son fils, quand il aura vingt ans.

La fumée de notre lampe a teint en noir la voûte de notre cabinet, ce qui lui donne un air tout-à-fait solennel. Garnier écrirait ici des tragédies admirables. Moi, qui ne porte pas mes prétentions si haut, je faisais des chansons pour Marianne, sur des airs en vogue du temps du roi Louis XI : je n'en sais pas d'autres. Elle les chante toute la journée, et elle en fait répéter les refrains à Toinette. Quelquefois la petite est récalcitrante. Marianne la persuade avec un brin de la galette du dimanche.

Le printemps renaît. Tout se ranime; les oiseaux commencent à chanter leurs amours ; nos truites jouent sur la surface de notre petit lac ; les en-

fans folâtrent sur l'herbe fine. Ils courent, ils s'attaquent, ils se renversent, et ils rient. Ils ne peuvent vivre un moment l'un sans l'autre, et la joie se peint dans les yeux de celui qui peut rendre un petit service à son camarade. Comme ils s'aiment! Oh, comme ils s'aimeront! Et puis ils nous font de petits contes, si plaisans, si naïfs! Ils nous intéressent, ils nous amusent tant! Ils commencent à bien lire. Toinette est la plus avancée; mais Toinon est adroit à tous les exercices. Il vous lance une pierre!.... il la roule quand il ne peut l'enlever. « Voilà pour l'empereur d'Al- » lemagne; voilà pour le duc de Savoie; » voilà pour l'abbé de Saint-Gall. » Il y a un Suisse dans ce petit corps-là.

Les grands enfans ont leurs jeux comme les petits. Ils ne sont pas si innocens, et l'habitude les émousse quel-

quefois. Les petits enfans trouvent des charmes dans l'inconstance; l'expérience apprend aux grands que l'apparence est trompeuse, et que, sous une enveloppe nouvelle, on rencontre toujours la même chose. J'ai trouvé Marianne dans plusieurs femmes; je la trouverais dans d'autres, et puis les soins, les embarras, les soucis! quand on est à peu près bien, il faut s'y tenir.

La végétation est commune aux animaux et aux plantes. Tout fermente autour de nous, et nous nous trouvons plus jeunes. Un retour de jeunesse donne, à tout, l'attrait de la nouveauté.

La vigne bourgeonne, et nous promet une abondante récolte. Nos tilleuls se développent. Ils sont faibles encore; mais le sentiment de la propriété les grandit. Bientôt nous nous asseoirons sous leur feuillage, et nous rêverons

que nous sommes à l'ombre. Peu d'amour rend l'amitié indispensable. Celle qui nous unit, André et moi, est inaltérable. Mais il paraît qu'Oreste et Pilade, Nysus et Euriale avaient toujours quelque chose de nouveau à se dire. Nous éprouvions, nous, des momens de vide, auxquels nous avions la sagesse d'échapper. Après quelques heures d'une expansion étrangère, on revient à son ami avec un plaisir nouveau. Nous descendions nos rochers, nous allions voir nos amis de Weisbad et d'Appenzell. Notre curé nous disait de bonnes choses; notre bourgmestre était un gros réjoui qui nous faisait rire. Le bon sens, le jugement, les lumières d'Heilberg et de Freuden, le nouveau landamman, nous donnaient à penser. Le président Bleker était original, quand il ne siégeait pas.

Nous nous promenions tous cinq sur la place d'Appenzell. Tout à coup un grand bruit coupa net notre conversation. C'étaient des chevaux, qui portaient un grand seigneur, couvert d'or, et des valets, mis presqu'aussi richement que lui; c'étaient une douzaine de mulets, chargés des équipages de Monseigneur, élégamment recouverts de couvertures à ses armes. C'était l'heure du repos, et le bruit des grelots, des fouets, rassembla en un instant, tous les habitans. Une espèce d'écuyer s'adressa à Freuden lui-même. « Mon ami, dites au landamman de » venir parler à Monseigneur. — Je ne » suis pas votre ami, puisque je ne vous » connais pas, et le landamman ne va » parler à personne. Dites à votre sei- » gneur de se rendre devant cette porte, » là, en face. Elle s'ouvrira dans un

» quart d'heure, et le landamman le » recevra. » L'écuyer leva les épaules « Apprenez qu'on ne lève pas les épau- » les devant un Suisse, et qu'ici, d'ail- » leurs, on ne sait à qui on parle. »

Freuden nous quitta, pour aller rassembler quelques membres du petit conseil, et je le suivis: j'étais curieux de savoir quel était l'homme fastueux qui croyait bonnement que nous et nos magistrats allions nous humilier devant lui. André avait tout ce qu'il fallait pour faire parler monsieur l'écuyer, et il s'attacha à lui.

La porte s'ouvrit, en effet, un quart d'heure après, et le landamman entra, suivi de sept à huit membres du petit conseil. L'écuyer sentit qu'il avait fait une sottise, et il salua Freuden jusqu'à terre. Monseigneur entra après nous, et il allait vraisemblablement s'asseoir

auprès du landamman. Le garde de la porte l'arrêta, et lui présenta une escabelle. « Si ce siége ne vous convient » pas, vous êtes le maître de rester debout. Chapeau bas, s'il vous plait : » vous êtes devant une fraction du » souverain. » Monseigneur se pinça les lèvres, et se découvrit.

« Je suis le comte de Wirtemberg. » — Peu importe. Que voulez-vous? — » Je suis chargé, par sa majesté l'empereur, de traiter avec vous. — Avec » moi? Avec la Suisse. Vous avez traversé les rhodes extérieurs, puisque » vous venez de la Souabe. Avez-vous » vu les deux landammans de l'autre » partie du canton? — Je ne savais pas » qu'il y en eût. — Vous ne connaissez » pas le gouvernement de vos voisins? — » Votre bourg donne son nom au canton, et j'ai cru devoir venir ici direc-

» tement. — Il n'y a pas de mal à cela.
» Je vous demande, pour la seconde
» fois, ce que l'empereur désire de nous.
» — Je ne peux m'expliquer avec vous
» qu'en particulier. — Alors vous pou-
» vez partir. Que diraient mes conci-
» toyens, si je m'enfermais avec un
» homme, maître de la plus grande
» partie de la Souabe? Nous avons aussi
» notre roche tarpéïenne. — Vous m'em-
» barrassez beaucoup. — J'en suis fâ-
» ché. »

« — L'empereur, mon seigneur suze-
» rain... — Passez les qualités : je les
» connais. — Est parent du roi d'Espagne
» Philippe II. — Oui, Rodolphe est fils
» de Maximilien II, et petit-fils de Fer-
» dinand premier, frère de Charles-
» Quint, qui donna le jour à Philippe.
» Nous savons tout cela. Au fait, s'il
» vous plaît. — Philippe est maître du

» quart de la terre connue.... — Et il
» veut ajouter la France à ses immenses
» propriétés. Nous savons cela encore.
» — Il est dans l'intérêt de l'Allemagne
» de l'arrêter dans ses vastes desseins.
» — J'entends. L'empereur veut faire
» la guerre à son cousin, et il désire
» que les Suisses soient ses auxiliaires.
» Cette affaire ne peut se traiter qu'en
» diète générale. — Je sais cela aussi.
» Je viens seulement m'assurer des dis-
» positions où sont les esprits. — Je
» vais vous le dire : il est inutile, pour
» les connaître, que vous parcouriez
» les treize cantons.

» La liberté ne fera pas le tour de la
» terre. Peu nous importe à qui elle
» appartienne, puisqu'elle doit avoir
» des maîtres. Nous gémissons sur les
» maux dont l'accablent quelques ambi-
» tieux; mais nous en sentons mieux

» les avantages de notre situation. Le
» despotisme hait la liberté, et nous ne
» le redoutons pas : il viendrait ex-
» pirer aux pieds de nos montagnes.

» Nous n'avons donc aucun intérêt
» à entrer dans des querelles d'ambi-
» tion ou de cupidité. La Suisse ne
» donnera certainement pas une armée
» à votre maître. Elle conservera ses
» forces pour sa propre défense; mais
» elle continuera à vous fournir, à vous
» et aux autres puissances, quelques
» soldats pour votre argent. Quand
» leur temps est expiré, ils rentrent,
» instruits et disciplinés, dans leur pa-
» trie, prêts à la défendre contre ceux
» qu'ils ont fidèlement servis, s'ils
» osaient l'attaquer.

» L'audience est levée. »

Freuden aborda le comte de Wirtemberg, avec une sorte de cordialité que je

n'attendais pas de lui, à l'égard d'un grand seigneur. Il lui dit que la commune fournirait à tous ses besoins, et qu'il n'avait qu'à les faire connaître. Le comte accepta un léger repas, auquel il fit peu d'honneur : son estomac n'était pas assez fort pour digérer les alimens des hommes libres.

Il remonta à cheval, et retourna en Souabe. Ce qu'il y a de remarquable, dans cette conjoncture, c'est que la réponse d'un paysan suisse, empêcha l'empereur de déclarer la guerre à l'Espagne.

Je racontai tout cela à André, qui, de son côté, avait fait parler monsieur l'écuyer. Les électeurs n'entendaient pas épuiser l'Allemagne d'hommes, pour satisfaire l'ambition du chef de l'empire. Rodolphe était borné aux forces que pouvait lui fournir

son duché d'Autriche, et voilà pourquoi il avait désiré contracter, avec la Suisse, une alliance offensive et défensive.

Il était tout simple que ce prince se fût exactement informé de la situation des affaires en France : les Suisses pouvaient faire des questions à son ambassadeur, et il était naturel qu'il pût répondre à tout. Le comte était donc instruit. Il paraît que son écuyer se conduisait auprès de lui, comme je l'avais fait avec les plénipotentiaires de Henri III, pendant leur voyage à Bergerac. Cet écuyer était la mouche du Wirtemberg.

J'écoutai André avec avidité : on tient toujours à sa première patrie.

« Vous connaissez Mayenne aussi » bien que moi. Vous savez, Monsieur, » que nous l'eussions mis en bouteille,

» aussi bien que son secrétaire Péricard, » si les circonstances l'eussent exigé. »

Il perdit un temps précieux en Bourgogne, et l'inquiétude le ramena à Paris, où les Seize le faisaient trembler.

Henri IV ne perdait pas un moment. Il entra à Dieppe, où les villes de la basse Normandie lui envoyèrent des provisions de bouche, par mer. Il fortifia le faubourg, dit le Pollet, et le château d'Arques, situé à une lieue de Dieppe. Il lui importait de conserver ce port, où les Anglais pouvaient faire entrer des secours.

Mayenne était brave, et n'était que cela. Il sentit cependant la nécessité de se signaler par quelque action d'éclat, qui lui assurât l'attachement et la confiance de son parti. Il partit de Paris à la tête de vingt mille hommes.

La médiocrité est présomptueuse.

Mayenne écrivit au Pape et au roi d'Espagne qu'il tenait le Béarnais dans ses filets, et qu'il ne lui échapperait qu'en sautant dans la mer.

Le Béarnais attendait tranquillement vingt mille hommes, avec sept mille, qui, comme lui, avaient le diable au corps. Mayenne attaqua bravement, et fut reçu de même. Il fut repoussé au Pollet et au château d'Arques, et il fut enfin vaincu en bataille rangée, dans la plaine d'Arques.

« Sept mille hommes en battre vingt » mille ! cela est fort, Monsieur. »

Mayenne fait publier dans Paris qu'il a vaincu à Arques, et que Henri a été tué dans la mêlée. Pas du tout. Henri paraît le même jour dans la plaine de Mont-Rouge, à la tête de sa petite troupe victorieuse, mais qui était augmentée de quatre mille Anglais et de sept

mille réformés, que lui avaient amenés le comte de Soissons, le maréchal d'Aumont et le duc de Longueville.

Henri ne s'amusa pas à tenir des conseils de guerre. Il attaqua aussitôt, et enleva, l'épée à la main, cinq faubourgs de Paris.

« Ah, Monsieur, que vous avez » bien jugé ce prince là! on ne peut » faire de telles choses, que lorsqu'on » a pour auxiliaires les puissances in- » fernales. — Chut, chut! — Vous l'avez » pensé, vous l'avez dit, vous l'avez écrit, » vous l'avez fait imprimer. — J'étais en- » croûté alors du fanatisme monacal, » et j'en suis bien revenu. — C'est ce » dont j'ai cru m'apercevoir. »

Mayenne se hâta de se jeter dans Paris, avec les débris de son armée. Il y entra par les faubourgs du nord, que le roi n'avait pu attaquer avec aussi

peu de troupes. Mayenne se trouva fort alors, parce que la plus grande partie de la population lui était dévouée. Le Roi, aussi prudent que brave, résolut de se retirer, et battit en retraite par le faubourg St.-Jacques. On y trouva, armé de toutes pièces, le fameux prieur Bourgoing, auteur principal du meurtre de Henri III. Henri IV l'envoya à la fraction royaliste du parlement de Paris, qui siégeait à Tours, et il fut écartelé.

« Il méritait cela ! — Oui, mais vous » conviendrez que c'est payer un peu » cher les bonnes graces de mademoi- » selle de Montpensier. »

Le Roi s'était retiré sur la Loire. Il prenait des villes ; on lui en prenait d'autres. On tuait des hommes, sans obtenir de résultats. Un incident imprévu avança les affaires de Henri. La

république de Venise le reconnut, en qualité de roi de France. « Elle fit très-
» bien, André, et tous les souverains
» de l'Europe devraient suivre cet
» exemple. J'aime beaucoup Henri IV,
» depuis que je n'entends plus de pré-
» dications incendiaires. »

Les politiques disposaient partout les esprits en faveur de ce prince. Des écrits circulaient dans Paris, et tendaient à lui en faire ouvrir les portes. S'il abjurait le calvinisme, il serait reconnu par toute la France. « S'il
» embrassait le catholicisme, je l'a-
» dorerais. — Monsieur, sa résistance
» est son plus bel éloge. L'homme
» d'honneur ne transige point avec sa
» conscience. Je crois cependant que
» la force des choses l'amènera à s'hu-
» milier devant le pape. — Oh, alors
» ce sera un prince accompli. — A ses

» amourettes près. Il y a là une
» Gabrielle d'Estrées, qu'il a élevée
» jusqu'aux marches du trône...—Ah !
» André, la perfection absolue n'est
» pas donnée à l'homme. — Vous le
» défendez, maintenant! *tantum Muta-*
» *tus ab illo !* — Mon ami, rien de ce
» qui est exagéré n'est durable. »

Mayenne redoutait, avec raison, les talens militaires de Henri IV. Ses lenteurs, ses tergiversations, lui ôtaient, peu à peu, la confiance de la ligue, et des troupes espagnoles, que Philippe II avait fait entrer en France. Bientôt le duc fut l'objet de plaisanteries piquantes, et il sentit la nécessité de se relever dans l'opinion des Français, et des alliés, qu'il avait été contraint de reconnaître. Il alla chercher le Roi dans la haute Normandie, près de Nonancourt.

Le Roi descendit dans la plaine d'Ivry, et rangea son armée en bataille. « Si vous perdez vos enseignes, dit-il » à ses soldats, ralliez-vous à mon pa- » nache blanc. Vous le trouverez tou- » jours au chemin de l'honneur et de » la gloire. » Il fit sonner la charge.

Mayenne ne pouvait lutter contre un tel adversaire. Il laissa prendre son corps de bataille en flanc, et, de ce moment, il fut vaincu. Il perdit son artillerie, ses bagages, et les trois quarts de son armée. Les Allemands et la cavalerie espagnole furent exterminés.

Alors le panache blanc, si terrible pendant l'action, devint un gage de bonté et de clémence. Henri se jeta au milieu de ses bataillons. Il les parcourut, dans tous les sens, en criant : *Sauvez les Français! sauvez les Français!*

« Oh, le brave, le bon, l'excellent

» prince! — J'ai toujours prévu, Mon-
» sieur, que vous vous réconcilieriez
» avec lui. — André, si je n'étais libre
» et Suisse, j'irais me ranger au nombre
» de ses sujets. »

Mayenne courut se renfermer dans Paris, et il y porta la consternation. Si le roi se fût présenté devant cette ville, il y fût incontestablement entré de vive force; mais il craignit la fureur et la cupidité de ses soldats. Il voulait prendre et conserver Paris. Il vint assiéger cette ville, pour la forcer à capituler.

Il s'empara de toutes les communications, et du cours de la Seine. Bientôt la famine se fit sentir. La faim est ordinairement sourde à tous les raisonnemens; mais le fanatisme religieux peut la soumettre, pendant quelque temps.

On soutint celui des Parisiens, par tous les moyens que purent imaginer le charlatanisme et la friponnerie. Les prédicateurs firent retentir toutes les chaires de leurs vociférations; Caëtani, légat du pape, publia des mandemens, qui menaçaient de la damnation éternelle quiconque penserait à traiter avec un prince hérétique. La Sorbonne rendit des décrets foudroyans, dictés par le même esprit. En conséquence, on pendit, on noya, comme fauteurs de l'hérésie, ceux que la faim poussa au désespoir, et qui parlèrent de se rendre.

La Monacaille, persuadée qu'on prend les hommes par les yeux, s'enrégimenta et *parada* dans les rues de Paris. Ils avaient la robe retroussée, le capuchon renversé, le casque en tête, la cuirasse sur le dos, l'épée au côté,

un mousquet rouillé sur l'épaule et la pique à la main. Rose, évêque de Senlis, et chef du comité des Seize, marchait à la tête de ce burlesque régiment. Hamilton, curé de Saint-Côme, en était le major-général.

La disette augmenta au point de ne pouvoir plus être supportée. On avait dévoré tous les animaux domestiques. On exhuma les cadavres, et les os du cimetière des Innocens. Cette nourriture fit périr des milliers d'individus. Ceux qui leur survécurent ambitionnèrent la palme du martyre, que promit solennellement la Sorbonne à ceux qui auraient le courage de se laisser mourir de faim. Cette corporation de prêtres coupables parvint à soutenir encore le fanatisme. L'homme est-il né pour être le jouet de l'erreur?

Henri connut ces maux affreux, et

il voulut y mettre un terme. Il laissa entrer quelques voitures de vivres dans Paris; mais, en même temps, il donna un assaut général aux faubourgs de la ville, et les enleva tous l'épée à la main. Il ne lui restait plus à réduire que le corps de la place.

L'infortune produit la méfiance. On remarqua que les moines de Paris ne perdaient rien de leur embonpoint et de leur fraîcheur. On fit des perquisitions dans tous les couvens On les trouva abondamment pourvus de vivres de toute espèce. On les distribua au peuple. Cette dernière ressource suffit à peine pendant quelques jours.

Mayenne fit sortir de Paris les vieillards, les femmes et les enfans. Ces misérables allèrent demander du pain à Henri IV. Il leur en donna, et leur permit de s'éloigner.

Cependant le peuple de Paris, réduit au dernier désespoir, renonça à la palme du martyre, et demanda, à grands cris, la paix ou des alimens. Mayenne sentit que cette ville allait lui échapper, et il résolut de traiter avec Henri.

Quelques jours encore, et ce prince entrait dans la capitale. Le duc de Parme, gouverneur des Pays-Bas, avait reçu de Philippe l'ordre de soutenir la ligue, et de se porter sur Paris, avec toutes ses forces. Il parut à la vue de cette ville, au moment où le cœur de Henri s'était ouvert à la douce espérance de terminer enfin cette guerre cruelle : Paris, dans tous les temps, entraîna les provinces.

Henri rassembla toutes ses troupes, et présenta la bataille au duc de Parme. Il lui était défendu de combattre. Il fit

entrer dans Paris un convoi considérable de vivres ; il donna huit mille hommes à Mayenne, et se retira vers les frontières de la Picardie. Henri le suivit, avec des forces inférieures; mais il ne comptait pas ses ennemis. Il espérait profiter de quelque faute : le duc de Parme n'en fit pas.

Henri retourna attendre, en Normandie, les secours d'hommes et d'argent que lui envoyaient Élisabeth d'Angleterre, les Hollandais, et les princes protestans d'Allemagne. Rouen tenait seul dans cette province pour la ligue. Le roi ordonna à notre maréchal de Biron d'assiéger cette place, et vint se joindre bientôt à cet intrépide général. Le duc de Parme rentra en France, à marches forcées, et sauva Rouen, comme il avait sauvé Paris.

Après des succès balancés, notre

brave Biron fut tué d'un coup de canon sous les murs d'Épernay. Ici André suspendit son récit. Nous donnâmes des larmes à la mémoire de ce grand général, quoiqu'il eût fini par me traiter très-mal.

Henri reconnut les services du père, en portant son affection sur le fils, et en lui accordant une partie des honneurs et des emplois dont le maréchal avait été revêtu.

Hélas! la lettre, qu'il m'avait dictée pour lui, fut malheureusement prophétique. Élevé, quelques années après, à la dignité de maréchal de France, il conspira contre son bienfaiteur. Le roi voulut lui pardonner, et n'exigea de lui que l'aveu de son crime. Il le nia avec opiniâtreté, et Henri en avait la preuve écrite dans ses mains. Il porta sa tête sur l'échaffaud.

Henri se rapprocha de Paris. Il prit des villes, les fortifia, et se plaça de manière à pouvoir secourir ceux de ses généraux que l'ennemi serrerait de trop près.

Depuis long-temps, Rosny lui disait : Il convient que je reste huguenot, et que vous soyiez papiste. Il avait une répugnance invincible à abandonner sa religion. Elle servait alors de prétexte à ses ennemis pour l'éloigner du trône. Il se rendit enfin aux instances de ses amis, et il résolut de sacrifier sa conscience au bien de l'État. Il fit abjuration dans l'église de Saint-Denis.

« Mon cher André, j'aimais Henri IV » protestant, je l'adore catholique. »

Ce prince croyait n'avoir plus d'obstacles à redouter. Le clergé et les moines ne crurent pas sa conversion sincère. Ils craignirent de voir le cal-

vinisme dominer en France, et leur ravir leurs biens immenses. Ils cessèrent de compter sur la ligue, et ils résolurent d'employer le poignard.

Aubry, curé de Saint-André-des-Arcs, et Varade, recteur du collége des jésuites, poussèrent au crime un nommé Pierre Barrière. Il fut découvert, condamné, et exécuté. Il nomma ses instigateurs, au moment d'aller au supplice. Ils s'étaient réfugiés chez le légat, et le suivirent à Rome. « Les mi-» sérables ! »

Henri bloqua Paris, pour la troisième fois. La division s'établit entre les princes Lorrains. Brissac, gouverneur de cette ville, profita de cette circonstance en homme habile. Il gagna les personnages les plus influens de la population, et il ouvrit, au roi, les portes de la capitale. « Oh, le brave

» homme, André ! » Dès que Henri y parut, il gagna tous les esprits et tous les cœurs. Ceux de la grande majorité des Français lui étaient déjà acquis. « Je le crois bien, parbleu ! »

Un autre misérable fut fanatisé par les jésuites. Jean Châtel, âgé de dix-huit ans, se glissa dans le Louvre, au moment où Henri IV y rentrait. Ce prince se baissa pour embrasser Montigny, qu'il n'avait pas vu depuis longtemps, et qui était à ses genoux ; le coup de poignard était lancé. Il ne frappa le roi qu'à la bouche. Ce scélérat fut arrêté à l'instant. Il s'énorgueillit de son crime, et déclara avoir fait une bonne action.

Cependant on tira de lui des aveux. Il avait fait ses études chez les jésuites, et ils connaissaient l'art funeste d'exalter les imaginations.

Châtel convint avoir souvent entendu dire, chez les jésuites, qu'il serait méritoire de tuer Henri de Bourbon. La veille du jour où il commit le crime, il s'était confessé à un de ces pères, qu'il ne put ou ne voulut pas nommer. Ce monstre l'encouragea au parricide, et lui montra le ciel ouvert pour lui, s'il succombait dans sa sainte entreprise. Ainsi la confession, instituée pour prévenir ou expier les fautes, a quelquefois été un instrument de forfaits. L'auteur de celui-ci subit un supplice affreux.

Le parlement de Paris cherchait à faire oublier ce que sa conduite, envers le roi, avait eu d'odieux, en lui marquant un dévouement sans bornes. D'après les dépositions de Châtel, il ordonna de rigoureuses perquisitions dans la maison des jésuites.

On y trouva d'abord une chambre, dite des *méditations*. Les jeunes gens, qu'ils y enfermaient, étaient éclairés par une lampe sépulcrale, qui leur faisait voir des figures diaboliques, des flammes, des malheureux torturés, grossièrement peints sur les murs. Le jeûne achevait d'exalter leur imagination. On les laissait méditer là sur les principes qu'on avait fait germer en eux, et quelques-uns sortirent de cette effrayante retraite, disposés à tout entreprendre.

On trouva dans les papiers du professeur Guignard..... « Guignard ! ce » jésuite que Poussanville rencontra » dans les rues de Poitiers ? — Et dont » le maréchal de Biron disait qu'il joue- » rait un grand rôle dans l'État, s'il » n'était pas pendu. »

On trouva dans ses papiers, ces pa-

roles écrites de sa main : *Ni Henri III. ni Henri IV, ni la reine Élisabeth, ni le roi de Suède, ni l'électeur de Saxe, ne sont de véritables souverains. Henri était un Sardanapale; le Béarnais est un renard; Élisabeth une louve; le roi de Suède un griffon, et l'électeur de Saxe un porc. Jacques Clément a fait un acte héroïque*, INSPIRÉ PAR LE SAINT-ESPRIT. *Si on peut guerroyer le Béarnais, qu'on le guerroye. Si on ne peut le guerroyer, qu'on l'assassine.* Guignard fut pendu.

Le parlement s'était procuré les écrits de Tolet, de Bellarmin, de Mariana, de Sa, de Suéars, de Salméron, de Molina, et des jésuites de Naples. Tous érigent le régicide en doctrine, dans certaines circonstances, spécifiées par eux.

Le parlement vient de rendre un arrêt, qui chasse les jésuites du royaume.

Il s'exprime en ces termes : *La cour a banni cette société, d'un genre nouveau, et d'une superstition diabolique, qui a porté Jean Châtel à cet horrible parricide.*

« Mon cher André, ils ont échoué » dans leur lâche et infâme projet. Ils » sont chassés de la France. Puissent-» ils n'y jamais rentrer ! »

CHAPITRE V.

Voyage au haut de l'Ebenalp.

Comment se fait-il que les idées les plus naturelles, les plus simples ne se présentent, quelquefois, quelong-temps après le moment qui eût dû les faire naître? Nous exigeons, de notre mémoire, quelquefois rebelle, un fait, un mot intéressant, que nous sommes étonnés d'avoir pu oublier, et elle nous présente des choses perdues pour nous

depuis des années, et qui n'ont aucun rapport avec celles que nous cherchons. Tout en nous est inexplicable, et nous avons le ridicule orgueil de vouloir nous connaître.

Comment, par exemple, personne de nous n'avait-il pensé, depuis six ans, à vouloir connaître cette montagne, qui nous abrite du vent du nord, et dont la base nous donne, en abondance, un vin aussi bon que peut le fournir le climat?

C'était un beau jour d'été; nous avions terminé nos travaux. Nous attendions, sur notre prairie, un souper qui devait nous rendre des forces pour le lendemain. André et moi philosophions; Marianne chantait les couplets que j'avais faits pour elle; Claire avait quitté son rouet, et se promenait, silencieusement, sur le gazon; les enfans

jouaient, s'agaçaient, couraient l'un après l'autre, s'embrassaient, annonçaient un sentiment, plus vif déjà que l'amitié, et qui ne tardera pas à être de l'amour. « Mais, Messieurs, s'écria tout » à coup Bertrand, cette touffe de » broussailles, que, depuis si long- » temps, nous regardons là-haut, avec » indifférence, trompe nos yeux par sa » prodigieuse élévation. Ces broussailles » sont peut-être une forêt. »

L'imagination va vite, quand on lui a donné l'éveil. « Cette forêt est peut- » être composée d'arbres fruitiers. — » Ou au moins de vigoureux sapins..... » — Qui nous fourniraient notre chauf- » fage. — Ils doivent recéler du gibier, » que vraisemblablement nous ne con- » naissons pas. Et des fleurs, nouvelles » pour nous, dit Marianne. Nous les » naturaliserions ici, et nous vous en

» ferions des bouquets pour votre fête, » monsieur Antoine. Et puis, reprit » André, quel plaisir de découvrir un » monde nouveau, et de l'exploiter à » notre profit, sans avoir une goutte » de sang à verser !

» — Ami André, voilà un joli rêve. » Il n'y a qu'une difficulté pour le réa- » liser; mais elle est insurmontable. Il » est impossible de gravir cette partie » de l'Ebenalp. — Hé, Monsieur, » pourquoi croire impossible ce qu'on » n'a pas essayé de faire? Hé bien, j'es- » saierai, dit Bertrand. — Non, mon » ami, tu te tuerais, et nous voulons » que tu vives. Je suis jeune et vigou- » reux, reprit Abdonn. J'ai de l'agilité, » de la souplesse, la plus grande envie » de voir ce qui se passe là-haut. J'y » monterai avec Bertrand. »

Gott et Sophitt s'élevèrent fortement

contre ce projet. Leurs maris combattirent leurs raisonnemens avec avantage. Ils conclurent par un moyen qui ne laissait pas de réplique : « Si nous » ne pouvons monter, sans danger, » nous reviendrons. »

Les deux femmes résistaient encore. Leurs maris persistaient dans leur courageuse résolution. Elles nous prirent pour arbitres, André et moi. Nous prononçâmes, après nous être consultés, que, puisqu'ils s'engageaient à céder à des obstacles, qu'ils jugeraient dangereux de vouloir surmonter, nous ne jugions pas devoir les empêcher de tenter l'aventure. Ces dames laissèrent tomber leur tête sur leur poitrine, et ne répliquèrent pas.

La veille du jour, où Abdonn et Bertrand devaient entreprendre de forcer la nature, ils s'occupèrent sérieu-

sement des dispositions du départ.

A la naissance de l'aurore, Abdonn avait, sur le dos, un havre-sac, qui renfermait les provisions de bouche. Il portait, à sa ceinture, des pistolets, une hache pour percer les pierres et la glace, et des broches de fer pour se faire des échelons sur les points les plus inabordables. Bertrand, moins exercé dans ces sortes de voyages, n'avait que le bâton ferré que nous avions pris à Copet, et des cordes, dont l'usage n'était pas encore déterminé. Nous leur souhaitâmes tout le succès qu'ils pouvaient désirer. Leurs femmes les embrassèrent, tombèrent à genoux, et prièrent le ciel de les leur ramener.

Ils partent. Ils s'élancent vers des sommités, que personne, avant eux peut-être, n'a osé essayer de franchir. Nous les suivons des yeux; nous rete-

nons notre haleine, quand nous les voyons suspendus sur des abîmes : il nous semble que le moindre souffle suffit pour les y précipiter.

Abdonn, plus jeune et plus agile que Bertrand, marchait le premier, et s'avançait en ligne droite. Son compagnon, moins aguerri, croit, vraisemblablement, reconnaître une pente praticable, qui lui épargnera les peines et les dangers que brave le jeune homme. Il porte ses pas de ce côté. Il se sépare, il s'éloigne d'Abdonn, qui, à l'aide de sa hache, et de ses broches de fer, monte, lentement, péniblement, un mur de glace, qui se trouve à pic devant lui. Il arrive au sommet du glacier, et nous salue avec son mouchoir déployé. Il ne nous paraît pas avoir plus de trois pieds de haut.

Nous perdons Bertrand de vue. Il

est sans vivres; il n'a pour ressources que des cordes, qu'il ne peut attacher au-dessus de lui. Ses pistolets lui seront inutiles : les ours n'ont pu gravir ces rochers affreux, et les chamois, s'il y en a dans ce désert glacé, ne penseront pas à l'attaquer. Mais comment continuera-t-il à monter? comment retournera-t-il sur ses pas, s'il se décide à descendre? Les mains secourables d'Abdonn sont perdues pour lui, et il ne peut embrasser seul les masses saillantes de roches, auxquelles il faudrait fixer ses cordes. Ces idées arrachent à Gott un cri déchirant. Nous avons tous le cœur serré; nous sommes tous torturés par les mêmes pensées; nous souffrons plus, peut-être, que le malheureux que nous n'espérons plus revoir, et que son activité, du moment, soutient encore. Nous ne nous adressons pas un

mot ; nous n'avons plus, d'ailleurs, la force d'articuler.

Après avoir franchi le mur de glace qui l'arrêtait, Abdonn s'est élancé sur une roche, à laquelle il s'attache par les mains et les pieds. André court prendre notre lunette d'approche.

Quand il revient, Abdonn est parvenu à un point qui n'a pas deux pieds de large. A droite et à gauche des pointes menaçantes le défient ; d'horribles précipices sont ouverts sous lui. La fatigue, un froid rigoureux, peut-être, détache une de ses mains. Il fait un quart de tour sur lui-même...,. Nous nous jetons la face contre terre, pour ne pas voir cet infortuné tomber, en lambeaux, dans le fond des abîmes. André et moi nous maudissons notre funeste condescendance.

Nous nous relevons enfin... Tout a

disparu. Nous ne voyons plus que l'épouvantable montagne, qui menace du même sort quiconque osera la braver. Sophitt et Gott tombent dans un accès de désespoir, et elles conservent assez de délicatesse pour ne pas nous adresser un reproche. Nous les entraînons dans le bas de notre baume ; nous nous enfonçons, avec elles, dans les entrailles de la roche. Là, du moins, nous ne verrons rien... Hélas, que nous reste-t-il à voir?... Nous passâmes là une partie de la journée, en proie à des angoisses, impossibles à décrire.

Les sensations de l'enfance sont extrêmes, et, par conséquent, peu durables. Toinon et Toinette s'étaient affligés avec nous; mais un besoin, naturel et impérieux, force les enfans à changer souvent de position. Le mouvement tend à développer et à fortifier

leurs organes. Les nôtres étaient retournés à la prairie.

Tout à coup, ils rentrent dans la baume, en criant de toutes leurs forces: « Il y a du feu sur le haut de la monta- » gne. Nous l'avons vu distinctement » avec la lunette d'approche. » Nous nous précipitons les uns sur les autres, nous sortons, nous nous arrachons la lunette, et nous sommes convaincus que la flamme pétille, en effet, sur l'extrême sommité de l'Ebenalp. Un de nos voyageurs, au moins, est sauvé. Mais lequel? Gott et Sophitt se remettent en prière. Le Ciel ne peut exaucer l'une, sans frapper l'autre.

Oh, comme on regarde, quand on est intéressé à bien voir! Nous remarquâmes que le foyer disparaissait pendant quelques secondes, et se remontrait avec sa première vivacité. « C'est

» lui, ce sont eux, peut-être, qui pas-
» sent et repassent devant le feu qu'ils
» ont allumé. — Comment sont-ils par-
» venus jusques-là? — Comment s'y
» sont-ils réunis? Ils y sont tous deux,
» s'écrièrent Sophitt et Gott! »

Elles avaient remarqué, comme nous, une faible lueur, qui s'était répétée quatre fois, à de courts intervalles. Ils avaient chacun une paire de pistolets, et, sans doute, ils ont fait feu de leurs quatre coups. Nous n'entendîmes pas l'explosion.

De quel énorme fardeau nous nous sentîmes soulagés! On n'entendait plus que ces mots : *Ils y sont tous deux.* Nous les répétions avec une ivresse, un délire! Nous nous prenions les mains; nous nous embrassions; nous embrassions nos enfans, à qui nous devions la fin de nos tourmens.

Existe-t-il de bonheur sans mélange? De tristes réflexions éteignirent notre joie. Sur qui ont-ils tiré, nous demandions-nous? Sur quelque bête farouche. S'ils ne l'ont pas abattue, ils sont livrés, sans défense, à sa griffe meurtrière. « Abdonn, dit Sophitt, » d'une voix faible, a mis des cartou- » ches dans son havre-sac. » Auront-ils eu le temps de recharger leurs armes?

Enfin, nous comparions les difficultés de la descente, à celles qu'ils avaient surmontées en montant : on croit facilement ce qu'on redoute. Nous prévîmes des obstacles, presque invincibles, à leur retour. « Bah, bah, » dit André, l'un ne me paraît pas plus » difficile que l'autre. — Il suffit que » le pied leur glisse... — Hé, pour- » quoi leur glisserait-il? Ils descendront » les pas difficiles sur le coccix. Il leur

» en coûtera une paire de culottes, voilà » tout. Je suis las de me tourmenter, » et je les attends de pied ferme. »

Ces raisonnemens ne nous paraissaient pas persuasifs. Notre anxiété augmentait, de minute en minute; la lunette passait, sans interruption, d'une main dans une autre.

Nous crûmes enfin remarquer quelque mouvement au-dessous du faîte de la montagne. Bientôt il devint sensible. Une heure après, nous distinguâmes deux masses informes qui roulaient lentement vers nous. « Ah! nous » écriâmes-nous, tous ensemble, ce » ne sont pas des hommes; mais que » peut-ce être? » Un moment après, ces objets disparurent, et nous retombâmes dans le désespoir.

« Vous me ferez devenir fou, s'écria » de nouveau André. Comment, vous

» ne pressentez pas qu'ils sont arrivés
» à la pente, au talus où nous avons
» perdu Bertrand de vue, et qu'ils ont
» pris cette direction, parce qu'elle
» leur présente des facilités. — Mais,
» ami André, y a-t-il réellement une
» pente, un talus? — Vous l'avez pré-
» jugé vous-même, ami Antoine, et,
» sans cela, comment le lourd Ber-
» trand fût-il parvenu là-haut? — Mais
» ces deux masses ressemblent bien
» peu à des hommes. — Si ce n'en est
» pas, que vous importe ce qu'elles
» deviendront? Désolez-vous, affligez-
» vous, torturez-vous, je ne vous ré-
» pondrai plus un mot. Il est quatre
» heures, et nous sommes à jeun. Gott,
» apportez-nous quelque chose, ici.
» Ceux que les alarmes nourrissent re-
» garderont ce qui se passe là-haut.

» — Les voilà, les voilà! — Bien cer-

» tainement ce sont eux. — Ils arri-
» vent au point d'où Bertrand a dis-
» paru. — Mais qu'est-ce donc qui
» masque ainsi toutes leurs formes? Ils
» sont bossus, par derrière et par de-
» vant, dit André, qui, dès les pre-
» mières exclamations, s'était levé pré-
» cipitamment... — Ah, ils sont, vrai-
» semblablement, chargés du gibier,
» qu'ils ont tué de leurs quatre coups.
» Bertrand délie son paquet de cordes.
» Ils en attachent une à la première
» broche de fer, qu'Abdonn a frappée
» au pied de ce mur de glace, qu'il a
» monté si courageusement. »

La joie et la crainte nous agitaient alternativement. Nous suivions tous leurs mouvemens.—André, lui-même, les imitait, sans s'en apercevoir, quand leur position devenait inquiétante. Ils parvinrent enfin à l'endroit où ils s'é-

taient séparés. Ils attachèrent leurs cordes bout-à-bout, et, de ce moment, il ne nous resta plus que le souvenir de leurs dangers. Une heure après, ils étaient dans nos bras. Oh, comme nous les caressâmes! comme nous les fêtâmes! C'était une résurrection que nous célébrions.

Bertrand portait, sur ses épaules carrées, un chamois femelle, qu'ils avaient tuée. Il la déposa à la cuisine. Abdonn s'était attaché, sur la poitrine, son petit, qui avait, tout au plus, quinze jours. Il avait déjà les yeux pleins de feu, et les efforts qu'il faisait, pour se remettre en liberté, annonçaient la force et l'agilité.

Les maris suisses ne se bornent pas à aimer leurs femmes, surtout quand elles sont jeunes. Ils ont, pour elles, les attentions, les prévenances, que

nos Français accordent à peine à leurs maîtresses. Abdonn fit hommage, à Sophitt, de son jeune chamois, et elle l'embrassa, pour la centième fois.

Marianne, toujours reconnaissante du sacrifice d'une danse, déjà bien éloigné de nous, ne manquait jamais de prétexte pour retenir la jeune femme. Il est constant que nous la trouvions toujours occupée. Marianne avait pris, peu à peu, la haute main dans notre habitation : les femmes sont bien aises, dit-on, de regagner en autorité, ce qu'elles perdent en jeunesse et en fraîcheur. L'empire de Marianne était plutôt de persuasion que de droit. Il était doux, comme elle, et chacun la chérissait. Sophitt, reconnaissante à son tour, la pria d'accepter le petit chamois ; Marianne l'offrit à Toinette. Oh, quelle joie ! « Qu'il est joli ! Quels

» beaux yeux!... Mais il doit avoir faim.
» Porte-le, lui dit Toinon, sous Blan-
» chette. » C'était le nom de la chèvre favorite. Elle veut le soulever; elle n'en a pas la force. « Aide-moi donc, mon
» cher Toinon; tu sais bien que tout
» ce que j'ai est à nous deux. » Ils enlèvent le petit animal; ils le placent sous Blanchette. O bonheur! ô ravissement! il tete avec avidité. Les enfans chantent, dansent autour de lui. « Toi-
» non, comment l'appellerons-nous?
» Robin, leur dit Marianne. — Oh,
» oui. — Robin, Robin. »

Robin, rassasié, se dégage de dessous la chèvre; il se tourne vers la montagne; il la regarde avec expression; il alonge le cou; il se porte en avant; il bondit et s'arrête: ses forces lui paraissent insuffisantes. Il va tristement se coucher aux pieds de Blan-

chette. « Oh ! ne nous quitte pas, » Robin ! tu seras si bien avec nous » : et l'idée de le perdre tirait des larmes des yeux de ses jeunes maîtres. Dans huit jours aimeront-ils encore Robin?

Vous savez qu'on ne touche au vieux seret et au cochon *momisé* que dans les grandes occasions. Quel jour plus beau pour nous que celui où nos amis nous étaient rendus? oui, nos amis : nous nous étions réservé le droit de diriger des travaux, que nous partagions avec eux; mais depuis long-temps nous ne formions qu'une nombreuse famille.

Gott n'avait eu que le temps d'entendre nommer le seret, et déjà elle y a porté la hache. Le cochon résiste à ses efforts ; le bras vigoureux de Bertrand le pourfend de haut en bas, et les époux prononcent qu'il ne sera

mangeable qu'après avoir passé quarante-huit heures dans l'eau.

Cependant André et moi nous voulions une espèce de petite fête. « Messieurs, dit Gott, laissons de côté la » soupe aux fèves et aux pommes de » terre : j'ai des œufs frais, des petits pois » et des haricots verds, que j'ai préparés » pour demain dimanche ; une couple » de bouteilles de votre vin vieux arrose- » ront les tranches de seret, et demain » nous verrons. — Bien pensé, très- » bien pensé. Allons, à table, à table. »

Rien ne manque à un festin suisse, quand on y sert du seret. Nous étions tous contens, satisfaits, et de la bonne chère et de notre réunion, dont nous avions désespéré, pendant cinq à six heures. Bertrand nous réservait une surprise pour le dessert.

Il prend le havre-sac d'Abdonn, et le

dépose au milieu de la table, avec un air tout-à-fait solennel. Les provisions qu'il renfermait avaient été consommées, auprès du feu, sur la cime de la montagne. Bertrand en tire des rameaux de cerisier sauvage, chargés de leur fruit verd encore. Nous ne les considérâmes d'abord que comme des objets de pure curiosité. « Celui qui » vous fait de bon vin, dit Bertrand » avec enthousiasme, vous fera aussi » du kirswaser; mais il faut retourner » là, et je n'y monterai plus par les » moyens que nous avons employés ce » matin. Les cerisiers, reprit Abdonn, » sont cachés par cette énorme pointe » que vous voyez là, à mi-côte, et qui » vous a dérobé Bertrand. Il n'y à » guère en tout, de loin en loin, qu'une » soixantaine de toises, divisées par » parties, qui rendent la montée plus

» que difficile. Avec de la poudre à
» canon et des pioches, on peut pra-
» tiquer des degrés, selon le besoin. Et
» nous exploiterons facilement, reprit
» André, le monde nouveau que vous
» avez découvert. — Mon ami, nous
» avons là, dans un coin, huit mille
» livres, qui ne nous serviront jamais à
» rien. — Convertissons-en une partie
» en Kirswaser. en bois de sapin.....
» — Et en gibier, dit Marianne. Nous
» vivrons ici comme de grands sei-
» gneurs.

» Allons, mes amis, reprit André, ra-
» contez-nous vos aventures; mais n'i-
» mitez pas ces voyageurs. qui croient
» embellir la vérité à force d'exagéra-
» tion. »

Nous savons que Bertrand n'est pas orateur. Abdonn se disposait à prendre la parole, quand nous vîmes arriver

une trentaine des habitans de Weisbad, bien armés. Le sonneur avait eu affaire dans le clocher, et il avait cru voir deux hommes, qui descendaient la montagne. Il ne pouvait s'en rapporter au témoignage de ses yeux ; il se les était frottés, à plusieurs reprises; enfin ne pouvant plus douter d'un fait qui, de moment en moment, devenait plus certain, il était descendu précipitamment, et il avait crié, par le village, que cette partie de l'Ebenalp était habitée par des hommes d'une forme extraordinaire, qui allaient descendre dans la plaine, et qu'il avait vu distinctement leur avant-garde à la hauteur de notre baume.

Il est aisé de juger de l'impression que fit une semblable nouvelle sur les habitans du village. Le bourgmestre convoqua les notables ; ils décidèrent

qu'on prendrait les armes, et qu'on viendrait nous défendre. Un cri de guerre retentit partout, et on envoya un exprès demander du renfort à Appenzell. Nous soupions bien tranquillement, pendant qu'on se disposait à nous secourir. Les plus ardens, les plus actifs venaient d'arriver, lorsqu'Abbonn allait commencer son récit.

Cette apparition de deux hommes sur la montagne, si inconcevable, si extraordinaire, si prodigieuse, s'expliqua tout naturellement, tout simplement, et la grosse gaîté succéda à l'humeur belliqueuse qui animait, quelques minutes auparavant, nos braves compatriotes.

Bientôt nous entendîmes le bruit du tambour. C'était le bourgmestre de Weisbad; il s'avançait à la tête de deux cents hommes, au moins, qui mar-

chaient dans le meilleur ordre. Bons et dignes Suisses !

André se détacha, et descendit dans la plaine, pour leur éviter la peine de monter jusqu'à nous. Le tambour se tut; mais les hommes libres sont curieux comme les autres. Ceux-ci continuèrent leur route, pour entendre, de la bouche d'Abdonn, ce qu'André ne pouvait leur apprendre.

Bientôt ils furent joints par le landamman, à qui la loi prescrit de se porter sur le point d'alarme, pour juger, par lui-même, des mesures qu'il convient de prendre. Il arrivait, à grande course de mulet; il rit comme ses compatriotes, et il arriva, avec eux, sur notre esplanade.

Pauvre prairie! dans quel état elle fut réduite! Mais comment marquer de l'humeur à des gens qui s'éloignent

de leurs foyers, disposés à se faire tuer pour nous? Il était nuit; mais la lune venait de se lever, dans tout son éclat. Malgré la profonde estime que nous avions pour nos hôtes, nous jugeâmes à propos de nous en débarrasser le plutôt que nous le pourrions. Nous invitâmes Abdonn à commencer.

Mais comment se fera-t-il entendre de deux cents hommes, qui ont quitté leurs rangs? André n'est jamais embarrassé. Il les invite à s'asseoir en rond; il charge Bertrand et Abdonn d'apporter, au milieu du cercle, l'échelle double, qui sert à tailler nos arbres; il convie l'orateur à monter au haut de cette tribune aux harangues, d'un genre nouveau, et à s'y tenir, jambe de ci, jambe de là.

Abdonn parlait avec facilité, avec volubilité; mais son allemand n'était

pas très-pur. Le lendemain, je traduisis sa relation dans le style des homélies, que j'écrivais à la Rochelle, pour la maréchale de Biron.

Nous partîmes, Bertrand et moi, décidés à surmonter tous les obstacles. Nous montâmes paisiblement jusqu'au pied d'un mur de glace, qui semblait nous opposer une barrière insurmontable. Une hache, des broches de fer, et un travail opiniâtre me portèrent au haut de ce glacier, vieux, peut-être, comme le monde. Là, j'éprouvai une satisfaction inexprimable : je venais de vaincre la nature. Je me crus plus qu'un homme, et je provoquai l'admiration de ceux que nous avions laissés dans la plaine, en agitant mon mouchoir, d'un point où nul mortel n'était parvenu avant moi.

Je cherchai Bertrand des yeux; je

ne le vis plus : je le crus roulé dans les abîmes, qui m'environnaient. Je lui donnai un soupir, et je résolus de terminer ma glorieuse entreprise, ou de finir comme lui.

Je m'élançai sur une roche, qui m'offrait à peine deux pieds de largeur, au seul endroit où je pouvais espérer de la gravir. J'avais, à ma droite et à ma gauche, des pointes saillantes, que nul effort humain ne peut franchir, et derrière moi des précipices, dont mes yeux n'osaient sonder la profondeur. Je m'attachai, des pieds et des mains, à cette roche, devant laquelle allaient s'éteindre toutes mes espérances. Je me donnais des peines inimaginables, et j'avançais peu. Bientôt le froid me pénétra, et la fatigue, inséparable de la position où j'étais, me jetèrent dans le découragement. Je sentis que ma dernière heure

était venue, et je me résignai à la mort avec la fermeté d'un Suisse d'Appenzell.

Je regardai derrière moi, et je vis avec une joie, qui avait quelque chose de féroce, que mon corps serait en lambeaux, long-temps avant que ses débris parvinssent dans le fond des abîmes. Un malheureux, condamné au supplice, calcule la durée de son agonie; la mienne ne devait pas être longue.

J'allais m'abandonner tout entier... Dans quelque position qu'on se trouve, on tient encore à la vie. Je sentais l'impossibilité de sauver la mienne, et cependant je ne lâchai que ma main droite. Ce mouvement me fit faire un demi-tour sur moi-même, et cette main, qui préparait mon entière destruction, se porta machinalement sur une pointe, qu'elle put saisir toute entière. L'image de Sophitt s'offrit à

moi, et je pensai à vivre encore pour elle. Cette idée ranima mon courage éteint.

Je jetai ma main gauche sur la droite, et toutes deux se trouvèrent fixées sur un point, qu'elles tenaient facilement, et avec une fermeté qu'augmentait, de seconde en seconde, le désir de prolonger ma vie. Mais les pieds étaient encore dans la même position. Il fallait qu'ils suivissent la direction qu'avait prise le haut du corps. S'ils ne trouvaient pas un appui, j'allais rester suspendu par les mains, et mes bras ne pouvaient soutenir, qu'un moment, le poids de tout mon corps.

Je regardai au-dessous de moi..... O joie inexprimable ! une cavité semblait attendre mes pieds..... Je fis un dernier et violent effort. Je m'enlevai sur mes mains ; les cuisses, les jambes,

les pieds tournèrent, et je me trouvai d'aplomb. Je prononçai le nom de Sophitt, avec autant de satisfaction que le jour où je l'avais conduite à l'autel.

J'avais fait beaucoup, sans doute; mais il fallait me tirer de là. Je regardai sous moi, et je reconnus la possibilité de descendre. L'espoir me rendit des forces, et j'arrivai enfin au pied de cette roche, sur la cime de laquelle j'avais cru trouver la mort. Je tombai à genoux, et je remerciai Dieu. J'ouvris mon havre-sac, je pris quelques alimens, et j'observai les sites qui m'environnaient.

J'aperçus une espèce de pente, qui tournait, que je retrouvai plus loin, et qui paraissait devoir me conduire au sommet de l'Ebenalp. Je la jugeai praticable, et je marchai avec un courage, que rien ne devait plus altérer.

Je pensai alors à mon malheureux compagnon. Je le croyais mort; j'avais cessé de craindre pour moi, et je portai sur lui toutes les sensations pénibles, qui m'avaient torturé pendant deux heures. Mes yeux se remplirent de larmes.

Je l'avais perdu de vue au pied du mur de glace. Ah, pensai-je, il a dû le tourner, et laisser, sur sa droite, le terrible rocher, que j'ai eu la témérité de gravir. Il a nécessairement trouvé ce talus, il l'a suivi, et il est sans doute bien plus avancé que moi.

L'intensité du froid augmentait, à mesure que je montais. Je croyais voir Bertrand, transi et tombé d'inanition sous les sapins qui couronnent la montagne. Je formai le projet de le rendre à la vie, et je hâtai ma marche.

J'arrivai enfin au faîte du mont,

haletant, et dévoré d'inquiétude. J'appelai Bertrand ; il ne me répondit pas. Je le cherchai, et je le trouvai, comme je l'avais prévu, étendu sous ces sapins, qui, d'ici, ne paraissent être que de faibles arbustes. Je m'assis derrière lui ; je relevai le haut de son corps, je l'appuyai sur ma poitrine, pour lui rendre quelque chaleur ; je lui versai du vin dans la bouche, et j'eus la satisfaction de voir ses yeux se r'ouvrir. Je le traînai contre le plus gros des sapins, et je l'y appuyai. Je quittai ma veste et je l'en couvris, au risque de périr de froid moi-même. Enfin je cherchai à faire du feu. Je m'étais chargé de choses qui n'étaient pas d'une indispensable nécessité, et j'avais oublié de prendre un briquet. Je brisai un caillou avec un autre plus gros ; des étincelles jaillirent, et tombèrent sur des feuilles

mortes. Il fallait avoir du feu ou périr l'un et l'autre. Je répétai, plusieurs fois, la même tentative; je soufflai légèrement; la flamme pétilla enfin. Dans l'ivresse de ma joie, je courus çà et là, cherchant, ramassant des brassées de feuilles, et de branches mortes. Je donnai à mon feu une activité telle, qu'on a pu l'apercevoir d'ici. Je repris ma veste; j'aidai Bertrand à se traîner devant le foyer, à qui nous allions devoir la vie.

Il reprit bientôt l'usage de ses facultés. Il me reconnut. Il ne pouvait se lever encore, il m'ouvrit ses bras; je m'y précipitai. J'avais rappelé sa chaleur presque éteinte; il fallait lui rendre des forces. Tout ce que renfermait mon havre-sac était gelé, le vin excepté. Quel bonheur d'être parvenu à faire du feu! Nous fîmes un repas excellent.

et l'oubli des maux, que nous avions soufferts, nous rendit notre gaîté habituelle. Bertrand se jeta encore dans mes bras, et me jura une reconnaissance éternelle. « N'aurais-tu pas fait » pour moi ce que je viens de faire pour » toi ? — Tu ne dois pas en douter. — » Alors tu ne me dois rien. »

Nous voulûmes remplir l'objet de notre périlleuse entreprise ; nous examinâmes, dans tous ses détails, le monde nouveau où nous venions de pénétrer.

Nous vîmes, d'abord, sur notre gauche, des précipices qu'il n'est pas donné à l'homme de franchir. De l'autre côté, étaient deux bergers des montagnes, enveloppés dans leurs peaux de mouton. Nous leur fîmes des signes d'amitié. Immobiles, stupéfaits, ils nous regardèrent avec admiration.

Nous tournâmes ensuite vers trois bouquets de sapins, d'une prodigieuse grosseur. Ils sont séparés par de petits tertres, dont l'herbe nous parut rongée. Il était facile de reconnaître que la hache n'avait jamais touché ces arbres antiques. Il y en a quarante ou cinquante dans chacun de ces bosquets. Nous les parcourûmes tous trois, dans tous les sens. Quel fut notre étonnement d'y rencontrer une trentaine de chamois, qui ne fuirent pas à notre aspect : sans doute ils n'avaient jamais vu d'hommes, et ils ne nous craignaient pas. Sans doute encore ils ne sont pas venus là de l'autre partie de la montagne : ils connaîtraient les bergers et leurs piéges, et ils se fussent dispersés à notre approche. « La na-
» ture produit partout où la main de
» l'homme ne la gêne pas, dit André,

» et il ne lui est pas plus difficile de
» faire un chamois qu'une fleur. An-
» dré, m'écriai-je, voilà encore une de
» vos idées hétérodoxes, qui m'ont si
» souvent blessé! — Le grand Être
» créa, anima tout, et donna à la na-
» ture la force productive qui *continue*
» la création. Je crois, mon cher An-
» toine, cette idée-là très-orthodoxe. »

Abdonn continua son récit :

Nous nous disposions à descendre, et à regagner notre habitation, asile de la paix et du bonheur. Une réflexion nous arrêta ; nous ne voulûmes reparaître ici qu'avec la preuve que notre tâche était remplie. Des animaux que nous ne connaissions pas, et qui ont beaucoup de ressemblance avec le lapin, passaient et repassaient devant nous ; nous en tirâmes trois : nos pistolets étaient chargés à balles, et les

coups ne portèrent pas. Un chamois se présenta en flanc, et je l'abattis. Il est à remarquer que ces quatre explosions n'effrayèrent pas les innocens habitans de l'Ebenalp : ils doivent être accoutumés au feu et à l'éclat du tonnerre.

Je m'approchai de ma victime. C'est une femelle, dont les mamelles sont encore pleines de lait. Nous résolûmes d'avoir son petit vivant. Nous relevâmes la mère sur ses quatre pieds; nous l'appuyâmes contre un sapin, et nous l'y attachâmes. Je me couchai sous son ventre, et Bertrand s'éloigna (1).

Le petit parut bientôt. Il m'aperçut, malgré les précautions que j'avais prises pour me bien cacher. Il parut hésiter,

(1) C'est ainsi, en effet, que les chasseurs suisses prennent les jeunes chamois.

pendant quelques minutes. La faim le pressait sans doute : il s'élança, et saisit le pis de sa mère. Je lui jetai un nœud coulant aux jambes de derrière, et il nous appartint. Nous l'attachâmes de manière à lui faire le moins de mal possible; Bertrand chargea la mère sur ses larges épaules, et nous commençâmes à descendre. Il en était temps : le froid recommençait à se faire sentir avec une vivacité alarmante.

Nous marchions aussi vite que nous le permettaient les fardeaux dont nous étions chargés, et nous remarquions, de quart-d'heure en quart-d'heure, que la température devenait plus supportable. Nous arrivâmes au pied de ce terrible rocher, du haut duquel j'avais entrevu mon tombeau. L'excès de l'inquiétude et de la fatigue ne m'avait pas permis d'en examiner les alen-

tours. Nous reconnûmes alors les nouvelles jouissances que nous promet la nature. Là, sur une plate-forme de quatre ou cinq arpens, sont ces cerisiers sauvages, que la roche garantit des vents du nord. Nous coupâmes ces rameaux que Bertrand vous a présentés.

Nous tournâmes ce rocher redoutable. Alors vous nous avez aperçus, reconnus, et ma relation finit naturellement ici.

L'orateur eût pu parler long-temps encore, sans qu'on pensât à l'interrompre. La nouveauté, la variété des objets, l'intérêt qu'ils inspiraient soutenaient l'attention. Cependant il était dix heures du soir, heure tout-à-fait indue, et nous ne pouvions renvoyer nos bons amis, sans leur faire prendre quelques restaurans. Notre pain, notre

petit lait, le beurre, les œufs, le seret, les pommes de terre destinés pour notre souper, une pièce de vin disparurent en un instant, et personne ne dut avoir l'estomac chargé.

CHAPITRE VI.

La petite colonie gravit l'Esbenalp.

Nous ne rêvâmes que cerisiers, sapins et chamois, nous autres habitans de la plaine. Bertrand et Abdonn étaient déjà à l'ouvrage, quand nous sortîmes de notre châlet. Nous les accablâmes de questions, pendant une partie de la journée. Nous réfléchissions, nous discutions, d'après leurs réponses, et nous brûlions de voir, par nous-mêmes, la

cîme de cette montagne, jusqu'alors inviolable. Mais il fallait que nous pussions entreprendre ce voyage sans danger, et, pour cela, les degrés devaient être pratiqués. Abdonn décida que quatre ouvriers seulement pourraient y travailler, et qu'un plus grand nombre ne causerait que de l'embarras. Toinon et Toinette grillaient de voir notre troupeau de chamois, et de se promener sous nos sapins. Ils poussaient Abdonn. « Va donc, va donc vite cher-» cher des ouvriers. »

Il était inutile de le presser : il sentait qu'il jouerait un grand rôle à Weisbad et à Appenzell. Aussi il ne rentra que le soir. Il avait été, toute la journée, entouré de curieux et d'admirateurs, semblables aux courtisans de Ferdinand et d'Isabelle, qui écoutaient, avec avidité, Christophe-Colomb, revenant de

son premier voyage au Nouveau-Monde.

« Mais, disais-je à André, comment » se fait-il que ces chamois, qui n'ont pu » arriver, là-haut, des montagnes voi- » sines, y soient en aussi petit nombre? » — La raison en est bien simple : les » espèces ne multiplient que dans la » proportion de la nourriture qu'elles » peuvent se procurer. Les petits pé- » rissent, quand les mamelles des » mères sont desséchées. »

Abdonn eût trouvé cent ouvriers, s'il en eût eu besoin. Le lendemain, à la pointe du jour, les quatre élus se présentèrent, heureux de satisfaire leur curiosité, en gagnant des journées.

Chaque explosion de la mine nous annonçait un obstacle de moins à surmonter, et faisait sauter Toinon et Toinette. Toinette, à laquelle Robin s'était par-

ticulièrement attaché, lui promettait, en le caressant, qu'elle lui amènerait bientôt une compagne. Robin paraissait sensible à ses caresses ; mais il se tournait souvent du côté de la montagne, il bondissait, et s'élançait à dix ou douze pieds de distance : il continuait à essayer ses forces naissantes. En effet, un matin, jour de douleur et de deuil, il ne se trouva plus. Il paraît que cet animal a le sang excessivement chaud, et qu'il a besoin de respirer un air glacial, qui seul peut en tempérer l'ardeur. Peut-être aussi est-il passionné pour la liberté, et la cherche-t-il loin des hommes.

Ces pauvres enfans se désolaient ; Toinette répandait des larmes, en appelant Robin, qui ne pouvait plus l'entendre. Nous leur en promettions un autre. L'enfance est toujours pressée de

jouir. « Mais quand l'aurons-nous, di-
» sait Toinon? — Oh! disait Toinette,
» j'attacherai celui-là avec un ruban, et
» il ne m'échappera plus. — Ma fille,
» c'est peut-être la crainte de l'escla-
» vage qui a déterminé Robin à fuir.
» Les animaux, ainsi que l'homme,
» veulent être libres. — Mon fils, les
» animaux que nous nous soumettons
» ont perdu leur instinct naturel; ce
» sont des êtres dégénérés. » Ces raison-
nemens des deux papas pouvaient être
très-justes; mais ils intéressaient peu
Toinon et Toinette. Ils cherchèrent un
adoucissement à leur chagrin dans les
bras l'un de l'autre, et de nouvelles
sensations parurent se développer.

« Ami André, ces enfans ont douze
» ans; ils ont encore leur innocence;
» mais ces caresses-là les conduiront,
» innocemment, au but vers lequel

» tend la nature, et le jour que nous
» avons fixé est encore loin de nous. —
» Mon fils est déjà un grand philoso-
» phe. — Oui, ils savent, à peu près
» tous deux, ce que nous avons pu leur
» apprendre ; mais souviens-toi que
» ta philosophie ne t'a pas arrêté dans
» notre petite maison d'Arpajon. —
» J'étais dans la force de l'âge. — Si tu
» étais le père de Toinette, tu verrais
» les choses tout autrement. — Hé bien,
» ami Antoine, quel parti prendrons-
» nous? — Gardons-nous bien de leur
» faire des remontrances; ce serait les
» éclairer. Séparons-les, sans qu'ils puis-
» sent pénétrer nos motifs. — Et com-
» ment nous y prendrons-nous? — Je
» dirai à Toinette qu'elle est très-ins-
» truite pour son âge; mais que cela ne
» suffit pas; qu'il faut qu'elle se mette
» en état de remplacer Marianne dans

» la direction du châlet, et que je veux
» qu'elle s'attache à elle; que, dans ses
» momens de repos, elle apprendra,
» auprès de Sophitt, à faire ces ouvra-
» ges, si utiles à une femme. — Je dirai
» à Toinon qu'il est honteux, à un
» Suisse de douze ans, de n'avoir pas en-
» core touché une bèche. Je lui pro-
» poserai, pour exemple, les enfans de
» son âge, qu'il voit travailler tous les
» jours. Je lui donnerai des instrumens
» proportionnés à ses forces, et notre
» bonne fortune fera le reste. »

Tout ce qui est nouveau séduit l'enfance. Toinette, attachée à Marianne, suivit, très-exactement, toutes les opérations du ménage. Son institutrice variait ses occupations, et la conduisait, de temps en temps, auprès de Sophitt. Là, elle prenait une aiguille et des ciseaux, et gâtait de la toile. Elle se dé-

pitait; on relevait son courage, en l'assurant qu'elle ferait mieux une autre fois; on lui faisait sentir la nécessité de vaincre sa maladresse, et de ne plus dépendre de personne pour ces sortes d'ouvrages, que toute femme doit savoir faire.

Ce genre de travail n'occupe, malheureusement, que les doigts; il ne captive pas l'imagination. Celle de Toinette s'exerçait sans interruption, et il est facile de prévoir de qui elle parlait.

Toinon partait avec nous, à l'aube du jour. Il marchait fièrement, sa petite bêche sur l'épaule, et se croyait un personnage. Il faisait aussi mal que Toinette; mais il travaillait avec courage, et la fatigue repose le cœur. Il déjeunait, il dînait avec nous, sur le gazon, ou sur une gerbe; mais il fallait rentrer le soir.

Toinette ne manquait pas de venir au-devant de nous. Elle embrassait Toinon; elle passait son bras sous le sien, et nous rentrions au châlet, en écoutant leurs chansons. Ils y mettaient une expression, qui inquiétait les deux papas. Ils ne savaient à quelle idée s'arrêter.

Une nouveauté parut fixer ces enfans, pendant quelques jours. Les degrés étaient terminés, et on ne parla plus que de gravir la montagne. Là, on retrouverait Robin; mais il fallait se prémunir contre le froid. André prit son fils avec lui. Ils allèrent acheter, à Appenzell, des peaux de mouton, beaucoup de peaux de mouton, revêtues de leur laine. Toinette jeta son ouvrage, vers l'heure où elle jugea qu'ils devaient revenir. Elle courut sur l'esplanade. André et son fils sortaient de Wiesbad. Le papa

avait chargé Toinon, autant que le lui avait permis la faiblesse de son âge. Toinette descend notre côte avec la légèreté du chamois. Elle court, elle arrive; elle essuie la sueur qui ruisselle sur le visage de son ami. Elle enlève la moitié de son fardeau, et s'en charge elle-même..... Diable! diable!

Il fut décidé que chacun ferait son costume de montagnard : c'était un nouveau moyen d'occuper les doigts et la tête de nos enfans. Ils n'avaient aucune idée de l'ouvrage qu'ils allaient entreprendre, et ils cédèrent à l'attrait de la nouveauté. Ils travaillèrent avec ardeur; mais ils étaient de la même taille, et ils prenaient mesure l'un sur l'autre. Toinette avait reçu quelques leçons de Sophitt, et elle voulut diriger la grosse aiguille de Toinon. Nous étions assis en cercle sur

la prairie, et on riait beaucoup de la tournure grotesque que nous aurions sous notre nouveau costume. Mais rien ne m'échappait. Je fis un signe à Sophitt. Elle fut se placer entre les jeunes gens, sous le prétexte de les diriger. On ne résiste pas à sa maîtresse : Toinette lui fit une petite place.

Des ciseaux, de grosses aiguilles et de la ficelle étaient nos seuls instrumens. On sent bien qu'un travail aussi grossier ne pouvait nous occuper au-delà d'une journée. Déjà nous nous enfilions dans nos peaux de mouton, et nous nous moquions les uns des autres. Toinette prend, avec un cordon, le contour de la tête de Toinon. Que va-t-elle faire? Une peau de mouton est taillée, assemblée, cousue. Toinon a un capuchon qui lui tombe sur les épaules et la poitrine;

des trous sont percés devant les yeux et la bouche. « André, m'écriai-je, toi » qui as inventé tant de belles choses, » qui t'ont été inutiles, tu n'as pas » trouvé le capuchon. » Et chacun de nous travaille à s'en faire un, qui nous rend plus plaisans encore.

Nous proclamons Toinette l'auteur unique d'une partie de vêtement, inconnue encore aux bergers des montagnes ; nous la félicitons, et Toinon rend hommage à son industrie, en l'embrassant tendrement. Toinette était rouge de plaisir. Diable ! diable !

Le lendemain fut employé aux préparatifs du grand voyage, que nous allions entreprendre. Chacun fit son havre-sac avec une peau de mouton : nous ne sortions pas des peaux de mouton. Nous espérions que cette fourrure empêcherait nos alimens de

geler. Les uns portaient les vivres ; d'autres les instrumens, dont nous présumions avoir besoin. Nous avions tous un bâton ferré, à la main, lorsque nous nous mîmes en route. Il est difficile d'imaginer un spectacle plus grotesque et plus plaisant que celui que nous nous offrions réciproquement. Les femmes, surtout, étaient à faire mourir de rire. Abdoun marchait en tête de la caravane : c'était Christophe Colomb, commençant son second voyage, et dirigeant des troupes que poussait la curiosité, et que tout étonnait.

Toinon et Toinette se trouvaient toujours sous leur capuchon. Les chemins étaient praticables ; mais ils rencontraient, à chaque instant, des passages difficiles. Ils s'en prévalaient, pour se soutenir mutuellement, pour chercher une main, que leur dérobait la

longueur de leurs manches. Ils la devinaient.

La température était douce encore, et nous fûmes obligés de nous dépouiller de notre épaisse enveloppe. Nous arrivâmes, découverts, jusqu'aux cerisiers sauvages. Il y en avait à peu près cinquante, et leur fruit était mûr. Il fut décidé qu'on le cueillerait le lendemain.

Nous étions engagés dans des montagnes, que nous n'avions vues que de loin, depuis notre arrivée dans le pays de Genève. Le premier de ces monts nous avait étonnés par sa prodigieuse élévation. Ceux que nous découvrîmes ensuite ne nous inspirèrent aucune sensation marquante : nous ne distinguions que des masses inertes. Ici, nous étions lancés au sein d'une nature morte, qui nous offrait, à chaque pas, des ob-

jets nouveaux pour nous. Les uns excitaient notre étonnement, notre admiration; d'autres donnaient lieu à des digressions conformes au goût dominant d'André. Pendant que nous raisonnions, Marianne et les enfans enlevaient, à une terre ingrate, et renfermaient, dans leur havre-sac, des plantes inconnues dans la plaine, et qui devaient embellir notre parterre.

André décida qu'elles n'y vivraient pas. « La nature produit partout, nous » dit-il, mais d'une manière analogue » au terroir et à la température. » L'événement justifia sa prédiction. « Voyez, » ajouta-t-il, ces masses énormes, ren- » versées, sans ordre, les unes sur les au- » tres. Il est incontestable qu'elles n'ont » pu naître dans cette position. Obser- » vez, sur quelques-unes, des traces in- » contestables d'un feu, éteint depuis

» des milliers de siècles. Ici, sous nos
» pas, ont existé des volcans, qui, suc-
» cessivement, ont vomi des montagnes.
» Réfléchissez aux immenses cavités que
» leur absence a produites au sein
» de la terre, et vous cesserez de
» vous étonner du peu d'activité que
» paraissent avoir aujourd'hui les feux
» souterrains: la poudre ne fait explo-
» sion que lorsqu'elle est comprimée. »

En raisonnant, ou en déraisonnant, nous nous étions élevés d'environ deux cents toises. Le froid commença alors à être si piquant, que nous nous hâtâmes de nous enfermer dans nos peaux de mouton. Deux heures après nous étions parvenus sur la cime de la montagne. Vue de notre habitation, elle paraît se terminer en aiguille; nous nous trouvâmes sur une plate-forme, qui a au moins cinquante acres carrés d'étendue.

Notre premier soin fut de faire du feu. Abdonn avait eu de la peine à en allumer : nous avions tous profité de son inexpérience. Chacun avait son briquet et ses allumettes. Nous formâmes trois foyers, que chacun alimenta à son tour. Nous respectâmes les sapins ; mais nous consumâmes une grande partie des feuilles mortes et des broussailles, que le temps avait accumulées sur cette surface. Nous nous assîmes au milieu de ces foyers, et nous tirâmes nos provisions de leurs étuis.

On est de bonne humeur, quand on est parvenu au terme d'un long et pénible voyage. Nous nous félicitions; nous nous croyions des personnages. Que l'homme est injuste! Bertrand et Abdonn avaient bravé, subi tous les dangers, et nous avaient réservé les jouissances.

Nous déjeunions gaîment, et chacun

plaçait son mot « Ah, dit Toinon, si » le sonneur de Weisbad est au clocher, » il croira la montagne embrasée. — Il » sonnera le tocsin, répondit Toinette, » et tous les habitans monteront ici, » pour éteindre l'incendie. Avec quoi, » répliqua Marianne? Plaisanterie à » part, dit André, ils savent que nous » avons ouvert des routes praticables, » et ils ne seraient pas fâchés de trou- » ver un prétexte de faire aussi le grand » voyage. — Hé bien, qu'ils viennent. » — Mais qu'ils apportent leur dîner. »

Nous apprîmes le soir qu'ils en avaient eu la plus grande envie. Mais il fallait passer sur notre territoire, et tel est, en Suisse, le respect porté aux propriétés, qu'ils n'osèrent traverser la nôtre, sans notre agrément.

Nous avions repris des forces, et nous avions chaud. Nous nous levâ-

mes, pour parcourir le pays conquis. Nous trouvâmes le récit d'Abdonn conforme, en tout, à la vérité, un seul point excepté. Ces chamois, habitués au feu du tonnerre, et que celui de quatre pistolets n'avait pas fait reculer, fuyaient cependant à notre approche. Il faut pardonner aux voyageurs de mentir un peu. Nous leur devons tant, nous qui jouissons, dans nos foyers, de leurs découvertes lointaines.

On sent bien que l'aspect des chamois rappela aussitôt le souvenir de Robin. Toinette l'appela, et il reconnut sa voix. Il vint à elle, et reçut ses caresses. Toinon se disposa à lui jeter un lacet aux jambes. *Les bêtes ne sont pas si bêtes que l'on pense.* Robin se rappela, peut-être, que ce fut par ce moyen qu'Abdonn lui avait ôté sa liberté. Il se tourna pour fuir; mais

Toinon eut le temps de saisir une jambe de derrière. Robin avait acquis des forces; il entraîna le cher enfant. Le brave petit Suisse ne voulut pas lâcher sa proie. Ses coudes et ses genoux labouraient une terre dure et congelée. Toinette et Claire jetèrent les hauts cris. Nous courûmes tous. La fatigue et la douleur avaient forcé Toinon à lâcher prise. Robin s'enfuit dans les broussailles et ne reparut plus.

Les peaux de mouton et l'épiderme de Toinon étaient usées aux coudes et aux genoux. Il souffrait beaucoup, et Toinette souffrait autant que lui. Nous le conduisîmes au centre de nos foyers, et nous activâmes le feu. Bertrand avait de l'eau-de-vie dans son havre-sac; mais nous manquions de linge. Toinette se débarrassa de ses peaux de mouton, et déchira sa jupe de cotonnade. Nous exa-

minâmes les écorchures; elles avaient un quart de ligne de profondeur. Toinette fondit en larmes. «Quoi, lui dit » Toinon, la tendre amie d'un Suisse » pleure! Croit-elle qu'il ne sache pas » supporter la douleur? Je n'ai qu'un » regret, ma Toinette, c'est de n'avoir » pu te rendre ton Robin. »

Il ne pleura pas, mais l'effet de l'eau-de-vie lui contracta la figure de manière à nous fendre le cœur. Toinette se précipita sur lui, et le couvrit de baisers et de larmes. Ce ne fut qu'avec des peines infinies que je la rappelai à la décence, dont elle n'avait aucune idée, parce qu'elle ignorait qu'il existât des vices.

Nous pensâmes aux moyens de le transporter à notre domicile. Il déclara, avec fermeté, qu'il marcherait Il se leva, et sentit qu'il ne pouvait

faire un pas. Nous décidâmes que chacun des quatre hommes le porterait, à son tour, assis sur son havre-sac. André arrêta qu'un de nous marcherait devant le porteur, qui appuierait ses mains sur ses épaules. Claire coupa le havre-sac de son fils, et en fit des pièces, qu'elle attacha, tant bien que mal, sur les coudes et les genoux du cher enfant.

André déclara qu'il porterait son fils le premier : il en avait incontestablement le droit. Mais il était âgé de soixante ans ; il ne put aller loin. Bertrand se chargea du précieux fardeau, et le descendit jusqu'aux cerisiers. Abdonn le reprit et le porta jusqu'à la porte de notre châlet. Toinette avait constamment marché auprès de lui, quelques instances que j'aie pu lui faire. Si j'avais employé la force, un saut, à

droite ou à gauche, la précipitait dans les abîmes.

Ainsi se termina une partie, commencée avec tant d'ardeur et de plaisir. L'homme est-il sûr qu'une sensation agréable durera un jour, une heure, une minute?

Je courus à Weisbad chercher la vieille Thècle, le médecin du lieu. Elle mit sa petite pharmacie dans son panier, et me suivit. Elle déclara que l'eau-de-vie est un irritant, et que nous aurions épargné de vives douleurs au blessé, si nous l'eussions descendu sans le panser. Elle appliqua des calmans sur ses plaies; mais elle prononça qu'il garderait le lit pendant quinze jours. Toinette protesta qu'elle ne le quitterait, ni jour ni nuit. Toinon jura, par son patron, que si elle s'éloignait de lui, il arracherait ses appareils. Il était

capable de le faire, et son père et moi ne savions à quoi nous déterminer. Claire nous promit de rester auprès d'eux, jusqu'à ce que nous ayons pris une résolution invariable. Il lui était égal de filer là ou ailleurs, et puis elle était mère.

Nous résolûmes d'éclairer Toinon, de lui confier l'innocence de Toinette, et de l'en rendre responsable. Hélas! c'est ainsi, qu'à la Rochelle, j'avais préservé ma pauvre Colombe d'elle et de moi.

Je proposai à André d'appeler la Religion à l'appui de la morale. Notre curé était pieux, sans fanatisme, toujours disposé à obliger ses paroissiens, et ne voulant que leur estime, pour prix de ses services. Les prêtres se conduiront ainsi partout où ils seront strictement

restreints aux fonctions de leur ministère.

M. Wimen se rendit avec plaisir à notre invitation. Nous trouvâmes Toinette lisant une histoire touchante à son jeune ami. C'était celle d'un enfant qui avait fait mourir son père de chagrin. Cette histoire servit de texte au bon curé. Il parla à nos jeunes gens, avec la simplicité évangélique, et avec des raisonnemens sans réplique. Mais il fallut qu'il les instruisît pour leur en faire sentir la force. Quel fut leur étonnement, lorsqu'ils surent que le sentiment qui les unissait était de l'amour, et un amour illégitime, puisque leur tendre jeunesse ne permettait pas qu'on les unît encore. « Quand donc » nous mariera-t-on, demanda Toi- » nette d'un ton timide? — Quand vous » aurez seize ans, lui répondis-je.

» Quatre ans encore à attendre, reprit
» Toinon! Et si vous vous permettez,
» répliqua le curé, la moindre faute, du
» genre de celles que je vous ai laissé
» pressentir, vous ferez mourir vos pa-
» rens, comme ce méchant Antoni a
» fait mourir son père. »

Les yeux de ces pauvres enfans se remplirent de larmes. Toinette retira lentement sa main de celle de Toinon. Elle me regarda d'un air suppliant.
« Nous est-il défendu de nous aimer?
» — Non, ma fille. — De nous le dire?
» — Non pas absolument; mais les
» longs entretiens, et toute espèce de
» caresses vous sont sévèrement inter-
» dits. — Il faudra donc souffrir, et
» souffrir en silence. — Toinette, un
» Suisse doit son sang à sa patrie; mais
» ses devoirs ne s'étendent-ils pas plus
» loin? Ne doit-il pas de sacrifices à

» son père? Tu n'aimes pas plus que
» moi, et je suis résigné. Seras-tu
» moins forte que ton ami? »

Quel homme nous promet ce jeune garçon! Nous l'embrassâmes, André et moi, avec une extrême tendresse. Toinette se présenta, les yeux baissés, et nous lui donnâmes le baiser de paix. Elle s'éloigna, en essuyant ses yeux, et alla rejoindre Sophitt.

Gott vint nous dire que le dîner était prêt. Nous engageâmes le bon pasteur à le partager avec nous. Les enfans ne mangeaient pas. A la vérité, la pièce fondamentale était un quartier de ce malheureux cochon, qui nous inspira un dégoût insurmontable. Toinon et Toinette n'eussent pas touché au meilleur de nos chevreaux rôti. Le curé leur parla raison. Il leur cita plusieurs jeunes gens du village, qui

éprouvent l'amour le plus tendre, et qui attendent le moment heureux, sans renoncer au travail, et sans perdre l'appétit. Nous présentâmes à nos enfans ce que nous avions de mieux, et ils se rendirent à nos prières. Ils continueront de s'aimer; mais ils sont bons, honnêtes, et ils éviteront les occasions de nous faire de la peine.

Le lendemain matin, les quatre ouvriers, qui nous avaient aplani le chemin de la montagne, parurent la hotte sur le dos, et disposés à aller cueillir nos cerises. Bertrand et Abdonn partirent avec eux.

Nous observions nos enfans. Toinon s'ennuyait : nous devions nous y attendre. Toinette ne quittait pas Sophitt, et elle était avec elle en conversation réglée. Nous sûmes, dans le courant de la journée, que la bonne

jeune femme lui avait conté qu'Abdonn et elle s'étaient aimés trois ans, avant que de se marier, quoiqu'ils fussent d'âge à l'être, et qu'ils ne le seraient pas encore, si nous ne leur avions procuré les moyens de vivre dans l'aisance. Petite cause, grands effets : le bonheur de ces jeunes gens était le prix d'une contre-danse, sacrifiée à Marianne. Nous avions fait une bonne action, et jusqu'alors nous ne nous en étions pas doutés.

La journée s'écoulait, et nos montagnards ne paraissaient pas. Les ouvriers avaient voulu voir cette montagne, dont ils nous avaient ouvert l'accès, et ce désir était bien naturel. Ils arrivèrent à la chute du jour, après avoir été au moment de périr de froid; mais ils avaient une longue histoire à faire à leurs femmes et à leurs enfans. Cela fait passer une soirée.

Ils étaient chargés, ainsi que Bertrand et Abdonn, de notre récolte de cerises. C'est une belle chose que la prévoyance, si belle qu'on ne peut assez l'estimer. « Voilà des cerises, dis-je » à Bertrand, c'est fort bien; mais » comment feras-tu ton kirswaser? » Nous n'avons pas d'alambic, et tous » les ouvriers du canton réunis sont » incapables de nous en faire un : ils » n'en ont jamais vu. — Diable, diable, » dit Bertrand, en se grattant l'oreille. » —Diable, diable, tant que tu voudras; » ce n'est pas répondre. Que ferons-» nous de nos cerises? Du vin, disait » l'un. — Oui, il sera bon à laver les » pieds de nos mules. Des confitures, » dit Marianne; nous avons du miel. » — Et le miel de tout le canton d'Ap-» penzell n'y suffirait pas.

» Pauvres gens que vous êtes, s'écria » André! Vous n'aurez donc jamais d'i-

» magination! Quand on n'a pas d'a-
» lambic, on s'en procure un, deux,
» trois. Demain Bertrand fera cuver
» ses cerises, et Antoine, ou moi, se
» mettra en route pour Saint-Gall, ou
» la Souabe. — Tu sais bien, André,
» qu'il n'y a pas d'industrie dans les
» pays gouvernés par les prêtres; cha-
» cun y aspire à l'être, et c'est tout
» simple : il vaut mieux être oppresseur
» qu'opprimé. Les liqueurs abondent à
» Saint-Gall; mais elles arrivent toutes
» faites dans les offices de l'abbé et de
» ses chanoines. La manne pleut chez
» ces messieurs-là, et ceux qui ne
» peuvent apprendre un peu de latin
» boivent de l'eau. — Ce que vous dites
» là, ami Antoine, est très-vrai; mais
» auriez-vous fait ces remarques-là le
» jour où vous traversâtes, à genoux,
» le champ de bataille de Montcontour?

» — Mon cher André, d'épais nuages
» nous cachent quelquefois le soleil; il
» perce, tôt ou tard, et ceux qui
» croient mettre la lampe sous le bois-
» seau, ne sont que des imbéciles.

» J'irai demain en Souabe, et je
» prendrai ma Toinette avec moi. On
» est forcément distrait par l'aspect
» d'objets nouveaux. Ce petit voyage
» lui sera bon. »

Je le répète : nous savons toujours ce que nous voulons faire, et jamais ce que nous ferons. Nous fûmes mandés, André et moi, devant le grand conseil, qui s'assemblait le lendemain. Hé bien, les cerises cuveront, et nous nous présenterons, devant nos juges, avec la fermeté de gens qui n'ont rien à se reprocher.

« Le grand conseil, nous dit le lan-
» damman, vous a concédé le terrain

» que vous avez mis en valeur, et non
» la montagne à laquelle il est adossé.
» Cependant, vous en avez pris pos-
» session, et vous savez qu'elle ne vous
» appartient pas. Qu'avez-vous à dire
» pour votre justification? » L'argu-
ment était serré, et nous ne l'avions
pas prévu.

On n'a pas oublié que c'est toujours
moi qui suis l'avocat, dans les grandes
occasions. Je n'étais pas préparé à l'at-
taque, et il fallut improviser la dé-
fense.

« M. le landamman nous donne à
» entendre que la partie de l'Ebenalp,
» à laquelle touchent nos champs, est
» un bien communal, dépendant du
» village de Weisbad. Je lui demande
» ce que c'est qu'un bien communal,
» qui est inaccessible, et celui-ci le se-
» rait encore, sans les travaux que nous

» avons fait faire. Nous avons donc pu
» croire que ce mont, qui n'était utile
» à personne, pouvait être exploité par
» ceux qui l'ont conquis sur la nature.

» Si nous renonçons aux faibles pro-
» duits de cette conquête, qui se réduiraient à rien, partagés entre les habitans de notre village, il faudra, pour les recueillir, qu'ils traversent nos terres en culture: ce n'est que par-là qu'ils peuvent parvenir au seul chemin praticable qui existe. Il faudra qu'ils foulent aux pieds nos semences, et détruisent nos espérances de récolte. Or, les propriétés sont sacrées en Suisse, et nous protestons d'avance contre quiconque oserait violer la nôtre. »

Voilà une cause, où il s'agit de la possession d'une branche des Alpes, développée et plaidée en bien peu de

mots. C'est qu'il n'y a, en Suisse, ni avocats ni procureurs.

Le landamman nous annonça que nos juges allaient délibérer, et il nous intima l'ordre de nous retirer. Nous délibérâmes aussi, André et moi, sur ce que nous ferions, si on nous donnait gain de cause, ce qui nous paraissait assez vraisemblable.

On nous rappela avant qu'un quart d'heure fût écoulé, et le landamman prononça au nom du conseil-général.

« Le conseil vous laisse les produits » de la montagne; mais à titre d'usu- » fruit, et sans que vous puissiez jamais » prétendre au droit de propriété. »

Voilà un procès d'une haute importance terminé en moins d'une heure. C'est que les juges, en Suisse, n'ont pas le temps de dormir à l'audience.

Je repris la parole, d'après les con-

ventions arrêtées entre moi et André.

« Pour prouver à nos compatriotes » que nous n'avons été mus que par » l'esprit de justice, dont un bon » Suisse ne s'écarte jamais, et non par » cette cupidité, qui dégrade l'homme » dans les pays qu'on nomme civilisés, » nous nous engageons, ainsi qu'il suit, » pour nous et nos enfans :

» A chaque mariage, qui se fera dans » l'arrondissement de Weisbad, nous » fournirons, pour le repas de noces, » un chamois, une cruche d'hydro- » mel, et deux bouteilles de kirswaser.

» Le nouvel époux pourra couper, » sur la montagne, un sapin, qui l'aidera » dans les constructions qu'il croira de- » voir ajouter à son châlet. Cette con- » cession est faite sous la condition ex- » presse que le sapin sera coupé au pied, » et non déraciné, afin que le fils, qui

» naîtra de ce mariage, en retrouve un.
» vingt ans après. Ainsi chaque famille
» aura, là-haut, sa petite propriété,
» qu'elle marquera de son nom.

» M. le landamman, nous vous
» prions de faire inscrire notre sou-
» mission sur le registre du grand con-
» seil, et nous la signerons. »

Cette dernière formalité remplie, le landamman leva l'audience. Le respect avait contenu l'auditoire : ce fut alors à qui nous marquerait le plus d'estime et d'affection. On nous prenait les mains, on nous embrassait; on nous proclamait dignes des premiers beaux jours de la Suisse; enfin on nous reconduisit chez nous en triomphe.

CHAPITRE VII.

Les alambics. Nouvelles de France.

Tout s'use. Trois de nos chariots avaient passé, en détail, sous la chaudière de Gott. Grâce à l'ami Bleker, le quatrième était en bon état. Nos mulets avaient perdu leurs forces, et avaient terminé, à l'écurie, leur laborieuse carrière : ils avaient acquis les droits les plus constans à une honorable retraite. Nous en avions acheté un

neuf. Il suffisait à nos petits voyages.

Toinette n'avait conservé qu'une idée très-confuse de la France. Elle ne connaissait bien que Weisbad et Appenzell. Je lui proposai de m'accompagner. Ses yeux se tournèrent d'abord vers la chambre, où reposait son ami. Je piquai sa curiosité, en lui disant quelque chose des objets nouveaux qui s'offriraient à ses regards. Elle me sourit, et me demanda la permission de faire ses adieux à Toinon. Je la conduisis auprès de son lit. Leurs yeux parlèrent; mais leurs expressions furent dictées par la plus rigoureuse réserve, et c'était beaucoup. Nous partîmes.

Nous traversâmes le canton d'Appenzell, et le lac de Constance, avant le coucher du soleil. Il paraît que les auberges se multiplient partout. Nous

en trouvâmes une, très-passable, à Buchhorn, et là, Toinette commença à s'étonner, et à me faire des questions. Bon, me dis-je, son cœur se repose.

Elle ne concevait pas que notre hôte, au lieu de nous prendre la main, nous saluât jusqu'à terre; que notre hôtesse lui fît de profondes révérences, à elle petite fille de douze ans; qu'ils nous demandassent nos ordres, comme s'ils n'étaient pas chez eux. Je lui répondais que, dans les pays de servitude, la cupidité remplace les sentimens élevés qu'inspire la liberté; que l'habitude de prodiguer des marques de respect à ses supérieurs, s'étend naturellement jusqu'à ceux qui apportent de l'argent, et que l'appât du gain dédommage de l'humilité. Elle ne concevait pas davantage qu'il fallût payer notre souper et nos

lits. « En Suisse, ajouta-t-elle, un » étranger se présente à la porte d'un » châlet ; on va au-devant de lui ; on ne » le salue pas ; mais on lui sourit avec » bienveillance ; on le fait entrer, et » on lui présente ce qu'on a de meilleur. » Son souper n'est pas recherché, » comme celui qu'on va nous servir. » La botte de paille fraîche, sur laquelle » il dort d'un bon somme, n'est pas » comparable à ces beaux lits à quatre » colonnes et à grands rideaux ; mais le » lendemain matin, il embrasse ses » hôtes, et les voilà payés. Le voyageur » trouve en Suisse de la cordialité, et » jamais de respect. Pourquoi cela ? — » C'est que les Suisses ne respectent » que la vertu et les lois. »

Ce fut bien autre chose, quand nous approchâmes de Stutgard. « Qu'est-ce » que cela, mon père ? — C'est une

» ville, mon enfant. — C'est une im-
» mense prison. Vois cette double
» enceinte de murailles; ces terrasses,
» ces ponts suspendus à des chaînes de
» fer, que peut-être on lève tous les
» soirs. C'est une prison, c'est une
» prison. — C'est la capitale du comte
» de Wirtemberg, qui vint à Appen-
» zell, il y a quelques années, et qui
» fut si petit devant notre landamman.»

Je lui expliquai ce que c'est qu'une place forte, et dans quelles vues on fortifie les villes frontières. « Mais » pourquoi n'y a-t-il pas de forteresses » dans le canton d'Appenzell, qui » touche à la Souabe? Je lui fis con- » naître les moyens de défense que la » nature a prodigués aux Suisses. »

Elle frémit, en passant sous les voûtes, dont l'écho répétait le bruit de nos roues. «Mon père, s'écria-t-elle,

» vous me menez en prison! N'avez-
» vous pas de moyens plus doux de me
» séparer de Toinon? » Je l'embrassai tendrement; je la rassurai, et je lui promis solennellement qu'ils seraient unis, quand ils auraient atteint leur seizième année. Elle m'embrassa à son tour.

Quand nous eûmes fait choix d'une auberge, je la promenai par la ville. Le premier objet qui se présenta à nous, fut le comte de Wirtemberg, parcourant les rues à cheval, suivi de sa petite cour. Ils étaient magnifiquement vêtus, et paraissaient très-contens d'eux. Ceux devant qui ils passaient les saluaient profondément. « Ce luxe, ces
» décorations, dis-je à Toinette, éblouis-
» sent le peuple. L'observateur éclairé
» trouve l'homme sous cette enveloppe
» fastueuse, et souvent il le voit très-
» petit. »

La simplicité et la forme de notre costume contrastaient, d'une manière frappante, avec les vêtemens de la plupart des habitans de la ville. Le comte, en passant devant nous, nous fixa d'un air dédaigneux. Toinette en fut blessée. « Celui qui n'a que des serfs, » lui dis-je, est incapable d'apprécier » un homme libre. »

L'habillement des femmes suisses a quelque chose de gracieux et de piquant, qui se fait remarquer, partout où il n'est pas connu. Un chapeau de paille jaune, dont les grands bords, jouant au gré du zéphyr, cachent et découvrent, alternativement, une figure quelquefois séduisante ; de longues tresses, garnies de rubans, et qui tombent souvent jusqu'au gras-de-jambe ; un corset d'une nuance vive, serré par un lacet de couleur tran-

chante ; un jupon court, qui laisse voir un bas blanc, à coins rouges, telle était la mise de ma Toinette. On s'arrêtait, on la regardait, on lui adressait des choses flatteuses, qu'elle méritait sans doute. Elle paraissait jouir d'un triomphe tout nouveau pour elle.

« Ma fille, lui dis-je assez haut » pour être entendu des admirateurs, » l'homme, qui loue, sans retenue, » une femme sur sa beauté, doit lui » faire pressentir qu'il ne lui suppose » pas d'autre mérite ; elle doit le juger, » lui-même, assez superficiel pour » croire qu'il se contente de celui-là. » Hé, qu'est-ce que la beauté ? un don » du hasard, qui se développe avec » l'âge, et qui disparaît avec la jeunesse. » Que reste-t-il alors à celle qui n'avait » que cela ? Le regret de n'avoir pas

» cultivé sa raison, développé son juge-
» ment, et acquis des qualités esti-
» mables, qui survivent à tout. »

Je venais de lui administrer un contre-poison, dont elle m'avait paru avoir besoin. Il produisit son effet sur mon auditoire. Ces Messieurs, un peu confus, se retirèrent, et nous poursuivîmes notre route. Nous nous arrêtâmes devant une boutique, qui nous offrait ce que nous désirions. Nous achetâmes deux alambics, que nous fîmes porter à notre auberge.

Nous y retournions. «Qu'est-ce donc,
» mon père, que ces gens, des deux
» sexes, qui marchent lentement par
» les rues, sans paraître avoir d'objet
» déterminé? — Ce sont des personnes
» riches, qui n'ont rien à faire. — Rien
» à faire? Oh, qu'ils doivent être mal-
» heureux! — Ils sont loin de le croire.

» — Comment donc remplissent-ils » leurs journées?—Ils jouent, ils se pro- » mènent, ils bâillent, ils dansent, ils » s'amusent. — Mais, mon père, ne » s'ennuie-t-on pas de s'amuser tou- » jours? »

Nous allions continuer notre conversation, lorsque l'écuyer du comte, celui qui était venu avec lui à Appenzell, me reconnut et nous aborda. Je pensai que la mouche du Wirtemberg pouvait savoir quelque chose de ce qui se passait en France. J'essayai de le faire parler : cela n'était pas difficile. Il voulut aussi avoir des nouvelles de la Suisse. Il nous pressa de lui faire *l'honneur* de l'accompagner chez lui. Il nous présenta une très-belle collation, que nous eûmes *l'honneur* d'accepter. «*Oserai-je* vous demander...— » *Osez* tout ce qu'il vous plaira. — Ce

» que vous êtes venus faire à Stutgard.
» — Nous y sommes venus acheter des
» alambics. — Faire vingt lieues pour
» acheter des alambics! Ah, c'est le
» prétexte. — La manière, dont le
» landamman d'Appenzell a parlé à M.
» le comte, a dû vous convaincre que
» les Suisses n'ont jamais recours aux
» prétextes, parce qu'ils n'en ont pas
» besoin. Les despotes sont souvent
» réduits à *finasser*. Les hommes libres
» vont droit au fait. Nous sommes
» venus ici, pour acheter des alambics,
» parce que nous en avons besoin.

» Je suis d'origine française, et je pense
» souvent à ma première patrie. Vous
» avez entretenu longuement mon ami
» André de l'état où se trouvait alors la
» France, et vous en êtes resté à l'ex-
» pulsion des jésuites. Vous me ferez
» plaisir si vous voulez reprendre votre

» narration, de cette époque, et la con-
» tinuer jusqu'au moment actuel. —
» Je suis *très-flatté* de pouvoir faire
» quelque chose qui vous soit agréable.»

Il n'est plus ce bon roi, mélange étonnant de valeur et de clémence, de franchise, de gaîté et de talens administratifs. « Henri IV est mort! —
» Il est tombé sous les coups d'un as-
» sassin. — Quel malheur pour la
» France! — Henri commit des fautes
» graves; mais sa mémoire est précieuse
» au peuple, qu'il rendait heureux, et
» qui est étranger aux intrigues de cour.
» N'anticipons pas sur les événemens. »

Après l'exécution de Jean Châtel, la Sorbonne changea tout à coup de langage. Ce corps, mutin, avide, et sourdement ambitieux, avait proscrit Henri IV, quand il comptait sur la puissance et la haute protection de la

Ligue et de l'Espagne. Il voyait Henri rassembler, rapidement, les provinces du royaume sous son obéissance. Il condamna la doctrine des jésuites, et il enjoignit à tous les moines de reconnaître Henri IV.

Les grands seigneurs affectaient, pour ce prince, un attachement, qui n'était que simulé, dans le plus grand nombre. Ils avaient, disaient-ils, contracté des dettes, pendant les troubles, et le roi fut obligé de traiter avec eux. Une partie des impôts passa dans leurs mains avides. Cependant, on doit à la justice de déclarer, qu'après avoir fait ce qu'ils appelaient leur *accommodement*, ils servirent le Roi avec une fidélité à toute épreuve.

Mayenne n'avait pas fait le sien. Il fallait cependant qu'il s'arrangeât avec lui, ou qu'il se jetât dans les bras des

Espagnols, à qui Henri avait déclaré la guerre. Agissant presque toujours au hasard, il se décida pour le second parti. Il ne prévit pas que Philippe ne pouvait accorder sa confiance à celui qui avait fait pendre les principaux membres du comité des Seize, qui intriguait ouvertement pour l'Espagne. Cependant il se servit de Mayenne, comme d'un instrument propre à perpétuer les troubles.

Le Duc était maître encore des plus fortes places de la Bourgogne. Une armée espagnole avait franchi les Pyrénées, et était entrée dans la Franche-Comté. Mayenne la joignit avec ce qu'il put rassembler de troupes. Henri s'avança à grandes journées contre ses ennemis. Il les joignit sur les frontières de la Fanche-Comté, entre Dijon et Gray, dans la plaine de Fontaine-Fran-

çaise. Il y fit des prodiges de valeur et de talens militaires. Dix-huit cents cavaliers seulement avaient pu le suivre, et, avec cette poignée de soldats, il battit douze mille Espagnols, ou Bourguignons. Il entra en Franche-Comté, ravagea le pays, et leva de fortes contributions à Besançon.

Ce dernier revers accabla Mayenne. Pour comble de malheur, le général espagnol lui refusa des troupes, dont il avait besoin pour défendre la Bourgogne, et il fit son *accommodement* avec le roi. Henri ne le craignait pas personnellement; mais le pape refusait d'absoudre ce grand homme, et Mayenne pouvait être dangereux encore, par l'influence qu'il conservait sur le clergé et les débris de la ligue.

Cependant les cardinaux fatiguaient

Clément VIII de leurs représentations. Ils lui rappelaient que Clément VII avait perdu l'Angleterre, et ils lui déclarèrent qu'il pouvait perdre la France. Le pontife se rendit enfin ; mais à des conditions infamantes pour le roi. Il lui traça un réglement de conduite, de prières, de jeûnes, dignes tout au plus d'un moine. Il exigea enfin, que ce prince se soumît à une pénitence publique. Henri voulait rétablir la paix en France, et il accepta toutes ces conditions.

Du Perron et d'Ossat, ses ambassadeurs à Rome, ses représentans, firent *amende honorable*, en son nom. Ils se couchèrent ensuite sur le ventre, et on les frappa de verges, pendant la durée d'un *miserere*, psaume très-long, qui fut chanté par les choristes du pape. Un des plus grands rois, qu'ait eu la

France, fouetté à la porte de l'église de St.-Pierre! Quel avilissement pour le trône et la nation! Quel triomphe pour un prêtre!

Après la réconciliation de Henri avec l'Église, il ne restait aux catholiques aucun prétexte de le méconnaître. Il lui suffit d'un ordre pour lever des armées, et combattre Philippe. Une forte masse d'Espagnols, sortis des Pays-Bas, sous les ordres de l'archiduc Albert, gouverneur de ces provinces, obtint d'abord des succès marquans en Picardie. Le roi fit face à tous ses ennemis, et conquit la Provence, où dominait le duc d'Epernon. La soumission de cette province entraîna celle du duc.

Henri reprit bientôt les places que les Espagnols lui avaient enlevées, et le sang continua à couler sans résultats.

L'orgueilleux Clément, qui se complaisait à humilier les rois, daigna se souvenir qu'il était le premier ministre d'un Dieu de paix. Il interposa sa médiation entre les puissances belligérantes, et la paix fut signée à Vervins. Philippe II mourut, peu de temps après. Tous les princes de la maison de Lorraine se soumirent alors, et Henri IV s'affermit sur le trône. Il eut le mérite de démêler les rares qualités de Sully, et il lui donna toute sa confiance. Henri IV fut, sans doute, un grand roi; mais il lui fallait un ministre comme le sien. Sa vivacité avait besoin d'être contenue, surtout à l'égard des femmes.

Les réformés avaient de fortes raisons de compter sur la protection, et même sur les bienfaits du Roi. Il jouissait de l'autorité absolue, et il n'avait encore rien fait d'important pour eux.

Ils murmurèrent hautement. Henri, élevé avec eux, avait long-temps combattu à leur tête. Il les aimait sincèrement. Cependant il fallait concilier leurs intérêts avec ceux de la religion catholique, et cela n'était pas facile.

Henri publia cette ordonnance, connue sous le nom *d'édit de Nantes*. Elle exige que les réformés rendent aux catholiques les églises qu'ils leur avaient enlevées; mais elle accorde aux protestans l'exercice public de leur culte, Paris excepté.

Le clergé et les moines affectaient encore de douter de la sincérité de la conversion du roi. Ils crurent voir, dans l'édit de Nantes, des marques de son attachement à ses premières erreurs. Ils tremblèrent que l'influence, dont allaient jouir les calvinistes, portât atteinte à leurs priviléges, et

surtout à leurs biens. Ils n'osèrent s'attaquer directement au roi ; mais ils produisirent une prétendue possédée, qui criait, dans les rues de Paris, que hors de la religion catholique, il n'y a pas de salut. Il put paraître un peu extraordinaire que l'émissaire du diable entreprît de ramener les protestans dans la voie du salut.

Catherine, sœur de Henri, n'avait pas abjuré encore le culte réformé ; elle tenait, à Paris, un prêche public dans son palais, ce qui était expressément défendu par l'édit de Nantes. Trente ou quarante dévotes, ameutées par leurs confesseurs, parcoururent tous les quartiers de la capitale, armées de crucifix et de chapelets. Elles s'arrêtaient aux portes des églises ; elles y assemblaient les passans, et elles prêchaient. Elles finirent par aller de-

mander justice, au président du Harlay, de l'attentat de la princesse Catherine. « Je vous la rendrai, Mesdames. Vos » maris seront assignés devant la cour, » et il leur sera enjoint de vous faire » enfermer. » Les dévotes rentrèrent chez elles.

Mais la possédée continua son vacarme. Duval, docteur de Sorbonne, accrédita cette extravagance dans Paris. Les capucins promenèrent la possédée de diocèse en diodèse. Le parlement instruisit contre eux. Ils répondirent à l'assignation, qui leur fut délivrée, que la bulle *in cœnâ Domini*, publiée par Pie V, leur défendait d'obéir aux juges séculiers. Le parlement fit brûler cette réponse, condamna la bulle, et défendit aux capucins de prêcher. Quelques années auparavant, cette interdiction eût at-

tiré, sur Henri IV, les foudres de l'Église. Mais Philippe II ne gouvernait plus la cour de Rome, et le pape commençait à redouter le roi de France. Le temps est le maître du monde.

Ce fut alors que mourut cette fameuse Gabrielle d'Estrées, maîtresse en titre, et qui avait eu assez de crédit sur l'esprit du roi pour lui faire légitimer le duc de Vendôme, son fils. Ce prince la regretta vivement, malgré ses fréquentes infidélités. Il tomba bientôt sous l'empire d'Henriette d'Entragues, femme artificieuse et méchante, qui troubla le repos du reste de sa vie. Il eut la faiblesse de lui faire une promesse de mariage, et Sully, le courage de la déchirer.

Ce ministre citoyen, détermina Henri à faire casser son mariage avec Marguerite de Valois. Dès long-temps,

ces époux se livraient à des désordres scandaleux. Ils s'étaient quittés, repris, pour se quitter encore. Excédés, l'un de l'autre, tous deux consentirent à demander un divorce, qui déjà existait par le fait. Le pape déclara leur mariage *illégalement contracté*. C'était porter loin la condescendance. Il permit aux parties de se remarier à leur gré.

Le bien de l'État voulait que Henri eût un héritier. Son ministre et son ami le détermina à épouser Marie de Médicis, fille de François, grand-duc de Toscane. Cette princesse avait de la beauté et un bon cœur. Elle fut constamment malheureuse, par les tracasseries que lui suscita Henriette d'Entragues, devenue marquise de Verneuil.

Après la naissance du dauphin, aujourd'hui Louis XIII, le nouveau ma-

réchal de Biron fut envoyé à Bruxelles. Là il ourdit, avec la cour de Madrid, ces trames funestes, qui lui coûtèrent la vie, ainsi que nous l'avons rapporté plus haut. Henri IV n'avait pas oublié ses services et ceux de son père. Il voulut lui pardonner. Le coupable n'avait qu'un mot à dire. Il nia, avec opiniâtreté, en présence de ce prince, un complot dont le roi avait la preuve écrite. « Adieu, baron de Biron, lui » dit Henri indigné. » Ces derniers mots furent l'arrêt de sa mort.

La perfide marquise de Verneuil, et son ambitieuse famille, étaient entrées dans la conspiration. Le roi les fit arrêter, et le parlement instruisit leur procès. Ils furent condamnés au dernier supplice. Tel était le déplorable ascendant des femmes sur Henri IV, que ce prince, qui avait laissé aller le

cours de la justice, à l'égard du maréchal de Biron, eut la faiblesse de faire grâce aux d'Entragues.

Les papes n'ont jamais consenti volontairement à rien perdre de leur autorité. Clément regrettait les jésuites, que leurs statuts placent, *immédiatement et exclusivement*, sous l'obéissance des souverains pontifes. Il n'est, par conséquent, pas de milice religieuse plus dangereuse pour les rois.

Clément ne cessait d'intriguer, à la cour de France, pour obtenir le rappel des jésuites. Ses légats représentaient que c'était à sa médiation que la France devait la paix avec elle-même et avec ses voisins, et cela était vrai. Il avait accordé des dispenses pour le mariage de la princesse Catherine, protestante, avec le duc de Bar, catholique, et Henri IV ne fut jamais ingrat.

Cependant il craignait les moines. Il n'avait pas oublié qu'ils avaient poussé Pierre Barière, le chartreux Ouin, les dominicains Arger et Ridicovi, enfin Jean Châtel à attenter à sa vie. Les jésuites avaient été particulièrement les instigateurs de Jean Châtel, et le roi les jugeait redoutables à Rome comme à Paris. Il se flatta qu'un acte de générosité pourrait les attacher à sa personne, et il se décida à les rappeler.

Sully s'opposa fortement à ce dessein. Il rappela au roi les crimes dont cette société s'était chargée, depuis l'an 1545 jusqu'en 1593. Henri ferma la bouche de son ministre par ces paroles mémorables : *J'aime mieux m'abandonner une fois à eux, que d'avoir toujours à les craindre.* Ils furent rappelés.

Sully faisait prospérer le royaume. Les finances étaient dans un état brillant; le poids des impôts devenait plus léger, d'année en année; de nouvelles branches de commerce s'ouvraient à l'industrie; l'abondance commençait à régner dans toutes les classes. Le peuple bénissait le roi et son ministre.

Les maîtresses et les courtisans, toujours avides, étaient toujours repoussés par Sully. Ils le haïrent, et résolurent de le perdre dans l'esprit du roi. Le jésuite Coton, confesseur de Henri, entra dans cette espèce de conjuration. Il calomnia Sully; il affirma l'existence de lettres écrites par ce ministre à différentes corporations, à qui il défendait d'obéir aux ordres du roi. Ce prince était trop juste pour agir d'après des assertions vagues. Il somma Coton de produire ces lettres. Elles n'avaient

jamais été écrites. Henri ordonna à son confesseur de faire des excuses à Sully, et l'orgueil jésuitique fut contraint de s'humilier.

Cependant les intrigues de ces misérables avaient élevé des nuages dans l'esprit du roi. Sully se vengea de la froideur qu'il lui marquait, en continuant à remplir rigoureusement ses devoirs. Il accabla ses détracteurs, en publiant la conception la plus vaste et la plus utile qu'il ait formée pendant son ministère. Il ne s'agissait de rien moins que d'ouvrir un canal, qui joindrait la mer Méditerranée à l'Océan, travail immense, que la mort prématurée du roi l'empêcha seule d'exécuter.

Henri IV était aimant, et il ne se dissimulait pas ce qu'il devait à son ministre. L'état de contrainte, dans

lequel ils vivaient ensemble, lui parut enfin insupportable. Il eut, avec lui, une explication loyale, franche, entière, et la justification de Sully fut complète. Le roi l'embrassa avec une tendresse, qu'il avait trop long-temps comprimée. Le ministre fit un mouvement pour se jeter à ses pieds. *Ne faites pas cela. Ceux qui sont là-bas croiront que vous me demandez grâce.* Il lui prit la main, le conduisit au milieu de ses courtisans, et leur dit : *Messieurs, j'aime Rosny plus que jamais, et, entre lui et moi, c'est à la mort et à la vie.*

A cette époque, Henriette Charlotte de Montmorenci, fille du connétable, fut présentée à la cour par Madame de Montpensier, sa tante. Brillante de jeunesse et de beauté, elle fixa tous les regards, tous les hommages, et elle

inspira au roi cet amour effréné, qui empoisonna le reste de sa vie.

Différens partis se présentèrent, et le connétable donna la préférence à Condé, premier prince du sang. Il était difficile que le prince ne remarquât pas les empressemens du roi, et il hésitait à se marier. Henri le manda, et lui dit : *Vous pouvez l'épouser, sans aucun soupçon sur mon compte.* Croyons, pour la gloire du monarque, qu'il était de bonne foi, quand il prononça ces paroles. S'il eût voulu tendre un piége au prince de Condé, il eût cessé d'être homme d'honneur. Le mariage se fit.

De ce moment, les assiduités, les obsessions, les imprudences mêmes alarmèrent avec raison le jeune époux. Le roi crut lui fermer les yeux en le comblant de distinctions et de présens. Condé s'enfuit la nuit, avec son épouse,

et alla chercher un asile dans les Pays-Bas.

Le roi fit dire à l'archiduc qu'il entrerait en Flandre, avec une armée, s'il ne lui livrait le prince et la princesse de Condé. L'archiduc ne fut pas effrayé de menaces, dont l'Allemagne, l'Espagne et l'Angleterre eussent nécessairement empêché l'exécution. Il garda les époux à sa cour, et Henri essaya, sans succès, d'y faire enlever la princesse.

Ce prince, égaré par une passion insurmontable, résolut d'embraser l'Europe pour la satisfaire. Il avait des millions en réserve à la Bastille. Il les employa à lever l'armée la plus formidable qu'il ait eue encore. S'il eût vécu plus long-temps, il se fût déshonoré.

Condé, en proie aux plus vives

alarmes, s'enfuit en Italie, avec sa femme.

Il est à remarquer que les affaires administratives ne souffrirent pas un instant des égaremens du roi, et que le bien-être du peuple fut, sans cesse, l'objet de sa tendre sollicitude.

Le cœur de la reine était blessé des infidélités scandaleuses de son époux. Elle se plaignit hautement, et elle en avait le droit. Mais ses plaintes encouragèrent les mécontens à éclater. Des prédicateurs factieux, notamment un père Gontieri, osèrent tourner le roi en ridicule, du haut de la chaire de vérité. Ils plaisantaient sur des amours, qui convenaient si peu à son âge. Ils affectaient de plaindre le triste sort de la reine, si digne de l'amour que son époux prostituait à des femmes perdues. Henri voulait quelquefois punir ces

insolens, et bientôt il revenait à sa bonté naturelle. « Hélas, dit-il à Sully, » avec l'accent de la tristesse, quand je » n'y serai plus, on verra ce que je » vaux. » Ces paroles furent prophétiques.

Marie était mariée depuis neuf ans, et n'avait pas été couronnée. Cette cérémonie avait été commune à toutes les reines de France. Elle crut que le roi ne la différait que par mépris pour elle. Elle ne lui laissa de repos que lorsqu'il eut consenti à son couronnement. Ce prince y porta sa tristesse habituelle; il en revint agité par les noirs pressentimens, qui ne le quittaient plus, et qui furent trop justifiés.

En effet, le lendemain, 14 mai 1610, il monta en voiture, avec quelques seigneurs, et il ordonna à son cocher de le conduire à l'arsenal, où demeurait

Sully. Il voulait déposer ses alarmes dans le sein de cet ami fidèle. Le temps était superbe, et il fit ouvrir les rideaux de sa coche. S'ils fussent restés fermés, il n'eût pas péri ce jour-là.

La voiture fut arrêtée, dans la rue de la Féronnerie, par un embarras de charrettes. Un misérable, un scélérat, un monstre, Ravaillac suivait le roi depuis le Louvre. Il monta sur la petite roue, du côté gauche. Aux portières, dans le fond, sur le devant de la coche étaient placés sept seigneurs, qui accompagnaient Henri. L'infâme fut obligé d'allonger le bras jusqu'au milieu du fond de la voiture. Il frappa le bon prince de deux coups de couteau, dont le second le fit expirer à l'instant.

Le forfait fut commis avec la rapidité de l'éclair. On n'eût su à qui l'at-

tribuer, si le coupable eût jeté son couteau, et se fût perdu dans la foule. Il resta près du carosse, son couteau à la main, et les yeux égarés. Il fut arrêté aussitôt. On reporta, tristement au Louvre, le corps sanglant du malheureux Henri.

Il était né soldat et général. Obligé d'anéantir les factieux qui désolaient la France, il les combattit en héros, et fut toujours vainqueur et clément.

Il avait reçu de la nature un jugement sain, un esprit vif, pénétrant, fécond, agréable sans affectation, et une franchise qui lui gagnait tous les cœurs.

Sa taille était moyenne, mais bien prise. Il avait le teint beau, le nez aquilin, les yeux vifs et grands, le front haut et large, et ses cheveux étaient bruns dans sa jeunesse. L'en-

semble de sa physionomie était agréable et majestueux.

Son gouvernement fut constamment paternel. Le bonheur du peuple fut sa plus douce jouissance, et celle-là ne traîne, après elle, ni inquiétudes ni regrets.

La nouvelle de sa mort étendit un crêpe funèbre sur toute la France. Un même cri de douleur se faisait entendre partout : *nous avons perdu notre père.*

Une acclamation générale s'éleva sur toute la surface de la France. Henri IV fut proclamé GRAND, par tous les Français. Quelle différence de ce tribut, qui s'échappait de tous les cœurs, à celui que la flatterie décerna à des monarques vivans, qui ne furent que fastueux, dissipateurs, ambitieux, persécuteurs!

Monsieur l'écuyer s'arrêta là. J'étais

un homme libre, et je ne pus m'empêcher de donner des larmes à un souverain absolu, que j'avais eu la sottise de maudire long-temps, et dont les grandes qualités couvrirent les faiblesses.

Je m'étonnai que l'écuyer fût aussi bien instruit. Sa réponse fut simple. « Le dernier armement de Henri IV » menaçait l'Allemagne. Le Wirtem- » berg, couvert par la Suisse et la Ger- » manie, redoutait peu la France. Ce- » pendant, Monsieur le comte était » intéressé à savoir ce qui s'y passait. » Il eut constamment, à Paris, des émis- » saires, qui lui rendaient compte de » tous les événemens. Il raisonnait, il » discutait avec ses grands officiers. » Moi, j'écoutais. Voilà le mot de » l'énigme. »

Nous prîmes congé de lui. Nous atta-

châmes nos alambics sous notre chariot; nous nous mîmes dedans, et nous partîmes.

Des objets nouveaux frappent l'imagination des hommes, à plus forte raison celle d'un enfant de douze ans. Ma Toinette ne pouvait s'occuper que de ce qu'elle avait vu; elle m'en parlait sans cesse. Elle faisait, sur la différence qui existe entre le gouvernement, les mœurs et les usages du Wirtemberg et de la Suisse, des observations qui annonçaient un jugement précoce, et que faisaient singulièrement valoir ses expressions naïves et pleines de candeur. Je me plaisais à la faire parler: elle m'intéressait, elle m'amusait, et elle oubliait l'amour...., du moins pour un moment.

CHAPITRE VIII

ET DERNIER.

Dénouement prévu.

L'ÉTONNEMENT, l'admiration ne sont que des secousses de l'âme. Elles s'éteignent promptement, quand elles ne sont pas soutenues par des objets nouveaux. Malgré mes ruses et mes efforts, le nom de Toinon s'échappa avant que nous fussions arrivés à l'auberge, où nous devions passer la nuit. Pas un

mot d'amour, cela était convenu, arrêté, promis. Mais il était tout simple que Toinette racontât à Toinon l'histoire de son voyage. Avec quel plaisir elle lui parlerait! avec quelle attention il écouterait! comme sa jolie figure s'animerait à tel ou tel trait! il est de fait que ces deux enfans sont charmans.

Toinette, pleine de ses idées, ne finissait pas. Elle avait oublié Stutgard, pour ne parler que de Toinon, et l'expression de sa figure, le ton moëlleux de sa voix, ses gestes tout était sentiment. Je l'arrêtais quelquefois. « Mon » père, je n'ai pas dit amour. — Mais » tu le sens. — Vous ne m'avez pas dé» fendu de sentir. — Dans quatre ans, » je n'aurai plus d'observation à te » faire. — Quatre ans, quatre ans, » c'est bien long! — C'est un des prin» cipaux articles, dont vous avez juré

» l'observation à M. le curé. — M. le » curé n'a jamais aimé ; il n'aimera ja- » mais. — Il a vraisemblablement com- » battu son cœur. Imitez-le, mes en- » fans. » Elle laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et ne répliqua plus.

Le lendemain au soir, nous rentrâmes dans le cantón d'Appenzell. Le surlendemain, à la pointe du jour, Toinette retrouva ses habitudes, et ne cessa de faire des applications. Une femme, qui lui paraissait belle et nonchalante, était sa maman Claire; celle qui annonçait de la vivacité, était sa bonne Marianne.... Je voyais bien où elle en voulait venir. « Et ce joli garçon, » là-bas, qui paraît si bon, si labo- » rieux? — Oh, mon père, Toinon est » bien mieux que lui. — Tu le crois? — » Regardez bien. » Elle allait analyser, comparer les deux figures, trait pour

trait: c'eût été à ne pas finir. Très-heureusement pour moi, nous aperçûmes notre habitation, et nos amis en mouvement. Elle jeta un cri: « Le » voilà, le voilà!... il vient, en courant, » au-devant de nous. » Je regardais de tous côtés, et je ne voyais rien: les yeux perdent singulièrement de leur activité, quand on cesse d'être amoureux.

Il fallut bien qu'enfin j'aperçusse le bon Toinon: il n'était plus à cent pas de nous. Toinette fit un mouvement. Je voulus la retenir. Elle était déjà sur le chemin. Bientôt ils furent dans les bras l'un de l'autre. Ce tableau me causa un extrême plaisir; mais il fallait paraître mécontent: « Mes enfans, » vous violez le traité, et cela est mal. » — Mon père, on dit qu'on embrasse » ses amis, quand on revient d'un long

» voyage. » Ses amis! — « Et qui a dit » cela? — C'est ma bonne Marianne. » — Votre bonne Marianne ferait » mieux de se mêler de ses affaires. — » Vous n'avez pas dit *ta*, mon père! — » C'est que j'ai de l'humeur, ma fille. » — Et vous avez lieu d'en avoir, me » dit franchement le bon Toinon; mais » un père aime à pardonner. » Je pardonnai, en effet: c'était ce que j'avais de mieux à faire.

Bientôt les amis et les amies s'approchèrent de nous, et nous nous embrassâmes cordialement. « Vous voyez » bien, mon père, qu'on embrasse ses » amis, quand on arrive de voyage. » La petite rusée! Je ne lui répondis pas un mot.

Quand la voiture fut déchargée, et qu'on eut assez parlé kirswaser, nous dînâmes en famille. Je lisais dans les

yeux de Toinette qu'elle grillait de raconter l'histoire de son voyage à toute la colonie; mais, en fille bien élevée, elle attendit la fin du repas, avant que de nous occuper d'elle. La petite goutte d'hydromel passée, elle se leva, et me demanda la permission de parler. Elle savait bien que je ne la lui refuserais pas. Conter n'est pas embrasser.

Son auditoire se rangea autour d'elle. Toinon s'en approcha de manière à me faire croire qu'il allait entrer dans son escarcelle. Il ne voulait pas, disait-il, perdre un mot. Les coudes, les genoux, se touchaient, et le jeune homme a l'ouïe excellente. Je me fis faire place, et je m'assis entre eux : c'était le seul moyen d'empêcher l'orateur de s'écarter de son sujet. et un père est toujours bien aise de voir

briller sa fille. La mienne eut un succès prodigieux. Je m'y attendais: presque tous ceux qui écoutaient étaient disposés à admirer. Mais l'ami André, fin connaisseur, déclara le débit de Toinette, vif, serré et pur. Il loua la justesse de ses observations, et sa comparaison, des serfs allemands et des Suisses libres, lui parut dictée par la plus saine philosophie.

Je me rengorgeais, dame, il fallait voir! Ce petit coquin de Toinon était ivre de plaisir. Marianne se caressait le menton, et appelait Toinette son élève. Au physique, elle avait tout à fait raison.

Un père est toujours père. Le philosophe André voulait faire briller son fils, quoique la philosophie et la vanité ne s'accordent pas trop. Il proposa d'établir, entre les enfans, une controverse sur les droits naturels de

l'homme, et sur les fers dont le charge le despotisme. Avec un peu de réflexion, il eût senti que cette question convenait mieux à Aristote ou à Sénèque, qu'à des enfans. Aussi les nôtres s'embrouillèrent, déraisonnèrent, à qui mieux mieux. J'éclatai de rire; Toinon et Toinette, terminèrent la discussion en chantant et en dansant: ils avaient reçu des leçons du grand danseur Abdonn, et ils dansèrent fort bien. André s'exécuta de bonne grâce. Il convint qu'il s'était conduit comme un sot. « Qu'ils dansent, me dit-il, et » qu'ils ne se mêlent plus de métaphy- » sique. »

Nous raisonnâmes ensuite sur la gêne de leur position actuelle. Nous convînmes qu'il fallait leur faire quelques concessions, pour qu'ils ne nous échappassent pas. Les fêtes de la prairie se

répétaient tous les dimanches, depuis deux mois, et nous ne les y avions pas conduits encore. Nous leur proposâmes d'y aller faire briller leurs talens. Avec quel enthousiasme ils reçurent cette ouverture! Toinette me prit la main; Toinon arracha sa mère de son rouet; Marianne chanta; Abdonn battit la mesure, et nous eûmes un bal impromptu. Ils s'essayaient, disaient-ils, pour le dimanche suivant.

Oh, le dimanche, ils développèrent leur talent, leurs grâces. Ils charmèrent les spectateurs, et chacun disait : le joli mariage que cela ferait! « Nous nous marierons, dans quatre » ans, s'écriait Toinon, » et ses yeux étincelaient. Toinette baissait les siens; mais elle les relevait, quand elle dansait avec Toinon, et elle ne dansa qu'avec lui.

Il est de l'essence de l'homme de désirer toujours. La chaleur de son sang se communique à son imagination, errante et vagabonde. Aujourd'hui n'est rien pour lui; il appelle le lendemain, et sans cesse il accuse la lenteur du temps. Plus tard, il s'étonne de la rapidité avec laquelle soixante ans se sont écoulés.

Le terme, fixé par André et moi, ce terme, si désiré de nos enfans, approchait. Six mois encore, et ils seront au comble de leurs vœux. Brillans de jeunesse et de santé, beaux comme l'amour, aimans comme lui, un regard, un geste, un mot trahissaient leur impatience. Respectueux, prévenans, dociles envers leurs parens, ils les aimaient autant que le leur permettait une passion violente et exclusive. L'été, ils n'avaient de communi-

cation soutenue que le dimanche, à la prairie, commune à tous les habitans, et ils avaient sous les yeux des exemples de l'amour pur et patient qu'on rencontre si souvent en Suisse. L'hiver nous obligeait à déposer la bèche. Les journées se passaient dans notre sallon, ou dans notre cabinet. Ils étaient presque toujours sous nos yeux, et nous étions à peu près tranquilles.

Cependant, après avoir été *la mouche* des ménages d'Étampes, des grands seigneurs, des évêques et des rois, j'étais devenu celle de nos enfans. Un père prudent doit tout prévoir, et ce qui n'est que possible arrive quelquefois. Ils n'avaient pas un goût, une sensation qui m'échappassent. La candeur, la pureté de leur âme perçait dans leurs actions les plus indifférentes. Je les comparais à ces boutons de rose,

qui n'ont pas encore la force de déchirer leur enveloppe, et de s'entrouvrir. Quelquefois aussi, une rougeur marquée, des soupirs de feu, une inquiétude vague et dévorante me frappaient. Je prenais Toinon, sous un prétexte quelconque; je lui faisais respirer l'air extérieur, et je ne le ramenais auprès de ma fille, que lorsque je le croyais calmé. Toinette était tranquille, quand Toinon l'était.

On peut amuser la nature, pendant quelque temps : on ne l'étouffe jamais. Un jour, une crise violente fut au moment d'éclater. J'enlevai Toinon; j'eus la cruauté et le courage de lui faire gravir la montagne. Je l'entraînai jusqu'à nos cerisiers. Je lui montrai, de là, la terre, qui était à trois cents toises au-dessous de nous. Je lui fis remarquer l'ordre qui règne partout,

et je lui demandai s'il appartient à deux frêles individus de vouloir le troubler. « Je ne connais pas d'ordre, » quand deux cœurs, brûlans d'amour, » ne peuvent se fondre l'un dans » l'autre. Il y a désordre, quand on » les tient séparés. Que sommes-nous. » d'ailleurs, dans l'immensité des cho- » ses, que deux points imperceptibles » de la création? — Toinon, tu m'af- » fliges. — Ah, mon père, n'ajoutez » pas à ce que je souffre. — Pense » qu'André et moi ne vivons que pour » vous; que notre bonheur est attaché » au vôtre; que ces résolutions, qui » vous tourmentent, nous sont dictées » par la plus vive affection; enfin, qu'il » n'y a plus que six mois... — Mon » père, ces six mois seront autant de » siècles.

» — Insensé, tu veux être époux,

» tu veux être père ! Frémis à l'idée
» des dangers qui t'attendent, même
» dans six mois; tes forces épuisées, ta
» santé ruinée, toute espèce de bon-
» heur anéantie te soulèveront contre
» la coupable condescendance qui nous
» a portés à fixer un terme trop court à
» tes désirs. — Moi, vous adresser des
» reproches ! jamais. Hé, de quoi me
» plaindrai-je ! Qu'importe la durée
» d'une vie usée dans des torrens de
» félicité?— Misérable, qu'oses-tu dire !
» Tu n'aimes pas Toinette. — Je ne
» l'aime pas, grand Dieu ! — Non,
» puisque tu la condamnes à te perdre à
» la fleur de son âge, et à passer le reste
» de sa vie dans la douleur et les re-
» grets. »

Ces derniers mots changèrent entièrement les dispositions du bon jeune homme. Il tomba à mes pieds; il se

déclara coupable; il me demanda pardon. Je le relevai; je l'embrassai avec la plus vive tendresse.

L'automne approchait, et le froid, qui commençait à nous gagner, produisit, sur Toinon, autant d'effet, au moins, que mon éloquence. Cependant je ne pouvais le laisser geler pour le maintenir dans ses heureuses dispositions. Je ne me souciais pas, non plus, de geler avec lui. Nous descendîmes, et nous entrâmes dans le sallon, où la colonie était rassemblée. Quel fut mon étonnement! Toinon raconta ce qui venait de se passer entre nous. Il rapporta les propres mots, dont nous nous étions servis; il se déclara coupable, pour la seconde fois; il tomba aux genoux de Toinette, et lui demanda pardon. Il était impossible de pousser plus loin la franchise et la

candeur. Ma Toinette s'approcha de moi; elle ne chercha pas à justifier son jeune ami; elle me renouvela les promesses, dont l'exécution avait été jurée, trois ans auparavant; Toinon se joignit à elle; ils répétèrent leur serment. Je les pressai tous deux contre mon cœur, et tout alla au mieux, pendant deux mois. Il en restait quatre à parcourir, et quelquefois il n'en a pas fallu autant pour renverser un empire.

Ils prirent du goût pour la lecture, et je m'en félicitai. Pauvre dupe! Ils se lisaient, l'un à l'autre, les ouvrages qu'André avait rapportés de Saint-Gall, et de la Souabe. C'étaient des livres instructifs et amusans, mais qui étaient tout-à-fait étrangers aux passions. J'étais sûr que celui qui tenait le livre était écouté avec la plus grande atten-

tion. Je remarquai bientôt qu'ils lisaient séparément, et leurs physionomies prenaient une expression alarmante. Je me gardai bien de m'approcher d'eux : c'eût été leur donner l'éveil. Mais un jour, pendant qu'on dînait, je sortis, je montai au sallon, j'ouvris leurs livres. C'étaient les œuvres de sainte Thérèse, ces œuvres que nous avions dévorées, ma tendre Colombe et moi, et dans lesquelles, sous le nom de Dieu, tout est amour et volupté. Je frissonnai.

Comment leur interdire la lecture d'un livre, que, depuis leur plus tendre enfance, ils avaient vu dans notre petite bibliothèque ? C'eût été nous accuser nous-mêmes. Le leur enlever, serait provoquer une nouvelle explication, et elles étaient toujours orageuses. J'étais dans le plus grand

embarras. Je consultai mon philosophe André. « Ce n'est que cela, me dit » l'homme inventif! J'arrangerai cette » affaire-là ce soir. »

Les enfans lisaient à une table, placée sous la grosse lampe qui éclairait le fond de notre sallon, pendant toute l'année. Les cinq volumes de sainte Thérèse étaient ouverts sur cette table. Le lendemain, après le déjeuner, nous montâmes à la baume, selon notre ancienne habitude. Nous y passions une heure avant que de retourner au travail. O stupéfaction! ô douleur! la lampe était tombée, et sainte Thérèse nageait dans une pinte d'huile. Il était impossible de la prendre autrement qu'avec des pincettes. Elle passa, du sallon, sous la chaudière de Gott. On sent bien qu'André avait limé les chaînes de fer, qui la soutenaient.

En allant, en venant, je m'aperçus qu'un des deux sortait fréquemment, pendant nos heures de repos. Je ne les observais jamais que lorsqu'ils étaient ensemble. Cependant ces sorties, que rien ne motivait, fixèrent enfin mon attention. Je suivis un jour Toinette, en me plaçant de manière à ce qu'un objet volumineux fût toujours entre elle et moi.

Elle entra dans l'écurie. Que pouvait-elle avoir à faire là? elle passa derrière le ratelier, prit un livre, et lut, pendant un quart-d'heure. Elle remit le livre, je ne sais où, et sortit. J'étais blotti, entre deux tonneaux d'avoine, et je me gardai bien de quitter ce poste avantageux.

Toinon vint à son tour, et fit exactement ce que Toinette venait de faire. La cloche, qui nous appelle au travail,

se fit entendre, et le jeune homme disparut. Quel livre peut les intéresser à ce point, et où le cachent-ils? Je le trouvai dans un vide que laissait l'extrémité d'une des deux pièces de charpente qui composaient le ratelier... Lettres d'Héloïse et d'Abailard!!! Je confisquai celui-là.

Je ne pouvais revenir de mon étonnement. Où avaient-ils pu se procurer un pareil ouvrage? Les mœurs de nos villageois sont tellement simples, qu'aucun d'eux ne devait le connaître. On aime, on danse en Suisse; on n'y lit guère que la Bible. Je me fatiguais la tête, et je ne trouvais rien qui me parût vraisemblable... Ah!... Pendant que nous nous promenions, dans les rues de Stutgard, elle aura vu Héloïse en étalage. Le long récit de l'écuyer, l'attention que je lui donnais lui auront

permis de s'échapper un moment, et elle aura couru acheter le livre... Mais comment, sur le simple titre, a-t-elle pu le juger?... M'y voilà, m'y voilà. André et moi leur avons appris tout ce que nous savons, et Abailard fut aussi célèbre par ses malheurs que par son érudition et son éloquence. Il est présumable que nous nous serons un peu étendus sur cette première partie de sa vie.

« Hé bien, ami André? — Hé bien, » ami Antoine? — Que dis-tu de cela? » — Qu'ils doivent ruser, puisqu'ils ne » sont pas assez forts pour combattre. » — Ruser, c'est tendre à une fin qu'on » n'ose avouer hautement. — Sans » doute. — La ruse, dans la circons- » tance actuelle, est donc condam- » nable? — Sans doute. — Que feron- » nous? — Tout ce qu'on pouvait faire

» est fait. Le livre est enlevé. et cer-
» tainement ils ne le réclameront pas.
» Ils sont ingénieux. — C'est tout
» simple : ils s'aiment. — Ils cherche-
» ront quelque dédommagement. —
» Ils s'aiment. — Ils en trouveront. —
» Ils s'aiment. — Il faudra donc passer
» une partie des journées à les surveil-
» ler? — C'est le métier des pères et
» des mères. — Tu es du plus beau
» sang-froid!... — Pourquoi m'échauf-
» ferais-je? — Ah, si tu étais le père de
» la jeune personne, tu penserais au-
» trement. — Peut-être bien. » Je lui tournai le dos.

Ils se regardent; ils ont l'air étonné; sans doute ils chercheront à se parler, à s'expliquer un mystère, qui peut leur paraître inconcevable. Héloïse ne s'est pas en allée seule; ce n'est pas nous qui l'avons trouvée, puisque nous ne

leur en parlons pas..... Ah, Toinette tourne autour du ratelier; elle se baisse, elle se relève, elle frappe du pied; il y a du dépit. Elle revient, en chantant. La petite rusée!.... Toinon la remplace; il retourne la litière, et il jette la fourche par-dessus sa tête.... La cloche sonne; il prend sa bèche, et nous partons.

Je m'appuyais, de temps en temps, sur la mienne, et je regardais tantôt Toinon, tantôt ce qui se passait autour de la maison. Le jeune homme était impénétrable, et Toinette ne sortait pas. La prairie, qui est en face du châlet, est coupée par plusieurs routes, qui facilitent les arrivages, et qui nous servent de promenades. Aux extrémités, sont des touffes de rosiers, de lilas, de seringat. Toinette ne manque jamais de se promener là, son ouvrage

à la main, pendant nos heures de travail : elle voit son ami, et quelquefois elle fait deux bouquets. Elle m'en offre un, pour avoir le droit de donner l'autre, on devine à qui.... Et elle ne sort pas... elle ne sort pas!

Depuis long-temps la conversation de Marianne et de Sophitt est sans attrait pour elle. Qui peut la retenir dans notre habitation? L'amour est inventif, et elle aura trouvé quelque chose de nouveau.... Je la suivrai de près.

La voilà, la voilà. Elle veut avoir l'air de marcher sans intention. Elle croit donner à ses mouvemens une apparence d'abandon, de nonchalance, et sa démarche est contrainte. Elle a quelque dessein; mais *la Mouche* voit clair.

Elle s'assied sur l'herbe. Elle est dé-

couverte de toutes parts; elle ne fera rien là : cette station est préparatoire. En effet, elle se lève, elle tourne autour de nos arbustes. C'est là qu'est le but, vers lequel elle tend. Elle va, de l'un à l'autre, pour me dérouter, si je l'observe. Elle s'assied derrière un gros lilas, et se relève presqu'aussitôt; elle va s'asseoir à côté, derrière, devant les autres. Elle pouvait ainsi rendre mes recherches longues et multipliées; mais je ne l'avais entièrement perdue de vue que derrière le premier lilas. C'est dans celui-là que je chercherai. Oh, je sais mon métier; demandez-le à l'évêque de Limoges.... s'il vit encore.

Nous rentrions pour dîner, et nous reposer. Je marchais à côté de Toinon, et à chaque instant, il trouvait un prétexte, pour rester en arrière. Il a le mot d'ordre, me dis-je.

Je changeai de manœuvre. Je me portai rapidement en avant, et je m'arrêtai à dix pas de ce lilas, que je voulais fouiller. Toinon fut contraint de passer. Je formai alors l'arrière-garde.

Toinette nous joignit avec un air riant. Elle me présenta un bouquet, gros comme un balai, et elle n'en avait pas pour Toinon. Petite maladroite !

Les deux jeunes gens ne me perdaient pas de vue : ils me croyaient vraisemblablement, en ce moment, le ravisseur d'Héloïse, et ils avaient encore quelque chose à dérober à ma pénétration. On allait monter au châlet. Je pris André sous le bras ; je lui fis part de mes soupçons, et je lui montrai, du bout du doigt, l'arbuste recéleur. « Tu n'es pas un observateur » fort adroit. — Bien obligé. — Tu sais

» mieux ce qui se passe dans le soleil
» qu'à tes pieds. — Voilà qui raccom-
» mode un peu les choses. — Les en-
» fans ne se défient pas de toi. Échappe-
» toi adroitement, aussitôt que tu le
» pourras, et va prendre ce que Toi-
» nette a mis dans ce lilas. »

Il était temps que la conférence finît. Les enfans parurent sur la porte. Ils avaient l'air préoccupé. J'entrai avec eux, et tout le monde se mit à table. Toinette me caressait; Toinon m'adressait des choses flatteuses : ils voulaient m'inspirer de la confiance. André sortit; les jeunes gens s'en aperçurent à peine.

Les amoureux se couchent comme les autres, quoiqu'ils n'aient pas toujours envie de dormir. Le plus profond silence régnait dans la maison, lorsqu'André et moi montâmes à notre

cabinet. Je grillais de savoir ce qu'il avait trouvé dans ce lilas..... Des papiers!.... Des lettres!.... Il y en a dix ou douze. Ah, elles sont des deux écritures. C'est une correspondance en règle. Ils ont dû cette idée aux épîtres brûlantes d'Héloïse et d'Abailard. Oh, que le père des lettres, François premier, eut raison de supprimer l'imprimerie! Que de pères, de mères, de maris dormiraient en paix, si elle n'eût pas été rétablie!

« André, tu n'as pas trouvé tout » cela dans le lilas. — Voilà la seule » qui y fût déposée. — Lisons. *Toutes » réflexions faites, il n'y a que mon père » qui ait pu nous enlever notre chère Hé- » loïse. S'il trouve notre correspondance, » nous sommes perdus.* Ah, mon Dieu! » *Je viens de cacher toutes nos lettres » sous le linge de ta mère. Nous entrons*

» *librement tous deux dans sa chambre*,
» *et elle ne s'occupe pas de ce que nous*
» *y faisons*. L'audacieuse! Placer cela
» dans la chambre de sa future belle-
» mère! Sous son linge! — La cachette
» était bien trouvée. — Je ne ris pas,
» André. Voyons ces lettres. Un amour,
» profondément senti, s'y développe à
» chaque ligne; mais je n'y trouve pas
» un mot, qui ne soit innocent. Le
» style est pur, coulant. Qui leur a ap-
» pris à écrire ainsi? — Celui qui leur
» a appris à aimer.

» — Ami André, il est pénible, affli-
» geant d'avoir toujours à les surveiller.
» — Il est cruel pour eux de vivre dans
» une contrainte perpétuelle. — Que
» font, à leur mariage, quelques mois
» de plus ou de moins? — Les jeunes
» gens qu'on ne marie pas, se marient
» quelquefois eux-mêmes. — André,

» marions-les. — Marions-les, An-
» toine : je crois qu'il en est temps.

» Qu'entends-je? Qui s'approche de
» nous? Oh, oui, oui, mariez-nous! »
C'est monsieur Toinon, qui aura soup-
çonné quelque chose, qui s'est relevé,
qui nous a suivis, qui nous a écoutés.
« Ah, mariez-nous! mariez-nous. —
» Certainement, nous vous marierons,
» et la semaine prochaine. » Toinon
saute, gambade; il est tantôt à nos
pieds, tantôt dans nos bras. Tout à
coup, il s'élance; il saute les barres de
l'échelle, que Bleker appelle un esca-
lier; il court criant à tue-tête : « Toi-
» nette, on nous marie! on nous ma-
» rie! »

Nous le suivons, mais d'un peu loin.
Nous trouvons, en rentrant, tout le
monde sur pied, les hommes en che-
mise, les femmes à demi habillées :

Toinon avait d'abord répandu une alarme générale. Quand on fut bien éveillé, on le comprit, on rit. Toinette vint m'embrasser et me remercier, de l'air le plus solennel.

Le lendemain nous descendîmes à Appenzell, et nous remplîmes les formalités prescrites par la loi et la Religion. Les charmans futurs étaient rayonnans.

Nous avions d'abord, André et moi, l'intention de leur prescrire un régime utile à la conservation de leurs forces et de leur santé. « Ils promettront » tout, dit André, et ils seront de » bonne foi. Ils ne tiendront pas plus » cette promesse-là que les autres, » parce que la nature les entraînera. » Faisons beaucoup travailler Toinon, » et laissons aller les choses, comme » nous laissons couler notre ruisseau. »

La noce fut magnifique, pour une noce suisse. Les jeunes époux étaient ivres de bonheur. Nos bons amis partageaient leur joie et la nôtre. Ah. qu'on est heureux de la félicité de ses enfans!

Comme le temps passait! Il coule vite, quand on n'éprouve aucune contrariété. Quatre ans après, nous avions deux petits-enfans, qui étaient les idoles des deux familles. Ce sont encore un Toinon et une Toinette.

Le luxe commence à s'introduire dans le canton. Les femmes portent le corset de soie, et le tribunal de *la Réforme* se tait, parce que les épouses des membres qui le composent sont les premières à enfreindre la loi. Dans cent ans, les formes du gouvernement seront les mêmes; mais la liberté ne sera plus qu'un mot: le luxe caresse

toujours la richesse, qui seule peut l'alimenter, et où l'opulence est tout, l'esprit public a cessé d'exister. Nous sommes riches ; nos descendans seront landammans.

FIN DU SIXIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS LE SIXIÈME VOLUME.

CHAP. Ier. La troupe nomade entre dans le canton d'Appenzell. 1
CHAP. II. Grande catastrophe. Notre emménagement 45
CHAP. III. Usages, jeux, travaux, bergers, événemens. 99
CHAP. IV. Suite de la vie de nos héros en Suisse. Nouvelles de France . . 157
CHAP. V. Voyage au haut de l'Ebenalp. 197
CHAP. VI. La petite colonie gravit l'Ebenalp. 239
CHAP. VII. Les alambics. Nouvelles de France. 276
CHAP. VIII. Dénouement prévu. . . 314

BIBLIOTHECA

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Libr
University o
Date Du

a39003 002137320b

CE PQ 2382
.P2 1836 V037
COO PIGAULT-LEBR CEUVRES CCM
ACC# 1225995